

Les mystères de Montréal

Auguste Fortier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prologue

La rencontre du Marie-Céleste

Dans l'avant-midi du treize juin mil huit cent quarante-deux, M. James Hogan, maître du havre de Gibraltar, en Espagne, était dans son bureau de la rue Isabelle, à faire sa correspondance quand un homme entra précipitamment et lui dit :

— Monsieur Hogan, on vous demande au havre neuf pour affaire importante… Deux navires viennent de jeter l'ancre et un officier veut vous parler.

De la rue Isabelle au havre neuf, il n'y a qu'un pas. On fut bientôt rendu.

Une grande excitation régnait sur les quais. Il était neuf heures du matin et le Dei-Gratia de New-York venait d'entrer en rade, ayant à sa remorque un navire abandonné, rencontré en haute mer.

Le même jour, dans son témoignage à la cour de la Vice-Amirauté, John Alexander, capitaine du Dei-Gratia, déclarait sous serment que le huit du mois courant à cinq heures et quart de l'après-midi, naviguant sur un océan tranquille par trente degrés vingt minutes latitude nord et dix-sept degrés quinze minutes longitude ouest – méridien de Greenwich – la vigie avait signalé un navire allant à la dérive par le travers de bâbord. Il paraissait courir une mauvaise bordée : de plus ses huniers de misaine étaient déchirés et flottaient au vent.

Les signaux d'usage étant restés sans réponse, l'équipage du Dei-Gratia, poussé par la singularité de la chose et par le désir de secourir ses semblables, s'ils étaient dans le besoin, avaient envoyé une chaloupe vers le vaisseau en vue.

Tout semblait être dans un morne silence à bord. Sur le pont pas un homme.

Le capitaine Alexander avait visité le brick et constaté qu'il était complètement abandonné. Il avait nom Marie-Céleste.

D'après le journal du bord on vit qu'il était parti de Montréal, Canada, le 15 mai 1842 à destination de Gênes, Italie, avec une cargaison de pétrole en baril et de peaux de renard.

Rien ne manquait à bord, pas même une des six chaloupes de sauvetage. Le journal, écrit de la main du capitaine et trouvé dans sa cabine, était complet jusqu'au midi du 31 mai 1842 mais le livre de quart avait été tenu jusqu'à huit heures avant midi du jour suivant alors que le brick passait à six milles sud sud-ouest de la pointe est de Sainte-Marie, Açores.

Le vaisseau était donc abandonné depuis huit jours quand il avait été rencontré par le Dei-Gratia.

Tout était en ordre à bord et il n'y avait aucune trace de violence qui portait à croire que l'équipage avait eu à lutter. De plus le vaisseau était en bon ordre, très étanche et capable de tenir la mer. Ce n'était donc pas pour ces raisons qu'on l'avait déserté.

La nouvelle de la rencontre de ce navire avec pas une âme à bord et entouré de mystères se répandit dans Gibraltar avec la rapidité de l'éclair et causa un vif émoi.

Qu'était devenu l'équipage ? Pourquoi avait-il abandonné le navire ?... C'est ce que se demandait la population accourue sur les quais pour examiner ce vaisseau qui prenait déjà un aspect étrange.

C'était un trois-mâts de quatre cent soixante-et-dix tonneaux et de construction plutôt solide qu'élégante. Il avait cent pieds de la proue à la poupe et trente de tribord à bâbord. Ses mâts étaient peints en jaune et sa coque en noir. Souvent on l'avait vu entrer en rade de Gibraltar, les ailes déployées, comme une colombe fidèle qui revient d'un long voyage. Il n'avait jamais trahi les espérances de ses armateurs. Et on eut dit qu'il avait préféré sacrifier son équipage plutôt que sa cargaison.

Son capitaine était un jeune Canadien-Français de vingt-six ans, Paul Turcotte, bien connu dans le quartier maritime de Gibraltar, où on le regardait comme le type parfait de l'honnête marin.

Cependant il menait une existence quelque peu singulière. Il était toujours sombre comme si un affreux drame était venu briser les rêves de sa vie.

Son équipage se composait en partie de Canadiens-Français et on en parlait en bonne part.

Sur les quais un riche négociant et un officier de marine causaient avec animation.

— Eh bien, n'avais-je pas raison, demandait le premier, de vous dire que Gibraltar est devenu depuis quelque temps une ville mystérieuse ?... Après le mystère de la rue Mucalos où les lu-

mières s'allument seules, il nous fallait celui d'un brick qui navigue sans équipage.

L'officier de marine hocha la tête ; il était intrigué.

— Connaissiez-vous le capitaine du Marie-Céleste ? demanda-t-il.

— Oui, c'était un charmant jeune homme, un Canadien…

— On dit qu'il y avait quelque chose de louche en lui ; que tantôt il portait le nom de Paul Turcotte et tantôt un autre nom.

— En effet, cela est vrai.

— C'était un célibataire… Et cette femme et cet enfant qui étaient à bord ?…

— N'étaient pas à lui apparemment, à moins qu'il ait épousé une veuve depuis son dernier voyage ici.

L'émoi fut encore plus grand quand on apprit que la femme et l'enfant qu'il y avait sur le Marie-Céleste étaient Madame Alvirez et son petit Juan, femme et fils d'un riche armateur de Gibraltar.

Madame Alvirez venait de visiter sa sœur établie au Canada et pour éviter les ennuis de passer par l'Angleterre et la France, elle avait pris passage à bord du Marie-Céleste qui se rendait directement à Gibraltar, et dont elle connaissait le capitaine en qui elle avait une grande confiance.

— Señor Alvirez connaît-il la nouvelle ? demanda quelqu'un.

— Non, lui répondit-on, une affaire importante l'a forcé de partir hier pour Algesiras, il doit être de retour aujourd'hui.

Le soir de ce jour, il était rumeur que deux voyageurs nouvellement débarqués d'un paquebot anglais et qui logeaient au Royal Hotel avaient, à la nouvelle de l'arrivée du brick abandonné, levé le pied sans prendre le temps de solder leurs notes.

On espérait que les navires venant des Açores, des Canaries, de Madère, d'Amérique ou d'autres points apporteraient des nouvelles de l'équipage disparu.

On attendit en vain plusieurs semaines. Tout ce qu'on reçut fut la lettre suivante :

Montréal, Canada, 9 juillet 1842.

« La nouvelle de l'abandon du Marie-Céleste a produit ici une grande surprise. On ne sait que penser de ce mystère. L'hypothèse que l'équipage aurait commis un crime est rejetée par tous ceux qui le connaissent.

« Il y avait à bord du Marie-Céleste à son départ d'ici neuf hommes d'équipage, y compris le capitaine.

« Voici leurs noms : Paul Turcotte, capitaine, canadien-français. André Saint-Amour, second, Hilaire Longpré, matelot, Joseph Auger, Roch Morin, cuisinier. Frank Hochfolden, matelot, allemand. Olaf Geubb, norvégien. Sam Vogt, Petro Riberda, espagnol.

« Ce dernier ne faisait partie de l'équipage que depuis la veille du départ. Il avait demandé à être engagé pour la traversée, voulant se rendre dans sa famille, qui, disait-il, habite les environs de Barcelone.

« Il n'y avait que deux passagers. Une dame Alvirez, de Gibraltar, et son jeune fils de quatre ans. »

Après la réception de cette lettre deux hommes assis sur un divan, à la légation française, s'entretenaient ainsi. L'un était M. Drouhet, consul de France, l'autre M. Penant, touriste millionnaire qui revenait d'un voyage autour du monde.

— Ce mystère restera donc sans solution ? disait le premier.

— Je le crains bien, répondit le second. Il y a aujourd'hui deux mois que le Marie-Céleste a été rencontré… Depuis, des navires sont arrivés successivement de tous les points du globe, et ils n'ont apporté aucune nouvelle. Je crains bien de n'avoir la solution de ce mystère qu'au jour où la mer rendra ses victimes…

— Toutes les recherches ont été nulles… Et le nom du Marie-Céleste sera désormais ajouté à ceux du Lafeuntein et du Colibri… Vous vous rappelez sans doute que le premier de ces navires est arrivé au Havre avec tout son équipage gisant empoisonné sur le pont et que l'autre, qui est parti de Calais pour Douvres, par une mer calme, avec ses machines en ordre et cinq cents passagers, n'a jamais été revu, ni passagers, ni débris… Les dragueurs ont fouillé la Manche en vain… Eh bien le cas du Marie-Céleste est encore plus intriguant et ce nom restera dans les archives navales, comme un point qui découragera les esprits les plus subtils…

Cependant une opinion prévalait. C'était celle-ci : l'équipage pris d'une panique s'était jeté à la mer en vue des îles Açores, dans l'espoir d'atteindre la côte. Comme aucune des chaloupes de sauvetage ne manquait, on concluait qu'il devait y avoir sur le Marie-Céleste une autre embarcation. Et l'équipage avait sans

doute péri sur les écueils à fleur d'eau si nombreux à cet endroit de l'Atlantique.

— Le capitaine était trop jeune, disaient quelques personnes, il ne devait pas avoir assez d'expérience.

— Au contraire, répondait-on, pour conquérir un poste de cette importance il lui en fallait beaucoup…

Le brick abandonné, après avoir été surveillé dans la rade de Gibraltar par ordre de la cour de la Vice Amirauté fut déclaré étanche et capable de tenir la mer.

Rendu à ses propriétaires il leva l'ancre le 25 septembre 1842 pour Gênes, sa destination primitive, en face des quais bondés de curieux qui se demandaient en pensant aux marins disparus :

— Que sont-ils devenus ?

q

Chapitre 1 Le serment

Sur la rive est du Richelieu, à seize milles plus haut que Sorel, s'élève le village de Saint-Denis. Vous voyez de loin le clocher de son église paroissiale et les pignons de ses maisons blanches qui se mirent dans les eaux.

Quand vous approchez plus près – si vous êtes en été – vous jouissez d'un coup d'œil magnifique.

Sur une étendue qui se déroule sans accident de terrain jusqu'au pied des montagnes de Belœil, vous voyez, autour des mai-

sons, des blés qui jaunissent, des arbres chargés de fruits, ainsi qu'une variété infinie de fleurs.

Si vous êtes en automne, vous entendez dans les champs les voix câlines des jeunes filles et les rires francs des gars qui travaillent sous le commandement du père.

Il y a un demi-siècle, on y entendit tonner le canon des troupes anglaises, et ces vieux arbres qui vous ombragent portent encore des cicatrices de cette époque de troubles. S'ils pouvaient parler ils vous raconteraient de combien de vaillants défenseurs de la nationalité, de combien d'obscurs martyrs d'un gouvernement despotique, ils ont recueilli le dernier soupir.

C'est à cette époque de bouleversement national – 1837 – que commence notre récit.

Vers la fin d'août de cette année, François Bourdages, une jeunesse du deuxième rang de Saint-Denis, donnait ce qu'on appelle une grande veillée.

Il avait engagé un joueur de violon et un joueur d'accordéon. Deux musiciens dans la même veillée, cela ne s'était jamais vu dans ce rang de Saint-Denis. Il y avait des jolies filles et des jolis garçons, venus jusque de Saint-Antoine.

C'est que François Bourdages faisait bien les choses et quand il donnait une veillée, on était certain de s'amuser.

Dès sept heures, les invités commencèrent à arriver. Ce furent d'abord les voisins. Comme ils demeuraient près, ils vinrent à pied. Ensuite arrivèrent les gens des concessions. Ceux-là se rendirent en voiture et arrivèrent un peu plus tard, tous ensemble dans de grandes charrettes.

Les jeunesses n'étaient pas seules ; les vieux avaient trouvé un prétexte pour se rendre au deuxième rang et s'étaient mis deux ou trois dans chaque voiture.

Lorsqu'elles arrivèrent chez François Bourdages, il y avait déjà une quinzaine d'invités de rendus. Les uns se mirent aux fenêtres, les autres sortirent sur le perron. Ces derniers aidèrent les nouveaux arrivants à sauter à terre, pendant que les plus galants de la bande dételaient les chevaux.

Tous les invités entrèrent dans la maison. Homère Paradis commença à accorder son violon et les cavaliers commencèrent à choisir leurs blondes.

Ce fut bientôt une danse générale. Exilda, la sœur de François se multipliait en sa qualité de fille de la maison. Elle avait un sourire pour les uns et une bonne parole pour les autres. Et elle se privait de danser afin qu'il y eut plus de place pour les invités. Autant que possible elle cherchait à amuser tout le monde.

Il y avait cependant un jeune homme de vingt-deux ans environ qui ne prenait point part à ce brouhaha.

Assis seul dans un coin, Charles Gagnon semblait triste et songeur. Il regardait souvent un des plus brillants couples de la réunion, et comme si ce regard lui eut fait mal, il détournait aussitôt la tête.

On chuchotait à côté de lui :

— Charles est jaloux : aussi il mange un peu trop d'avoine. À sa place j'aurais abandonné la partie depuis longtemps.

— C'est bien bon pour lui ; il est trop hautain ; il ne regarde jamais personne…

— Oui, mais il est si rusé qu'il trouvera bien moyen de faire donner la pelle à Paul Turcotte.

— Oh non ! Jeanne Duval aime trop Paul Turcotte et ça va finir par un mariage… Il y a assez longtemps qu'ils s'en reviennent de la messe en parlant tout bas…

Jeanne Duval avait dix-sept ans et ses sourires faisaient rêver bien des gars. Elle était belle avec ses cheveux châtains, ses yeux bleus et ses joues roses, fraîches, veloutées comme la pelure d'une pêche.

Quelque chose ajoutait à sa beauté : c'était cet air bon et naïf qu'elle conservait depuis ses premiers ans.

On avait surnommé Jeanne les uns mademoiselle à cause de la haute position de son père – notaire et colonel du trente-quatrième bataillon et en outre possesseur de la plus belle maison de Saint-Denis – les autres la petite institutrice à cause des leçons gratuites qu'elle se plaisait à donner aux petits enfants pauvres.

Lorsqu'elle traversait le village, on la regardait à la dérobée. Les moins timides lui jetaient une œillade accompagnée d'un sourire, puis on les entendait chuchoter :

— Paul pourra se passer de la pitié de ses voisins, avec cette femme au bras.

Paul Turcotte, au mécontentement de plusieurs, avait plus d'une fois laissé voir son amour pour la fille du notaire, et leurs

relations devenues fréquentes depuis quelque temps faisaient croire qu'ils s'épouseraient un jour ou l'autre.

Paul Turcotte avait vingt-et-un ans, mais il était si fortement constitué, si robuste, qu'on lui en eut donné deux ou trois de plus.

Le Bas-Canada était en pleine effervescence politique. On murmurait contre les menées du gouvernement ; on se préparait à lever la tête. Et Paul Turcotte était l'âme de toutes ces petites réunions anti-ministérielles qui ne cessaient pas d'inquiéter les ministres.

C'était un de ces jeunes gens si populaires d'alors. Il portait de longs cheveux, parlait le langage figuré du peuple, s'habillait d'étoffe du pays, se chaussait de bottes tannées, fumait le tabac canadien dans une pipe de plâtre culottée et avait osé crier à l'assemblée des six comtés : « À bas le gouvernement ! »

Dès sa jeunesse son père l'avait pris par la main, lui avait fait voir les agissements des officiers anglais, les injustices dont les Canadiens-Français étaient les victimes : il lui avait dit comment on se jouait du traité de 1763 et lui avait enseigné des chants patriotiques.

Paul avait grandi dans ces idées de revendication nationale et il voyait arriver avec impatience l'heure où l'on demanderait compte au gouvernement, par les armes, de sa manière d'agir.

C'était surtout le dimanche à la porte de l'église qu'on pouvait juger de sa popularité. Une foule d'amis l'entouraient et il fallait voir les fillettes se disputer ses sourires et interpréter ses regards en leur faveur.

Que de mères rêvaient pour leurs filles une heureuse alliance avec les Turcotte.

Paul avait un rival sérieux. Un jour que, causant avec son cinquième voisin et ami, Charles Gagnon, il lui faisait part de son intention d'entrer en amour avec la fille du notaire, il vit que son compagnon caressait le même rêve.

Mais entre les deux prétendants, il existait une grande différence. Paul aimait d'un amour sincère et voulait faire de Jeanne Duval sa femme, qui aurait rempli dans son cœur, le vide laissé par sa mère, morte quelques années auparavant.

Charles n'allait chez le notaire que pour faire des galanteries à Jeanne. Était-ce pour cela que la jeune fille ne s'en occupait pas, tandis qu'elle faisait beaucoup de politesses à Paul Turcotte ?

Dans le canton, Charles était encore plus considéré que son rival parce qu'il était dans le commerce avec la chance de succéder à son père qui tenait le magasin le plus considérable de la paroisse.

Singulière idée que celle qu'on trouve dans les campagnes, de faire passer avant les cultivateurs, les commerçants et les hommes de métiers, comme si la culture de la terre n'était pas un commerce aussi digne, aussi stable.

Charles Gagnon était d'un cœur excellent, mais il était aussi l'esclave des passions que la nature donne au jeune homme.

Pour voir la réalisation de ses désirs, il ne craignait jamais de commettre des actions basses et participait à n'importe quel crime.

Sa ruse et sa ténacité le rendaient redoutable.

Au physique c'était également le contraire de Paul Turcotte, étant petit et maigre.

Le bruit courait dans le village qu'il était sur le point de recevoir la pelle de Jeanne Duval. Il accueillit cette nouvelle avec un sourire narquois que signifiait : « Nous verrons. »

Il vit. Ce fut sur les entrefaites que François Bourdages donna sa veillée. Les deux rivaux se rencontrèrent dans la même maison auprès de la même jeune fille.

Charles fut charmant ; Paul le fut davantage. Il dansa le premier cotillon avec Jeanne, le deuxième, puis le troisième.

Ce furent là des dards cruels qui percèrent le cœur du pauvre Charles. Il était donc vrai que Jeanne ne l'aimait pas : « Pourtant, pensa-t-il, elle m'a aimé, et si elle m'a abandonné, c'est la faute de Paul. »

Et il balbutia dans un commencement de colère :

— Il ne sera pas dit qu'un paysan ait supplanté un marchand !...

Il devient distrait, et n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui... Il fait des efforts pour ne pas s'élancer sur les amoureux... pour ne pas les terrasser... les brutaliser... Il voudrait les voir morts, étendus à ses pieds...

À la pensée que Jeanne est heureuse avec un autre danseur, Charles étouffe comme si on l'eut serré entre deux murs ; une sueur froide perle sur son front, un malaise général l'envahit ! Un sentiment de jalousie, de haine court par tout son corps.

— Ciel, murmure-t-il, ils sont en amour ! Ses illusions tombent. Il ne peut rester dans cette atmosphère de plaisirs. Ses amis veulent l'entraîner dans le tourbillon des danseurs. Il refuse.

Ce spectacle bruyant le fatigue. Il attend avec impatience la fin du cotillon pour demander son chapeau à Exilda Bourdages.

Car il existe dans nos campagnes une coutume tout à fait polie. Elle veut qu'au commencement de chaque veillée la fille de la maison ramasse les chapeaux de ses hôtes. Elle les met dans un autre appartement et ainsi personne ne laisse la veillée sans qu'elle en ait connaissance.

— Pars-tu déjà ? demanda Exilda à Charles. Le plaisir ne fait que commencer. Tu n'as encore rien fait.

— C'est parce que je n'ai rien fait que je m'en vais. Je n'aime pas à faire la statue dans un coin, répondit brusquement Charles.

La jeune fille, surprise du ton sur lequel ces paroles étaient dites, demanda :

— Que veux-tu dire ? Est-ce que je t'ai fait des inconvenances ?...

— Non, pas toi, Exilda, tu es bien polie pour nous autres, mais il y en a d'autres.

— Qui ça ? demanda vivement la sœur de François Bourdages.

— Ah ! tu ne t'en aperçois pas, toi. Mais tiens, Paul est venu ici ce soir pour me narguer. Il force Jeanne Duval à danser avec lui pour qu'elle ne vienne pas avec moi...

Charles parlait sur un ton élevé et attirait l'attention sur lui. Les invités se taisaient pour écouter. Plusieurs s'approchaient même.

Paul Turcotte qui, depuis le commencement de la veillée, remarquait l'air triste de son rival, vit du premier coup d'œil de quoi il s'agissait.

— Je ne veux pas te narguer, dit-il à Charles, tu te trompes grandement… Et fais attention à tes paroles ; elle pourraient te coûter chères.

— Me coûter chères ?… Qui me les feras payer ?… reprit vivement Charles.

— Peut-être moi, si nous n'étions pas dans la maison de Pierre Bourdages.

— Nous pourrons nous rencontrer ailleurs, Paul Turcotte.

Charles Gagnon arracha brusquement son chapeau des mains d'Exilda Bourdages et quitta la maison.

Il marcha longtemps, la rage dans le cœur, sous les fenêtres illuminées où se continuait la fête, en machinant dans sa tête des plans de vengeance.

Sa première idée fut d'aller mettre le feu aux bâtiments de Turcotte.

— Non, se dit-il, cela me mettrait dans une mauvaise affaire pour rien… Attendons… Mais je le jure, j'empêcherai Paul et Jeanne d'être heureux ; ils ne s'épouseront jamais ! Je le jure !

Et comme si quelqu'un l'eût vu il leva la main au ciel.

Chapitre 2 Les préparatifs

L'horizon politique du Bas-Canada s'assombrissait de jour en jour et l'orage semblait imminent.
Depuis trois quarts de siècle, le drapeau britannique remplaçait le drapeau français au haut de nos citadelles livrées par l'inqualifiable lâcheté d'un roi sans cœur. Depuis cette époque on traitait les conquis, non comme des sujets loyaux mais comme des rebelles.

Il y avait à la tête du pays une faction d'Anglais qui se faisaient remarquer par leur fanatisme envers les Canadiens-Français.

La majeure partie des hommes qui s'étaient partagé le pouvoir avait fait preuve d'un esprit de parti tel qu'on était impatienté.

Au lendemain même de la cession avait commencé de la part des nouveaux maîtres du pays, une œuvre de spoliation des droits les plus inviolables, d'abolition des lois françaises, de coercition pour forcer les habitants à prêter des serments en désaccord avec leur religion et leur nationalité, et de tentatives répétées pour abaisser les premiers colonisateurs du pays au rang de gens inférieures.

Les Canadiens-Français protestèrent durant trois quarts de siècle, firent entendre leurs griefs dans les chambres hautes, dans les assemblées politiques, envoyèrent des délégués, élevèrent la voix dans les journaux. Rien ne fit.

Vint un jour où ils ne trouvèrent plus qu'un moyen de se faire respecter : la force.

C'était en 1837.

Il venait de se former à Montréal une ligue appelée Les Fils de la Liberté. Elle avait à sa tête des hommes comme Papineau, Rodier, Nelson, Duval et une foule d'autres, tous des citoyens éminents et de grands talents, qui montraient que l'élément français n'était pas dégénéré et qu'il était indigne de jouer le rôle inférieur qu'on lui assignait.

Le but de cette ligue était de tenir tête aux oppresseurs du Bas-Canada. Les membres formaient des comités de défense nationale qui se transformaient ensuite en bataillons. On s'assemblait le soir dans des lieux isolés et on faisait de l'exercice.

Des ramifications s'étendaient dans plusieurs campagnes, notamment dans celles des bords du Richelieu. Saint-Denis et Saint-Charles luttaient de zèle.

À Saint-Denis, les chefs du mouvement étaient le notaire Matthieu Duval et le docteur Wolfred Nelson.

Matthieu Duval pouvait avoir quarante-cinq ans. Il était de taille moyenne, maigre, avait un large front et portait toute sa barbe. Sa figure intelligente, son maintien digne montraient qu'il avait reçu une bonne éducation. Son air était imposant et inspirait le respect et la confiance.

Né dans les premiers temps de la domination anglaise, il avait connu Craig et son despotisme ; en 1810 il avait été témoin oculaire de la saisie des presses du Canadien et de l'arrestation de Bédard, Blanchet, Papineau et Taschereau ; âgé de vingt-et-un

ans il s'était battu à Châteauguay. En 1818 il avait vu les frasques du duc de Richmond ; en 1832, durant une élection, les troupes anglaises avaient massacré sous ses yeux trois Canadiens-Français. Il avait assisté à toutes les transformations successives du gouvernement, à tous ses efforts pour rendre le Bas-Canada anglais et protestant. « Vous manquez à vos engagements, vous violez votre traité », répétait Duval sans se lasser, et sans se lasser non plus, pendant vingt ans, gouvernements et partisans lui avaient répondu par la voix écrasante du pouvoir. « Nous sommes les maîtres du pays ; nous faisons ce que nous voulons ! »

Et Nelson et Papineau et Rodier et plusieurs autres reprenaient tour à tour la même litanie et recevaient tour à tour la même réponse.

Un jour le notaire fit mander Paul Turcotte et lui dit :

— Tu sais que nous sommes en guerre avec le gouvernement… Tu sais aussi que Saint-Denis ne reste pas en arrière dans ce mouvement…

— Je le sais, répondit Paul.

— Eh bien, nous avons besoin d'un jeune homme actif et populaire pour se mettre à la tête des jeunes gens de Saint-Denis. Nelson et moi avons pensé à toi. Es-tu notre homme ?

— Je suis toujours à la disposition de la ligue, dit Paul, et si vous pensez que je puisse remplir cette mission difficile, confiez-la moi.

— Es-tu décidé à tout ? Es-tu prêt à aller jusqu'au bout et à faire le serment que voici : « Moi, Paul Turcotte, je m'engage de-

vant Dieu à m'appliquer dans toute la mesure de mes forces à renverser le gouvernement actuel et à ne pas m'arrêter avant que ma tâche soit finie ! »

— Je suis prêt à tout, dit le jeune homme, et vous pouvez compter sur moi pour aller jusqu'à la fin.

— Alors voici une bible… jure.

Paul Turcotte prit la bible et d'une voix solennelle répéta les paroles du chef patriote, puis il ajouta :

— Que Dieu me soit en aide !

— Que Dieu te soit en aide ! répéta le notaire.

Quinze jours plus tard, l'angélus sonnait lentement à Saint-Denis. Il y avait dans l'air une teinte de tristesse. Cette cloche qui conviait aujourd'hui les fidèles à l'église devait les convier le lendemain au champ de bataille.

L'orage que l'on prévoyait depuis longtemps avait éclaté. Le gouvernement venait d'envoyer des troupes à Saint-Charles pour arrêter les patriotes qui tenaient des assemblées inquiétantes.

Les membres de la ligue à Saint-Denis avaient résolu de leur barrer le passage.

Les quartiers généraux des patriotes étaient chez Duval. Le soir où nous sommes, celui-ci y était avec Paul Turcotte. Il jetait de temps en temps un coup d'œil au dehors.

Vers neuf heures il se leva, se dirigea vers la porte et après avoir fait quelques pas autour de la maison, il rentra en disant à son lieutenant :

— Il me semblait avoir entendu du bruit et je croyais que c'était nos gens qui arrivaient… Il commence à se faire tard…

— Notre monde n'a pas encore retardé, répondit Paul Turcotte qui nettoyait de vieux fusils. D'ici au quatrième rang, il y a deux bonnes lieues, et ma foi cette nuit ce n'est pas un temps pour marcher. Les chemins sont impraticables, sans compter qu'il commence à faire noir comme chez le loup.

— Ah ! s'il n'y avait que cela à craindre…

— Que craindriez-vous donc ?… Est-ce que par hasard quelqu'un refuserait de répondre à votre appel d'embrasser notre cause ?

— Tu sais qu'à Saint-Denis comme partout ailleurs il y a deux partis.

— Oui, mais quand il s'agit d'une chose importante comme l'est notre entreprise, on met les partis de côté.

— Tous ne pensent pas comme toi, mon jeune homme.

— Alors vous croyez qu'il y en a, dans la paroisse qui veulent faire échouer le mouvement des patriotes.

— J'ai raison de le croire… Je connais tous les habitants ; je sais que parmi eux il y a des imbéciles qui préfèrent subir des injures plutôt que d'abandonner leurs idées, plutôt que de résister au gouvernement.

— Oui, au gouvernement, fit Paul Turcotte d'une manière qui peignait bien le mépris qu'on avait pour la clique qui était à la tête du pays.

Duval continua :

— Ces gens-là, je respecte leurs idées, sans doute, mais que ne comprennent-ils la destinée d'un peuple.

Le notaire et son lieutenant parlèrent encore longtemps sur ce sujet et vers dix heures la porte de la maison s'ouvrit toute grande pour laisser passer une soixantaine d'hommes, la plupart dans la force de l'âge, grands et robustes.

C'était Bourdages, Patenaude, Mandeville, Laflèche, Allaire, Dupont, etc., etc., des cultivateurs, comme l'indiquait leur accoutrement.

Sans orgueil ils étaient vêtus d'un pantalon et d'une blouse taillée dans une étoffe manufacturée dans leurs propres maisons et portaient une chemise tissée de lin récolté sur leurs terres. Dans leurs pieds ils avaient des bottes de cuir tanné ; un chapeau de feutre ou une tuque de laine leur servait de coiffure. On écoutait le conseil donné par Papineau de n'employer que des étoffes du pays.

Ces vêtements faits sans art abritaient un courage à toute épreuve et une énergie indomptable.

À leur arrivée Duval alla au-devant de Luc Bourdages qui marchait le premier et lui dit :

— Vous savez sans doute pourquoi on vous a réunis ?

— Oui, répondit-il, et je crois que nous sommes ceux qu'il vous faut… Vous ne pouviez mieux vous adresser.

Luc Bourdages avait été autrefois un des partisans du gouvernement. Aujourd'hui cependant, s'apercevant que le dévouement

des Canadiens-Français était pris pour une chose obligatoire, il appuyait de toutes ses forces ceux qui revendiquaient leurs droits.

— Depuis longtemps, reprit Duval, en serrant la main du vaillant défenseur, je connaissais le patriotisme de la majeure partie de la paroisse, aussi j'étais certain de ne pas être refusé par un bon nombre.

— D'autant plus, continua Bourdages, que cette cause nous est commune à tous. Si nous sauvegardons nos droits menacés, nous vivrons comme nos pères avant la conquête : mieux que cela même, car nous n'aurons pas à subir les caprices d'un roi qui vend ses sujets pour entretenir ses prostituées…

— Bravo ! C'est vrai ! cria-t-on des quatre coins de l'appartement.

L'assemblée était exaltée, exaltée dans le vrai sens du mot, sous le coup de ce délire qui fait accomplir les grandes actions.

Quand les patriotes furent revenus de leur premier enthousiasme, le notaire Duval monta sur une chaise et leur parla ainsi :

— Je n'ai pas besoin de vous dire où en sont les choses, vous le savez aussi bien que moi… Nous ne sommes pas dans un temps ordinaire, mais dans une circonstance solennelle, car une question importante va se décider… Le traité de la cession continuera-t-il à être violé impunément ou jouirons-nous des droits que possédaient nos pères avant la conquête ?… Respectera-t-on enfin nos droits de sujets britanniques ?

« La nation canadienne-française est en danger. Et lorsqu'une nation est en danger que fait-on ? Tout national est soldat. On

choisit un général afin de marcher comme un seul homme en bataille rangée, épaule contre épaule et voler à la défense de ses droits, sans craindre ni les balles ni les boulets de l'ennemi.

« Dans une situation aussi critique que font nos chefs ?… Abandonnent-ils le champ ?… Désespèrent-ils ?… Au contraire, ils disent : En avant Dieu et nos droits ! Advienne que pourra ! Secondons-les ! Sortons de cette apathie, de cette torpeur mortelle. Marchons sous l'égide d'hommes capables de nous guider, en criant aux Anglais : « Halte-là, c'est assez !… »

« Si je vous ai rassemblé au milieu de cette nuit humide, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. Un bataillon sous le commandement de Gore a l'intention de traverser le village à l'aurore pour se rendre à Saint-Charles arrêter les patriotes, les prendre par surprise… Laisserez-vous passer ce bataillon ?

— Non ! Non ! crièrent tous les membres de l'assemblée.

— C'est cela, ne désespérons pas puisque nos pères vaincus sur les plaines d'Abraham n'ont pas désespéré. S'ils ont su mourir en 1759, sachons mourir en 1837.

« Ce n'est plus des discours qu'il faut servir aux Anglais mais du plomb. Transformons, s'il le faut, nos cuillères en balles, nos maisons en casernes et nos terres en champs de bataille. Que cette faux qui a moissonné nos blés devienne une faux de mort, et que cette cloche qui nous conviait tantôt au pied des autels nous convie à la charge de l'ennemi. On nous dit : « Soyez esclaves ! » Répondons : « Soyons plutôt soldats ! »

Des applaudissements prolongés succédèrent à ce discours. Les paroles saccadées du notaire Duval, son style vigoureux et vé-

hément, ses gestes énergiques échauffèrent davantage le patriotisme des habitants.

Les jeunes gens appelèrent ensuite Paul Turcotte. Il déclama avec feu les vers suivants qui venaient d'être composés par monsieur Angers et qui faisaient le tour de la province :

Canada, terre d'espérance,

Un jour songe à t'émanciper.

Prépare-toi dès ton enfance,

Au rang que tu dois occuper.

Grandi, sous l'aile maternelle,

Un peuple cesse d'être enfant :

Il rompt le joug de sa tutelle,

Puis il se fait indépendant.

Ô terre américaine

Sois l'égale des rois

Tout te fait souveraine

Ta nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,

Ce sol, jadis peuplé de preux,

Serait-il fait pour des esclaves,

Des lâches ou des malheureux ?

Nos pères vaincus avec gloire,

N'ont point cédé leur liberté :

Montcalm a vendu la victoire

Son ombre dicta le traité.

Vieux enfants de la Normandie,

Et vous, jeunes fils d'Albion,

Réunissez votre énergie

Et formez une nation :

Un jour notre mère commune

S'applaudira de nos progrès,

Et guide, au char de la fortune,

Sera le garant du succès.

Si quelque ligue osait suspendre

Du sort le décret éternel !

Jeunes guerriers, sachez défendre

Vos femmes, vos champs et l'autel.

Que l'arme au bras, chacun s'écrie :

« Mort à vous, lâches renégats ;

« Vous immolez votre Patrie.

« Vos crimes nous ont fait soldats ! »

Sur cette terre encore sauvage

Les vieux titres sont inconnus.

La noblesse est dans le courage,

Dans les talents, dans les vertus.

Le service de la patrie

Peut seul ennoblir le héros ;

Plus de noblesse abâtardie,

Repue aux greniers des vassaux.

Mais je vois des mains inhumaines

Agiter un spectre odieux !

De fureur bouillonne en nos veines,

Ce noble sang de nos aïeux :

Dans ces forêts, sur ces montagnes

Le bataillon s'apprête, et sort :

La faux qui rasait nos campagnes

Soudain se change en faux de mort.

Ô terre américaine,

Sois l'égale des rois ;

Tout te fait souveraine,

Ta nature et tes lois.

Aussitôt les uns se mirent à nettoyer leurs fusils ou à faire des balles, et les autres à affiler des faux et à aiguiser des fourches, car faute d'un nombre suffisant d'armes à feu on se servait de n'importe quel instrument agricole pour faire face à l'ennemi.

Les patriotes avaient hâte de combattre. On le voyait par les propos qu'ils tenaient entre eux.

— Les Habits-Rouges, disait Laflèche, emporteront un mauvais souvenir de nos faux de six pouces, sans compter que nous aurons une diable de journée ; pas une étoile, dame, c'est certain, il ne fera pas beau.

En effet, peu après il commença à tomber une pluie fine et continue.

— Tiens, Homère, dit Paul Turcotte, décroche ce violon et joue nous une gigue. Cela va nous aider à dérouiller nos faux…

Homère Paradis était le troubadour du village. C'était un petit homme de trente-cinq ans, sec, avec des prétentions à se dire musicien. À combien de veillées ne prêtait-il pas son concours, toujours assis dans un coin, tapant du pied pendant que son archet, alerte, expressive faisait sautiller les invités d'un bout à l'autre de l'appartement.

Il accorda le vieil instrument et une harmonie guerrière se mêla au bruit des faux qu'on aiguisait et des fusils qu'on nettoyait.

Au milieu de cette foule rendue bruyante par l'impatience d'entendre sonner la cloche de la liberté, le notaire Duval devenait triste, soucieux parfois et son front se ridait. Il se demandait si tous ces braves survivraient à la lutte qu'on engageait. Ce

vaillant petit peuple, si énergique qu'il fut, échapperait-il à la mitraille anglaise ?

Le notaire n'était pas le seul à se livrer à des réflexions sombres. De son côté son lieutenant Paul Turcotte était obsédé par une question qui n'était pas sans importance pour lui. Charles Gagnon manquait à l'appel des jeune gens. Pourtant les Gagnon étaient patriotes de père en fils, et, depuis l'année où la France s'était retirée de la plus belle de ses colonies, ils regardaient leur nouvelle mère d'un mauvais œil.

Paul alla trouver son père qui avait fait la tournée pour avertir les habitants et lui dit :

— Et Charles Gagnon, vous ne l'avez pas amené ?

— Dame, non, répondit le père Joseph Turcotte, je ne l'ai pas amené…

— Vous n'y êtes pas arrêté, quoi ?…

— Oh ! oui, vois-tu, il n'y était pas ; d'ailleurs son père m'a dit que Charles ne voulait en aucune façon se mêler aux patriotes ; qu'il préférait rester neutre dans le mouvement.

— Tiens, et pourquoi donc ?

— Je n'en sais rien.

Paul eut des soupçons. Si Charles n'embrassait pas la ligue des patriotes, c'était peut-être pour ne pas avoir à combattre sous les ordres d'un rival en amour ; peut-être encore préférait-il le parti des bureaucrates.

L'aube blanchissait déjà l'horizon. La nuit s'était écoulée en préparatifs. Au dehors on avait sapé le pont qui unissait les deux rives du Richelieu, afin de couper le passage aux troupes du gouvernement ; au dedans, chez Duval, on avait fabriqué des munitions.

À la pluie fine de tantôt succédait un vent du nord-est qui glaçait les membres de ceux qui sortaient dans la campagne.

La journée de la bataille s'annonçait triste. On entrevoyait à travers les lueurs de l'aurore un de ces temps d'automne, qui, tout en jetant la tristesse dans le cœur de l'opprimé, lui fait voir son sort sous un aspect plus noir.

Duval dit :

— Il est probable que les Anglais seront ici dans un instant. Ne les ménageons pas, eux qui se font un plaisir de faire la grimace sur tout ce qui est canadien-français. L'avenir du peuple est en jeu. Nous le tenons entre nos mains. Si aujourd'hui nous avons du succès, demain le pays entier nous secondera… Maintenant, mes amis, vous pouvez aller vous reposer, mais au premier signal soyez prêts.

Pendant que les patriotes se dispersaient dans les chambres de la maison mise à leur disposition, Duval sortit avec son lieutenant pour aller en reconnaissance.

q

Chapitre 3 Rancune !

Paul n'était pas tranquille. Il dit à Matthieu Duval :
— Charles Gagnon ne se joint pas aux patriotes, vous savez.
— Mais n'est-il pas des nôtres ? demanda le notaire.

— Non, et cela est d'autant plus regrettable qu'il nous serait d'une grande utilité vu son activité et son savoir-faire.

— Les Gagnon sont pourtant patriotes.

— Oui, c'est vrai…

— En bien ?

— Charles a pour moi, depuis quelque temps, une haine absurde et mal fondée. Je crois que c'est pour ne pas avoir à combattre à mes côtés qu'il ne se joint pas à nous.

— Écoute, mon Paul, reprit Duval, après un instant de silence, que tu aies raison ou tort, dans cette petite chicane d'amoureux, si laide à voir, je te conseillerais d'aller demander pardon à ton adversaire. Sacrifie sur l'autel de la patrie ces petites inimitiés.

— Vous avez raison… J'y ai pensé cette nuit. Ce n'est pas le temps de jouer à qui ne se parlera pas le premier. Je vais aller tendre la main à mon rival.

Paul joignit l'action à la parole et quitta son chef.

Le magasin des Gagnon n'était qu'à un arpent de là. Il était à peine ouvert quand le patriote entra. Charles était seul à cette heure matinale. Il fut surpris de voir son rival, car depuis la soi-

rée chez François Bourdages, les deux prétendants à la main de Jeanne Duval n'avaient pas mis les pieds l'un chez l'autre.

— Bonjour Charles, dit le lieutenant de Duval, qu'est-ce qu'on chante de bon, ce matin ?

— On chante… que tu sembles oublier ce que nous avons eu ensemble…

— En effet, je l'oublie, car nous avons besoin d'être unis, aujourd'hui : les Canadiens-Français sont en danger.

Gagnon se jeta en arrière pour ne pas toucher la main que lui tendait Turcotte, et reprit :

— Je t'ai dit que je ne te donnerais jamais la main.

— Allons donc, Charles, tu vas oublier cela.

— Tu m'as fait trop de bêtises…

— Eh bien, je t'en demande pardon.

— C'est facile à demander ces pardons-là… Mais tu perds ton temps, restons chacun chez nous ; nous pouvons vivre l'un sans l'autre.

— Au moins, tu vas venir nous aider à barrer le passage aux Habits-Rouges ?

Charles s'impatientait. Le choix que le notaire avait fait en prenant Paul pour lieutenant avait augmenté sa jalousie.

— Non, non, murmura-t-il sourdement entre ses dents, si j'avais voulu aider les patriotes, je me serais rendu chez le notaire cette nuit.

Paul Turcotte sortit du magasin, après avoir vu échouer sa tentative de réconciliation.

— Pourvu, pensa-t-il, qu'il ne se mette pas avec les bureaucrates.

Les bureaucrates jouaient un rôle bien avilissant. Ils se faisaient les espions des soldats anglais et trahissaient, sans merci, les patriotes. C'était révoltant de les voir à l'œuvre, se faisant les vassaux des Habits-Rouges qui les méprisaient en les voyant agir si bassement. Aussi, les patriotes les regardaient-ils comme leurs plus dangereux ennemis.

Le vent apporta aux oreilles des sentinelles de Saint-Denis un bruit inaccoutumé.

— Le son du cor, dit un patriote en prêtant l'oreille ; voici les troupes.

— Elles sont loin de s'attendre à la réception que nous leur préparons, répondit Duval avec calme.

En effet, les troupes du gouvernement s'avançaient en jouant une marche triomphale.

Aussi, le colonel Gore, commandant-en-chef du bataillon, fut-il étonné quand un bureaucrate du bas de Saint-Denis lui apprit qu'il aurait de la difficulté à l'église, là où il fallait traverser la rivière.

— Ce sera une affaire vite bâclée, dit-il à ses officiers.

Il savait les habitants sans armes et comment feraient-ils face à un bataillon complet ?

Arrivé vis-à-vis l'église de Saint-Denis, on commença à croire la rumeur. Plus de pont, le passage, par conséquent, devenait difficile.

Les soldats reprirent leurs rangs, prêts à toute éventualité. Le colonel Gore n'avança plus qu'avec défiance, et, divisa ses soldats en trois groupes, qui se suivirent à distance, sur le chemin du Roi.

Duval et les siens se postèrent dans une grosse maison en pierre construite sur le bord du chemin. C'est là qu'ils furent aperçus par les Habits-Rouges. Ceux-ci braquèrent un canon sur ce fort improvisé. Trois artilleurs s'étant avancés successivement pour mettre le feu à la mèche du canon, tombèrent morts les uns après les autres.

Les patriotes se battirent comme des enragés, un contre cinq.

Les Habits-Rouges furent défaits et se replièrent sur Sorel, dans l'après-midi, sans prendre le temps d'emporter leurs morts et leurs blessés ; les premiers au nombre de trente, les seconds au nombre de huit.

Chez les patriotes, seize manquaient à l'appel : douze étaient morts et quatre blessés.

La maison de Duval se transforma en ambulance. Patriotes et bureaucrates, Canadiens-Français et Habits-Rouges furent soignés sans distinction de partis.

Ainsi se passa cette journée de combats. Charles Gagnon trouva moyen de montrer à son adversaire sa haine pour lui. Il joua un rôle douteux ; il fut difficile de dire au juste s'il n'avait pas soutenu les bureaucrates.

Quant à Paul Turcotte, il combattit vaillamment à côté du notaire Duval.

q

Chapitre 4 Les fiançailles

Le lendemain de la bataille le lieutenant de Duval était harassé de fatigue et bien qu'il se fut levé plus tard que d'habitude, le journée lui parut longue. Il avait hâte d'être rendu au soir pour aller voir celle qui l'avait préféré au jeune marchand.

L'image de Jeanne était sans cesse présente à son imagination ; il ne pouvait oublier cette jeune fille avec son air bon.

L'après-midi arriva et l'horloge du patriote marquait six heures, quand après avoir jeté un dernier coup d'œil à sa toilette, il sortit pour se rendre chez le notaire Duval.

C'était alors la coutume de commencer la veillée à bonne heure, comme nous l'avons vu à celle de François Bourdages. Sans doute que ce n'est plus comme cela à Saint-Denis. Ce village par sa proximité de la ville et ses moyens faciles de communication voit disparaître d'année en année ses vieilles coutumes pour en revêtir d'autres plus en rapport avec le progrès opéré dans le pays.

Mais dans les paroisses en allant vers Québec, dans cette petite Bretagne, où l'on conserve pieusement tout ce qui est fran-

çais, on trouve encore cette coutume d'une époque reculée de la colonie.

Dans cette partie du pays, si vous arrivez dans une maison après sept heures pour veiller, vous serez chanceux, si par une piquante allusion, on ne vous traite pas de loup-garou.

Un cotillon se danse à n'importe quelle heure et dans l'après-midi il y a autant de charme dans le jeu Recule-toi de là qu'il y en a le soir.

Paul Turcotte arriva donc à bonne heure chez le notaire.

Jeanne le vit venir et alla lui ouvrir la porte elle-même. Ce soir il ne venait pas comme patriote mais comme cavalier ; elle le comprit et le fit entrer au salon.

— Je te félicite qu'on ne soit pas venu m'annoncer ta mort, comme ton patriotisme me le faisait craindre, dit la jeune fille après lui avoir souhaité le bonjour.

— Dieu merci, répondit le patriote, aucune balle lancée hier par les Habits-Rouges ne m'était destinée. Pourtant quel danger nous avons couru tous ensemble !

Les deux amoureux passèrent la soirée dans un tête-à-tête charmant. Sans doute qu'il avancèrent beaucoup leurs amours, car avant de prendre son chapeau pour retourner chez lui, le patriote demanda à Jeanne Duval :

— Pourquoi ne pas nous jurer ce soir un amour éternel ? Nous traversons une période dangereuse pour les Canadiens-Français. Qui sait s'ils ne sont pas appelés à jouer le rôle des Acadiens d'autrefois ?... Nous avons des Lawrence et des Moncton à la tête du

pays. Peut être que le jour est proche où l'on verra se répéter sur les rives du Richelieu les scènes du bassin des Mines…

— Je t'en prie, n'attriste pas cette soirée en rêvant un avenir si sombre. Les Acadiens ont souffert mais à présent les gouverneurs anglais sont plus humains, répondit Jeanne. D'ailleurs les vainqueurs sont les patriotes, et le gouvernement sera forcé de faire droits à leurs justes réclamations.

— Il serait à désirer que les événements tournassent ainsi : je crains cependant que le fanatisme de certains hommes les fassent tourner autrement.

Le lieutenant de Duval était redevenu pensif comme à la veille de la bataille.

— Avant longtemps, continua-t-il, nous serons peut-être séparés par les hasards de cette guerre… qui sait ? Mon Dieu ! Jurons-nous donc amour et fidélité… Cela nous donnera du courage dans les épreuves. Si tu veux, Jeanne, nous allons consulter tes parents là-dessus. Quant à mon père à moi, il est consentant. Je lui en ai parlé assez souvent pour le savoir.

Jeanne répondit au patriote qu'elle serait heureuse de devenir sa fiancée et qu'elle espérait bien que ses parents n'y mettraient pas d'empêchements.

Pendant que les jeunes gens se faisaient l'amour dans le salon, le notaire Duval et sa femme étaient assis dans la salle, auprès de l'âtre où la bûche d'érable faisait entendre ses pétillements.

Matthieu Duval lisait les journaux apportés par le courrier du soir. On discutait longuement les événements politiques du jour. Les feuilles canadiennes-françaises regardaient comme un bon

augure la victoire remportée par les patriotes de Saint-Denis ; les feuilles tories pensaient le contraire.

Madame Duval, tout en jetant un coup d'œil aux amoureux, tricotait une paire de bas.

Lorsque dix heures sonnèrent, s'étant approchée de son mari, elle lui dit :

— Paul Turcotte n'a pas l'habitude de veiller si tard, il doit se passer quelque chose d'intéressant entre les jeunes. Je ne serais pas surprise si nous avions des noces à Noël.

— Oui, et les voilà qui viennent faire la demande, reprit le notaire en voulant narguer sa femme qui voyait souvent des mariages là où il n'y avait que des amourettes.

Cette fois, pourtant, elle ne se trompait point. Paul et Jeanne s'avançaient dans le bureau du notaire.

Le jeune patriote dit simplement :

— Je suis en âge de me marier, monsieur Duval, je suis capable de faire vivre une femme et je pense depuis assez longtemps à devenir votre gendre… Qu'en dites-vous ?

— Ah ! mon garçon, si Jeanne est consentante, vous pouvez commencer à publier dès dimanche, si vous voulez.

Ces paroles dites sur un ton jovial montraient la joie qu'éprouvait le notaire de voir sa fille demandée en mariage par un si brave garçon.

— Les jeunes gens de Saint-Denis, continua-t-il se battaient hier comme des enragés, et aujourd'hui ils content fleurette…

Cherchez ce qu'ils feront demain.

Paul et Jeanne se jurèrent alors fidélité.

Matthieu Duval décacheta, en cette occasion, une bouteille de son vin vieux qu'on vida à la santé des fiancés dans une petite réunion de famille qui termina la soirée.

Ainsi se firent les fiançailles de Paul Turcotte et de Jeanne Duval.

Après le départ de son lieutenant, le notaire se remit à lire les journaux. Tout-à-coup, on le vit grincer des dents ; ses yeux venaient de tomber sur la proclamation suivante :

Aux habitants du Bas-Canada

Avis est par la présente donné que le gouvernement de Sa Majesté la Reine Victoria, en Canada, offre $500 pour la capture des personnes qui ont causé des troubles à Saint-Denis de Richelieu, en soulevant les paysans contre les représentants de Sa Majesté dans la colonie ;

À celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Matthieu Duval, notaire et colonel du trente-quatrième bataillon de Sa Majesté résidant à Saint-Denis et reconnu comme chef des rebelles, sera accordé la somme de $200 ;

À celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Wolfred Nelson, médecin, résidant à Saint-Denis, reconnu comme un des chefs des rebelle, sera accordé la somme de $100 ;

À celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Paul Turcotte, cultivateur, résidant à Saint-Denis, et reconnu

comme ayant enrôlé plus de cent jeunes gens, sera accordé la somme de $100 ;

À celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales aucune autre personne ayant pris les armes contre les représentants de Sa Majesté, dans la journée du 23 novembre 1837, sera accordé la somme de $5, jusqu'à épuisement des $500.

(Signé) Gosford,

« Gouverneur du Canada. Hôtel des Gouverneurs Montréal, ce 24 novembre 1837. »

Le notaire laissa tomber son journal.

— Ils ont été vifs à lancer la proclamation, murmura-t-il… C'est là une mauvaise affaire… Si Paul Turcotte ne laisse pas le pays, c'est l'échafaud qui l'attend… Je cours l'avertir ainsi que les autres… Peut-être qu'ils n'ont pas vu cela… Ah ! Si Jeanne savait que la tête de son fiancé est mise à prix !…

Et sans songer au danger qu'il courait lui-même, le notaire Duval sortit pour aller avertir les patriotes.

q

Chapitre 5 Trahison !

Quelques jours après la bataille du 23 novembre, les habitants de Saint-Denis reprirent leur genre de vie ordinaire. Ils se remirent à l'ouvrage avec ardeur afin de compenser par un surcroît de travail le temps perdu.

Après avoir passé quatre jours hors de la maison à guetter l'ennemi par un froid piquant ou une pluie battante, il fait bon de retourner au milieu de sa famille.

Cet après-midi cependant – une semaine s'est écoulée depuis la bataille – Saint-Denis qui semblait avoir repris sa tranquillité ordinaire est un peu agité.

Il est trois heures. Les hommes avec leurs blouses d'étoffe sur le dos et qui à cette heure devraient être à travailler sont attroupés par dizaines sur le chemin du Roi, devant l'église, et causent avec animation, en remplissant l'atmosphère de la fumée d'un tabac à peine sec.

Il est rumeur que les Habits-Rouges plus nombreux que la dernière fois sont cachés dans le bas de Saint-Denis.

Deux enfants partis du matin pour aller le long du Richelieu sont revenus au village en apportant cette nouvelle.

— Je suis certain, dit Toinon Nantel, l'un des enfants, que ce gros capitaine de la semaine dernière est avec eux.

— Nous avons reconnu son cheval noir, reprit son petit frère.

À cette nouvelle Duval sella son cheval et partit pour aller chercher son lieutenant qui demeurait à quinze arpents plus bas que l'église. Devançons-le d'un instant chez Paul Turcotte.

Vers quatre heures un habitant de Saint-Denis, nommé Roch Millaut, entra chez le fiancé de Jeanne Duval.

Roch Millaut demeurait dans la quatrième concession, dite des bureaucrates. C'était un homme dans la quarantaine, de peu d'apparence mais d'une figure énergique qui ne trahissait jamais

une émotion. Sa réputation n'était ni bonne ni mauvaise ; cependant ses voisins disaient qu'il ne s'était pas approché de la sainte table à la dernière Pâque.

Il était de ceux qui restaient neutres dans le mouvement inauguré par les comtés confédérés.

Il dit à Paul Turcotte en entrant :

— Ma foi… oui, vous l'échappez belle, là, vous autres les patriotes…

— Comment ça ? demanda avec calme le lieutenant de Duval.

— Les Habits-Rouges sont à deux pas d'ici, dans le bois de Bergeron, attendant la nuit pour venir vous hacher fin, en commençant par toi, mon bonhomme.

— Tiens, les voilà revenus, qui vous à dit cela ?

— Bah, tu sais, dans notre rang, on connaît les allées et venues des deux partis.

Sur les entrefaites Duval entra.

Il fronça le sourcil à la vue de Roch Millaut, fit un clin d'œil imperceptible à Paul et continua dans l'autre appartement. Là il dit à mi-voix à son lieutenant :

— Les petits gars d'Ovide Nantel qui sont descendus au bois de Bergeron, ce matin, disent que les Habits-Rouges y sont cachés.

— Roch est à m'apprendre la même chose, dit Paul Turcotte en montrant du geste l'autre appartement.

— Serait-ce donc vrai ? Alors agissons au plus vite.

— Si j'avais un conseil à vous donner, dit le père Joseph Turcotte que Nelson regardait comme un homme sage et digne de confiance, je vous dirais de vous défier de Roch Millaut, de ne pas le croire à moins qu'il ne soit sous serment. Depuis le commencement des troubles on l'a vu souvent avec Charles Gagnon ; je ne veux pas dire que ce jeune homme est un bureaucrate… mais vous savez qu'il en veut à Paul.

Le serment, voilà quel était le gage de sincérité à l'époque où se passe notre récit. Dans les campagnes se conservait fervent l'esprit religieux des premiers missionnaires et on n'aurait jamais cru qu'un homme put se parjurer de sang-froid. Disait-il une invraisemblance on le croyait pourvu qu'il fit serment.

Les trois patriotes revinrent dans l'autre appartement. Duval salua alors Millaut et lui demanda :

— Qu'est-ce que vous dites là vous ?… Que les Habits-Rouges sont cachés dans le bois de Bergeron ?

— Oui et plus que cela, répondit Roch Millaut, qu'ils attendent la nuit pour pénétrer dans le village par le chemin du Roi.

— Par le chemin du Roi ?

— Oui, monsieur.

— Mais ils vont passer ici devant ?

— Oui puisque c'est le seul chemin…

— Et qui vous a dit ça à vous ?

— Vous savez qu'Hercule Lemaire est mon voisin ?

— Oui… après…

— Que c'est un bureaucrate…

— Je le sais.

— Et bien, c'est comme ça qu'on apprend les choses.

— Hercule t'a dit…

— Que cinq cents Habits-Rouges campés dans le bois de Bergeron allaient envahir le village cette nuit. Est-ce assez clair ?

— Oui, mais je vais vous demander quelque chose : ne vous en offensez pas, j'agis comme cela avec tout le monde. Puisque vous avez le bon esprit d'être utile à la ligue, vous allez prêter serment que vous venez de dire la vérité.

Roch Millaut fut comme surpris.

Il balbutia en se passant la main sur la figure :

— Je n'ai pas l'habitude de faire serment… Vous êtes bien chanceux que je sois descendu au village exprès pour vous avertir, moi qui ne fait pas parti de votre ligue… Mais je vais faire serment, puisque vous le voulez.

Et il ajouta en baisant une petite bible que lui tendait le notaire :

— Je jure que j'ai dit la vérité.

Aussitôt Paul Turcotte fut dépêché pour rassembler les patriotes.

Le notaire Duval, le père Jos. Turcotte et le docteur Nelson, qui arriva sur les entrefaites, restèrent à la maison à discuter les

moyens à prendre pour échapper aux Anglais. Il n'y en avait qu'un. Comme ils devaient passer devant la maison de Turcotte, on les attendrait là pour fondre sur eux.

Petit à petit les patriotes arrivèrent chez Turcotte. C'était presque tous ceux qui s'étaient battus le vingt-trois. Quelques-uns portaient encore des marques de ce combat.

Tous étaient décidés à persister dans leur ligne de conduite, c'est-à-dire dans la revendication de leurs droits opprimés.

— Maintenant que nous avons fait le premier pas, que nous nous sommes déclarés les ennemis du gouvernement, il faut aller jusqu'au bout, dit le notaire Duval, et gare à nos têtes !

Lorsque la nuit arriva, la maison du père Joseph Turcotte était remplie de patriotes.

— Bonne nuit pour se battre, dit Blanchard en jetant une petite attisée au poêle qui ronfla de plus belle. Et toi, Paul, ta tête qu'on a mise à prix, difficile de la trouver par ce temps-là, n'est-ce pas ?...

— Tant mieux, répondit le fiancé de Jeanne Duval sur un ton distrait, qu'on ne la trouve jamais ni la nuit, ni le jour...

Quelques patriotes se laissaient aller au sommeil : d'autres causaient avec animation, allaient allumer leurs pipes près du poêle et regardaient par la fenêtre pour voir s'il y avait du nouveau au dehors.

Roch Millaut arpentait la chambre d'un pas fiévreux et regardait souvent l'heure.

Ce fut ainsi que se passa cette soirée. Vers onze heures, Duval entra précipitamment et dit en se laissant tomber les bras comme un homme découragé :

— Nous sommes trahis ! Roch s'est parjuré !

Les Habits-Rouges avaient pénétré dans le village mais par l'autre extrémité et à présent ils cernaient la maison, tenant prisonniers une centaine de patriotes.

Le truc avait été préparé d'avance et Millaut s'était fait l'agent des Anglais.

La première pensée de Paul Turcotte fut de s'élancer sur le traître pour lui infliger sur-le-champ le châtiment dû à son crime, mais il le vit qui se sauvait par la fenêtre.

Il ne survécut point à sa trahison. Des hommes du dehors, croyant avoir affaire à un patriote, le reçurent à coups de baïonnettes.

En même temps un boulet lancé par les Habits-Rouges, brisa la porte de la maison de Turcotte et y mit le feu. Duval se retourna et vit un de ses partisans tomber à la renverse, une jambe fracassée.

— Mes amis, dit-il alors aux patriotes, ce serait une folie d'essayer à lutter dans de telles circonstances… Nous sommes enveloppés de toutes parts : d'un côté, les Anglais ; de l'autre, le feu, cependant nous ne sommes pas pour brûler vifs dans cette maison. N'ayons pas peur de fuir. Nous serons plus utiles à la patrie dans une autre occasion… Allons, Paul, prends la porte du sud, moi je prends celle-ci ; suivez-nous tous, coûte que coûte il faut passer à travers cette haie d'Habits-Rouges… Mort à eux !…

Les patriotes s'élancèrent au dehors l'arme au poing. Mais ils essuyèrent une fusillade meurtrière. Ne pouvant tenir tête aux ennemis, ils se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions.

Alors ils s'aperçurent que le village était en feu. De partout s'élevaient de sinistres clameurs et à la lueur des incendies on voyait les bâtiments qui s'écroulaient les uns après les autres.

Les familles des habitants s'étaient réfugiées à Saint-Charles ou à Saint-Antoine. Celle du notaire Duval avait gagné le deuxième rang de Saint-Charles où elle avait une propriété louée à Félix Boisvert, un patriote.

Ce fut là que Matthieu Duval la rejoignit à trois heures du matin. Il ne fut qu'un instant avec elle ; le temps de lui dire qu'il était vivant. Il embrassa sa femme et ses enfants et leur dit :

— Soyez sans crainte, nous allons arranger les choses. Si les Anglais viennent ici, dites que vous ne savez pas où je suis.

Et il ajouta en regardant Jeanne qui n'osait demander des nouvelles de son fiancé :

— Toi, Jeanne, sois sans inquiétudes, Paul Turcotte est sain et sauf.

Étant monté à cheval, il rejoignit les patriotes un peu plus loin. Échappés aux balles des Habits-Rouges ils discutaient les mesures à prendre. Papineau et Nelson étaient parmi eux. Mais ces deux hommes différaient d'opinion ; le premier disait :

— Ceux qui ne sont pas connus comme patriotes feraient mieux de retourner chez eux et de rester tranquilles pour le

moment.

Luc Bourdages répondit :

— Mais, monsieur Papineau, nous n'avons pas de chez nous : nos maisons sont en cendres.

— Vous avez des amis, reprit Papineau, vivez avec eux pour quelque temps.

Nelson différait d'opinion.

— Je ne pense pas comme vous, disait-il à Papineau, étant d'avis qu'on ne doit pas se séparer mais établir notre camp dans un endroit isolé – comme celui-ci par exemple – et grossir nos rangs par des recrues.

Le notaire Duval fut pris pour arbitre.

— Je suis du même avis que monsieur Papineau, dit-il, je ne crois pas que cela avance les choses de rester ici… surtout pour nous autres chefs, qui sommes connus… Nous n'avons plus qu'à déguerpir au plus vite… Ce matin même nous irons consulter les patriotes de Moore's Corner.

— Et ce pauvre Paul Turcotte, dit Nelson, il me semble que nous serions capables d'aller le délivrer !

— Il s'est délivré lui-même, répondit Duval, et en ce moment il gagne la frontière.

— Il nous laisse ?

— Temporairement. Il ne serait d'aucune utilité. Il a été blessé au bras droit et s'est démis un pied en sautant du grenier de la

maison des demoiselles Darnicourt où les Anglais l'avaient enfermé.

— Ah ! ils l'ont tenu et ils n'ont pas été assez fins pour le garder.

— Connaît-il le sort de son vieux père ?

— Oui et avant de monter à cheval, il a embrassé son cadavre une dernière fois.

— Comment ? le père Joseph Turcotte a été tué ? demanda Papineau avec surprise.

— Oui, répondit Duval, et son fils l'a déjà vengé.

— Comment donc ?

— Le vieillard était à peine tombé que Paul a enfoncé sa baïonnette dans le ventre du capitaine Smith qui l'avait tué…

— Le capitaine Smith, dites-vous ?

— Oui, vous le connaissiez ?…

— Si, c'était un brave garçon.

— Leurs corps sont tombés l'un sur l'autre et leur sang s'est mêlé en coulant.

— Que Dieu ait pitié de leurs âmes ! dit Nelson.

— Ainsi soit-il ! répondirent les patriotes.

q

Chapitre 6 Patriotisme et déloyauté

Lorsque le jour se leva une grande désolation régnait par tout le pays. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait que des ruines fumantes.
Les troupes après avoir promené leurs torches incendiaires dans le village s'étaient retirées dans la maison des demoiselles Darnicourt, la seule épargnée en reconnaissance de l'hospitalité que ces demoiselles avaient accordée à des militaires anglais blessés dans l'engagement du vingt-trois novembre.

Gore et ses officiers avaient établi leurs quartiers généraux dans cette maison, après en avoir chassé les occupantes, et les soldats campaient aux alentours.

Le jour filtrait à peine à travers la fenêtre de la chambre du colonel Gore quand un homme entra. Sa tuque de laine était rabattue sur ses yeux et lui cachait la partie supérieure de la figure ; de plus il portait un grand pardessus d'étoffe qui lui descendait en bas des genoux et dont le collet était relevé.

Cet individu était difficile à reconnaître et, s'il eut voulu se déguiser, il n'eut pas mieux fait.

Quand il fut seul avec Gore, il releva sa tuque. Alors on eut pu reconnaître la figure hypocrite de Charles Gagnon. Il était bouleversé et une forte émotion était peinte sur ses traits.

Cette défaite des patriotes était son œuvre. Il était l'âme de cette trahison et Millaut n'avait été qu'un instrument.

En agissant ainsi, le but de Charles Gagnon était de livrer son rival aux mains des Anglais et pour cela il avait fait marcher les

Habits-Rouges sur les cadavres de ses compatriotes, et fait incendier son village natal.

— Et le prisonnier qui était en haut ? fit-il sans saluer le colonel.

— Eh bien ? demanda Gore en ajustant sa tunique.

— Eh bien, il n'y est plus…

— Évadé ?…

— À vous de le savoir : il était sous vos soins. Paul Turcotte est un chef et remarquez bien que sa tête est à prix.

— Ne vous inquiétez pas, jeune homme, s'il est parti, nous le retrouverons…

— Vous aurez de la difficulté. Dans tous les cas, rappelez-vous votre serment : ne soufflez pas un mot de ce que j'ai fait pour vous.

— Non, et quand même ce serait un autre qui retrouverait Turcotte, vous aurez vos cent louis.

— Ce n'est pas aux cent louis que je tiens, grogna le traître.

Le colonel passa dans l'autre appartement, et regarda avec des yeux de feu les troupiers qu'il avait mis comme gardiens.

— Vous en avez encore laissé échapper un, leur dit-il, un chef, un de ceux qui commandaient les patriotes la nuit dernière. Vous mériteriez d'être fusillés à sa place.

Gore était un homme qui paraissait dur mais au fond c'était un brave cœur. Appelé par les circonstances à remplir des fonc-

tions pénibles, il avait contracté des manières rudes et une figure froide qui paralysait ceux qu'il appelait devant lui.

Il marcha quelques minutes les mains derrière le dos.

— Field, dit-il à son lieutenant, inscris-moi le capitaine Belford et sa compagnie pour une quinzaine.

C'était quinze jours de prison.

Comme le colonel tenait beaucoup à la tête de Paul Turcotte, il résolut de se mettre à sa poursuite. Le patriote était déjà bien loin sans doute et autant valait chercher une aiguille dans une botte de paille.

— Colonel, dit le traître Charles Gagnon, je connais un endroit où vous auriez peut-être une chance de rejoindre votre oiseau.

— De quel endroit voulez-vous parler ?

Le traître, comme s'il eut regretté d'avoir lancé sa phrase, hésita à répondre ; puis faisant un pas vers le colonel, il dit à voix basse :

— Ce que je vous dis est confidentiel ; mes paroles ne doivent pas sortir de cette maison.

Il jeta un coup d'œil aux officiers puis continua :

— Vous connaissez Matthieu Duval, le notaire ?

— Ce patriote qui demeurait près d'ici dans la belle maison qui a été incendiée ?

— Justement… on le soupçonne avec raison de cacher dans ses bâtiments de Saint-Charles, où sa famille s'est réfugiée, des pa-

triotes et surtout Paul Turcotte.

— Oui-da…

— En forçant la famille du notaire Duval, vous apprendriez où est le fuyard. Car vous savez, Turcotte aime l'aînée des filles du notaire et il ne fait rien sans qu'il aille lui conter… ah… ah…

Et le jeune marchand, le rival éconduit, poussa un rire qui était laid à voir.

— Vous nous y conduirez ? lui demanda Gore.

— Pardon, colonel ; ça me ferait un grand tort dans le comté si l'on savait que j'ai fait ces petites déclarations. Prenez avec vous Guillet, un bureaucrate reconnu, il n'y a pas de danger pour lui.

Cinq minutes après la cavalerie se rangea devant les quartiers généraux du colonel Gore. Ce dernier n'accompagna pas ses militaires dans cette chasse à l'homme. Il confia le commandement de l'expédition au lieutenant Howard. Entre autres choses, il lui dit :

— Questionnez surtout la famille du notaire, elle doit savoir où sont les patriotes.

— Vous croyez, colonel ?

— Oui, Paul Turcotte est fiancé à l'aînée du notaire.

Howard monta à cheval et l'expédition partit à la course dans la direction de Saint-Charles.

Guillet, un individu cent fois la honte de Saint-Denis et surnommé le bureaucrate, à cause de son esprit de contradiction

pour tout ce que les patriotes faisaient, s'était engagé à les conduire à la ferme de Matthieu Duval.

Charles resta dans la maison des demoiselles Darnicourt, en proie à de fortes inquiétudes. « Si Jeanne, pensa-t-il, savait ce que j'ai fait depuis quinze jours, elle me maudirait, et une muraille infranchissable s'élèverait entre nous deux. »

Il pensait toujours à Jeanne Duval, et le nom de Paul Turcotte était un cauchemar pour lui. Souvent il voyait les fiancés se promener leurs bras entrelacés ; ce spectacle augmentait sa jalousie et il jurait de briser leur bonheur.

C'était ce qui avait fait de lui un bureaucrate d'autant plus dangereux qu'il était inconnu comme tel.

Dans le bas du deuxième rang de Saint-Denis, près de la ligne de démarcation, est un coteau sablonneux long de deux arpents. Le voyageur qui le gravit jusqu'à son sommet voit se dérouler devant lui un panorama ravissant. D'un côté les dernières habitations de Saint-Denis, situées sur le chemin du Roi, comme des sentinelles à l'arrière garde ; de l'autre, dans le lointain, au milieu d'une touffe d'érables respectée par la hache du pionnier, s'élève dans les airs le clocher d'une église paroissiale. De blanches maisonnettes entourent ce temple, groupées qu'elles sont comme des enfants autour de leur mère.

C'est Saint-Charles où se tint en 1837 la fameuse assemblée des six comtés et où beaucoup de patriotes se réfugièrent après leur défaite à Saint-Denis.

La ferme du notaire, étant située sur le coteau de sable dont nous avons parlé, se trouvait la première en entrant dans Saint-

Charles.

Les Habits-Rouges y arrivèrent à bonne heure dans l'avant midi.

Guillet, leur ayant indiqué les bâtisses de Matthieu Duval, ils donnèrent de l'éperon pour arriver plus vite.

— Cernez les bâtiments ! ordonna Howard en sautant à terre.

Et il frappa à la porte de la maison suivi de Guillet et de deux autres soldats.

— Entrez ! cria une voix.

Le lieutenant ouvrit la porte.

La maison était divisée en deux appartements. Dans la première, en entrant, il y avait une dizaine de paysans assis autour du poêle. Ils semblaient sous le poids d'une grande fatigue et la nuit avait dû être dure pour eux.

L'officier anglais s'avança sans dire un mot. Il fit à Guillet un signe qui voulait dire : celui que nous cherchons est-il parmi ceux-là ?

Le bureaucrate fit signe que non.

— Qui est le maître de cette maison ? demanda alors le lieutenant.

— C'est moi, répondit un des paysans, que voulez-vous ?

— Tu caches des révoltés, lui dit Howard en mauvais français.

— Des révoltés ! fit le patriote, serait-ce par hasard cette fouine de traître qui vous aurait dit cela ?

— Peu importe qui me l'a dit… Si tu ne nous les livres pas, nous t'emmènerons à leur place. Il me faut Paul Turcotte.

— Paul Turcotte ? où voulez-vous que je le prenne ?

Le lieutenant ne répondit pas.

— Allons, dit-il à ses soldats, puisque nous ne réussissons pas comme cela, nous allons prendre un autre moyen.

Howard passa dans l'autre appartement. Là étaient la famille du notaire Duval et la femme de Boisvert.

Elles achevaient de déjeuner quand l'officier fit son apparition. Ne voyant que des femmes, il parla avec fanfaronnade.

— Où est Paul Turcotte ? demanda-t-il.

— Nous ne le savons pas, répondit en tremblant madame Duval.

— Si vous ne le savez pas maintenant, reprit Howard, vous le saurez bien tantôt.

Il retourna dans l'autre appartement, ouvrit la porte de dehors et appela trois soldats. Il leur dit de monter en haut avec Guillet et de chercher partout. En même temps il en envoya d'autres pour visiter les bâtisses qu'il y avait sur la terre de Matthieu Duval.

Les soldats revinrent les uns après les autres, tous avec la même réponse : personne.

Pendant ces fouilles, le lieutenant Howard était resté dans la maison. Quand tous ses envoyés furent revenus, il se fâcha.

— Vous savez où sont les patriotes et en particulier Paul Turcotte, dit-il aux paysans. Si vous êtes trop lâches pour nous le dire, ces femmes nous le diront.

Il saisit Jeanne Duval et la tira à lui. Boisvert fut prompt à se lever et à lui faire lâcher prise.

— Voyons, allez-vous vous attaquer aux femmes maintenant ?

— Cela est de votre faute ; dites-nous où est Paul Turcotte.

— Il n'est pas ici, on vous a mal renseigné, et je vous conseillerais d'aller frapper ailleurs : je commence à être fatigué de vos perquisitions, répondit Boisvert.

— Tu as tort, dit l'officier sur un ton narquois.

— Vos droits ne vont pas jusque là…

— Tu penses ?

— Non seulement je le pense mais je suis convaincu que les droits d'un militaire ne vont pas jusqu'à violenter les femmes pour leur faire avouer des choses dont elles ne connaissent point le premier mot. Et si vous ne partez pas d'ici à l'instant, c'est que vous abusez des forces qui vous entourent.

Les patriotes firent signe que cela était bien dit et qu'ils l'approuvaient. Howard perdait contenance devant leur mine résolue.

— Allez vous asseoir ! dit-il à Boisvert.

Le lieutenant se retourna vers ses soldats et leur dit :

— Je pense que ni Turcotte ni aucun autre patriote n'est jamais venu ici.

— S'il est venu, il n'y est plus, répondit un Habit-Rouge.

Le lieutenant de Gore eut l'idée d'arrêter Boisvert et une couple de ceux qui se trouvaient dans la maison : mais il n'avait pas de preuve que c'était des patriotes.

Il reprit donc, avec sa cavalerie, le chemin des quartiers généraux de Gore.

Charles Gagnon y était encore. S'étant approché du lieutenant Howard, il lui dit :

— Ne vous occupez pas davantage de Turcotte. On l'a vu se diriger à cheval vers la frontière américaine. Il est hors d'atteinte et se moque de vous tous avec raison…

Le traître releva le collet de son pardessus et rabattit sa tuque de laine. Il descendit le perron et s'éloigna des quartiers généraux des troupes, puis, comme on ne l'observait pas, il releva la tête avec énergie, en balbutiant presqu'à haute voix ces paroles :

— Bon, c'est cela… Si Paul remet les pieds en Canada, il sera arrêté… pendu… Millaut, l'homme que je craignais tant, a emporté son secret dans la tombe… Donc, mademoiselle Jeanne Duval, à nous deux maintenant !…

q

Chapitre 7 L'assemblée du jour de l'An

L'échec de Saint-Denis consterna les patriotes mais ne les découragea pas. Ils attribuaient cette défaite à la trahison et non à l'impuissance.
Les chefs Papineau, Duval, Nelson et Turcotte, qui avaient laissé le comté pour échapper à la potence vivaient à Rouse's Point, à l'abri des tracasseries du gouvernement canadien. Des patriotes des bords du Richelieu, entreprirent ce long voyage à cette saison rigoureuse de l'année, à travers des montagnes et des ornières, pour consulter ceux qu'on regardait comme les piliers d'un futur gouvernement essentiellement canadien-français.

Les proscrits firent savoir à leurs partisans qu'ils viendraient tenir une assemblée dans le bas de Saint-Charles, aux environs des fêtes du jour de l'an, afin de relever la ligue de sa démence.

Aussi attendit-on cette époque avec impatience, surtout dans la maison de Boisvert.

La veille du jour de l'an, la famille du notaire attendait les proscrits. Madame Duval, groupée avec ses trois enfants, Boisvert et sa femme, autour du poêle qui ronflait, regardait souvent l'horloge.

Tous les membres de ce petit groupe n'avaient pas la même pensée.

La femme du proscrit, vu l'heure avancée – neuf heures – se demandait s'il n'était pas arrivé malheur à son mari. Jeanne revoyait Paul, guéri de ses blessures, et Boisvert laissait trottiner dans sa tête des idées politiques d'un anti-colbornisme avancé.

Félix Boisvert était le fermier de Matthieu Duval. C'était un type de franc tapageur, connu dans les six comtés confédérés. Trente ans, beau garçon, intelligent comme pas un, patriote enragé, audacieux, habile tireur, il avait fait mordre la poussière à plus d'un Habit-Rouge dans son automne et se promettait d'en faire autant à la prochaine occasion.

On disait de lui : « S'il était instruit, il serait un homme remarquable. » Il y en a beaucoup de ces individus qui manquent absolument d'instruction, mais que leur intelligence naturelle et leur jugement sain font marcher de paire avec d'autres plus favorisés sous le rapport de l'éducation. Instruits, ces hommes deviennent des êtres supérieurs.

Au dehors il faisait un véritable hiver canadien. Une bourrasque amoncelait la neige en bancs inégaux, effaçait le chemin et emprisonnait le bâtiment dans une épaisse muraille.

On ne voyait ni ciel ni terre et on ne distinguait pas la lumière chez le voisin. La nature donnait un concert mirobolant dont on entendait les notes se répercuter sur les vitres et dans la cheminée de la maison de Boisvert.

Celui-ci étant sorti un instant, rentra avec son fanal à la main et la neige se précipita en tourbillons dans l'appartement.

— Quelle tempête effrayante ! dit Madame Duval en voyant le patriote couvert de neige ; ce n'est pas drôle de voyager par cette nuit… Que Dieu les guide !…

— La tempête les protège, répondit Boisvert en éteignant son fanal et en s'époussetant, car ils rencontreront peu de monde, ma foi.

— Vous croyez ?

— Oui, madame, et si les patriotes ont passé par Saint-Hyacinthe, ils sont à la veille d'arriver. Mais s'ils ont pris le chemin de Sainte-Rosalie – et c'est mon idée, puisque cette route pour être plus longue de deux lieues seulement est bien plus sûre – ils peuvent retarder encore.

La tempête, au lieu de diminuer, augmentait. La charpente de la maison craquait sous les rafales redoublées et celui qui n'eut pas été habitué à ces ouragans eut déserté ce toit dans la crainte de le voir s'écrouler sur sa tête ; mais il était solide, construit à l'épreuve des coups de vent du nord-est.

Vers onze heures on entendit le glissement d'une carriole et le parler de plusieurs hommes. C'était les chefs Duval, Nelson et Turcotte. Emmitouflés dans les peaux jusqu'aux oreilles, blancs de neige, la barbe pleine de glaçons, on eut peine à les reconnaître. Ils entrèrent pendant que Boisvert conduisit leur cheval à l'étable.

Marie et Albert se jetèrent au cou de leur père qu'ils embrassèrent tendrement. Jeanne donna la main à son fiancé : il était très changé et se servait difficilement de son pied gauche. Il avait dû souffrir beaucoup des blessures reçues dans l'engagement du 30 novembre. La première pensée de la jeune fille fut de s'écrier : comme tu es changé ! Elle craignit de l'effrayer et dit :

— Mais vous arrivez bien tard pour des gens qu'on attendait cette après-midi à bonne heure.

Jeanne ne prononça ces paroles que pour se donner de la façon, intimidée qu'elle fut de se voir en face de son fiancé, après

une absence longue de quatre semaines.

— Ah ! répondit le blessé, des reproches, et en arrivant.

Les deux fiancés, dans cette fin de soirée, parlèrent de bien des choses et principalement de ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue. En apprenant les bontés dont Charles Gagnon comblait la famille du notaire, Paul dit :

— Défie-toi, Jeanne, il veut se mettre dans tes bonnes grâces et me supplanter.

Le lendemain après-midi, il y eut une assemblée chez Boisvert. Les patriotes se l'étaient dit en se souhaitant la bonne année à la porte de l'église, et il y en avait une centaine venus des différentes concessions, chacune ayant envoyé plusieurs représentants malgré les chemins encombrés de neige.

On revit avec plaisir les proscrits, et ceux qui seraient venus pour les arrêter, auraient été les malvenus. Les chefs se défiaient de tout et bien qu'affectant une certaine gaieté, jetaient de temps en temps un coup d'œil au dehors.

On tint une assemblée intime dont Luc Bourdages fut élu président.

— Mes amis, dit-il, c'est notre première réunion depuis la trahison à Saint-Denis. Il y a aujourd'hui un mois, jour pour jour, que nous avons été trahis. Je crois qu'il convient en cette occasion de renouveler le serment que nous avons fait au commencement des récoltes.

La séance fut ouverte par ce serment.

Le notaire Duval dit alors :

— Je vais vous soumettre un petit programme que nous avons fait mes deux collègues et moi. Si vous avez des suggestions à faire, faites-les. L'hiver est un mauvais temps pour prendre l'offensive : nous avons vu les patriotes de Moore's Corner et ceux du nord, et c'est leur opinion à eux aussi. D'ailleurs nous sommes sans armes et le gros bon sens nous dit qu'il est impossible d'en avoir avant le milieu de l'été. Et vous savez, nous n'irons pas nous battre de nouveau avec un fusil pour dix et encore un fusil qui part deux minutes après le temps. Il s'agit de bien s'organiser : c'est ce qui nous manque, l'organisation. Il faut procéder avec ordre. Les Anglais ont ce grand avantage sur nous : il sont disciplinés ; ils agissent mathématiquement. Si nous étions organisés comme eux, quelles belles victoires ne remporterions-nous pas !

« J'ai à vous annoncer que nous aurons un aide puissant des habitants de Saint-Jean d'Iberville. Là c'est un jeune homme qui est à la tête du mouvement. Félix Poutré, un diable décidé à tout, prudent cependant. Nous l'avons vu et il s'occupe dès maintenant à recruter les gens.

— Celui-là, fit Paul Turcotte, on peut le laisser agir seul, je vous le garantis. Il va faire du bien à notre mouvement.

Le docteur Nelson dit aux patriotes qu'il n'y aurait plus d'engagement, dans Saint-Denis, dans Saint-Charles, ni dans les cantons voisins.

— Car nous arrangerons les ficelles, chacun dans notre village, fit-il, puis à un instant donné nous convergerons vers un même point qui ne sera ni Saint-Denis, ni Saint-Charles, car ils ne sont pas avantageux comme centre d'opération étant, premièrement : trop loin de la frontière américaine ; deuxièmement : dans un

site qui n'offre pas les conditions voulues en cas de siège. Nous en avons fait l'expérience.

— À propos d'expérience, remarqua Boisvert, il est des gens dont nous avons appris à nous défier cet automne ; je veux parler des bureaucrates.

— En effet, reprit Paul Turcotte, ceux qui jouent le plus vilain rôle ne sont pas les Anglais, mais les bureaucrates, acharnés comme ils le sont à nous harceler. Que les Habits-Rouges obéissent à Colborne : qu'ils incendient nos maisons ; cela se conçoit : ils sont commandés par l'autorité. Mais que des Canadiens-Français, des compatriotes – qui doivent au moins rester neutres – nous combattent, nous trahissent, cela est monstrueux, et les bureaucrates sont nos véritables ennemis… Aussi dans l'intérêt de la cause, devons-nous nous prémunir contre leur esprit de bassesse… Ils sont capables de tout, ces gens-là, avec leur fanatisme bête… Essayez à leur faire comprendre qu'ils jouent un rôle choquant et que les Anglais même les méprisent : ils ne se rendront pas à l'évidence. Mais Dieu merci, ce ne sont pas les habitants intelligents qui se conduisent ainsi. Par exemple y a-t-il rien de plus imbécile que ce Guillet :

— Aussi, il en fait de belles : les Habits-Rouges lui font faire ce qu'ils veulent, quittes à le payer en promesses.

— Ah oui, les promesses ; il ne connaît pas encore cela lui. Il y a longtemps que ce gouvernement de paille en fait aux Canadiens-Français. Elles s'éterniseront…

— À moins que les rôles changent, dit Nelson, et que nous devenions les maîtres, obligés à notre tour d'assommer de promesses ces gens-là ! Ça ne serait pas si mal.

— Ça ne serait pas impossible, cependant, avec ces bureaucrates qui mettent toujours des bâtons dans les roues, c'est risqué.

— Un moyen efficace serait de ne rien laisser savoir à ces gens-là, et de n'avoir aucun rapport avec eux, de tout garder dans le cercle des patriotes.

— Beaucoup de bureaucrates sont inconnus, dit Paul Turcotte. Ceux-là se mêlent impunément à nous pour répandre ensuite nos plans de campagne chez l'ennemi. Ainsi pensez-vous que Roch Millaut a agi de lui-même ?

— Oh non, répondirent plusieurs, il a certainement été poussé par quelqu'un…

— La trahison est une arme puissante en temps de guerre, reprit Duval.

On procéda ensuite aux élections. Matthieu Duval fut élu unanimement président général de la ligue. Ce choix fut du goût de tous, car le notaire était expérimenté et l'influence qu'il exerçait sur les habitants n'était pas à dédaigner.

Des sous-chefs furent nommés dans chaque canton. À Saint-Denis ce fut Jean Paradis, à Saint-Charles, Boisvert, etc., etc.

Leur rôle était de former des comités pour tenir les patriotes au courant de la politique, pour les organiser en compagnies, pour faire des exercices militaires, pour collecter des fonds et pour acheter des armes.

Durant leur séjour à Saint-Charles, Duval, Nelson et Turcotte s'entretinrent peu avec leurs parents ou amis, consacrant leur

temps à la cause dont ils étaient mandataires.

Le soir même, à la brunante, ils reprenaient le chemin de la frontière. Les adieux furent déchirants : on eut un pressentiment que le drame dangereux qui se jouait alors aurait un dénouement lugubre.

L'hiver se passa triste sur les bords glacés du Richelieu. On suivait avec un intérêt fiévreux les questions politiques du jour.

Chaque soir, au passage du courrier, on dévorait les colonnes de La Minerve et du Herald. Les nouvelles se répandaient rapides dans le village d'où elles gagnaient les concessions.

— Comment va tourner cette échauffourée ? demandaient les habitants en se rencontrant.

— Les patriotes seront acquittés, répondaient les uns ; pendus ou exilés, répondaient les autres.

Jeanne et Marie Duval sortaient peu et assistaient rarement aux fêtes tranquilles du village.

Dans cette affaire, le traître avait vu une bonne spéculation à faire. Charles Gagnon combla de ses soins la famille qu'il avait privé de son chef. Il lui fit de fréquentes visites. Souvent le dimanche, il arrêtait avec sa mère prendre deux personnes de la famille du proscrit – quelque fois c'était Jeanne et Marie, d'autre fois, madame Duval et Albert – pour les amener à la messe en voiture.

Cependant il ne se conduisit jamais en prétendant, mais toujours en ami de la famille.

Chapitre 8 Le bazar

Le printemps arriva et les incendiés de Saint-Denis songèrent à se rebâtir. François Gagnon – le père de Charles – reconstruisit son magasin à l'ancien endroit, en face de l'église et la famille du notaire se bâtit à cinq arpents plus haut.

Bientôt un village nouveau s'éleva sur les ruines de l'ancien. Et au mois de juin de l'année 1838 Saint-Denis avait repris son activité des années précédentes.

C'était un spectacle curieux, inaccoutumé, pour celui qui arrivait à Saint-Denis, de voir ce groupe de maisons neuves. Les habitants en faisaient la remarque lorsqu'ils arrivaient par la route de Saint-Charles ou de Saint-Ours. Les voyageurs de l'ouest disaient que cela ressemblait à une ville américaine construite en une semaine autour d'une mine.

La trahison de Charles était restée inconnue. Ce jeune homme d'apparence ni meilleure ni pire que les autres, qui coudoyait journalièrement les patriotes du comté, qui l'eut dit l'auteur de la situation actuelle. Lui-même était si pénétré de son rôle d'hypocrite qu'il oubliait parfois ses actions de l'automne dernier.

À l'exemple de son père, il parlait peu de la grande question du jour, comprenant que le succès du magasin dépendait d'une sage neutralité, et par dessus tout il craignait de se trahir.

Au fond c'était une famille de patriotes que les Gagnon, et le père François faisait ses petits coups. Pendant que, à cause de son attitude, patriotes et bureaucrates affluaient à son établissement, il glissait de temps en temps un chèque aux chefs du mouvement, et vendait au prix coûtant aux patriotes incendiés.

Ainsi il faisait du bien à la ligue, peut-être plus que s'il se fut déclaré en sa faveur.

Le curé Demers était un homme d'initiative. Un dimanche, à la grand-messe, il félicita les habitants sur leur promptitude à se rebâtir ; il leur dit aussi que l'église ne se rebâtirait pas seule ; qu'à cette fin, après s'être consulté avec quelques dames de Saint-Denis, il ferait un grand bazar ; que vu la situation où se trouvaient ses paroissiens, il ne pouvait leur demander beaucoup, mais qu'il comptait sur le généreux concours des paroisses voisines.

— Donnez-vous la main, dit-il, pour retirer de ses ruines ce temple où vous avez été baptisés. Si vous n'avez pas d'argent, apportez l'aumône de votre travail et qu'un jour vos fils et vos filles puissent dire en voyant reluire le nouveau clocher : « Ils l'ont tiré de ses cendres ; ils l'ont bâti sur les ruines de l'ancien. »

Un bazar à la campagne, c'est un événement inouï que les hommes même n'hésitent pas à proclamer.

Charles Gagnon, qui avait déjà habité Montréal, connaissait ce que sont les bazars. Il pensa qu'il y rencontrerait Jeanne, qu'il ne voyait pas souvent alors ; qu'elle ne manquerait pas de s'y rendre puisque sa mère était une des organisatrices.

Le bazar se fit dans la maison d'école divisée en deux pièces, dont l'une avait trente-quatre pieds sur vingt-huit ; dans celle-ci étaient les tables et c'était là qu'on raflait les objets ; l'autre pièce n'était pas si grande, n'ayant que treize pieds sur seize. Elle était réservée aux organisatrices.

Aux alentours de la maison il y avait un verger où l'on se promenait. Les soirées se prêtaient bien à ces promenades et les allées illuminées de fanaux prêtés par les habitants, ajoutaient au pittoresque de la scène.

Comme Charles l'avait prévu il rencontra Jeanne le premier soir et les suivants. Elle tenait la table de rafraîchissements avec une amie de son âge, Berthe Massue.

Le traître ne dérogea point à son programme, qui consistait à se conduire comme s'il ne s'occupait pas de Jeanne.

La fille du notaire ne le recherchait pas plus que les autres, car elle était venu à croire que Charles n'avait plus aucune intention pour elle.

La jeune fille était sombre à ces petites fêtes villageoises. Un soir, sa compagne lui dit :

— Mon Dieu, que tu es triste depuis le commencement du bazar !

La fille du notaire répondit :

— Comment ne le serais-je pas, dans la condition où je me trouve ? Mon père est en exil et avec lui un jeune homme que j'estime. Tu sais comme nous les manquons à la maison. Et dans les petites réunions comme celle de ce soir, je pense à Paul Turcotte, il aimait tant cela, lui, c'était son genre…

Jeanne en parlant ainsi devint plus triste. Sa compagne reprit :

— Il y en a plusieurs qui oublieraient Paul Turcotte, si elles étaient à ta place, en face des galanteries du jeune marchand.

— Charles Gagnon ?…

— Oui, oui.

— Mais comment ?… quelles galanteries ?…

— Eh bien oui, j'appelle cela un galant, un jeune homme qui veille sur toi comme un ange gardien.

— Franchement, Berthe, tu me surprends, et je pense que Charles Gagnon, quoiqu'il me rencontre quelquefois, n'a aucune intention.

— Tu le penses, mais il peut en être autrement.

— Cela me surprendrait…

Bien que Charles se fut conduit adroitement, certaines jeunes filles avaient eu une vague idée que son amour pour la fille du proscrit n'était pas éteint.

Charles se rendit assidûment au bazar. Il était toujours accompagné d'autres jeunes gens et dépensait rondement mais pas plus à la table de Jeanne qu'à celle des autres.

Un soir il se trouva à se promener avec Jeanne dans la salle du bazar. Comme il faisait chaud on sortit dans le jardin où se promenait une foule joyeuse.

Charles disait à Jeanne :

— Mais il se met de plus en plus dans de mauvais draps… il finira par se faire arrêter.

— Cela l'élève dans mon estime, répondit Jeanne. J'aime un homme qui ne craint pas de tenir tête aux oppresseurs.

— Mais il ne reviendra jamais au pays.

— Alors nous irons demeurer aux États-Unis.

— Mais…

— Non, Charles, tu parles pour rien. Tant que Paul Turcotte vivra, je n'en aimerai point d'autre… C'est mon dernier mot.

— Et s'il mourait, demanda vivement Charles comme un naufragé qui croit avoir trouvé sa planche de salut, que ferais-tu ?

— Je n'y ai jamais pensé… Dans tous les cas, Charles, je serai toujours contente de te recevoir comme ami, mais si tu me parles d'amour cela ne fera pas.

La fille du notaire parlait d'une voix énergique qui n'admettait pas de réplique. En entendant Charles amener la conversation sur ce terrain, les paroles de son ami Berthe lui revinrent à l'esprit. « Les galanteries de Charles Gagnon, pensa-t-elle, pouvaient bien en effet, avoir un autre but que celui d'être agréables à une famille de vieilles connaissances. »

Les deux promeneurs rentrèrent dans la salle du bazar.

Chacun était en proie à des pensées différentes. Jeanne pensait : « C'est bien vrai qu'il m'aime encore, lui qui a paru indifférent tout l'hiver, qui ne m'a jamais dit un mot d'amour. »

Charles se reprochait d'avoir peut-être agi trop brusquement : « Pourtant non, se disait-il une seconde après, je n'aurais jamais trouvé une aussi belle occasion… Turcotte m'a supplanté, mais il n'aura jamais Jeanne pour femme…

Ce soir-là on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les deux jeunes gens, cependant celui qui se fut trouvé dans la salle comme observateur eut remarqué que le jeune marchand jetait souvent un œil de colère à la table des rafraîchissements.

Le lendemain soir Charles ne revint pas au bazar. Il se dit : « À quoi bon dépenser mon argent si cela ne m'avance pas. »

Avec la clôture du bazar finit le mois de septembre et avec octobre recommencèrent les troubles.

Les proscrits réfugiés au-delà des lignes ne restaient pas inactifs. Ils faisaient de fréquentes incursions dans le pays dont l'entrée leur était interdite. Ils s'avançaient jusqu'à Napierville, distance de huit lieues, jusqu'à Saint-Jean d'Iberville et même jusqu'à Beauharnois pour faire des levées de troupes et exciter le peuple à la résistance ouverte et par les armes.

Dans ces incursions ils risquaient souvent leurs têtes. Un jour le docteur Nelson voyageait incognito aux environs de Sabrevois, quand deux bureaucrates le reconnurent et lui donnèrent la chasse. Le patriote courut un mille et arriva sur le territoire américain juste à temps. Il fit la niche aux bureaucrates, épaula son fusil et les fit fuir à son tour.

Un autre fois, Duval haranguait des habitants qui faisaient les travaux dans le deuxième rang de Saint-Jean et Paul Turcotte les enrôlait. Survient une patrouille d'Habits-Rouges. Les habitants la voient venir, et détellent deux chevaux. Les chefs patriotes sautent à cheval et gagnent les bois.

— Et vos chevaux ? dit Turcotte.

— Vous nous les rendrez quand vous viendrez nous assermenter.

— C'est bien, au revoir !

Les deux chefs furent fidèles.

Huit jours après, ils revinrent remettre les montures aux propriétaires et en même temps assermentaient cent cinquante hommes bien décidés à se battre.

C'est que Saint-Jean était une place terrible qui fournissait de vaillants patriotes ; Félix Poutré n'était pas un enfant et il donnait du fil à retordre aux Anglais.

On l'avait trouvé travaillant dans son champ la tête basse en pensant qu'avant longtemps peut-être ce champ serait la propriété d'un maître étranger. Ce fut au milieu de ces sombres réflexions que le docteur Côté lui proposa de s'enrôler dans la ligue. Poutré ne se l'était pas laissé demander deux fois. Il avait serré la main de cet homme qui lui apparaissait comme un libérateur, en disant : « Je suis des vôtres, monsieur. »

Cependant une grande question obsédait la ligue des patriotes : les armes manquaient. Que d'obstacles se résumaient dans ces deux mots : « Point d'armes. »

Les recrutés étaient au nombre de deux mille et ils n'avaient à leur disposition que cent fusils.

Il y avait à cette époque, deux hommes dans la ligue des patriotes, deux médecins que nous nommerons ici sous de faux noms, ne voulant pas tirer de l'oubli leurs aventures louches.

Poitras et Galarneau, hommes très instruits, assez expérimentés, influents, après s'être joints aux chefs patriotes recrutèrent à eux seuls mille jeunes gens bouillonnant de colère à la vue des injustices dont les Canadiens-Français étaient les victimes.

Ces deux hommes disaient :

— Nous avons commandé quatre mille fusils qui arriveront à temps.

— Oh ! alors, répondaient les patriotes, avec des fusils, c'est bien, mais si vous n'avez pas de fusils à nous donner nous n'irons pas nous faire écorcher comme des moutons.

Mais les fusils commandés n'arrivaient jamais. Duval et Nelson s'en informaient-ils, il leur était répondu :

— On les aura à temps, soyez tranquilles.

Les événements se précipitaient. Le mois d'octobre avait été employé à rallier les patriotes et à les exercer un peu. C'était durant le mois de novembre qu'on allait agir.

La veille du deux de ce mois de l'année 1838, Duval et son lieutenant arrivèrent à cheval à Saint-Jean. Le notaire eut une entrevue avec Poutré et lui dit :

— Les Habits-Rouges s'avancent dans la direction d'Odelltown : ils sont cinq mille. Pour bien faire, il faudrait aller les rencontrer dans ce village : vos hommes sont-ils prêts à partir demain ?

— Dame, ils sont prêts à partir dans une heure, si vous voulez, mais ils n'ont pas de fusils.

— C'est vrai, pas de fusils, et ce Poitras et ce Galarneau nous font bien attendre… Qu'importe, cependant, Turcotte a ramassé trois cents fusils de chasse et avant neuf heures demain matin il en aura cent autres.

— Quatre cents fusils pour trois mille personnes.

— Je comprends que c'est faible mais c'est mieux que rien, et, comme vous le voyez, nous ne soutiendrons pas une bataille en règle à Odelltown ; il s'agit seulement d'arrêter les Anglais dans leur marche… D'ailleurs je crois que nous aurons nos quatre mille fusils cette nuit.

En parlant ainsi Duval avait la tête basse et frappait le sol du talon, ce qui était chez lui la manifestation de l'inquiétude. Il ne paraissait pas aller avec assurance dans ce qu'il faisait ce matin-là.

— C'est mille hommes que vous avez ? continua-t-il.

— Oui, monsieur.

— Alors il faut que vous les conduisiez à la chapelle d'Odelltown pour demain soir. Pour cela il vous faut partir demain de grand matin… Les autres patriotes seront sur votre chemin… ils vous attendent.

Quelques minutes après ce dialogue, Poutré rencontra Paul Turcotte et lui dit :

— Ton notaire est soucieux, ce matin, ne trouves-tu pas ?

— Oui, il attendait les fusils cette nuit… ils ne sont pas arrivés et cela le taquine.

Le lendemain matin, Poutré partit avec ses mille recrues.

— Mes amis, leur dit-il, nous sommes sans fusils mais on dit que nous en aurons à Odelltown.

Ce fut ainsi que les patriotes se mirent en route. S'ils avaient su que les armes manquaient, ils n'auraient jamais bougé, ne tenant pas à se faire tuer impunément.

Ils entrèrent dans Odelltown par la troisième concession. Turcotte les attendait. Poutré lui ayant demandé si les quatre mille fusils étaient arrivés, il répondit :

— Non ; Poitras et Galarneau ont été trompés…

Poutré, ayant pris à l'écart le lieutenant de Duval, lui dit :

— Tiens, Paul, écoute : franchement, je crois qu'on nous blague avec cette histoire de fusils.

Turcotte pensait comme Poutré. Il doutait de Poitras et de Galarneau et du dépôt d'armes.

— Mon vieux, répondit-il, je ne sais pas plus que toi si l'on nous blague. Mais je pense que pour demain cinq cents fusils suffiront.

q

Chapitre 9 À Napierville

Odelltown est à quatre milles de Lacolle, en gagnant les États-Unis. C'est un village de dix-huit cents habitants ; en 1838 il y en

avait six cents. Aujourd'hui il y a trois marchands qui font des affaires assez considérables ; en 1838 il n'y avait qu'un colporteur qui promenait ses ballots sur un espace de quatre lieues carrées. C'est en chars que le voyageur se rend maintenant à Odelltown ; il y a un demi-siècle, il s'y rendait en charrette par une route étroite rocailleuse. L'église s'élève au milieu d'une plaine cultivée et qui apparaît jaune en août ; en 1838 elle était entourée de forêts presque impénétrables. C'était un village naissant qui avait devant lui un bel avenir.

Situé sur la route par où passaient toutes les voitures qui entraient au Canada ou qui en sortaient, Odelltown était un point stratégique d'une grande importance.

Les troupes anglaises le comprirent et envoyèrent un bataillon de cinq cents soldats se camper dans l'église, de sorte que les communications des patriotes avec les États-Unis furent interrompues.

C'était afin de les déloger que les patriotes se donnèrent rendez-vous dans les bois environnants.

Ils étaient trois cents quand Poutré arriva ; excités pour la plupart, ils parlaient à haute voix.

— C'est une ignominie, disait l'un, on fait du tort à nos biens, on nous ruine. Par le froid qu'il fait, nous ne pouvons pas rester chez nous, pas même nos femmes et nos enfants, sans nous voir maltraités par les troupes. Si nous n'étions pas ici pour protéger nos bâtiments, ils seraient déjà en cendre. Notre force est dans le nombre. Rallions-nous ! à mort les Anglais !

La nuit tomba. Les patriotes allumèrent des feux pour dégourdir leurs membres et après avoir posé des sentinelles ils s'endormirent pour réparer leurs forces.

Vous connaissez cette journée du dix novembre où les patriotes voulurent déloger l'ennemi. Du premier coup, ils furent repoussés par la mitraille des Habits-Rouges. Ils se retirèrent après avoir vu tomber une quarantaine des leurs.

Ils retournèrent à Napierville. En arrivant le notaire Duval se rendit chez le docteur Poitras. Il était fâché et sans s'asseoir il dit :

— Or çà, docteur, quand aurons-nous nos fusils ? Vous les promettez toujours et ils ne viennent pas... Je veux savoir à quoi m'en tenir...

Poitras sourit et tapa sur l'épaule du notaire en disant :

— Vous êtes fâché, c'est à bon droit. Moi, il y a longtemps que je le serais à votre place. Mais cela va cesser puisque nos fusils sont à Rouse's Point. Ils attendent des charretiers pour les transporter ici.

— Ils sont à Rouse's Point ?

— Oui et ils arrivent à temps plus que jamais, – entre parenthèses, il doit y avoir aussi deux petits canons. – On vient de m'apprendre que les troupes marchent sur Napierville... Elles seront ici demain soir, jeudi matin le plus tard. Allons-nous nous battre à notre goût enfin !...

— Alors, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Non, il faut engager toutes les voitures disponibles et les envoyer sur-le-champ à Lacolle où on doit transporter les armes ce soir.

Le notaire se sépara de Poitras pour aller voir Paul Turcotte. Il lui dit de seller son cheval et d'aller dans les concessions engager autant de charretiers que possible. En même temps il envoyait Poutré dans le bas de Napierville avec le même ordre.

Vers dix heures il y avait trente charrettes devant les quartiers généraux des patriotes à Napierville.

La file se mit en marche pour Lacolle, conduite par Turcotte et Poutré.

Arrivés à l'endroit désigné les deux lieutenants virent qu'on se jouait d'eux. Personne à Lacolle n'avait entendu parler des fusils et assurément ils n'avaient pas été transportés là.

Turcotte se rendit à Rouse's Point. Là, la même histoire. En le voyant revenir Poutré lut sur sa figure. Les charretiers maugréèrent et ceux qui n'étaient pas des patriotes ardents voulurent se faire payer sur-le-champ.

À leur retour à Napierville, Poitras et Galarneau furent introuvables. Dans l'impossibilité de remplir leurs obligations ils s'étaient enfuis aux États-Unis.

Après leur fuite le notaire Duval, Cardinal et Lepailleur, deux autres chefs, partirent pour aller se consulter avec les patriotes de Beauharnois.

Là aussi on voulait se battre et, comme à Napierville, on n'avait presque point d'armes. Il vint à l'idée des chefs d'aller em-

prunter des fusils des sauvages de Caughnawaga.

Douze lieues séparent Beauharnois de Caughnawaga. Cette bourgade, sise sur la rive sud du Saint-Laurent à trois lieues en haut de Montréal et vis-à-vis Lachine, est un ramassis de deux cents huttes où vivent d'une manière primitive les restes de la nation iroquoise, autrefois forte et redoutable, aujourd'hui tombée en démence et inoffensive, mais qui a conservé à travers sa décadence le caractère farouche et hypocrite des anciens coureurs des bois personnifiés par Aontarisati.

Après trois siècles de luttes et d'efforts de la part des Jésuites missionnaires, ces sauvages sont restés barbares et indomptables. C'est avec difficulté qu'on leur fait abandonner leur vie errante et leurs mœurs nomades. Ils ne peuvent en aucune façon se résigner à respirer toujours l'eau de la même source. Ils disparaissent plutôt devant le progrès. Maintenant on les comptent dans le pays. Avant un siècle il n'y en aura plus. Morts ou mêlés aux blancs, ils ne subsisteront pas comme nation, car jamais on est parvenu à faire d'une tribu sauvage un peuple civilisé.

En attendant cette heure, le gouvernement a relégué dans des réserves les premiers habitants de la contrée.

Caughnawaga est une de ces réserves. Là sont des Iroquois ; ils vivent de chasse et de pêche ou encore sont bateliers. Ce sont eux qui conduisent les bateaux à travers les rapides de Lachine. Comme ils excellent dans ce métier ils y trouvent quelquefois un moyen de subsistance.

Ils ont, comme leurs ancêtres, un chef dont l'autorité est respectée. Une cinquantaine de blancs se sont établis parmi eux comme trafiqueurs ou agents du gouvernement. Leur devoir est

de veiller à ce que les sauvages n'outrepassent pas les droits qui leur sont accordés.

En 1838, les patriotes de Beauharnois savaient que les sauvages de Caughnawaga possédaient des armes et qu'ils les prêtaient souvent à des amis. Ils envoyèrent une députation de quarante-six patriotes, ayant à leur tête Duval, Cardinal, Lepailleur et Duquette.

En arrivant à la bourgade, les patriotes qui précédaient la petite troupe furent d'abord les bienvenus, mais les Iroquois voyant qu'ils étaient sans armes s'en emparèrent, les lièrent solidement et les retinrent prisonniers.

Le lendemain soir de la disparition de Poitras et de Galarneau, les patriotes de Napierville attendaient avec impatience le passage du courrier qui porte la malle entre Sainte-Martine et Sabrevois. Il devait apporter des nouvelles de la mission des patriotes.

Il arriva à la brunante. On le vit venir de loin dans la route de Sherrington. En arrivant dans le village il sonna le clairon et les patriotes qui étaient logés dans les différentes maisons sortirent pour se rendre aux quartiers généraux de la ligue des patriotes.

Le courrier attacha son cheval blanc d'écume. Il ne parla à personne et s'enferma avec Turcotte.

Cinq minutes après, ce dernier apparut sur le seuil de la porte et d'une voix émue prononça les paroles suivantes :

— Mes amis, à notre malheur d'hier vient s'en ajouter un autre. Nos chefs Duval, Cardinal, Lepailleur et Duquette viennent d'être faits prisonniers par les sauvages de Caughnawaga, chez

qui il allaient demander des armes. À l'heure où je vous parle ils doivent être à la prison de Montréal.

Cette nouvelle fut accueillie par un cri d'indignation qui s'étouffa dans cinq cents gorges.

Turcotte continua :

— La volonté des chefs est – d'ailleurs le bon sens nous le dit – que nous nous dispersions sans tarder, incapables de continuer la lutte dans le moment, à cause de la disproportion des partis.

Au cri d'indignation succéda un cri de rage. Le sang monta à la figure des cinq cents patriotes assemblés devant la maison.

Lubin Champoux, un capitaine de la ligue, se faufila à côté de Turcotte et, semblable à un homme ivre ou fou, il ôta son chapeau et cria avec frénésie :

— Nous sommes trahis ! Vengeons-nous ! À Caughnawaga ! À Caughnawaga !...

Mais les patriotes se heurtaient contre deux mots : « Point d'armes ! »

Comme on l'avait prévu, les Habits-Rouges arrivèrent à Napierville dans l'après-midi du lendemain.

Ce fut la répétition du premier décembre 1837 à Saint-Denis : incendies et rapines.

Les troupes furent d'une brutalité révoltante. Elles commirent trois meurtres et d'autres actions d'une moralité plus que douteuse. Elles firent aussi des prisonniers – l'histoire dit deux cents.

Et Paul Turcotte fut du nombre...

Chapitre 10 L'œuvre de la vengeance

Trahison à Saint-Denis, trahison à Napierville, trahison à Caughnawaga ! On écrasait les patriotes à coups de trahison. On payait, ou mieux, on promettait et les traîtres couraient les campagnes.

Après leur capture à Caughnawaga, Duval, Duquette, Cardinal et Lepailleur furent remis aux soldats anglais et conduits à Montréal.

La prison où ils furent détenus n'est pas la bâtisse d'aspect presque gai qui s'élève sur le côté nord de la rue Notre-Dame, contiguë aux ateliers du Pacific Canadien et appelée Hôtel Payette.

C'est l'immense bâtiment de pierre, de construction sombre, qu'on remarque encore sur le côté opposé de la rue Notre-Dame, en allant vers la ville, qui fut témoin il y a un demi-siècle des événements dramatiques que nous avons appris sur les genoux de nos pères.

Son apparence frappe de loin et ses petites fenêtres semblent autant de trous de meurtrières. On ne dirait pas une construction faite pour des hommes.

Elle a quatre étages et une mansarde. Bloc massif sur la façade duquel semble être écrit comme à l'entrée de l'enfer de Dante : « Vous qui entrez ici, perdez toute espérance. »

L'intérieur, bien qu'assez propre, n'est pas fait pour mettre la gaieté dans l'âme de celui qui l'habite. Des murs gris foncé, de sombres couloirs sans fin bordés de cellules avec leurs portes en fer ; le grincement des clefs des gardiens dans les serrures, le bruit des prisonniers qui traînent leurs chaînes, tout inspire l'horreur.

En arrivant, les quatre chefs patriotes furent conduits devant l'assistant du procureur-général Ogden à qui ils déclinèrent leurs noms et prénoms, leurs occupations et lieux de résidence.

Puis on les mit chacun dans une cellule.

Le lendemain, dans l'après-midi, les détenus entendirent un grand tumulte qui parut loin d'abord et qui alla en se rapprochant. On eut dit une foule en délire acclamant un héros ou huant un misérable. Les cris approchèrent graduellement et on distingua des injures, des siffles qui n'avaient rien de flatteur.

Le notaire Duval regarda par sa fenêtre. Il fut stupéfait et recula involontairement en portant la main à son front. Un spectacle révoltant s'offrait à ses regards. Un contingent de patriotes entrait dans la cour de la prison. Les prisonniers étaient enchaînés et entourés de soldats : de plus ils étaient couverts de boue et la lie du peuple les sifflait.

Au premier rang, avec deux Habits-Rouges à ses côtés, nu-tête comme la plupart de ses compagnons se trouvait le fiancé de Jeanne, la tête haute et envisageant la foule avec audace.

Le notaire eut un soupir d'indignation et secoua avec la frénésie d'un lion les barreaux de sa fenêtre. Il comprit ce qui était ar-

rivé : les patriotes avaient essuyé une défaite générale puisqu'ils étaient prisonniers en si grand nombre.

Et pendant ce temps que faisait-on à Saint-Denis ?

L'automne était revenu, et avec lui les inquiétudes de l'année dernière dans la famille Duval. On se rassemblait encore dans le salon neuf, comme dans l'ancien, pour causer des absents. Cette fois-ci les événements se passaient à dix lieues de là. Mais c'était à peu près les mêmes acteurs qui jouaient leurs têtes en tenant des rôles dans ce grand drame de la vie réelle.

À travers tous ces événements le traître du premier novembre 1837 en était venu à une conclusion : celle qu'il travaillait inutilement et que jamais, du vivant de Paul Turcotte, il n'entrerait en amour avec la fille du notaire. Car ce qui se passait en ce temps d'oppression ne faisait que cimenter les fiançailles des deux jeunes gens.

Depuis le bazar, Charles Gagnon parlait rarement à Jeanne, et ses visites à la famille Duval étaient moins fréquentes. Cependant il recherchait les occasions de voir la jeune fille, de la contempler à la dérobée. Il s'embusquait sur son passage. À l'église il se mettait derrière elle ; il savait les heures où elle passait devant le magasin et il regardait alors par la fenêtre. Il faisait tomber la conversation sur elle et toujours sa passion pour elle allait croissante.

Cette après-midi il est triste. Il est seul au magasin et debout, adossé au comptoir, il semble préoccupé, une pensée le hante, toujours la même.

Le nom de Jeanne est là devant lui et à côté celui de Paul le patriote. Tantôt Jeanne est venu au magasin : le traître l'a servi avec distraction, est allé la reconduire jusqu'à la porte et là, pensif, rêveur, il l'a regardé aller jusque chez elle.

Si du moins il avait l'espoir qu'un jour il la posséderait en l'appelant du doux nom de ma femme, comme il serait heureux, il donnerait dix ans de son existence, mais non un mur s'élève entre eux et jamais du vivant de Paul Turcotte, Jeanne deviendra madame Charles Gagnon.

Le jeune marchand poussa un soupir…

Il était plongé dans sa rêverie depuis une dizaine de minutes quand son père entra dans le magasin.

— Ces pauvres diables sont écrasés partout ; dit-il, le notaire Duval et Paul Turcotte ont été arrêtés et conduits à la prison de Montréal…

— Les patriotes sont battus ? demanda vivement Charles.

— Oui et s'il faut en croire Luc Bourdages qui arrive de Saint-Jean, trois cents au moins sont prisonniers… Les docteurs Poitras et Galarneau se sont enfuis aux États-Unis après avoir fait des blagues à la ligue.

— Et Paul Turcotte est en prison, dites-vous ?

— On le dit ; Luc est à conter cela chez Isaïe Moreau… Je l'ai écouté en passant seulement…

— Tenez j'y vais…

Charles prit son chapeau et sortit du magasin.

En effet Luc Bourdages, échappé aux Habits-Rouges, racontait ce qui s'était passé.

Quand il parla de Paul Turcotte et qu'il dit le grand risque que sa tête courait, on eut pu voir un sourire malin presque diabolique sur les lèvres du traître.

— Voilà une famille qui s'éteint en peu de temps, dit Bourdages en parlant du lieutenant de Duval, car je crains bien qu'il aille rejoindre ses parents.

Charles demanda :

— Vous pensez qu'on va lui faire un mauvais parti ?

— C'est évident, et s'il n'est pas condamné, personne ne le sera. Les preuves sont si fortes contre lui. Il est reconnu qu'il a enrôlé environ sept cents jeunes gens… Il savait ce qu'il faisait quand il a dit adieu à Saint-Denis.

Mais deux semaines plus tard on se passait La Minerve pour lire les lignes suivantes :

Évasion d'un patriote.

Paul Turcotte saute

du quatrième étage de la prison !

« Une évasion extraordinaire et digne de prendre place parmi les évasions célèbres s'est opérée hier au soir à la prison du Pied-du-Courant, dans les circonstances suivantes :

« M. Paul Turcotte, ce jeune patriote qui a tant fait de bruit comme lieutenant du notaire Duval, et arrêté au commencement du mois à Napierville, était détenu dans une cellule du quatrième

étage adjoignant à la partie appelée la chapelle. Il devait subir son procès demain et la couronne comptait lui arracher des révélations importantes.

« Hier soir, à sa ronde de dix heures, le tourne-clef Reed constata l'absence de Turcotte. Il donna l'alarme. Le geôlier Wand pénétra dans la cellule et vit que deux barreaux en fer étaient partis. Turcotte a dû sauter sur le quai – hauteur de trente-cinq pieds – où la bordée du vingt-quatre a fait d'immenses bancs de neige.

« À une enquête tenue ce matin on a constaté, que le jeune patriote n'a pas, comme le commun des évadés, scié les barreaux de sa fenêtre, mais qu'il a décelé les pierres dans lesquelles ils étaient enfoncés.

« Cet ouvrage demande une somme de travail énorme et il est probable que le patriote méditait cette évasion depuis le premier jour de son incarcération, et qu'il l'a préparée sous les yeux des gardiens qui jettent un coup d'œil dans les cellules tous les quarts d'heure.

« Un peloton de soldats s'est mis à la poursuite de Turcotte, qui, s'il n'est pas trahi, ne sera pas repris. Un jeune homme qui se joue des troupes durant un an, qui prépare son évasion durant deux semaines sous les yeux de ses gardiens, qui saute du quatrième étage dans un banc de neige, un tel jeune homme, disons-nous, ne se laisse pas reprendre par un piquet de soldats du vieux brûlot. »

Malgré l'absence, au procès, du principal témoin de la couronne, qui était Paul Turcotte, le notaire Duval, Cardinal et Du-

quette furent condamnés à mort. Ce jugement inique souleva l'indignation par tout le pays.

Il affecta vivement la famille du notaire. Madame Duval, en apprenant que son mari était condamné à être pendu jusqu'à ce que mort s'en suive, s'évanouit et on crut qu'elle ne se relèverait point du choc.

Charles Gagnon, avec son cynisme habituel, riait sous cape en voyant les conséquences de sa trahison. Il se rendit chez Jeanne et lui dit :

— Sois sans crainte, ton père ne sera pas pendu. À la peine de dépenser tout l'argent qu'il y a dans le comté, nous le délivrerons.

En effet il prit l'initiative d'un mouvement qui avait pour but la délivrance des condamnés à mort. Il ouvrit des listes de souscription et se prodigua. Et tout cela pour conquérir l'amour de Jeanne.

Madame Duval fit plusieurs voyages à Montréal, visita son mari dans sa prison et se jeta aux pieds des potentats du temps. Mais inutile, la sentence fut irrévocable.

Cependant le notaire ne monta pas sur l'échafaud. Lorsqu'on pénétra dans sa cellule le matin du 20 novembre, on ne trouva qu'un cadavre. Il venait de mourir d'un coup de sang.

Une demi-heure après, Cardinal, Lepailleur et Duquette étaient lancés dans l'éternité. Paul Turcotte l'avait échappé belle !

Mais le but de Charles Gagnon : éloigner de Saint-Denis le fiancé de Jeanne, était atteint.

q

Chapitre 11 Le complot

Un jour le traître de Saint-Denis se promenait sur le perron du magasin. Il leva la tête avec énergie et se dit à lui-même :
— Si je réussis à faire passer Paul Turcotte pour mort, cela m'avancera beaucoup… Il faut d'abord interrompre sa correspondance, et ce n'est pas au maître de poste que je m'adresserai… Je parlerai à son fils Antoine… le jeune homme aime l'argent et je suis capable de lui en fournir. Ah, Charles Gagnon n'est pas fou et bien fin qui s'en jouera !…

Après ce raisonnement la physionomie du traître devint radieuse. Il entra dans le magasin. Une pratique entra et lui dit :

— Tenez, monsieur Charles, je vois que les affaires vont bien : vous êtes trop de bonne humeur.

— En effet nous n'avons pas à nous plaindre, répondit le traître, le commerce va assez bien, Dieu merci.

Le bureau de poste était chez le cinquième voisin. Charles y allait tous les jours et la correspondance des Gagnon était assez volumineuse à cause de leur commerce.

Pierre Martel, le maître de poste, était un homme de cinquante ans. Depuis douze ans il remplissait ces fonctions. Durant les troubles il avait failli perdre sa place, en se montrant trop patriote. Gore s'était contenté de lui incendier sa maison et ses deux granges remplies de grain et de foin. N'étant pas riche d'avance, il était resté pauvre après le passage des Habits-Rouges. C'était un bon catholique vivant dans la crainte de Dieu. Il avait neuf enfants et l'aîné s'appelait Antoine.

C'était avec lui que Charles comptait opérer. Il avait vingt-trois ans. C'était un jeune homme actif, laborieux et ami de tous. Il s'occupait des affaires de la poste avec l'intention de succéder à son père. Il parlait de mettre fin à sa vie de célibataire en se mariant à une des plus jolies filles du deuxième rang de Saint-Denis.

Le jour où Charles eut l'idée de faire passer Turcotte pour mort, il vit Antoine qui rentrait chez lui, revenant de sa sucrerie. Il alla le trouver.

Nos deux jeunesses, comme tous les habitants de Saint-Denis, se connaissaient depuis leur enfance. Ils étaient même assez intimes et ne se rencontraient jamais sans se parler. Souvent aussi ils faisaient la veillée dans la même maison, dansaient au même cotillon et se plaçaient dans le même cercle pour jouer au Clairon du roi ou à Recule-toi de là.

Quand Charles entra au bureau de poste, Antoine lui offrit une chaise.

Gagnon, en habile homme, ne dit pas pourquoi il venait. Il parla comme d'habitude de choses et autres ; puis il vint à dire :

— C'est toujours toi qui t'occupes de la malle ?

— Toujours, répondit Antoine, c'est plutôt ennuyeux que fatiguant. Aussi on est payé en conséquence.

— Le salaire n'est pas élevé ?

— Pas pour la peine… on voit que le gouvernement paie des Canadiens-Français ; cependant le salaire augmentera avec le village.

— Oui et tu finiras par avoir un bon prix.

— C'est dans cet espoir que nous continuons. Sans cela nous aurions abandonné la besogne l'automne dernier.

On ne parla pas longtemps sur le même sujet. On passa aux filles de la paroisse et cette après-midi-là les oreilles doivent avoir tinté à Amélie Lanctôt, à Anastasie Jacques, à Exilda Bourdages et surtout à Jeanne Duval.

— Oui, mais celle-là, mon vieux, n'est pas pour nous autres, dit Antoine en parlant de la fiancée du proscrit.

Ces paroles furent des dards aigus qui percèrent le cœur du malheureux Charles. Il cacha l'amertume qu'il ressentait et répondit par une plaisanterie.

— Non, fit-il, elle se réserve pour un Américain qui ne reviendra jamais au pays…

— Pour un marin.

— Oui, un marin, mais Paul ne doit pas s'être engagé comme simple matelot ; il est trop habile pour cela.

— En effet, répondit Martel, il doit avoir un grade. Mais tu sais qu'il a changé de nom.

— Oui, mais je ne sais pas pourquoi.

— Moi non plus.

— Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Je ne sais pas : Jeanne seule et sa mère le savent.

— Ils correspondent toujours ? demanda le traître d'un air insouciant.

— Oui ; au commencement de chaque mois, Jeanne reçoit une lettre.

Une éclair brilla dans les yeux du jeune marchand. Il ne voulut point pousser son interrogatoire plus loin et partit en disant :

— Bon, je ne voulais pas m'amuser et voilà une demi-heure que je jase : je t'ai retardé peut-être.

— Pas du tout.

Antoine accompagna son ami jusque sur le seuil. Là, Charles lui souffla à l'oreille :

— J'ai du bon rhum nouvellement arrivé de Montréal. Je t'invite à venir y goûter, puisqu'on ne peut pas te voir autrement.

Antoine promit d'y aller.

Le lendemain soir, il se rendit chez Gagnon. Charles le fit passer en arrière du magasin. Il ferma la porte, causa quelques minutes et, se dirigeant vers un coffre, sortit une bouteille et deux verres qu'il plaça sur la table.

Martel, sans être un ivrogne, aimait à prendre un petit verre de temps en temps. Cependant il ne se grisait jamais, il aimait à se mettre gai mais non à perdre la raison.

Charles fit sauter le bouchon et les deux amis se servirent.

— Comment le trouves-tu ? demanda le marchand.

— Excellent ! excellent ! répondit Antoine. Ce n'est pas souvent qu'on en trouve de cette qualité à Saint-Denis.

— Tu as raison ; je l'ai fait venir de la ville et j'en avais demandé du meilleur.

— On ne t'a point trompé.

On continua la conversation entretenant l'entrain par un petit verre. Charles ne voulait pas enivrer celui donc il avait l'intention de faire son complice, mais seulement se l'attacher en lui faisant plaisir.

Il était dix heures quand Antoine parla de partir. Il invita son ami et promit de revenir.

Il était très gai et le traître, rentré dans le magasin, l'entendit s'éloigner en chantant :

Buvons, mes chers amis, buvons ;

Ne perdons jamais la raison ;

Gardons la mémoire ;

Il faut toujours savoir boire.

Puisqu'on boit rarement dans ce pays-là,

Je me suis versé un verre bien ras.

Si je viens qu'à aller dans l'enfer,

Je m'attaquerai à Lucifer

Et à grand coup de sabre

Je crois qu'à ce grand diable

Je montrerai à faire son devoir

En buvant du matin jusqu'au soir.

Si je viens qu'à aller dans les cieux

J'aurai-t-un grand compte à rendre à Dieu.

Avec les bons anges

Chantant ses louanges,

Je lui ferai voir si je fais mon devoir

En buvant du matin jusqu'au soir.

Depuis ce jour les relations des deux jeunes gens furent de plus en plus amicales.

À la campagne c'est la coutume, tous les dimanches, d'aller veiller. Il est petit le nombre de ceux qui passent le dimanche soir sous le toit paternel. On flétrit du nom de vieux garçon celui qui montre trop de goût pour la vie au coin du feu, seul avec sa pipe. Et quand l'occasion s'en présente, on ne manque pas de le faire étriver.

Au sortir des vêpres, ceux qui ont des voitures attellent et ceux qui n'en ont pas font de la diplomatie. C'est alors qu'on fait les yeux doux aux amis. On va jusqu'à sept dans la même voiture ; jusqu'à trois sur le même siège. On est pressé mais qu'importe, on se rend et la veillée n'en est que plus belle.

Depuis l'automne de 1837, Antoine Martel était du nombre des jeunesses qui n'avaient pas de voitures. À son grand regret son père avait tout vendu pour se tirer de la misère dans laquelle il s'était trouvé après le passage des Habits-Rouges. Il espérait néanmoins acheter un autre cheval avant le printemps prochain.

Tous les dimanches le fils du maître de poste arrangeait ses ficelles. Tantôt il montait avec l'un tantôt avec l'autre et trouvait toujours moyen de se rendre au deuxième rang où demeurait Amélie Lanctôt qui avait refusé deux partis pour lui.

Charles connaissait tout cela. Souvent quand il se creusait la tête à la recherche d'un moyen de s'attacher le fils du maître de poste, il avait pensé à l'amener veiller.

Ce fut pour cela que le dernier dimanche de juillet 1839 il attela son cheval et se rendit chez son cinquième voisin. Là il sauta à terre, et ayant attaché son cheval, il entra dans le bureau.

Lorsqu'il demanda à son ami s'il venait veiller avec lui, celui-ci répondit :

— Tu es bien aimable, mais cela dépend où tu vas.

— Tu sais que le dimanche soir je ne suis jamais libre.

— Nérée, qui va dans le haut du deuxième rang, m'a offert une place dans sa barouche.

— Bah ! répondit le marchand, j'irai dans le deuxième rang moi aussi. Tu sais que je n'ai pas de blonde et je m'amuserai avec les sœurs d'Améline.

Antoine accepta volontiers cette offre et il monta dans la barouche de son ami.

Les deux cavaliers traversèrent le village pour aller prendre la route qui mène au deuxième rang. Quelques minutes après, ils arrivèrent à la porte de la maison où ils devaient veiller. Pendant que Charles accompagné du garçon de la maison allait dételer son cheval, Antoine entra.

Comment se passa la veillée ? Inutile de le dire. Pour Antoine, Améline fut plus charmante que jamais. Charles exerça sa galanterie auprès de ses sœurs.

Il était tard lorsqu'on s'en retourna.

Le traître voulait, petit à petit, parler à son compagnon de son projet de complot.

— Quand te maries-tu ? lui demanda-t-il en lançant son cheval au trot. Et il continua :

— Tu dois être capable de faire vivre une femme à présent.

— Je suis capable, mais ce qui me manque ce sont les fonds pour commencer le ménage.

Le marchand ne souffla mot. Une pensée traversa son esprit. « Il manque de l'argent à Antoine, pensa-t-il, si je lui en offrais en échange des lettres de Paul Turcotte. » Il reprit à haute voix :

— Et si tu avais de l'argent pour faire face aux premières dépenses, tu te marierais ?

— Certainement.

— Combien te faudrait-il ? Trente piastres ? Cinquante ?…

— À peu près.

— Et quand ferais-tu la noce ?

— Aussitôt que possible.

— Dans ce cas-là, Antoine, je puis te prêter de l'argent à long terme et sans intérêts…

— Sans intérêts… Vrai ?

— Oui, mais à une condition cependant.

— Laquelle ?

— Elle est bien facile à remplir.

— Dis-la donc : nous ferons peut-être des marchés.

Le traître ne fit pas son offre criminelle immédiatement : il hésita. Il mit son cheval au pas, alluma sa pipe pour se donner de la contenance, et alors seulement il parla.

— Eh bien, écoute, Antoine, dit-il, je vais te parler franchement : nous sommes amis et ce qui se dit entre nous deux ne doit pas aller plus loin. Moi aussi j'aime, et quand je te vois si heureux auprès d'Améline Lanctôt, je ne suis que plus malheureux.

La voix du traître était devenue tremblante et il paraissait sous le coup d'une puissante émotion.

— J'ai un rival, continua-t-il ; il s'est mal conduit envers moi. Il m'a enlevé l'amour d'une jeune fille que j'aimais plus que moi-même… Je veux parler de Jeanne Duval, tu me comprends ?…

— Je comprend, répondit Antoine.

— Elle ne devrait pas être fiancée à Paul Turcotte … Veux-tu m'aider à le supplanter ?

— T'aider ?… Comment le puis-je ?…

— Tu le peux facilement.

— Mais je ne vois pas.

Le traître balbutia en s'approchant de Martel :

— Tu peux interrompre la correspondance…

— Voler les lettres ! s'exclama le fils du maître de poste.

— Il y a voler et voler, répondit nerveusement Charles Gagnon. Dans tous les cas tu rendrais un grand service à Jeanne. Elle est fiancée à Paul Turcotte mais elle ne l'aime pas et voudrait le voir mort. Cependant comme c'est une fille d'honneur, elle ne veut pas se marier avec un autre, tant que le patriote vivra, dût-il vivre à mille lieues toute sa vie…

— Vraiment, tu me surprends, je croyais que tu ne pensais plus à Jeanne.

— Ah ! Antoine, si tu savais tous les efforts que je fais pour cacher cet amour !… L'image de Jeanne est continuellement devant moi ! Et je suis toujours sur le point de prononcer son nom…

Le traître parlait avec passion et son regard s'illuminait. Antoine le regardait avec surprise.

Mais bientôt le démon de l'argent l'assaillit. Il aimait l'argent, surtout aujourd'hui qu'il en avait besoin. Le jeune marchand lui en offrait mais c'était à une condition si dangereuse qu'il se demandait s'il devait accepter.

Il réfléchissait. Sa conscience et la crainte de la prison, du déshonneur le retenaient, l'empêchaient de dire : oui.

— Ce que tu me demandes est trop dangereux ; et même impossible, répondit-il. J'aimerais bien à te faire plaisir…

— Je ne vois pas où est le danger, interrompit Charles Gagnon, le secret restera entre nous deux. Jeanne croira que Paul l'oublie et celui-ci croira la même chose. Et puis ne crains rien, la fille de la veuve Duval ne fera pas de démarches pour connaître le sort de l'exilé. Elle sera trop contente d'être déliée de sa promesse de mariage…

Les Gagnon avaient de l'argent et pouvaient en donner. Antoine pensait à cela et la tête lui tournait. Il faisait taire la voix de sa conscience : il ne pensait plus au déshonneur, à la prison.

— Malgré sa volonté, il demanda à son compagnon :

— Combien me donnerais-tu pour cette sale besogne ?

— Une sale besogne ? Il est à souhaiter que tu n'en aies jamais de plus sale à faire dans ta vie.

— Comment ! Tu me souhaites de passer ma vie à voler ? fit Martel mécontent de cette phrase.

— Tu comprends mal : je n'ai pas voulu te froisser.

— Je sais… je sais… mais tu me proposes un marché dont tout le fruit sera pour toi et tout le danger pour moi.

— Tu seras payé grassement.

— Médéric Cimon, de Saint-Hyacinthe, pris pour un méfait semblable, est parti pour la prison de Montréal il y a dix ans et n'est jamais revenu.

— C'était un imprudent. Où est le danger pour nous deux ?

— Qu'entends-tu par payer grassement ?

— Tu as besoin d'argent pour te marier : je t'en prêterai et le remboursement ne t'inquiétera jamais.

Antoine voulait résister à la tentation mais l'abîme était ouvert devant lui et il s'y précipitait. Il avait cessé de parler en ami pour parler en trafiqueur : « Je me marierais cet été, pensait-il, je n'aurais plus à craindre Pierre Brunelle. » D'un autre coté, le vol, l'arrestation, la prison lui faisaient peur.

— Dépêche-toi, lui dit le jeune marchand, ou Amélie va t'échapper : tu sais que Pierre Brunelle monte souvent au deuxième rang…

— Oui, mais tu me fais faire une besogne bien risquée. On ne joue pas impunément avec la prison, répliqua Antoine.

— Voyons, faire disparaître une lettre à l'arrivée du courrier est une petite affaire, tu le sais comme moi… Tiens, je te donnerai vingt-cinq piastres.

— Tu m'en donneras cinquante.

— Cinquante, mais c'est une petite fortune.

À l'époque et dans l'endroit où se passe notre récit, cinquante piastres étaient en effet une petite fortune. L'argent était rare dans les campagnes et principalement dans celles qui avaient souffert des troubles. On ramassait sou par sou et ceux qui possédaient quelques mille piastres étaient des riches dont on vantait les trésors.

— Je te donnerai la moitié, continua Charles. C'est à prendre ou à laisser.

— Dans ce cas-là, répondit Antoine, continuons d'être amis et ne parlons plus de cela.

— Eh bien tu les auras tes cinquante piastres.

— Et toi tu auras la première lettre qui arrivera pour Jeanne Duval ou que l'on viendra porter pour le proscrit.

q

Chapitre 12 Nicolas Houle

Parmi les navires qui faisaient le commerce entre Terre-Neuve, les États-Unis et les Antilles, en 1840 se trouvait le Marie-Céleste, un voilier jaugeant quatre cent soixante-dix tonneaux et appartenant à la compagnie Hearn & Scott, de Boston.

C'était un brick comme presque tous ceux de la marine marchande. Plus solide qu'élégant, et plutôt sûr que rapide, il ne trahissait pas les espérances de ses armateurs.

Il avait cent pieds de proue à la poupe et trente de tribord à bâbord, était de construction américaine, n'avait qu'un pont et son grand mât avait soixante pieds.

Quand on le voyait sortir du port par les gros temps, le pavillon américain au perroquet d'artimon, on ne craignait pas pour son sort et on était certain de le voir revenir de son voyage. Dans l'hiver de 1840 il allait de Terre-Neuve à Porto-Rico avec un chargement complet.

Son capitaine John Smith louvoie dans la cinquantaine. Sans être un bel homme, il a de l'attrait. Cette pause énergique, cette figure mâle sont celles d'un homme habitué à commander, d'un marin qui regarde le danger avec calme ; aussi la discipline règne-t-elle à bord.

On voyait suspendu dans sa cabine, à la tête de son lit, le portrait d'un blond jeune homme portant le costume des officiers de l'armée anglaise. Au bas écrit de la main du capitaine étaient ces mots :

« Harry Smith, âgé de vingt-six ans, capitaine au 3e bataillon de S. M. la Reine Victoria, tué à Saint-Denis de Richelieu, Bas-Canada, le 1er décembre 1837 ».

Ce portrait ressemblait quelque peu au second du Marie-Céleste. Celui-ci cependant était plus robuste et sa chevelure plus foncée. C'était un beau jeune homme avec des yeux mélancoliques jusqu'à la rêverie.

On le surprenait parfois appuyé sur le bastingage ou assis sur la passerelle, comme en proie à une idée fixe. On l'aurait cru monomane si ses actions n'avaient point affirmé le contraire.

Ceux qui vivaient dans l'intimité du contremaître remarquaient qu'à certaines époques de l'année, il s'assombrissait davantage, devenait abattu et souvent se laissait tomber dans sa cabine comme affecté. Où chercher la cause de ces agissements singuliers ? Dans une aventure du passé sans doute. Mais cette aventure personne ne la connaissait.

La tristesse de ce brave marin, qu'on voyait quotidiennement s'exposer au danger, intriguait vivement le capitaine et les mate-

lots. D'autant plus que le contremaître semblait entourer ses antécédents d'un mystère que les hommes du bord essayaient en vain de pénétrer.

Interrogé maintes fois sur ce sujet, le second répondait d'une manière évasive qu'il avait autrefois habité l'Acadie et qu'étant devenu orphelin, n'ayant plus rien qui le retenait au pays, il s'était fait marin.

Il se donnait le nom de Nicolas Houle et son parler trahissait en effet son origine française.

Le capitaine Smith se souvenait de l'avoir engagé à Portland, dans le Maine, trois ans auparavant, comme matelot.

Une après-midi qu'une partie de l'équipage composé presque en entier de Canadiens-Français des bords du Saint-Laurent, prenait son repos, André Saint-Amour, un matelot, dit aux autres :

— Ah çà ! nous avons un type de second : bon marin, je veux bien croire, mais incompréhensible.

— Oui, répondit Longpré en penchant la tête d'un air pensif, nous avons en effet un contremaître énigmatique. Et avez-vous jamais pensé vous autres à ce qu'il était avant d'être parmi nous.

— Pour ma part je me suis souvent posé cette question, reprit Roch Morin… Je pense que nous avons comme second un individu sous le coup de la loi et caché sous un faux nom… Car on n'a pas l'air suspect pour rien…

— Comment ! demanda le capitaine, Houle a-t-il repris sa mine de condamné à mort ?

— Oui, capitaine, et rien de surprenant en cela : nous sommes au commencement de février et le brick fuit le nord.

L'apparition de Nicholas Houle sur le pont mit fin à cette conversation.

C'était un homme encore dans sa jeunesse – vingt-cinq ans au plus – mais il avait dû beaucoup souffrir déjà. Sur sa figure hâlée par le soleil de la mer se voyait la trace d'une grande infortune.

Il dit au capitaine en lui tendant un papier :

— Capitaine, voici le relevé, nous sommes à 42' 12" latitude nord et 8' 30" longitude ouest, méridien de Greenwich.

Le capitaine prit le papier sans répondre. D'un coup d'œil il avait reconnu avec sa perspicacité de marin la physionomie sombre de son assistant.

Ce dernier regagna le bureau du bord. Il fut surpris de voir le capitaine entrer à sa suite puis se croisant les bras sur la poitrine lui demander comme un homme découragé :

— Ne me dévoileras-tu jamais le chagrin qui te ronge ?...

— Capitaine, répondit Houle d'un air presque gai, croyez-moi donc une bonne fois pour toutes : je n'ai rien. Cessez de voir de la tristesse là où il n'y en a pas.

— Tu persisteras donc toujours dans tes redites ! Autrefois tu étais joyeux ; aujourd'hui tu es si sombre..

— La gaieté n'appartient pas à tout le monde.

— Alors jure que tu ne caches rien de fâcheux.

— Je ne puis faire un tel serment.

— Cela suffit… Il y a dans ton passé des choses que tu as intérêt à cacher. Pourtant j'ai plein droit d'avoir une part dans tes adversités, car je te dois la vie… Rappelle-toi que depuis l'année où ensemble nous avons échappé au naufrage du Great-America, où, dans le port de New-York, je t'ai juré un dévouement éternel, je suis pour toi un père ; sois pour moi un fils…

Comme il le disait, le capitaine Smith devait la vie à ce marin sombre et taciturne. La connaissance de ces deux hommes datait de deux ans seulement et il y avait déjà tout un roman.

Quatorze mois avant les événements racontés dans ce chapitre, John Smith commandait le Great-America, ayant parmi ses simples matelots son second d'aujourd'hui. Un orage épouvantable, imprévu et si commun aux tropiques s'était abattu un jour sur le navire qui avait sombré, perdu corps et biens. Nicholas Houle au milieu du naufrage, saisit le capitaine inanimé, et le coucha sur un quartier de dunette transformé en radeau. Quand Smith revint à lui, sa femme et ses deux seuls enfants étaient au fond de l'abîme. Lui et Houle étaient les seuls survivants. Par reconnaissance le capitaine avait instruit son sauveteur dans les affaires de la marine, puis, ayant été nommé peu après au commandement du Marie-Céleste, il en avait fait son second.

Le vieux marin continua :

— Sois pour moi ce fils que les révoltés du Bas-Canada, ces monstres d'iniquités, m'ont enlevé en 1837.

À ces paroles le second tressaillit d'une manière visible.

— Oh ! tu sais, acheva le capitaine en sanglotant, on me l'a tué dans la force de l'âge. Mais la Providence t'a envoyé pour le remplacer dans mon estime… Que ma confiance soit donc réciproque…

Ces paroles furent autant de reproches qui percèrent le cœur du malheureux jeune officier.

— Comment pouvez-vous avoir de pareilles idées ? demanda-t-il. Vous savez bien que votre fils n'a pas été tué par des barbares mais qu'il est tombé en luttant vaillamment contre des hommes qui soutenaient leurs droits opprimés ; vous savez bien aussi que je vous regarde comme mon père d'adoption et que je n'ai rien de caché avec vous… Cependant il est des secrets de famille qu'on ne doit jamais dévoiler.

— Pour moi il n'en est pas…

— Capitaine !…

— Tu me décourages… Tu fais naître des doutes dans mon esprit…

Et Smith tournant le dos à Nicolas Houle quitta brusquement le bureau, laissant le second à ses inexplicables rêveries…

Sur les entrefaites le Marie-Céleste arriva aux Antilles.

La première chose que l'on aperçoit de l'île de Porto-Rico est son pic Aquadilla, visible, en temps clair, à vingt-cinq milles en mer. Puis en approchant se déroule devant le marin, des côtes fertiles où croissent en abondance, l'arbre à coton, la canne à sucre, le café et le cocoa. Au milieu des plantations bien entretenues s'élèvent à de faibles distances les unes des autres, des mai-

sons, basses cependant, mais travaillées avec tant d'art qu'elles sont un ornement pour la campagne.

La beauté du climat, le pittoresque du site, la verdure luxuriante, le caractère chevaleresque et la fraîcheur des créoles, tout est fait pour séduire dans cette île de Porto-Rico où se joue un printemps éternel.

San-Juan est la capitale de ce pays enchanteur. Ce que le voyageur remarque en y débarquant est le nombre prodigieux de nègres assis le long des quais. Puis jetant les yeux sur la ville bâtie en amphithéâtre, il voit des rues à angle droit, quelques coupoles, style mauresque, et des maisons la plupart à un seul étage – à cause des tremblements de terre – blanches et avec vérandas donnant sur la mer.

C'est la coutume parmi les marins que le commerce attire à San-Juan d'aller à terre tous les soirs pour se divertir soit sur les places publiques soit au café Aquila Bianca.

Bâti non loin du port, au coin de deux rues obscures, cet établissement est très populaire parmi les marins, et plusieurs, à cause des scènes dont ils y ont été témoins, en emportent un souvenir qui n'est pas le même pour tous.

Tous les soirs l'Aquila Bianca regorge de clients. Capitaines et matelots s'assoient autour des trente petites tables disposées dans la salle principale et font la partie de cartes ou causent en vidant un carnero de Jamaïque.

On s'échauffe parfois et il en résulte des chicanes.

On joue de la garcette, du poignard, du pistolet même et souvent il arrive qu'en deux minutes il y a quelques individus de

moins dans l'île de Porto-Rico.

Le second du Marie-Céleste, comme s'il eût voulu changer ses idées sombres, se rendait quelquefois à l'Aquila Bianca.

Un soir il s'y rendit avec Saint-Amour et Longpré. Ils engagèrent la partie de cartes, ayant choisi comme quatrième, Chesterfield, officier sur La Dominica.

Chesterfield jouait avec Longpré et Saint-Amour avec Houle.

Ils en étaient arrivés à leur cinquième partie, quand Houle remarqua, appuyé sur le cadre de la porte, un homme de six pieds, portant barbe rousse, chapeau panama et chaussé à la hussarde.

— Un bel homme, fit-il.

— Comment, exclama Chesterfield, Blackador ! Je le croyais parti pour le sud.

— Et qu'est-ce donc que ce Blackador que vous semblez craindre ? demanda Houle.

— Un marin, et vous ne connaissez pas Blackador ? Il faut que vous soyez bien étranger dans ces parages.

Le second du Marie-Céleste approcha sa chaise de celle de Chesterfield et dit sur un demi-ton :

— Dites-moi donc ce que c'est que ce Blackador.

— C'est un pirate redoutable, fort comme un lion et effronté comme un jaguar. Voyez-le ici ; eh bien ! il ne sortira pas avant de s'être battu car il veut rencontrer son maître qu'il n'a pas encore rencontré.

Houle écoutait et mesurait du regard le nouvel arrivé encore appuyé sur le cadre de la porte.

C'était en effet un homme terrible que cette terreur de la mer des Caraïbes. Il était d'une taille colossale et avait une figure si féroce que le plus audacieux des Porto-Ricains n'osait l'approcher.

Sa figure pivelée, encadrée d'une barbe et de cheveux roux offrait un aspect farouche que la pâleur de son costume de toile blanche faisait ressortir davantage.

Longpré et Saint-Amour riaient sous cape en entendant parler l'officier de La Dominica. Sachant que leur second était bon pour lutter contre n'importe lequel individu, ils auraient donné leurs salaires d'une semaine pour le voir entrer en lice avec ce Blackador.

À ce moment le pirate s'avança dans la salle et s'assit à une table avec deux de ses compagnons.

On leur servit un carnero de Jamaïque puis un deuxième, puis un troisième. En buvant ils examinaient les clients attablés.

Il y en avait environ quatre-vingt. Comme il passait neuf heures, le plus grand nombre des matelots étaient retournés à bord. Il ne restait plus que des officiers avec leurs compagnons et des Espagnols de la ville.

Chesterfield dit à voix basse :

— Regardez s'il examine partout à qui il va engendrer chicane… Houle, vous allez assister à une scène ; je vous le promet.

— S'il vient ici, nous le calmerons, répondit Houle.

— Ah ! ce n'est pas facile, croyez-moi. Depuis cinq ans que Blackador vient à l'Aquila Bianca, il n'a pas encore rencontré son maître.

Longpré jeta un œil sur son second qu'il savait d'une jolie force et dit :

— Il peut le trouver au moment le moins attendu.

Blackador devenait insolent, se promenait dans la salle, insultant l'un, renversant le verre de l'autre et provoquant tout le monde.

On prêtait peu d'attention au jeu de carte. Plusieurs joueurs s'étaient arrêtés au milieu de la partie et l'ambition s'était éteinte comme par enchantement. L'Aquila Bianca allait être témoin d'une de ces scènes qu'on se raconte le lendemain en se montrant des taches de sang.

En passant devant la table de nos quatre joueurs le pirate donna un coup de poing sur le verre de Houle qui roula par terre, se cassant en morceaux.

Chesterfield, Longpré et Saint-Amour regardèrent leur compagnon. Il ramassait tranquillement les pots cassés.

— Montrez donc à ce gaillard ce que vaut un Canadien, dit Longpré en rougissant de colère.

Le second du Marie-Céleste répondit en souriant :

— Je l'aurais fait depuis longtemps si ce gros revolver n'était pas pendu à sa ceinture : il peut me flamber la cervelle.

— Une idée, fit Longpré.

— Quoi donc ?

Sans répondre le matelot se leva sur la pointe des pieds et suivit le pirate. Il parvint sans être aperçu à quelques pas de lui ; alors allongeant le bras il donna un coup sec et enleva le pistolet.

Le pirate se retourna aussitôt pour voir quel audacieux mettait la main à sa ceinture. Il vit Longpré regagnant sa chaise. Il voulut le saisir au collet, mais le Canadien, dont le verre avait été cassé, s'était levé et se trouvait face à face avec son provocateur.

Le Canadien, sans dire un mot, allongea le bras et donna à l'Espagnol un coup de poing si aplomb que celui-ci faillit tomber à la renverse. À son tour il ferma les poings et s'élança sur son adversaire.

Houle para adroitement le coup, et pendant que le pirate frappait dans l'air, il le saisit à la gorge, de la main gauche, et de l'autre, se rendit maître de son bras droit.

Blackador fit un saut en arrière et se fit lâcher. Les deux marins se prirent à bras le corps.

Les clients de l'Aquila Bianca, assistaient à une de leurs scènes favorites ; aussi quittaient-ils leurs chaises pour faire cercle autour des pugilistes. Quel était donc cet individu qui se mesurait avec la terreur des Caraïbes ?

Très peu connaissaient sa force. Mais on commençait déjà à dire :

— Pas trop méchant cet étranger ! Pas trop méchant !

Rendu à une extrémité de la salle, le second du Marie-Céleste accota son homme sur le mur et commença à lui jouer des poings

dans la figure. Lorsqu'il vit que ce dernier en avait suffisamment et que ses idées d'engendrer la chicane seraient passées pour quelque temps, il lui dit :

— Maintenant, mon ami, tu vas payer le verre que tu viens de casser sur ma table.

Le capitaine du Fantasma fit un effort pour se dégager.

— Prend garde, lui dit Nicolas Houle, je puis te casser la tête comme tu as cassé mon verre.

Blackador ne répondit pas : il écumait de rage. Le Canadien l'amena à la barre et ayant demandé à l'hôtelier le prix du verre cassé, il força le pirate à le payer.

Celui-ci avait la figure rougie par le sang ; il était paralysé par la force des étreintes et l'audace de cet homme du Nord. Il n'osait envisager les spectateurs de sa défaite et avait de gros soupirs.

Quand Nicolas Houle le vit bien vaincu, il lui mit la main au collet et le reconduisit jusqu'à la porte de l'hôtel en disant :

— Dorénavant quand tu viendras à l'Aquila Bianca ne sois pas si fanfaron.

Le pirate alla tomber au milieu de la rue et ses deux associés, qui s'étaient confondus dans l'assemblée, sortirent par une porte dérobée.

Blackador après être sorti de l'Aquila Bianca suivit une rue qui se termine en dehors de San-Juan. Son marché saccadé, tantôt précipité, tantôt lent, son silence absolue et ses poings crispés montraient à quelle colère il était en proie.

C’est ainsi qu’il arriva dans la campagne, suivi toujours de ses deux compagnons, Remo et Carl, sans qu’aucun ne lui eût adressé la parole.

— Capitaine, dit enfin Carl, le Canadien est un homme qui se rencontre deux fois.

— Oui, mais pas plus, répondit le chef pirate.

— C’est cela, reprit Remo, et je parierais mille centavos que le dernier mot de l’affaire n’est pas dit.

Les pirates, dans un nouveau silence, longèrent la mer sur un parcours de quatre milles.

Arrivés sur le bord d’une baie cachée dans les anfractuosités des rochers et visible seulement pour ceux qui la savaient là, ils s’arrêtèrent. Une corvette dont les feux étaient éteints se balançait au large.

Le capitaine Blackador tira un sifflet de sa poche et en fit entendre trois coups de plus en plus prolongés.

C’était le signe conventionnel : aussitôt un matelot tenant une lumière à la main sortit de l’intérieur de la corvette et aidé de deux autres mit une chaloupe à la mer.

Celui qui tenait la lumière s’assit au gouvernail et les deux autres se penchèrent sur leurs rames.

Vingt minutes après, la chaloupe était de nouveau hissée à bord de la corvette.

En mettant le pied sur le Fantasma – c’était lui – on se sentait sur un corsaire. Ses sabords garnis de canons, ses cabines tapis-

sées de coutelas, de yatagans, de pistolets, son pont raccommodé à chaque pas, ses mats entourés de plaques en fer, ses voiles teintes par endroit d'un rouge équivoque, n'annonçaient rien de bon.

C'était le home de Blackador, home qui avait été témoin de bien des luttes suivies d'autant d'orgies.

Le capitaine gagna la passerelle en faisant signe à Remo de le suivre.

Tous deux s'assirent sur le banc de quart. Le capitaine fut longtemps sans parler. Il essuyait son front ruisselant de sueurs et plein de sang.

— Ce Canadien est à bord du Marie-Céleste ? demanda-t-il.

— Il l'a dit quand vous lui avez demandé qui il était, répondit son compagnon.

— Connais-tu ce navire ?

— Je ne l'ai pas même vu.

— Quelqu'un sur le Fantasma le connaît peut-être.

— Je l'ignore complètement, capitaine.

Le chef des pirates mit son chapeau et dit à son interlocuteur :

— C'est bien… c'est bien… Demain, au soleil levant, tu descendras à terre, tu gagneras la ville, tu examineras ce Marie-Céleste et tu viendras me rendre compte comment il passe la nuit.

— Je ferai cela avec grand soin, capitaine.

— N'en parle à personne, ici.

— Je garderai le secret, soyez certain.

— C'est bien… c'est tout ce que j'ai à te dire pour ce soir.

Le lendemain soir de bonne heure, Remo, de retour sur le Fantasma, dialogua longuement avec le capitaine. Après quoi celui-ci, ayant rassemblé ses matelots sur le pont, leur parla ainsi :

— Il y a dans le port un navire en partance pour le nord… Entre moi et le second s'est élevé dans la soirée d'hier une petite chicane, dans laquelle Blackador, votre capitaine, a été souffleté, lâchement souffleté… Je vous connais : l'injure qui a rejailli sur tout l'équipage ne restera pas impunie… allons !… à tribord les braves…

On comprenait cette expression ; c'était là que se rangeaient les partisans du capitaine.

Il y eut un certain désappointement parmi les hommes de l'équipage. On s'attendait à un pillage, qui, comme toujours, aurait rapporté un joli bénéfice. C'est si peu la coutume parmi ces écumeurs de mer de s'exposer pour venger l'honneur blessé. Les matelots cependant se rangèrent tous à tribord.

Alors Blackador leur raconta à sa manière comment il s'était fait rouer de coups au café de l'Aquila Bianca.

À onze heures du soir trois chaloupes portant chacune quinze hommes se détachèrent de la corvette pour gagner la côte. La nuit était obscure ; le firmament n'était qu'une tache d'encre qu'on eut dit immobile.

Au loin sur les hauteurs abruptes de Gramarez, assis comme un géant sur son trône, le phare Santa-Maria del Mare lançait une lueur douteuse, donnant aux passants de l'océan son éternel avis : de ne pas approcher trop près ; qu'il y a là des récifs traîtres, tombeaux de plusieurs équipages.

Les pirates abordèrent en quelques minutes. Ils cachèrent leurs embarcations dans les broussailles et…

— En rang, les amis, marchons, fit le capitaine en prêchant d'exemple.

Six milles séparent la petite baie de l'est, du port de San-Juan. Le chemin est rocailleux et devient fatiguant : à chaque pas une roche ou un trou à éviter. On ne marche pas un arpent sans risquer de se casser le cou. Pour des marins habitués à un tillac uni, ce trajet est fort pénible. Aussi les pirates du Fantasma exerçaient-ils leur patience en cheminant à la revendication de l'honneur ; les moins patients maudissaient leur capitaine ; les autres maugréaient.

Blackador s'en aperçut, il dit à ses matelots pour les encourager :

— Hier, je vous ai laissé entendre que nous allions combattre seulement pour l'honneur, mais vous avez compris sans doute que la cargaison du Marie-Céleste est complète et que nous ne reviendrons pas les mains vides.

On répondit par des bravos à voix basse. Quelle joie ! on ne reviendrait pas les mains vides ?

L'équipage pénétra dans les rues de la ville et arriva à une cinquantaine d'encablures du quai du Marie-Céleste.

Le brick était silencieux. Une lumière à la hune de misaine éclairait la passerelle, où, à l'aide d'une longue-vue on distinguait la silhouette du matelot de quart.

Les pirates s'arrêtèrent sur un signe du capitaine. Celui-ci dit à un de ses hommes, petit Espagnol trapu avec des yeux de lynx :

— C'est toi, Marco, qui ira prendre la place de ce maraudeur-là ? Tu auras double part.

— Je vous l'ai dit et je tiens ma parole, répondit le petit Espagnol, en même temps qu'il poussait à la mer un léger canot laissé sur le rivage par les pêcheurs.

— Très bien, dit Blackador, voici la lanterne sourde, voici l'emplâtre ; aie du nerf.

Marco sauta dans l'embarcation et se laissa aller à la dérive.

C'était un de ces hommes, demi-espagnol, demi-indien.

Né de l'union d'un aventurier madridain et d'une Indienne des montagnes du Brésil, il s'était lancé de bonne heure dans les aventures. Son adresse et son audace le rendaient propre à ce genre de vie et en plusieurs occasions Blackador s'en était fait un instrument utile.

Une demi-heure après son départ, une lumière partant du tillac du Marie-Céleste éblouit les yeux des quarante-quatre marins assis sur le rivage. Ils partirent au pas de course, faisant le moins de bruit possible dans la crainte de donner l'éveil.

À cette heure de la nuit les quais étaient déserts. À peine les pirates rencontrèrent-ils un passant attardé, qui, effrayé de cette procession, disparaissait aussitôt dans l'ombre.

Tout semblait dormir sur le Marie-Céleste et seul le clapotement des vagues qui venaient se briser sur ses flancs réveillait le silence de cette nuit ténébreuse.

Blackador s'arrêta un instant et se penchant en avant, mit sa main droite autour de son oreille comme pour mieux entendre, puis de l'autre il fit signe à ses compagnons d'avancer tranquillement.

Il courait sur les quais, le long des flancs noirs du brick, cherchant le meilleur endroit pour monter à l'abordage.

Une voix tremblante se fit entendre sur le pont du Marie-Céleste.

— Hohé, les amis, il est temps !

Blackador prêta l'oreille ; c'était bien son Marco, mais il y avait quelque chose de singulier dans sa voix.

Sans s'arrêter à cela, il enjamba le premier le bastingage.

À peine avait-il fait deux pas sur le pont qu'il se sentit renversé et garrotté solidement, sans qu'il eut le temps de faire aucun mouvement.

— Par ici ! Au secours ! cria-t-il.

La lumière se fit sur le pont. Il vit quelques-uns de ses compagnons qui fuyaient et parmi eux Marco qui enjambait le bastingage et qui se sauvait sur les quais.

— Lâches ! leur cria-t-il dans un spasme de colère, en même temps qu'il faisait un suprême effort pour se dégager des

étreintes de ses oppresseurs, parmi lesquels il reconnut le Canadien de la veille.

Celui-ci achevait de le garrotter en lui disant :

— Si tu bouges d'un pouce, tu es un homme mort !

Sur le gaillard d'avant on se préparait à se battre.

Les pirates étaient deux fois plus nombreux que les marins du Marie-Céleste. Ils avaient tiré leurs poignards et se consultaient entre eux.

— Balayez-moi cette canaille ! fit le capitaine Smith en s'avançant et en brandissant son pistolet :

— Je tue le premier qui avance, continua-t-il.

Il y eu un peu de désordre parmi les pirates. Le groupe recula de quelques pas en se bousculant, pendant que les matelots du Marie-Céleste avançaient toujours.

Les pirates se trouvaient pris entre le bastingage de tribord, qui donnait sur le quai, et les pistolets des marins.

— Sautez sur le quai, leur intima Smith en les menaçant de son pistolet, ou je vous flambe la cervelle !

Les pirates ne bougèrent pas. Ils avaient leurs poignards à la main et on voyait qu'ils étaient décidés à résister.

Smith n'était pas homme à reculer et on l'eut tué avant qu'il eut cédé un pouce de terrain.

Pendant ce temps Nicolas Houle avait mis son redoutable prisonnier à fond de cale et il apparut sur le pont au moment où le

capitaine allait faire feu sur les pirates.

Il avait deviné le danger que couraient ses compagnons et, aidé de deux matelots, il traînait le petit canon du bord.

À cette vue le plus robuste des pirates, celui qui semblait s'être institué le chef, fit un brusque détour et fondit sur le Canadien, son poignard à la main.

Ce fut le signal d'un engagement général. Houle se défendait courageusement contre l'Espagnol et il essayait de sortir son pistolet ou de lui arracher son poignard.

Ils tombèrent à la renverse tous les deux et, dans la rage du combat, ils se roulèrent sur le pont.

Houle put enfin saisir le bras de son adversaire et, par un mouvement violent, il lui fit échapper son poignard.

Il l'éloigna avec son pied et, ne craignant plus cette arme dangereuse, il donna un coup de genou dans les reins de l'Espagnol et se leva.

Le pirate voulut se lever lui aussi mais il retomba sur le pont en poussant un râle d'enragé.

Le Canadien comprit que cet homme n'était plus à craindre. Il ramassa le poignard qu'il lui avait fait échapper et laissa le blessé se tordre en proie à ses douleurs et à sa colère.

Il courut aider ses compagnons.

Le capitaine était aux prises avec un pirate. Le Canadien assena à ce dernier un coup de poing sur la tempe, qui lui fit lâcher prise et l'envoya tomber étourdi près du mat de misaine.

Houle sauta ensuite près du canon que défendaient vaillamment Saint-Amour et Longpré, puis, leur ayant aidé à le braquer sur les pirates, il leur intima une dernière fois l'ordre de quitter le navire.

Le plus grand désordre régnait dans les rangs des pirates. Ils étaient sans chef et chacun donnait son commandement.

Cette menace énergique du Canadien eut de l'effet. On vit un pirate enjamber le bastingage, puis un deuxième, et bientôt on entendit le bruit des pas des écumeurs de mer qui s'éteignait graduellement sur les quais déserts de San-Juan.

Restés maîtres de leur navire, les marins du Marie-Céleste se demandèrent les uns aux autres s'ils étaient blessés, mais les plus blessés n'avaient que quelques égratignures d'une gravité insignifiante.

Houle se rendit à l'endroit où un instant auparavant il avait étendu à terre, les reins presque cassés, le pirate qui avait failli le percer de son poignard. Il n'y était plus. Sans doute qu'il s'était traîné hors du navire et qu'il s'était enfui avec les autres.

Mais Blackador était encore à fond de cale. Une mésaventure, arrivé à Marco, était la cause de sa capture.

Le second, Nicholas Houle, couché dans sa cabine, en proie à une de ses insomnies fréquentes, avait entendu une embarcation frôler la coque du navire.

Les allures du canotier nocturne lui avaient été suspectes. Quand il l'avait vu se hisser à bord au moyen d'un câble jeté en nœud coulant dans les haubans, il était sorti de sa cabine et

s'était rencontré avec le maraudeur. Il lui avait mis une main sur l'épaule et de l'autre lui avait braqué son pistolet sous le nez.

Marco ne répondit pas d'abord aux questions qu'on lui fit ; mais un matelot dit à Smith :

— Capitaine, j'ai déjà vu cette figure et je ne croirais pas me tromper en disant que c'est un homme du Fantasma.

À ces paroles le capitaine Smith se rappela la scène de l'Aquila Bianca. Cet homme n'était-il pas un envoyé de Blackador, chargé d'une mission sinistre ?

— Il est important de le faire parler, dit-il, car après ce qui s'est passé hier soir à l'Aquila Bianca on a raison de croire à une trame.

En même temps il s'approcha du prisonnier et lui dit en espagnol :

— On te connaît, tu es un pirate de Blackador ; si dans cinq minutes tu n'as pas parlé, ton cadavre se balancera à la vergue d'artimon, avant le lever du soleil.

Une lutte se faisait dans le pirate. Devait-il trahir ses compagnons de crime ou s'exposer à périr lui-même ?

Ne cherchez pas le dévouement dans ces hommes dépravés par des années de débauche ; l'égoïsme est leur règle de conduite habituelle.

Aussi ce n'était point par dévouement que Marco hésitait à trahir ses compagnons ; il avait peur de s'exposer au courroux de Blackador. Il se tut, tâchant de retarder les choses le plus possible, attendant du secours.

Ses cinq minutes agonisaient. Ce fut alors seulement qu'il résolut de parler, d'autant plus que ce Blackador si habile, si rusé, saurait bien se tirer d'affaire encore une fois.

— Capitaine, dit-il, on ourdit une trame contre ton équipage… On devait le maltraiter cette nuit… J'étais chargé d'assassiner ton matelot de quart quand j'ai été arrêté… Blackador veut se venger d'une insulte de ton second…

— Et les autres hommes du Fantasma ?

— Ils sont à dix encablures d'ici… Prends cette lanterne… braque-la sur le quai de l'est et quarante-quatre ennemis tomberont dans le piège…

Smith ayant pris la lanterne sortit de la cabine et se rendit sur la dunette où l'équipage attendait ses ordres.

— Mes amis, dit-il aux matelots, grâce à Houle, nous échappons à un grand danger. Nous devions être visités cette nuit par les hommes de Blackador. Ils sont quarante-quatre sur le quai de l'est qui attendent le signal conventionnel. Ce signal je l'ai et dans un instant les pirates seront entre nos mains.

Avec le retour de l'aurore la nouvelle se répandit dans San-Juan que le capitaine du Fantasma, cette terreur de la mer des Caraïbes, était retenu sur le Marie-Céleste où on l'avait pris en flagrant délit.

Une foule nombreuse, composée en partie de marins, se rendit en face du navire mentionné.

Les allures de celui-ci étaient étranges. Il avait levé l'ancre et mis, entre le quai et lui, une bonne encablure. Les matelots,

comme au jour du dimanche, ne reprenaient pas l'ouvrage.

On connaissait la proclamation récemment lancée par le gouverneur de l'île. Elle portait que tout pirate, pris à commettre le brigandage dans les eaux de Porto-Rico, fut sur-le-champ mis à mort.

Smith connaissait la loi et se voyait dans l'obligation de sévir.

Il monta sur le pont et demanda à la foule :

— Exigez-vous que la loi ait son cours ?

On répondit :

— Oui ! Oui ! Au plus vite !

Deux matelots s'élancèrent dans les haubans d'artimon et attachèrent à la grande vergue une corde longue de trente pieds qui se terminait en nœud coulant. Ils dressèrent en outre un échafaud non solide qui basculerait au premier mouvement du condamné à mort.

Cinq heures avaient sonné depuis vingt minutes au marché public de San-Juan, quand Blackador fit son apparition sur le pont du Marie-Céleste.

Il était pâle, mais marchait d'un pas ferme. Jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde, il espérait être délivré par les siens.

Un murmure de mépris accueillit son apparition. L'échafaud se brisa sous ses pieds, et son corps se balança au dessus du pont. Ses traits se crispèrent, sa figure devint bleue, ses yeux sortirent

de leurs orbites et le sang coula par le nez, la bouche et les oreilles.

Les habitants de l'île ne permirent pas que son cadavre fut ramené à terre. Il fut jeté à la mer, comme il en avait tant jeté lui-même…

q

Chapitre 13 À l'œuvre

Un matin, selon son habitude, Charles Gagnon alla au bureau de poste. Sur un signe de son complice il comprit qu'il était arrivé quelque chose par la malle de la veille.
Les deux jeunes gens sortirent et gagnèrent la grange.

Là, Antoine ne craignant pas d'être vu ni entendu, tendit une lettre au traître.

— Tiens, fit-il, mais tu te rappelles ta promesse, déchire cette lettre devant moi.

— Mais pas avant de l'avoir lue, répondit le traître.

— Alors, dépêche-toi ! il peut venir quelqu'un.

Le marchand déchira l'enveloppe :

— De New-York, dit-il, ce n'est pas chez le voisin.

Il lut la lettre deux fois. Sa figure exprimait la colère et le contentement. Charles était fâché de voir que les amours de son

rival avaient marché si bien jusqu'alors ; il était content de voir qu'il brisait tout cela et qu'il prendrait la place de Paul.

— Quelles nouvelles ? demanda le fils du maître de poste.

— Des amours… Il lui rappelle encore de bien prendre garde de se tromper : de ne pas adresser Paul Turcotte.

Puis il alluma une allumette pour faire brûler la correspondance. Mais Antoine, lui ayant fait remarquer le danger qu'il y avait pour le feu dans cette bâtisse à demi-remplie de foin, il déchira la lettre en une infinité de petits morceaux qu'il jeta au dehors et que le vent du matin dispersa dans toutes les directions.

— Bien habile, dit-il, qui découvrira dans cela une lettre de Paul Turcotte.

Les deux malfaiteurs se séparèrent pour aller chacun à leur ouvrage.

Trois semaines après, une autre lettre arriva à l'adresse de Jeanne Duval ; elle subit le même sort que la précédente. Il en fut ainsi de quatre autres qui arrivèrent à des intervalles plus rapprochés.

Le traître étudiait l'effet que cela produisait sur la fiancée du proscrit. Elle allait au bureau de poste plus souvent et laissait des lettres à l'adresse de l'exilé.

Un jour qu'on lui répondit qu'il n'y avait rien, elle fit entendre un soupir et alla prier à l'église.

Dans le village on disait tout bas, que la fille du défunt Matthieu Duval perdait son simulacre de gaieté conservé après la mort de son père.

Charles et Antoine étaient liés d'une amitié étroite, comme le sont les amitiés criminelles. Néanmoins, pour ne pas donner à soupçonner, ils allaient rarement ensemble.

Le fils du maître de poste devint en quelques semaines un tout autre individu. Depuis son entrée dans le complot, il avait renoncé aux pratiques de religion que l'église ordonne à ses enfants. Il n'allait à la messe que pour la forme et n'avait plus d'aptitude à s'approcher des sacrements ; car il lui aurait fallu sortir du complot. Ce n'était pas facile.

Sur les entrefaites un événement douloureux jeta le deuil dans la paroisse et faillit tirer Antoine de son état de crime. Améline Lanctôt, sur le point de se marier avec lui, disparut de ce monde après une courte maladie.

La jeune fille lui dit en mourant :

— Continue d'être vertueux, Antoine, et nous nous rencontrerons là-haut.

L'époque qui suivit cette mort fut pour le complice une époque de découragement et de remords.

Il regarda la perte d'Améline comme un châtiment de Dieu et il rentra en lui-même. Les dernières paroles de la jeune fille qu'il avait tant aimée tintaient à ses oreilles : « Nous nous rencontrerons là-haut, répétait-il, non c'est faux ; si je ne change pas de vie, ces paroles ne se réaliseront pas. »

En proie à cette pensée il s'arrêtait dans son ouvrage et réfléchissait. Il regrettait de s'être laissé corrompre ; il voulait sortir de cette vie criminelle.

Il résolut d'aller trouver Charles Gagnon pour lui demander une somme considérable. S'il était refusé, il sortirait du complot.

Un soir il se rendit chez son séducteur qu'il trouva seul au magasin. Du premier coup d'œil Charles vit qu'il était abattu et chagrin.

Antoine lui dit, sans lui souhaiter le bonsoir :

— Tu m'as entraîné dans une mauvaise affaire.

— Comment cela ? fit le jeune marchand avec inquiétude, est-il arrivé quelque chose de fâcheux ?

— Non ; mais tout de même nous agissons mal.

Le traître fut rassuré.

— Tiens, fit-il, tu as des bleues ; il ne faut pas se laissé abattre comme ça. La perte d'Améline n'est pas irréparable.

— Pour moi, elle l'est… C'est un châtiment que Dieu m'envoie… J'ai voulu priver Jeanne de son fiancé, il m'a privé de ma fiancée… Tout cela est de ta faute… Si tu m'avais laissé tranquille chez moi…

— Veux-tu me reprocher de t'avoir acheter quelques lettres à des prix fous ? interrompit le traître d'une voix brève.

— Une telle marchandise ne se paie jamais assez chère.

— Alors tu trouves ton salaire trop mince ?

— Oui, car pour une petite somme, je cours un risque terrible et je me damne…

— Tu le savais avant d'agir ; pourquoi n'as-tu pas fait ton prix en conséquence ?

— Je ne connaissais pas le rôle infâme que tu me ferais jouer… Tu m'as plongé dans un abîme.

— Je ne t'ai pas plongé dans un abîme, c'est faux. Tu es aujourd'hui dans tes grandes tristesses.

— Aujourd'hui, je vois clair ; j'envisage la situation comme j'aurais dû l'envisager d'abord.

Martel était excité. Ses yeux caves lançaient des regards perçants au traître.

— Eh bien, continua-t-il, es-tu décidé à me donner de l'argent ou à abandonner ?

— Il ne semble que je t'ai payé, même plus que nous étions convenus.

— Pour le faible montant que j'ai reçu, il est impossible d'aller plus loin dans un ouvrage aussi sale, aussi difficile et aussi dangereux à faire.

Le marchand patientait, mais le sang lui montait à la figure. Dans les circonstances semblables, son habitude était de se ruer sur son adversaire et la dispute se terminait par une lutte à bras le corps.

Il se contenait et demanda presque avec bonhomie :

— Quelle saleté, quelle difficulté et quel danger rencontres-tu ?

— On brise le bonheur de deux jeunesses, voilà le côté sale, répondit Antoine en parlant sous le nez de son ancien ami. Chaque soir à l'arrivée du courrier il faut faire en sorte d'être seul au bureau : ce n'est pas difficile, je suppose. Que Paul Turcotte revienne au pays – et il reviendra…

— Il reviendra ! interrompit Charles, sur quoi t'appuies-tu pour dire cela ?

— Sur le gros bon sens. Penses-tu que Paul Turcotte qui aime Jeanne, va rester longtemps sans avoir de ses nouvelles ?

— Mais s'il met le pied en Canada, je le fais arrêter, et il sera condamné à la corde ou au pénitencier.

— Il échappera à tout cela, comme il l'a déjà fait… J'étais donc à te dire que Paul, rentrant en Canada, je suis arrêté et condamné au moins, à cinq ans de pénitencier. Ce n'est pas dangereux ?

Le marchand esquissa un demi-sourire forcé. Il méditait les dernières phrases de son complice.

Depuis cinq semaines il vivait dans l'espérance et ce soir, sur une simple supposition de Martel, cette espérance s'évanouissait pour faire place au peut-être, à un peut-être plus cruel que la certitude.

Charles réfléchit durant un instant, puis se laissant tomber sur un banc, il dit en riant aux éclats :

— Pauvre diable de Martel, tu parles bien pour rien. Ignores-tu que je te tiens entre mes mains. Je n'ai qu'un mot à dire et tu vas passer la plus belle partie de ta vie au pénitencier… Tu t'es rendu coupable de vol de lettres. Le mieux pour toi est de conti-

nuer à me servir : sinon on découvrira la trame et ce n'est pas moi qui en souffrirai le plus.

— Infâme ! rugit le cavalier de la défunte Amélie Lanctôt en s'élançant sur Charles pour le saisir à la gorge ; prend garde, je dénonce tout…

— Oh non ! tu ne le feras pas…

— Je le puis et si tu me pousses à bout je le ferai.

On voyait sur les lèvres du traître un sourire malin : il tenait sa victime.

Le fils du maître de poste s'éloigna la rage dans le cœur.

— Ah ! balbutia-t-il en s'acheminant sur le chemin du Roi, Charles Gagnon agit bassement, je me vengerai, je le jure par le souvenir sacré d'Améline : jamais il n'épousera Jeanne Duval.

Il passait alors devant le cimetière et l'épitaphe blanche d'Améline Lanctôt frappa ses yeux. Il s'arrêta un instant comme pour se rappeler son bonheur passé et il continua en pensant :

— Charles n'épousera jamais la fiancée du proscrit… Je le dénoncerai à temps : rira bien qui rira le dernier !

Quatre mois après la confiscation de la première lettre, il en arriva une dernière venant de Paul. Elle contenait les dernières paroles d'un amoureux qui se croit abandonné.

Elle était écrite d'une main tremblante. Martel reconnut à peine l'écriture de son ami d'autrefois.

Il la passa à Charles qui eut un sourire de satisfaction en voyant son œuvre. Il alluma une allumette et mit le feu à la lettre.

En un clin d'œil elle ne fut plus qu'un peu de cendre, à peine de quoi remplir un dé.

Peu après le jeune marchand fit un voyage d'affaire à Montréal et le lendemain de son retour on lisait dans les colonnes du Herald l'entrefilet suivant :

« Fin tragique d'un jeune Canadien-français.

« Le World de New-York nous apprend que le trois-mâts Great-America est arrivé en cette ville venant des Indes, après avoir essuyé une rude traversée. Un matelot a été emporté à la mer. C'était un jeune Canadien-Français qui venait de Saint-Denis de Richelieu. Il était grand, bien bâti et avait les cheveux noirs. Il menait une existence des plus singulières et on n'a jamais pu savoir son vrai nom. On dit qu'il avait laissé le Canada en 1838 après avoir joué un rôle déloyal durant la guerre. »

Cette nouvelle était fausse et on comprend qui en était l'auteur. Elle se répandit sur les bords du Richelieu comme une traînée de poudre et causa une grande surprise.

Jeanne Duval ajouta foi à cette rumeur. Cela lui expliquait le long silence de son fiancé. Elle prenait le journal et le relisait, analysant chaque mot, se demandant dans quel sens on pouvait, on devait le prendre.

Dans de telles circonstances, à la campagne, on va consulter le curé. Son opinion ouvre de nouveaux horizons à la pensée et son conseil est le bienvenu.

Non seulement le curé Demers était l'ami de la famille Duval mais il était pour elle un second père. Il l'avait consolée en 1837 et 38, et s'intéressait à elle d'une manière spéciale. Il la visitait

souvent et donnait des conseils à madame Duval pour gérer ses biens. L'amour qu'il portait aux orphelins eut pu leur faire oublier qu'ils étaient sans père, si un père pouvait s'oublier.

Jeanne se rendit au presbytère avec sa mère pour savoir ce que le curé pensait de cette nouvelle et pour en converser avec lui.

Le vénérable prêtre se promenait devant le presbytère en lisant son bréviaire. Après leur avoir souhaité le bonjour, il les introduisit dans son salon, où il recevait ses paroissiens.

Il essaya de consoler la jeune fille ; il lui dit que Paul Turcotte par la vie qu'il menait était exposé à être considéré comme mort ; puis une seconde après il avait d'autres idées et ajoutait intérieurement : « Pauvre jeune fille, tu peux te chercher un autre fiancé. »

Plusieurs semaines se passèrent sans qu'on reçut d'autres nouvelles. L'opinion générale était que le marin était mort et le curé dit à Jeanne, résignée à tout entendre :

— Mon enfant vous feriez aussi bien d'oublier Paul Turcotte.

Et à la veuve il dit :

— Il y a là, madame – et il toucha sa soutane à l'endroit du cœur – je ne sais quoi qui me dit qu'il reviendra dans la paroisse aussi fidèle qu'au jour du départ. N'en parlez pas à Jeanne : il faut à tout prix la tirer de l'état d'incertitude où elle est, car vivre dans cet état lui serait funeste.

Madame Duval avait une confiance illimitée en l'abbé Demers. Elle regarda son pressentiment comme une prophétie d'un bon

augure.

Les jeunesses patriotes de Saint-Denis chantèrent un service à celui qui les avait conduit à la bataille en 1837 et 38.

Une demi-heure avant la cérémonie, la foule encombrait le perron de l'église. On entendait des conversations comme celle-ci :

— Quelqu'un qui a du chagrin, c'est mademoiselle Jeanne Duval : elle l'aimait tant ! disait Pit Lalonde en vidant sa pipe.

— C'est une grande épreuve pour elle, reprenait Luc Allaire. Aussi depuis qu'elle est sans nouvelle, elle est pâle comme une morte.

— À propos savez-vous ce que le curé a dit à la veuve ? demanda Ovide Héron.

— Non… non… répondit-on.

— Il a dit : « Un jour ou l'autre Turcotte reviendra au pays. »

Celui qui eut observé le traître Charles Gagnon l'eut vu se mordre la lèvre inférieure et se jeter en arrière du groupe pour se dissimuler. Un gaillard qui se tenait à l'écart s'avança pour parler :

— Qui lui a dit cela au curé ? fit-il. Ce n'est pas à parler latin qu'on vient à connaître l'avenir.

Ce gaillard était Antoine Martel.

— C'est vrai ce que tu dis là, mais le curé a peut-être des raisons pour parler comme cela.

— Alors tant mieux, et je souhaite que sa prophétie s'accomplisse.

Le dernier coup sonna et tous entrèrent dans l'église.

Agenouillée dans le banc de la famille, Jeanne priait avec ferveur. Le prêtre monta à l'autel et offrit le saint sacrifice pour celui qui, à mille lieues de là demandait à Dieu de lui ouvrir les portes du Canada et de lui rendre sa fiancée.

q

Chapitre 14 La publication

Jeanne Duval pensait que son fiancé était mort et elle avait des raisons pour penser ainsi.
Plusieurs semaines se passèrent qui furent pour Charles Gagnon autant de semaines d'observation et de méditation de projets.

Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'un fatal numéro de journal était venu rouvrir les plaies encore saignantes du cœur de Jeanne.

La jeune fille se faisait violence pour chasser de son esprit la pensée d'un fiancé qu'elle ne devait plus revoir, comme on lui avait dit. Mais c'était au-dessus de ses forces. Elle se surprenait à penser aux doux entretiens d'antan, et à se rappeler la figure intelligente du lieutenant des patriotes.

Mais un cœur de vingt ans n'est pas fait pour pleurer éternellement sur un désastre réparable, ni pour traîner jusqu'au tombeau le poids du souvenir d'une illusion déçue.

C'était pour cela que Jeanne commençait à être plus attentive aux sourires dont les jeunes gens ne cessaient pas de l'accabler : car elle était encore belle et charmante comme en 1837.

À mesure qu'elle avait grandi en âge, qu'elle s'était développée, sa physionomie s'était perfectionnée et la jeune fille était encore plus jolie qu'à l'époque où le traître avait commencé à l'aimer.

Charles Gagnon n'avait pas abandonné la partie. Il caressait toujours le même rêve doré, dont la seule pensée lui faisait supporter bien des petites misères et regarder comme rien le temps qui s'écoulerait avant d'en voir la réalisation.

Depuis que son rival passait pour mort, il n'allait presque plus avec Antoine Martel. Mais Antoine surveillait les mouvements de celui qui l'avait perdu et qui s'était flatté de le tenir en sa possession. Il avait résolu de le laisser entrer en amour avec Jeanne et de ne le dénoncer qu'à la dernière heure. Il savait que cette dénonciation le perdrait lui-même, mais il laisserait le pays, sort qui l'attendait un jour ou l'autre – puisque Paul Turcotte, qui n'était pas mort, ne passerait pas sa vie à l'étranger et que son retour amènerait la découverte du complot.

Les jeunesses de Saint-Denis avaient organisé un grand pique-nique auquel assistaient Jeanne Duval et Charles Gagnon.

Après le repas pris sur l'herbe on commença à danser. Jeanne ne dansait pas depuis la mort de son père : elle se promenait seule sur les bords de la rivière Richelieu.

Charles vint la trouver. Il brûlait depuis longtemps de déclarer son amour à la jeune fille.

— On dirait que tu fuis toujours nos amusements, lui dit-il.

— Ce n'est pas que je fuis vos amusements, répondit Jeanne, mais depuis que mon père est mort, je n'aime pas à danser.

— Si nous nous promenions, reprit Charles.

La jeune fille accepta volontiers, car elle ne détestait plus ce jeune homme, qui en apparence, avait été si bon pour son père en particulier et pour les patriotes en général. Charles Gagnon n'avait trouvé qu'un chemin pour parvenir à l'estime de Jeanne : se faire passer pour vertueux.

— Sais-tu bien, lui dit-il, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes pas promenés, ensemble ?

— En effet, répondit Jeanne, et cela me rappelle un temps qui me paraît déjà bien loin.

— Il y a trois ans que nous ne nous sommes pas promenés ensemble… et j'espère que cette fois-ci n'est pas la dernière… je serais si heureux de pouvoir marcher souvent à tes côtés…

Jeanne regarda Charles avec un sourire d'incrédulité bien qu'il parlât sur un ton qui trahissait son émotion. Depuis deux ans il ne lui avait pas dit un mot d'amour.

— Ne recommence donc pas cette litanie, lui dit-elle en souriant.

— Ah, Jeanne, si tu voulais me croire une bonne fois, reprit Charles toujours avec émotion, il y a si longtemps que je veux te parler ainsi… je n'ai pas osé avant aujourd'hui ; j'ai respecté ton deuil… Si tu savais, Jeanne, comme je pense continuellement à toi…

— Tu me surprends, répondit la jeune fille, je ne m'attendais pas à une pareille déclaration de ta part. Je ne sais si tu es sincère ou si tu badines…

— Je suis sincère, Jeanne… Je puis te surprendre en parlant ainsi, mais si tu savais ce qui se passe en moi depuis trois ans, tu ne serais pas surprise.

Jeanne Duval ne savait quoi répondre. Elle continua à marcher tranquillement auprès de Charles et leurs pensées se confondaient dans le même regard.

Ils furent longtemps sans parler. Le traître de 37 attendait avec impatience une réponse en laquelle il avait confiance. Comment la jeune fille pourrait-elle le repousser, lui, si dévoué pour elle ?

— Pour quelle raison me parles-tu comme cela, cette après-midi ? lui demanda-t-elle.

— Parce que ton deuil est fini ; parce que ton chagrin est moins pénible et parce que tu n'es plus engagée avec personne… Laisse-moi te parler comme je le désire… Je n'ai pas cessé de t'aimer un seul instant, Jeanne, quoique ma façon d'agir ait pu te faire croire le contraire…

Les deux jeunes gens étaient arrivés au haut de la falaise qui domine Saint-Denis à l'est et d'où l'on a un coup d'œil magnifique qui s'étend d'un côté sur le Richelieu et de l'autre sur le village et ses concessions.

Ils entendaient dans les champs voisins la voix des travailleurs, et leurs cris faisaient contraste avec ce qui se disait sur la falaise.

— Oh ! regarde, dit Jeanne en montrant l'endroit où se faisait le pique-nique, vois comme nous sommes loin !

Ils retournèrent vers les autres jeunes gens et comme ils arrivaient, Charles demanda à Jeanne :

— À dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui, à dimanche, tu viendras veiller j'espère.

Ce fut une après-midi remarquable pour le traître de 37. Le reste de la journée, il fut le plus gai du pique-nique et il retourna chez lui plein d'espérance.

Comme il poursuivait bien son but.

Le dimanche suivant on eut pu le voir, vers les sept heures du soir, pimpant et gai, s'acheminer vers la maison de le veuve Duval.

C'était près et il se rendait à pied. En marchant il faisait le raisonnement suivant :

— Jeanne ne pense plus à Paul Turcotte… elle le croit mort… Après lui c'est moi qui peux le plus raisonnablement prétendre à sa main et c'est moi qui l'obtiendrai…

Jeanne Duval le reçut avec bienveillance et comme on reçoit un cavalier.

Pendant la veillée il vint sur l'à-propos de parler du jeune proscrit de 37.

— Je ne pense pas qu'il revienne au Canada, dit Charles.

— Je crois bien, répondit Jeanne, puisqu'il est mort.

Le traître s'aperçut à cette réponse qu'il avait failli se trahir. Il perdit contenance et pour se remettre il dit :

— Avoue avec moi qu'il avait de drôles idées. Il s'est conduit bien étrangement : ainsi au lieu de s'enfuir à la veille du procès de ton père il aurait pu témoigner en sa faveur…

— Ah si tu veux me faire plaisir, interrompit la jeune fille, ne parle pas de cela. Paul Turcotte est mort, respecte sa mémoire quelqu'aient été ses torts…

Depuis ce jour le traître se rendit assidûment chez la veuve Duval.

Et deux mois plus tard ceux qui assistaient à la messe à Saint-Denis, ce dimanche-là, se poussaient du coude en entendant le curé faire la publication suivante :

« Il y a promesse de mariage entre Charles Gagnon, marchand de cette paroisse, fils majeur de François Gagnon et de Justine Ouimet d'une part ; et de Jeanne Duval, aussi de cette paroisse, fille mineure de feu Matthieu Duval en son vivant notaire, et d'Anna Bibeau d'autre part. Ce banc est pour la première et dernière publication. Ceux qui connaissent quelque empêchement à ce mariage sont tenus d'en avertir au plus vite. »

Un homme assis dans le dernier banc de la nef principale murmura entre ses dents :

— Moi, j'en connais et j'avertirai à temps !…

C'était Antoine Martel.

q

Chapitre 15 Nicolas Houle se fait connaître

Ce voyage à Porto-Rico devait être fatal au Marie-Céleste.
En quittant San-Juan, à peine par le travers du cap Haïtien, le capitaine Smith tomba malade, gravement atteint par la fièvre jaune.

La fièvre jaune règne presque continuellement aux Antilles où chaque année ses victimes se comptent par centaines. Elle s'attaque principalement aux étrangers qui viennent du Nord, tandis que les indigènes vivent d'un air insouciant au milieu des foyers d'infection comme des dompteurs, maîtres de leur conquête.

Cette maladie est causée par les émanations s'exhalant des marécages. C'est dans ceux-ci que se développent les microbes qui empoisonnent l'atmosphère et sèment la maladie.

Chose singulière ! Ce n'est pas l'homme qui propagera la fièvre jaune, mais le navire qui l'aura transporté de la Havane à New-York. On laissera débarquer le passager et on retiendra le navire en quarantaine.

La figure du malade devient rougeâtre par la force de la fièvre et toutes les parties de son corps se teignent en jaune, de là son nom.

Dès qu'il se sentit atteint, le capitaine Smith rempira d'heure en heure. Le troisième jour il était très mal.

Minuit sur l'Atlantique. À travers la faible lumière projetée dans la chambre par la lampe entourée d'un abat-jour improvisé dont les dentelles se reflètent sur la cloison, on voit le vieux marin cloué sur sa couche.

Cette nuit il est d'une extrême pâleur jaune. Ses traits énergiques défigurés en peu de temps ont conservé toute la vigueur de l'âge mûr. Ses yeux ternes parcourent sans cesse et vaguement la chambre qu'ils semblent considérer pour la dernière fois. Souvent ils se reposent sur un homme assis au chevet du lit.

Celui-ci est Nicolas Houle. Un livre à la main dont il tourne les pages avec distraction, sans les lire, il a de fréquents coups d'œil pour le moribond. Quand leurs regards se croisent, chacun des hommes baisse la vue, mais un découragement profond mouille la paupière du jeune second, tandis que le capitaine du Marie-Céleste soupire de ce soupir précurseur de la mort.

Au milieu de cette nuit de silence. il dit à son ami.

— Je vais mourir, mon cher Nicolas, je le sais.

Houle, stupéfait par la voix éteinte avec laquelle Smith parlait, s'approcha du moribond et répondit :

— Vous vous faites peur, capitaine, heureusement que votre crainte est sans motif… Une attaque de malaria… bah !… vous croyez que c'est une grosse affaire, vous qui n'avez jamais été malade, allons donc, avant d'arriver à Terre-Neuve vous n'en parlerez plus.

— Non, Houle, mon cas est désespéré ; la fièvre m'a porté un coup mortel, et je vais voir enfin ceux que j'ai perdus… Harry, que des Canadiens-Français à demi civilisés ont tué sur les bords de la rivière Richelieu, va venir au-devant de moi…

À cette dernière phrase, le second comme mû par un ressort recula d'auprès de la couche de son maître et un grand trouble parut l'envahir.

— Je le répète, répliqua-t-il d'une manière machinale et curieuse, vous avez peur pour rien. Vous ne verrez pas à présent, ni votre femme, ni votre fils qui s'est fait tuer par de braves gens dans une guerre loyale.

Il y eut de nouveau un instant de silence à bord, troublé seulement par le matelot de quart qui sifflotait un air populaire, dont les notes mêlés au mugissement du vent dans les cordages, produisaient un concert en harmonie avec ce qui se passait dans la cabine du capitaine.

— J'ai une faveur à te demander cette nuit, en présence de la mort, fit le moribond, en se mettant sur son séant.

— Demandez, capitaine.

— Depuis longtemps, j'ai pensé à te faire maître de ce brick après ma mort. J'agirais mal, je manquerais à mon devoir, si, sans connaître la cause de tes mélancolies je te recommandais aux armateurs qui feraient certainement droit à ma recommandation. J'ai toujours espéré qu'avant aujourd'hui tu me parlerais franchement. Tu as donc intérêt à cacher certaines phases du passé !... Parle, Nicolas, parle, j'emporterai ce secret au fond des abîmes ; avec moi, il dormira dans les profondeurs de l'Atlantique et jamais aucun mortel ne l'apprendra de John Smith...

Le second se retourna pour balbutier entre ses dents :

— Oh non ! non jamais, ce serait hâter sa dernière heure.

Et à haute voix il dit :

— Capitaine, comment être joyeux quand j'ai vu mourir entre mes bras mon père et ma mère, quand on m'a arraché une fian-

cée adorée ? Comment demeurer au pays après cela, surtout quand on a ni frère ni sœur ? Comment se souvenir de ces époques sans être sombre ?

Le capitaine ne répondit pas immédiatement. Il parut songer puis dit :

— J'espère, Nicolas, que tu ne voudrais pas tromper un ami sur son lit de mort. Je puis m'être fait des illusions sur ton compte.

Et le vieux marin, comme fatigué par cette conversation, retomba sur sa couche.

On l'eut crut assoupi bien qu'en réalité il fut en proie à une de ces faiblesses extrêmes si fréquentes dans la fièvre jaune et regardées souvent comme des signes de fin prochaine.

Le jour vint sur l'océan, mettant dans la chambre du malade une demi-clarté.

La fièvre augmenta sur le matin. Vers dix heures le capitaine ayant rassemblé son équipage autour de son lit lui dit d'une voix déjà sépulcrale :

— La dernière heure est venue… Je ne suis pas capable de vous parler longuement… Cependant j'ai une question à vous poser… Acceptez-vous tous comme capitaine du Marie-Céleste après ma mort votre second Nicolas Houle ?…

— Nous l'acceptons ! répondirent huit voix émues.

— Lui jurez-vous obéissance, partout et toujours ?

— Nous lui jurons !

Les matelots levèrent la main au ciel.

— C'est bien, mes amis, mon successeur ne démentira point la confiance que vous mettez en lui… Quant à moi je vous remercie de la manière dont vous vous êtes toujours conduits envers moi, je n'ai pas un reproche à vous faire…

Smith présenta une dernière fois à son équipage sa main brûlante.

Dans l'après-midi le vieux marin rendit le dernier soupir, et Houle fut proclamé capitaine à l'ombre du pavillon en berne.

On était alors par le travers de la Caroline du sud, mais si loin des côtes qu'il aurait fallu faire un détour de trois cents lieues pour aller enterrer le cadavre sur le continent.

On lui fit des funérailles à bord – funérailles de marin qui gravent dans l'esprit de ceux qui y assistent une image ineffaçable.

Le nouveau capitaine dressa l'acte de décès. Les matelots prirent une planche de sept pieds de longueur y attachèrent le mort, le couvrirent d'un drap blanc, lui mirent un boulet de trente-six livres aux pieds, s'agenouillèrent une dernière fois autour de ce cadavre, puis on le lança dans l'Atlantique qui s'ouvrit en faisant ruisseler l'eau sur le tribord du Marie-Céleste.

Nicolas Houle pleura ce vieil ami qui lui avait dû la vie mais à qui il devait en échange sa position de capitaine. Cette mort fut loin de diminuer ses mélancolies.

Il répugna bientôt aux matelots d'obéir à un homme mystérieux qui avant d'être sur le Marie-Céleste pouvait bien être un

brigand. On entendait souvent des conversations comme celle-ci :

— Je trouve que nous avons été fous de faire des serments au défunt capitaine Smith, disait Auger.

— Notre nouveau commandant peut nous entraîner dans de mauvaises affaires, continuait Morin.

— Laissez donc faire vous autres, répliquait Saint-Amour, vous vous faites des chimères sur la nature triste de Houle.

— Dans tous les cas, reprenait Morin, si je n'avais pas fait de promesses au défunt Smith. j'avertirais les armateurs.

Ces murmures n'échappaient point au jeune capitaine, et il tâchait de paraître joyeux quand il était au milieu de son équipage.

C'est ainsi qu'on mouilla en rade de Saint-Jean de Terre-Neuve, après une traversée de trente-six jours.

Une des premières choses que font les marins en arrivant dans un port est de parcourir les journaux pour avoir des nouvelles.

Parmi celles que le capitaine du Marie-Céleste lut il en fut une qui le frappa vivement, il échappa le journal et se parlant à lui-même dit comme le gagnant du gros lot à la loterie.

— Bon… enfin… enfin…

Ayant ramassé le journal il lut entre deux tons pour mieux comprendre, les lignes suivantes :

« Le gouvernement canadien vient de voter un décret d'amnistie en faveur des patriotes exilés durant les troubles de 1837-38. »

— Conclusion pratique de tout cela, dit le marin mystérieux en se pâmant de rire, c'est que demain, c'est que tantôt, le capitaine du Marie-Céleste ne s'appellera plus Nicolas Houle, mais il aura repris son vrai nom il sera redevenu Paul Turcotte !…

Oui, Nicolas Houle, cet homme sombre, ce marin mystérieux, c'était le premier fiancé de Jeanne Duval. Depuis son départ de Saint-Denis il menait une vie des plus accidentées. Depuis deux ans il était sans nouvelles de sa fiancée. C'était à dater de cette époque qu'il s'était assombri davantage et qu'il avait semblé offrir sa vie à tous les dangers.

On a compris pourquoi il avait changé de nom. Quand il était venu s'engager à bord du Great-America deux ans auparavant, il avait trouvé le capitaine Smith, dans un état de grande tristesse. En ayant demandé la cause à un matelot, celui-ci lui avait répondu que le fils du capitaine, officier dans l'armée anglaise, venait de se faire tuer dans une guerre au Canada. Paul Turcotte avait cru rêver. Celui que le capitaine pleurait et dont il maudissait le meurtrier était ce jeune militaire que lui même avait tué pour venger son vieux père.

Paul Turcotte était alors devenu Nicolas Houle.

— Ah oui, j'irai à Saint-Denis, continua le capitaine du Marie-Céleste, j'y irai. Je demanderai compte à Jeanne de son silence. La pauvre enfant puisse-t-elle ne pas être morte – je lui redemanderai son amour si franchement conquis.

Elle sonnait enfin cette heure de délivrance pour une cinquantaine de patriotes Canadiens-Français, dispersés à l'étranger. Elle devait ramener sur le sol natal les victimes d'un gouvernement despotique qui avaient réussi à échapper à la potence. L'orphelin

allait revoir son père ; la fiancée son fiancé ; le père son fils, et la patrie en deuil des cœurs loyaux et des bras vigoureux, capables de la soutenir et de la fortifier dans les épreuves comme dans les triomphes.

Quand l'équipage du Marie-Céleste se mit à table pour souper, le capitaine était gai, comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Après le repas il parla ainsi à ses matelots :

— Mes amis, je comprends ce qui se passe parmi vous depuis la mort du regretté capitaine Smith ; il vous répugne d'être sous mes ordres. Vous ne savez pas qui je suis et vous avez raison de penser qu'avant d'être ici je pouvais avoir fait quelque mauvais coup. Je vais essayer ce soir de vous tirer de vos doutes... Je ne m'appelle pas Nicolas Houle, comme vous vous en doutez ; je suis ce Paul Turcotte, ce patriote de 1837 que le capitaine Smith a si souvent blâmé parce qu'il avait tué son fils sur les bords du Richelieu.

Les marins se regardèrent étonnés. Ils étaient presque tous Canadiens-Français et avaient entendu parler des troubles de 37-38 et des personnes qui avaient joué les principaux rôles.

Saint-Amour demanda :

— Comment, seriez-vous par hasard le lieutenant du défunt notaire Duval, celui qui a sauté du quatrième étage de la prison de Montréal ?

— Tu l'as dit, Saint-Amour, j'étais le lieutenant de l'infortuné notaire Duval.

Saint-Amour pencha la tête et ne parla plus.

Turcotte avait souvent eu occasion de remarquer qu'il parlait plus que les autres des événements 37-38 ; souvent même il avait prononcé le nom de Paul Turcotte, sans savoir que ce Paul Turcotte dont il vantait tant l'audace, le courage et le patriotisme était celui-là même à qui il parlait.

Quand le premier moment de surprise créé par cette révélation fut passé, Saint-Amour reprit la parole.

— Capitaine, fit-il, puisque vous nous dévoilez ce soir un secret si surprenant, je vais vous en dévoiler un moi aussi. Vous n'ignorez pas que les patriotes ont été trahis à Saint-Denis au commencement de décembre 1837, mais vous ignorez peut-être par qui ?

— Je m'en suis toujours douté un peu, répondit le capitaine du Marie-Céleste ; mais je n'en ai jamais eu de preuves certaines. Qui voulez vous dire ?

— Je ne sais pas son nom, mais Millaut n'avait aucun intérêt à trahir les patriotes.

— Je le sais.

— N'y avait-il pas à cette époque à Saint-Denis, un jeune homme qui vous en voulait, un rival en amour, qui avait intérêt à vous voir disparaître…

— Cela se peut, répondit Turcotte.

— Or, ce jeune homme, d'après ce qu'on m'a dit, ne reculait devant rien… il a cru qu'en vous livrant aux Habits-Rouges, il n'aurait plus à vous craindre comme son rival… C'est pourquoi il

s'est embauché avec Millaut… La conclusion de cela est que la ligne des patriotes n'a pas été trahie par Millaut mais par un jeune homme qui en voulait à vous personnellement.

Le capitaine écoutait tout cela sans dire un mot. Il hochait la tête, et la défaite des patriotes lui apparaissait sous un nouveau jour.

— Comment as-tu su cela ? demanda-t-il.

— Il y a trois ans je naviguais avec un ancien soldat de l'armée anglaise qui avait assisté à la dernière bataille de Saint-Denis. Il m'a souvent dit que les patriotes avaient été trahis par un jeune homme maigre, à l'aise, qui faisait cela non dans le dessein de toucher une prime mais pour se venger d'un jeune chef patriote, son rival en amour. Le traître ne fit aucune démarche pour obtenir la prime, désirant tenir son action le plus caché possible. Cet ancien soldat, dont je vous parle, jurait qu'il avançait la vérité. Et il m'a avoué sous serment qu'il avait vu le traître décharger sa carabine sur Millaut, mettant ce meurtre sur le compte des Habits-Rouges.

Ce jeune homme, ce vil Judas, Paul Turcotte savait qui c'était. Jusqu'alors il avait soupçonné, maintenant il était certain que Charles Gagnon était le véritable traître et qu'il était pour quelque chose dans le silence de Jeanne Duval.

Le lendemain il confiait son brick à Saint-Amour, devenu son second, et s'embarquait sur un steamer en partance pour Halifax.

q

Chapitre 16 Les patriotes ne sont pas des lâches

Qui de vous n'a pas entendu parler du Sovereign, ce bateau à vapeur qui de 1839 à 1861, a fait le trajet entre Montréal et Québec ? Quel est celui des vieux d'aujourd'hui qui à ce nom seul ne voit pas s'élever dans son imagination une coque peinte en rouge foncé, un bastingage vert, un pont où gisait pêle-mêle des agrès de toutes sortes et un balancier aux mouvements irréguliers ? Sans avoir les commodités des vaisseaux qui sillonnent à présent notre fleuve, le Sovereign n'en était pas moins confortable ni moins populaire. Il appartenait à la Canadian Navigation Company et cette ligne était la ligne favorite des touristes.

Dans l'après-midi du 25 juin 1840 le Sovereign remontant à Montréal venait de dépasser l'île Grosbois et allait bientôt accoster au pied du courant. On était en vue de la métropole.

Les passagers assis ou se promenant sur le pont contemplaient les bords du Saint-Laurent.

Appuyés sur le bastingage de bâbord étaient plusieurs jeunes gens qui montaient à Montréal pour trouver de l'emploi ; ils partaient du même canton et se connaissaient tous.

À tribord, causant avec le capitaine était une famille anglaise. Le père était un homme de quarante-cinq ans, grand maigre et sa femme était de quinze ans au moins plus jeune que lui.

À quelques verges d'eux un individu au teint bronzé se promenait au pas d'un marin qui fait son quart.

Il paraissait être dans une grande anxiété ; à le voir on aurait dit qu'il avait hâte plus que tous les autres d'être rendu à la ville. Il s'assoyait mais ne pouvait rester en place. Il se levait, se promenait un instant en examinant les rives qui selon lui ne fuyaient pas assez vite et cherchait à se distraire en regardant ceux qui l'entouraient.

À cette époque on parlait beaucoup des troubles de 1837-38. Le décret d'amnistie en faveur de quelques exilés Canadiens venait de remettre plus vivace dans l'esprit du peuple les jours sanglants de ces deux années de lutte.

Les uns – les Anglais fanatiques blâmaient ce décret. « Ces gens-là, disaient-ils en parlant des patriotes, ne méritent point de pardon », les autres – et ils formaient la majorité, approuvaient l'action louable et patriotique du gouvernement.

James Covinton – c'était le nom de l'Anglais qui causait à bâbord avec le capitaine, – partageait l'opinion de ses compatriotes fanatiques et le capitaine était son chaud partisan.

Tous deux étaient à débiter mille inepties contre les patriotes.

— Savez-vous ce que le gouvernement aurait dû faire des révoltés ? demanda Covinton en s'adressant au capitaine.

— Non, répondit celui-ci.

— Il aurait dû les envoyer sur l'île d'Anticosti et les abandonner à eux-mêmes. Vous auriez vu si ces tueurs auraient vécu longtemps. Au printemps de 1839 on les aurait trouvé gelés.

— Vraiment, vous pensez juste et c'est ce qu'il leur aurait fallu.

— Puisqu'ils n'étaient pas contents du pays dans lequel ils vivaient, il fallait leur en donner un pire.

— C'eût été une excellente leçon.

— Et peut-être que nous aurions été à jamais débarrassés de ces Canadiens-Français, reprit Covington en offrant un cigare au capitaine.

— Oui, et nous avons laissé passer une belle occasion :

— Nous nous reprendrons un jour, espérons-le, car enfin ce pays nous appartient et les Canadiens-Français ont été bien audacieux en voulant dicter des lois… Aussi je me propose de n'avoir aucun rapport avec ces gens-là… Malheur à ceux qui se présenteront chez moi, ils passeront un mauvais quart d'heure, car je les traiterai comme des lâches qu'ils sont…

L'homme au teint bronzé s'était arrêté pour écouter la conversation de ces deux loyaux sujets de Sa Majesté… Il fronçait le sourcil et se mordait les lèvres. Son sang bouillonnait dans ses veines et lui montait à la figure. De temps en temps il passait la main dans sa longue chevelure que secouait la bise du midi, et il apparaissait comme un homme qui fait de grands efforts pour se maîtriser.

Enfin, au moment où Covington achevait de dire qu'il ferait passer un mauvais quart d'heure aux patriotes, qui étaient des lâches, il fit un grand pas et se plaça en face de l'Anglais.

— Vous mentez, lui cria-t-il, ce ne furent point les patriotes qui furent lâches en 1837-38, mais ceux qui les vainquirent par la force et la trahison. Ceux qui les accusent sont des fanatiques : vous en êtes un.

— Vous êtes un grossier, fit Covington en se levant pour répondre à cet audacieux.

— Je suis grossier parce que vous l'avez été le premier en insultant les patriotes.

— Je ne savais pas que vous en fussiez un.

— Non, car si vous l'eussiez su, vous n'auriez pas dit ce que vous venez de dire. Vous êtes trop lâches, vous et vos partisans.

Covinton ne souffla mot.

— Cela est faux, fit le capitaine du Sovereign un peu plus hardi, et pour le prouver, je vous dis à la face que les patriotes de 37-38 étaient des lâches qu'ils…

Il ne termina point sa phrase. Le défenseur des Canadiens-Français lui appliquant un vigoureux coup de poing le fit rouler sur le pont à dix pieds plus loin.

— Bravo ! Bravo ! crièrent les jeunes gens qui étaient tantôt appuyés sur le bastingage de bâbord, en s'approchant pour mieux voir.

Le capitaine fut prompt à se relever. Il regarda autour de lui, mit la main dans sa poche et en sortit un sifflet de plomb dont il lâcha un vigoureux coup.

L'équipage accourut sur le pont.

— Saisissez cet homme ! cria le capitaine.

Aussitôt les matelots s'avancèrent pour s'emparer de l'individu au teint bronzé. Mais les jeunes gens qui avaient applaudi à la défaite du capitaine s'élancèrent en avant et l'entourèrent.

Les matelots n'osaient avancer.

— Obéissez ! rugit le capitaine de plus en plus fâché et pâle de colère.

Ses hommes étaient cloués sur le pont : l'attitude ferme des jeunes gens les paralysait.

— C'est bien, retirez-vous, lâches que vous êtes, fit le marin ; nous réglerons l'affaire en arrivant à la ville.

Les matelots retournèrent à leur ouvrage.

Le capitaine se remit à converser avec Covinton, qui semblait fâché d'avoir été la cause d'un si grand tumulte et surtout de l'œil noir que son partisan avait en perspective.

L'homme au teint bronzé excitait la curiosité. On se demandait qui il était. Mais personne ne le connaissait. Il serrait la main à ses défenseurs et conversait avec eux. On jetait à la dérobée un coup d'œil sur le héros de cet incident qui était indifférent aux félicitations qu'on semblait vouloir lui adresser. On aurait dit que l'acte qu'il venait d'accomplir était une chose bien ordinaire dans sa vie.

On était arrivé devant la ville, à quelques arpents du quai où le Sovereign devait accoster. Mais le vent avait augmenté terriblement : le fleuve était très agité et il se formait des lames qui touchaient presqu'au pont du vaisseau.

— Nous aurons de la difficulté à accoster, fit le pilote, vieux loup de mer qui naviguait depuis vingt ans ; ce vent nord-est devient ennuyeux, vraiment.

— Nous monterons le long des quais, reprit le capitaine qui sortait de sa cabine où il était allé se frotter l'œil ; envoie à bâbord !

Le bateau s'approcha quelque peu de terre mais un violent coup de vent le repoussa à trois cents pieds au large.

— Essaie encore, Pit ; Fred, lâche toute la vapeur !..

Nouvel effort ; nouvel insuccès : le Sovereign fut repoussé plus loin qu'avant. On crut qu'il se briserait sur les roches qui entourent l'île Sainte-Hélène.

— Encore une tentative ! intima le capitaine, si nous ne réussissons pas cette fois-ci nous amarrerons plus bas.

Au moment où le Sovereign s'élançait de nouveau vers les quais, un cri déchirant suivi de cinquante autres partit du front.

— Une femme à l'eau ! Une femme à l'eau, rugit-on de toutes parts.

Voici ce qui était arrivé.

Pendant que le vaisseau ballotté par les flots pointait sur Montréal, une jeune femme avait voulu saisir son chapeau emporté par le vent. Comme elle s'était trop penchée elle était tombée dans le fleuve et avait disparue dans une énorme vague. Cette femme était madame Covinton.

Le sauvetage d'une personne qui tombe à l'eau par un temps calme offre déjà beaucoup de difficultés, mais pendant une tempête, quand on peut à peine guider le navire, la chose devient très difficile pour ne point dire impossible.

Les passagers dans leur trouble ne remarquaient pas un homme qui se déshabillait à la hâte en jetant ses vêtements pêle-mêle dans une cabine, tout en regardant le fleuve ; aussi furent-ils surpris et saisis d'admiration en voyant l'individu au teint bronzé – le pugiliste de tantôt – accourir presque nu sur le pont, saisir un paquet de corde dont il lança un bout au gros Louis, le premier matelot, s'enrouler l'autre autour du corps, enjamber le bastingage de bâbord et plonger dans les bouillons blancs du Saint-Laurent.

La plus grande anxiété régnait partout sur le bateau. Une minute, deux minutes s'écoulèrent… La corde dévidait toujours. Rien n'apparaissait à la surface…

Vont-ils périr tous deux ?… Cet inconnu va-t-il devenir victime de son dévouement et emporter au fond de l'abîme un nom que l'histoire des belles actions ne pourra pas transmettre ?…

Non… les voilà qui reparaissent. Le défenseur des patriotes tient dans ses bras madame Covinton évanouie. Un cri de soulagement accueillit leur apparition. On les hissa à bord ; il était grandement temps, car l'homme au teint bronzé était à bout de force.

Il se retira pendant que l'Anglais, confus de la manière dont il s'était conduit dix minutes auparavant envers ce même homme, lui soufflait à l'oreille :

— Mon ami, je vous reverrai tantôt.

On rappela à la vie la jeune Anglaise. Son évanouissement causé par la peur et le trop grand absorption d'eau n'avait rien de

dangereux. Madame Covinton ouvrit bientôt les yeux et regarda autour d'elle comme voulant remercier son intrépide sauveteur.

Les commentaires allaient leur train.

— Quel est ce brave ? se demandaient les passagers, entre eux.

C'était la première fois qu'on le voyait.

— Il a l'air passablement familier avec l'eau, dit le pilote, depuis vingt ans que je navigue je ne voudrais pas en faire autant.

Au milieu du groupe deux hommes ne parlaient pas mais semblaient fort embarrassés ; c'était le capitaine du Sovereign et Covinton. Le premier avait promis de régler la question du coup de poing en arrivant à la ville mais l'incident dramatique qui venait de se passer brisait ses plans. L'autre homme embarrassé était Covinton qui, revenu de ses émotions, cherchait un moyen de remercier celui qu'il avait si grossièrement insulté.

Les coups de vent du nord-est sont en général de courte durée et on put enfin toucher au quai.

Le sauveteur fut le dernier à sortir du bateau. Il espérait ainsi échapper à la foule, qui ayant été témoin, du rivage, de son acte d'héroïsme, s'était massée pour l'acclamer.

Le premier à lui adresser la parole fut Covinton, ce qu'il fit en français par politesse :

— Monsieur le patriote, dit-il, le capitaine a dit que nous réglerions l'affaire en arrivant au port. Eh bien nous allons en effet la régler mais pas de la manière que vous pensez.

— Ne parlons pas de cela, interrompit l'homme au teint bronzé, seulement apprenez, monsieur Covinton, que les Canadiens-Français et en particulier les patriotes de 37-38 ne sont pas des lâches…

— Votre nom ! crièrent cent voix.

Le sauveteur ne répondit pas ; il disparut au détour d'une petite rue.

La foule se dispersa. Le capitaine rentra dans son bateau et l'Anglais s'éloigna avec sa femme en disant à haute voix.

— Oh ! le brave patriote ; j'aimerais bien à connaître pour beaucoup au monde où il demeure.

Quelques heures plus tard, l'homme an teint bronzé traversait le fleuve et se dirigeait vers les bords de la rivière Richelieu.

q

Chapitre 17 Le revenant

Le mardi qui suivit la publication, Charles Gagnon fut debout de grand matin et sourit à l'aurore d'un beau jour. Le mariage devait avoir lieu ce matin-là.
Aux yeux de ses coparoissiens, le traître était maintenant un homme sage, mais aux yeux de Dieu c'était ce pécheur endurci, comblé à dessein de succès.

En s'habillant il repassait dans sa mémoire les obstacles qu'il avait vaincus pour arriver à ce résultat. Il revoyait ses exploits

écrits sur une longue liste, et il s'arrêtait pensif en mettant son habit de drap fin taillé par mademoiselle Lauriault, la meilleure modiste du comté.

C'était un va-et-vient dans la maison : les mariés devaient déjeuner là au retour de la messe.

Le père François Gagnon faisait préparer les voitures et voyait aux chevaux. Julie, sa femme, courait çà et là, donnait un coup de main à l'un et faisait une suggestion à l'autre.

Chez la veuve du notaire on faisait aussi des préparatifs. Ce matin-là Jeanne avait repris son sourire d'autrefois et avait déposé son deuil pour revêtir sa toilette de mariée.

Chez elle aussi les souvenirs viennent se heurter en foule. En premier lieu celui du proscrit qu'elle n'a jamais pu oublier complètement et pour qui elle récite un Ave Maria tous les soirs.

Il était six heures, et le mariage devait avoir lieu à sept, quand une barouche contenant deux personnes s'arrêta devant la résidence de madame Duval.

Le cheval était blanc d'écume et, comme disaient les habitants, n'avait plus formance d'animal.

Il fallait que les voyageurs fussent partis de bien loin et venus bien vite pour abîmer leur bête à ce point.

L'un était un cultivateur de Saint-Hilaire : l'autre un étranger, puisque personne ne le connaissait. Il sauta à terre et d'un pas rapide gravit le perron de la maison et frappa à la porte.

On le fit entrer dans le salon et la veuve du notaire ne se fit pas attendre. En la voyant, Paul Turcotte – car c'était lui – la recon-

nut mais, comme elle avait vieilli depuis ce soir de 1838 où il l'avait vue pour la dernière fois ! Elle le salua poliment et il vit qu'il n'était pas reconnu.

Paul Turcotte avait bien changé pendant ces quatre années passées sur mer. D'un côté le chagrin, le doute, l'inquiétude et les tristesses fréquentes ; de l'autre le changement continuel de climat, de zone, les voyages sur mer, exposé au soleil et aux gros vents, et les manœuvres difficiles et dures, tout avait contribué à ce changement.

— Je vous dérange peut-être, madame, mais j'ai quelque chose d'important à vous dire, fit-il.

— Vous ne me dérangez pas du tout, répondit madame Duval, sans savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler, je suis prête à vous écouter.

Paul s'était placé à dessein dans un coin obscure du salon : les rideaux étaient baissés et à cette heure matinale la clarté n'était pas encore complète.

— Votre fille, continua-t-il, si je ne me trompe, doit se marier dans la minute.

Madame Duval devenait intriguée.

— Dans une heure, répondit-elle, ma fille aînée sera madame Charles Gagnon.

Un frisson passa sur le corps de l'étranger.

— Madame Charles Gagnon ? fit-il, mais votre demoiselle ne s'était-elle pas fiancée à un nommé Turcotte… Paul Turcotte ?…

— Vous avez raison, monsieur, mais le malheureux Paul Turcotte n'est plus de ce monde et pourquoi venez-vous ce matin mentionner un nom auquel se rattache une histoire triste ; un nom que nous ne pouvons pas entendre prononcer sans tressaillir. Laissez-le dormir dans le fond de l'Atlantique.

L'étranger baissa la tête, affecté qu'il était.

— Paul Turcotte est mort, dites-vous. En avez-vous jamais eu la preuve ? demanda-t-il.

— Comment, fit madame Duval en se redressant sur sa chaise, cet infortuné jeune homme vivrait-il encore ?

Le capitaine du Marie-Céleste sortit alors de l'obscurité où il se trouvait et faisant un pas vers la veuve il dit :

— Mais, madame Duval, j'ai donc bien changé que vous ne me reconnaissez pas…

La femme du condamné politique se leva mue par un mouvement de surprise.

— Est-ce possible !… Paul ! fit-elle après un moment de silence, comment êtes-vous ici ce matin, vous qu'on croit mort…

— Par un hasard béni, madame.

— Mais d'où venez-vous ?… qu'avez-vous fait ?..

— Vous êtes surprise, madame, vous le serez encore davantage quand je vous aurai dit et prouvé que votre fille a publié avec un meurtrier, avec celui qui a trahi les patriotes en 37, dans la nuit du 2 novembre.

— Non… Paul…

— C'est incroyable… cela paraît impossible même, mais Charles Gagnon a juré de posséder Jeanne et il n'a reculé devant rien… Roch Millaut n'a été que son instrument. Et ce ne sont pas les Habits-Rouges qui ont tiré sur Millaut mais Charles lui-même dans la crainte d'être découvert… Sans doute qu'il a fait beaucoup d'autres choses que nous ignorons.

La femme du condamné politique voulait interroger le revenant et ne savait par quelle question commencer tant elle en avait à lui faire et tant elle était étonnée…

— Vous me surprenez… lui dit-elle, et je ne puis en croire mes yeux… Et que faites-vous maintenant ?…

— Je suis capitaine du Marie-Céleste. J'ai attendu longtemps à l'étranger l'heure de l'amnistie ; je la croyais venue, mais malheureusement…

— En effet l'amnistie n'est que partielle.

— Oui, mais j'ai pris le temps de venir demander compte à Jeanne de son long silence…

— De son silence, dites-vous. Mais n'est-ce pas vous qui avez cessé le premier de correspondre ?

— Oh non, loin de là, madame.

— Je suis positive du contraire. Jeanne a envoyé lettre sur lettre et elles sont toutes restées sans réponse.

— Tiens c'est drôle cela ! J'ai justement fait la même chose… J'ai été jusqu'à écrire au curé Demers. Silence sur toute la ligne. Ce coquin de Charles doit connaître ça, lui.

— Comment apprendre cela à Jeanne, fit madame Duval en soupirant, elle qui met la dernière main à sa parure de mariée… Pauvre enfant ! elle n'a quitté le deuil qu'hier… Et Charles Gagnon qui a été si bon pour nous depuis la mort de mon mari…

— Il n'a rien épargné, madame Duval, pour s'attirer l'amour de Jeanne et l'estime de la famille.

— C'est donc un hypocrite…

— Très habile. Et vous verrez que les événements me donneront raison.

Madame Duval sortit du salon et monta trouver Jeanne. Comment lui apprendre cela. La jeune fiancée vint à son secours.

— Quelle est donc cette voiture qui vient d'arriver ? demanda-t-elle.

— Ma fille, es-tu disposée ce matin à apprendre une grande nouvelle ?

— Mais qu'est-ce donc ? vous êtes toute bouleversée.

— C'est si surprenant…

— Quoi ?…

— Tu sais, Paul Turcotte…

— Oh mon Dieu, pourquoi en parlez-vous ce matin !

— Il paraîtrait qu'il n'est pas mort.

La fiancée du traître sentit un grand malaise l'envahir, puis elle pâlit et dit en s'approchant de sa mère.

— Ah ! maman, dites-moi ce que vous savez, ne craignez pas, parlez…

— On dit que c'est Charles qui a fait courir le bruit de sa mort afin de t'épouser et que Paul est aussi vivant que toi…

— Mon Dieu, serait-ce possible !…

Jeanne lisait dans la figure de sa mère… Le cœur de cette femme qui avait tant souffert, brisé par des scènes sanglantes qui s'étaient terminées au pied de l'échafaud, ne pouvait plus cacher ses impressions.

— J'ai tout compris, dit la jeune fille, Paul n'est pas mort et il arrive à temps…

La veuve eut un sourire navrant.

— Oui, fit-elle, Paul Turcotte est dans le salon. Et il paraît que Charles Gagnon est le plus fin hypocrite du Canada.

Cette nouvelle n'eut pas un mauvais effet sur Jeanne, habituée qu'elle était aux événements inattendus. L'arrestation et la condamnation de son père l'avaient impressionnée davantage.

On descendit au salon. La fiancée entra la première.

— Paul ! s'exclama-t-elle, en s'élançant vers le proscrit et en lui serrant la main avec effusion comme une personne qui demanderait : « D'où venez-vous ?… » Pourquoi nous avoir causé tant de chagrin ?…

— Jeanne, répondit le proscrit, qu'avez-vous donc fait.

Une contrainte visible s'établit entre eux, se tutoyant naguère, maintenant intimidés d'être en présence l'un de l'autre.

La fille du notaire rompit ce silence froid :

— Mais comment se fait-il que vous arriviez juste à temps pour les noces ?

— Voici mon histoire en deux mots. En 1837, c'est Charles Gagnon qui a poussé Roch Millaut – que vous n'avez pas oublié sans doute – à nous trahir ; c'est lui même qui a tué ce traître ; depuis il m'a fait passer pour mort afin d'obtenir votre main. Il savait que vous seriez fidèle au serment de 37 et que vous n'en épouseriez jamais d'autre tant que je vivrais… J'ai lieu de croire que si nous avons cessé de correspondre c'est grâce à lui :

— Et cette noyade qui a paru sur les journaux ?

— Une noyade ?…

— Eh oui, votre mort a paru sur les journaux, répondit Jeanne.

Le capitaine partit d'un éclat de rire.

— Certes, Gagnon a-t-il poussé l'audace jusque là ?

— Nous ne savons pas si c'est lui, dit madame Duval en haussant les épaules, dans tous les cas nous avons lu votre mort.

La fiancée se leva et dit en sortant du salon.

— J'ai même conservé un numéro de ce journal ; vous allez voir.

Ce fatal numéro du Herald, la jeune fille le conservait précieusement parmi d'autres souvenirs de l'époque.

La veille, en revoyant ces papiers en compagnie du jeune marchand, elle avait été sur le point de le déchirer ; mais elle l'avait

mis avec des journaux ayant trait aux troubles de 37-38.

Le capitaine prit le journal et lut à l'entête Fin tragique l'entrefilet que nous connaissons déjà.

— L'infâme, dit-il, il est certainement pour quelque chose dans cette rumeur.

Il s'arrêta un instant pour songer, puis comme s'il eut trouvé la solution de l'énigme, il dit :

— Ah ! je comprend toute l'affaire… c'est une preuve que ce Gagnon a lu mes lettres… Ce journal est du… du… 28 avril 1839, eh bien je me souviens de vous avoir écrit vers cette époque une lettre dans laquelle je disais la mort tragique d'un de nos hommes emporté à la mer… Charles n'a eu qu'à changer les noms…

— Alors il nous a donc trompés.

— Oui, Jeanne, et nous en découvrirons bien d'autres, si cela continue. Je n'ai pas prié inutilement et c'est Dieu qui me fait revenir ce matin pour demander un amour que j'avais si bravement conquis.

La jeune fille rougit et dit en baissant la tête :

— Dans tous les cas, à un autre matin les noces de Charles Gagnon.

q

Chapitre 18 La malédiction

Saint-Denis et les villages voisins n'ont pas oublié la surprise qui fut causée sur les bords du Richelieu par le retour de l'ancien lieutenant des patriotes. On le croyait mort depuis longtemps et on n'espérait plus le rencontrer en ce monde.

Antoine Martel en sortant le matin sur le perron pour respirer l'air frais vit passer la voiture qui portait les deux étrangers.

Il eut comme un pressentiment de la scène dramatique qui allait se passer. D'un pas rapide, il rentra dans la maison, monta au grenier et ouvrit le châssis du nord-est d'où il suivit du regard la barouche entraînée dans une course furibonde.

En approchant la maison de la veuve du notaire, le cheval modéra sa folle allure. Le cavalier de la défunte Amélie se sentit pâlir.

Il avait vu sur les journaux que des exilés profitant du décret d'amnistie étaient déjà entrés au Canada. Cela l'avait intrigué toute la nuit. « Paul n'est pas mort, se répétait-il sans cesse, il va revenir au pays… il va revenir au pays, c'est certain… mais ce qu'il y a de plus certain encore c'est que Charles n'épousera pas Jeanne… il a voulu mesquiner avec moi, comme si j'avais mesquiné lorsque je lui ai vendu mon âme. »

En voyant la voiture s'arrêter chez la veuve Duval le fils du maître de poste descendit du grenier et sortit de la maison pour avoir des nouvelles.

On comptait seize arpents entre le bureau de poste et la résidence de Jeanne.

Antoine en avait fait quatre quand une vieille femme, la mère Catherine, vint au devant de lui et cria d'aussi loin qu'elle put être entendue.

— Connaissez-vous la grande nouvelle, ah, monsieur Martel, c'est surprenant, allez, personne ne s'y attendait.

— Quoi donc la mère, quoi de si étrange dans le canton ?

— Paul Turcotte qu'on disait mort est revenu plus vivant que jamais.

Antoine, bien qu'il s'attendit à la nouvelle, fut encore surpris :

— Est-ce possible la mère, dit-il avec émotion, et comment le savez-vous ?

— Comment je le sais, je l'ai vu moi-même, je lui ai donné la main, ah, il m'a bien bien reconnu…

La vieille continua son chemin pour annoncer la nouvelle à d'autres.

Le complice du jeune marchand resta cloué sur place.

— Me voilà bien pris, balbutia-t-il, ça finit toujours ainsi ces affaires-là.

Ce qu'il y avait de mieux à faire pour lui était d'attendre Charles qui pour se rendre chez sa future passerait devant le bureau de poste. Il y aurait alors consultation.

Retourné chez lui et appuyé sur le cadre de la porte il n'attendit pas longtemps. Il vit un nuage de poussière s'élever sur le coteau et reconnut le trot de John, le cheval favori des Gagnon.

John passait pour une des plus fines bêtes des environs de Montréal. C'était en outre un excellent trotteur et tel il était ce matin là avec sa tête pavoisée, son harnais argenté, tel il était un an auparavant à la course du comté où il avait remporté le premier prix.

Le père François Gagnon faisait bien les choses ; il n'avait rien épargné qui put donné un air de fête à la voiture du marié. La barouche était vernie depuis l'avant-veille et au vieux siège égratigné et étroit avait succédé un beau siège neuf et large.

Les habitants disaient en voyant passer le futur avec son père.

— Sapristi... qu'ils sont farauds les Gagnon !... on dirait qu'ils vont chercher l'évêque... Ça va être une noce comme on en voit rarement par ici et mademoiselle Jeanne aura un mari qui ne lui fera pas honte...

Les deux marchands saluaient en souriant. Arrivés devant le bureau de poste, Antoine leur fit signe d'arrêter :

— Une minute, fit Charles en sautant à terre, une lettre pressée sans doute.

En voyant son complice pâle et bouleversé, le traître craignit et le sourire abandonna ses lèvres.

Martel lui dit entre deux tons :

— Viens dans l'autre côté.

— Qu'est-ce donc ?

— Tu n'as pas rencontré la mère Catherine ?

— Non, pourquoi cela ?

— Elle t'aurait appris que Paul Turcotte t'a devancé chez ta fiancée.

Le traître fut abasourdi.

— Tu badines, fit-il.

— Vas voir si je badine…

Après une longue pause Charles Gagnon répondit :

— Ce soir Paul couchera à la prison de Montréal.

— Comment cela ?

— Les chefs des patriotes ne sont pas amnistiés.

— Mais cela n'empêche pas que nous serons découverts quand même.

— Non ; mais Turcotte n'épousera pas Jeanne, tu verras que j'irai jusqu'au bout !

— Il s'agit bien de cela, reprit Antoine, nous sommes en danger et tu penses encore à assouvir ta haine.

On avait offert au père François Gagnon d'entrer, mais resté dans sa barouche, il avait allumé sa pipe et lançait dans l'atmosphère frais du matin une fumée grisâtre, ignorant le malheur qui allait clore une journée qui s'annonçait si bien.

Il était vaniteux et quand son fils lui avait annoncé son mariage, il avait répondu. « C'est bien nous nous préparerons en conséquence. » Cela signifiait : « Tu auras une noce, mon Charles, qu'on n'oubliera pas après huit jours. »

Il retourna la tête et vit qu'on avait exécuté son dernier ordre : le pavillon tricolore flottait à la lucarne de la maison en signe de réjouissance.

— Eh, fit-il tout à coup en refoulant sa pipe, le garçon oublie qu'il se marie à sept heures, allons ! Charles on va venir au devant de toi… pas galant pour un fiancé…

Les deux complices entendirent ces paroles.

Le traître courait partout sans avancer à rien ; il se fermait les poings, se portait la main au front et lançait des paroles incohérentes.

Il quitta l'appartement où il s'était retiré, traversa le bureau de poste et sortit sans saluer les amis groupés près de la porte pour exprimer au futur gendre de la veuve Duval les vœux de bonheur qu'ils formaient pour lui et sa femme.

Si les jeunesses furent surpris de voir la figure déconcertée de Charles, son père le fut davantage. Il interrogea son fils du regard :

— Mon mariage est cassé !

— Es-tu sérieux ?

— Je voudrais ne pas l'être, hélas !

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Paul Turcotte, le patriote, est revenu ce matin.

— Le lieutenant de Duval ; mais il est ressuscité ?

— Oui et vous savez qu'avant son départ il était fiancé à Jeanne.

— Mais c'est lui qui est dans le tort ; pourquoi n'écrivait-il pas ?

— D'ailleurs il sera arrêté puisque le décret d'amnistie n'est pas pour les chefs.

— Mais comment se fait-il qu'il revient juste ce matin ?

— Je l'ignore autant que vous.

— Nous continuons quand même, je suppose.

— Je ne sais trop.

— Oui, on va arranger l'affaire… Et Jeanne que dit-elle ?

— Je ne sais point.

On trottinait en silence sur le chemin poudreux.

La nouvelle résidence de la famille Duval construite après les troubles, était à un demi-arpent du chemin du Roi. On y arrivait par un sentier bordé d'érables.

Une voiture inconnue aux gens de la paroisse stationnait devant la porte.

— Voici la voiture qui l'a amené, dit Charles.

La maison était remplie d'une foule de voisins accourus à la nouvelle. Charles, suivi de son père, entra d'un pas tremblant ; près de la fenêtre il vit un homme de six pieds, au teint bronzé. C'était son rival.

Paul Turcotte reconnut le traître. Il eut un sourire de mépris et lui dit avec moquerie, sans lui présenter la main.

— Monsieur Charles, j'arrive à temps pour m'opposer au mariage.

Les voisins ne connaissant rien de ce qui s'était passé entre les deux jeunes gens crurent que l'amnistié badinait et avec lui partirent d'un éclat de rire. Ce fut autre chose quand le marin prenant un air grave dit :

— Tu n'as pu me tenir éloigné plus longtemps… J'ai failli faire crever deux chevaux cette nuit, qu'importe j'arrive assez tôt pour briser tes projets…

Et regardant l'assemblée :

— C'est lui qui a trahi les patriotes dans la nuit du premier décembre 1837. Ses mains sont teintes du sang de nos gens, dit-il. Il s'est donné aux Habits-Rouges et voulait me faire faire prisonnier afin d'épouser celle que j'aimais.

Charles simulait un grand sang-froid mais il était très excité.

— Tu en fais, Paul Turcotte, répondit-il d'une voix tremblotante, je n'ai jamais trahi les patriotes.

— Ne pousse point l'audace jusqu'à nier, je le répète, tu es un traître et une canaille…

— Tu mens avec effronterie, et tu m'en rendras compte.

— Je connais tes crimes, tu m'as fais passer pour mort en interceptant mes lettres avec un complice qui lui aussi sera puni comme il le mérite.

— Tu ignores, Paul, que je puis te faire arrêter à l'instant.

— Il n'est pas question de cela. Je le sais et je suis certain que tu es assez lâche pour aller me dénoncer. Mais tu ne peux pas te cacher plus longtemps sous le voile de l'hypocrisie.

— Tu mens comme une langue de vipère ! vociféra le traître.

— Nous verrons, répondit tranquillement le revenant.

— Nous verrons en effet… Si tu penses arriver ainsi à épouser Jeanne, tu te trompes… tu ne l'épouseras jamais.

— Allons, dit en ce moment quelqu'un, on ne doit pas rappeler ce qui s'est passé en 1837. Puisqu'on pardonne aux coupables, ne mentionnons rien de cette époque… On ne te rappelle pas ta faute, Paul Turcotte, fais en autant…

C'était Guillet qui parlait ainsi, celui-là même qui avait conduit les Habits-Rouges à la ferme de Matthieu Duval, trois ans auparavant. Cet homme au zèle mal compris était fâché de voir ses ennemis revenir dans la paroisse.

Le marin ne fut pas surpris quand il vit à qui il avait affaire.

— Loin de moi de vouloir faire revivre cette époque nuageuse, répondit-il, mais j'accomplis un devoir en mettant au jour la méchanceté, la supercherie de Charles Gagnon, surtout vu qu'il s'en sert au détriment des autres.

— Dans tous les cas ce n'est ni la place ni le moment de faire des révélations, reprit le bureaucrate… Et malheur à toi, Turcotte, si tu reviens mettre la chicane dans la paroisse, tu sais que nous avons bien vécu depuis ton départ.

— Oui, les canailles comme toi ont bien vécu.

La dispute menaçait de tourner mal. Madame Duval qu'on insultait en insultant les patriotes, intervint et fit comprendre à Guillet qu'il était mieux pour lui de s'en aller.

Charles Gagnon était sorti de la maison durant cette scène.

Après être monté seul dans la voiture de son père il se rendit chez son complice qui était encore dans le même abattement. En voyant revenir sitôt le jeune marchand, Martel comprit qu'il n'y avait rien à espérer.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Nous serons découverts avant ce soir.

— Que t'a-t-il dit ?

Charles ouvrit la bouche pour répondre. Il s'arrêta se souvenant qu'Antoine ignorait ce qui s'était passé durant les troubles. Il reprit après une seconde de silence :

— Turcotte sait tout.

— Cela va être un scandale qui déshonorera nos familles.

— Cela ne me fait rien, je ne suis pas venu ici pour t'entendre lamenter, mais pour te conseiller.

— Ah oui, tu n'as plus de cœur toi, moi j'en ai encore… Tu m'as perdu, Charles…

— C'est faux, dis plutôt que tu as été trop lâche pour résister à l'or que j'ai fait miroiter à tes yeux.

— Misérable, ce sont là tes remerciements.

— À un employé récalcitrant on ne doit que son salaire.

— Tu parles franchement, Charles Gagnon, je vais l'imiter car j'ai quelque chose sur le cœur. Tu n'as pas oublié qu'un soir de juillet, il y a deux ans, c'est-à-dire à la mort d'Améline, je me rendis chez toi fort abattu. Des remords avaient pénétré dans mon âme et je voulais sortir du complot. En m'entendant parler ainsi, tu te mis à rire en m'appelant ton esclave, en disant que tu me tenais dans tes filets et que j'avais plus d'intérêt que toi à garder le secret. Je n'ai jamais oublié ta conduite, j'ai paru satisfait comme toi tu paraissais ne plus aimer Jeanne… Ce matin, juste avant la messe, je me serais rendu au presbytère pour tout dévoiler au curé… Comme tu vois nous avions à peu près le même jeu…

Tels furent les derniers mots que les complices échangèrent entre eux. La conversation s'était tenue à deux pas du bureau de poste ; l'un entra chez lui, l'autre continua son chemin en voiture.

Le milieu de cette journée fut marqué par un événement aussi triste que celui du matin pour la famille Gagnon.

Le vieillard éprouvé retournait chez lui à pied. Après s'être entretenu avec l'ancien lieutenant de Duval, il avait connu la position dans laquelle se trouvait son fils. En approchant du magasin, il le vit qui en sortait avec un petit sac sous le bras.

Ce misérable avait profité de l'excitation où se trouvait sa famille pour ouvrir le coffre-fort et enlever une bourse considérable qu'il y savait cachée.

À la vue de Charles, traître à sa nationalité, à ses amis, et devenu voleur, le père malheureux eut un mouvement de colère et de loin lança à son fils, qui fuyait, ces mots terribles qui poursuivent

sans cesse comme un sinistre fantôme celui sur qui ils ont été prononcés :

— Va-t-en, infâme ! va-t-en, je te renie comme mon fils : je te maudis…

Le maudit fut bientôt hors de vue.

Le marchand entra chez lui et dit à sa femme qui sanglotait.

— Hier, Justine, nous avions huit enfants, aujourd'hui nous n'en avons plus que sept…

q

Chapitre 19 La chasse à l'homme

Le soir de cette journée, un homme vêtu à la manière des paysans riches, longeait la rue du Bord-de-l'eau à Montréal.
Il paraissait fatigué et ses habits étaient couverts de poussière, cependant il marchait d'un pas égal et ne s'arrêtait qu'à de rares intervalles pour regarder à la lueur vacillante des réverbères le nom des rues qu'il traversait.

Arrivé à la hauteur de l'église Bonsecours, il tourna à gauche pour monter sur la rue Saint-Paul et se dirigea vers l'est.

Il ne marcha pas longtemps avant d'arriver en face d'une immense bâtisse de pierre sombre, flanquée de tourelles avec des fenêtres comme des trous de meurtrière. Une porte cochère percée d'un guichet et surmontée d'un fanal en indiquait l'entrée principale.

Le piéton traversa la rue et avant qu'il eut le temps de frapper, une voix cria en même temps que le guichet s'ouvrit :

— Qui va ?

— Je voudrais voir le colonel Gore, répondit le piéton.

— Gore le colonel… vous voulez voir le colonel Gore… Vous êtes un mauvais plaisant. Continuez votre chemin ou je vous garde à coucher.

— J'ai affaire au colonel Gore, et je veux le voir à l'instant, il n'y a pas de plaisanterie dans ça.

— Alors, allez en Angleterre, Gore est là depuis six mois.

— Dans ce cas, je veux voir son successeur.

— À cette heure, impossible.

— Même pour une affaire importante ?

— Pour quoi que ce soit. Il est vingt-cinq minutes trop tard.

— Pourtant il faut absolument que je le vois ce soir, demain il ne sera plus temps ; allez donc lui dire cela.

Le gardien fit rouler la lourde porte sur ses gonds et pendant que le piéton entrait dans la loge, il traversa la cour et disparut dans les ténèbres.

Il ne fut pas longtemps sans revenir et alors il dit à l'étranger :

— Vous allez le voir, suivez-moi.

Le colonel Flynn avait succédé à Gore comme colonel du 33e bataillon. Il habitait avec sa famille un magnifique cottage qui

était séparé de la caserne par un jardin de plusieurs dizaines de pieds. Un peloton de soldats montait continuellement la garde autour de sa résidence.

Le gardien donna le mot d'ordre et les deux hommes pénétrèrent dans le cottage. Ils passèrent dans un corridor richement éclairé et arrivèrent dans un boudoir. Là le paysan attendit seul. Aussitôt un militaire en petite tenue entra.

En voyant qu'il avait affaire à un paysan, il prit une figure de circonstance et dit en mauvais français.

— Vous avez fait mander le colonel Flynn ?

— J'ignore si c'est le colonel Flynn que j'ai fait mander, dans tous les cas c'est le successeur du colonel Gore.

— C'est moi, mais à neuf heures et demie, c'est trop tard.

— Je le sais, cependant comme je connaissais le colonel Gore – nous avons fait des affaire ensemble en 1837, vous savez – j'ai cru que je ferais suspendre la règle, car je suis chargé d'une mission si importante que je ne saurais souffrir aucun retard.

— Quel est votre nom et d'où venez-vous ? demanda le militaire.

— Je suis de Saint-Denis, et je m'appelle Gagnon.

— Saint-Denis, balbutia le militaire, diable j'ai déjà entendu parler de ce village… Et vous êtes certain de ne pouvoir attendre à demain ?

— Très certain, tenez, voilà la chose en deux mots.

En prononçant ces paroles le traître de Saint-Denis présenta une chaise à Flynn et tous deux s'assirent.

— Le gouverneur a signé un décret d'amnistie partielle en faveur des exilés de 1837-38, continua-t-il, mais ceux qui étaient les chefs du mouvement ne sont pas compris dans ce décret. Eh bien, le chef Paul Turcotte, celui qui a soulevé les jeunes gens des paroisses du Richelieu, est à Saint-Denis depuis ce matin où il se rit des autorités.

— Oui-da, ce Turcotte a-t-il un dossier pour la peine ?

— Il a commandé à toutes les batailles de 37-38 ; il a tué plusieurs de vos officiers entre autre le capitaine Harry Smith ; et Lord Gosford a offert cent louis pour sa capture. On l'a pris deux fois ; mais il s'est évadé deux fois.

— Vous pouvez nous livrer cet homme ?

— Donnez-moi six bons cavaliers, et demain, il sera votre prisonnier.

— Vraiment ?

— Je vous le promet.

— Vous êtes donc bien certain.

— Oui, si vos hommes me secondent.

— Quand voulez-vous les avoir ?

— Immédiatement.

— À cette heure de la nuit ?

— Turcotte est un lion qu'il faut prendre au lit, autrement c'est difficile. D'autant plus que les gens de la paroisse l'aiment et seraient prêts à le défendre.

— Se rendre à Saint-Denis par une nuit obscure et avec des chemins affreux, cela me semble impossible.

— Cela ne l'est point, colonel.

Le militaire se leva et demanda au paysan en regardant l'heure :

— Avez-vous quelqu'un ici qui vous connaisse, qui puisse me garantir votre bonne foi ?

— Il y avait le colonel Gore. Je lui ai été d'un grand secours dans l'automne de 1837, quand il guerroyait sur les bords du Richelieu.

— Y en a-t-il d'autres qui vous connaissent ?

— Il y a bien le lieutenant Field et les soldats Hooper et Ward qui faisaient partie du régiment de Gore.

Flynn demanda alors à cet homme, qui lui inspirait un profond dédain, en livrant ainsi son co-villageois :

— Pourquoi donc dénoncez-vous cet individu ?

— Il est un sujet de discorde pour la paroisse.

— Ah oui, une petite vengeance, n'est-ce pas ? je connais cela… dit le militaire en tapant sur l'épaule du dénonciateur.

Vingt minutes après, huit cavaliers armés jusqu'aux dents et sous les ordres du lieutenant Field, ayant à leur tête Charles Ga-

gnon débarquèrent à Longueuil et partirent ventre à terre dans la direction de Saint-Denis.

Devançons-les chez madame Duval.

Durant toute la journée la maison avait été remplie de curieux venus de toute les concessions du haut et du bas de la paroisse pour serrer la main au revenant.

Ce fut seulement le soir vers onze heures après le départ des étrangers qu'on put passer dans le salon – pour causer en famille – dans ce salon qui remplaçait celui où trois ans auparavant s'étaient faites les fiançailles.

Les personnes étaient les mêmes – cependant il en manquait une – mais elles étaient bien changés.

À commencer par Jeanne, son air souriant avait fait place à la mélancolie ; ses cheveux autrefois flottant sur ses épaules sont maintenant nattés ; une robe noire et longue remplace son costume de fillette.

Au lieu d'une moustache c'est une barbe bien nourrie qui orne à présent la figure halée de Paul Turcotte ; il a laissé son habit d'étoffe du pays et ses bottes tannées pour un habit bleu marin et des souliers français.

Madame Duval a vieilli de quatre ans mais on dirait de beaucoup plus : elle a changé dans le cachot de son mari tant de cheveux noirs contre des fils argentés !

Marie était maintenant grande fille, et bonne à marier, intelligente et gracieuse avec ses dix-neuf ans.

Albert avait atteint sa dix-septième année. Il vengera son père en s'attachant à la cause qui le fit orphelin.

— Cette journée d'aujourd'hui m'apparaît comme un songe, dit Jeanne en s'asseyant au côté de sa sœur, il me semble qu'il n'y a rien de réel :

— Elle est en effet assez extraordinaire, reprit Paul.

— Tant de choses mises au jour à la fois, fit madame Duval en hochant la tête, comme Dieu est bon d'avoir laissé vivre un homme comme le jeune Gagnon. Et Antoine Martel donc : qui eut soupçonné cela…

— Il s'est déjà fait justice, le pauvre garçon ; on vient de trouver sur le quai ses habits et son chapeau.

— C'est triste pour les parents, eux si respectables.

— Quand aux deux jeunes gens, ils étaient de franches canailles, Charles surtout, il aura une triste fin lui aussi qui est parti avec la malédiction de son père.

Ce n'était pas une conversation qu'on tenait. Chacun exprimait à haute voix ses impressions sur les événements de la journée.

Jeanne, dans l'inquiétude à la vue de ces scènes, demanda :

— Savez-vous de quel côté Charles s'est dirigé ?

Son frère lui répondit :

— Il a été vu à cheval sur la route de Saint-Antoine.

— La bourse qu'il a volée doit contenir beaucoup ?

— Trois cents piastres au moins, à ce qu'on dit. Cette somme devait servir à rencontrer un paiement la semaine prochaine.

— Dans ce cas-là, nous en serons débarrassés pour longtemps, fit madame Duval. Nul doute qu'il se rend à Montréal.

— Pour me dénoncer, ajouta le proscrit en riant.

— Que comptes-tu faire ? lui demanda alors sa fiancée.

— Puisque je ne suis pas amnistié, Jeanne, je n'ai qu'une chose à faire, regagner mon navire dès demain matin – on ne viendra pas m'arrêter cette nuit absolument. J'attendrai le décret d'amnistie générale, alors je reviendrai pour ne plus te quitter. Vaut mieux agir ainsi que de s'exposer à une peine dont le dénouement serait peut-être fatal.

La jeune fille fut affectée de voir que son fiancé s'éloignait encore. On renouvela les fiançailles de 37 après quoi Paul raconta en détail les années de son exil, comment il s'était engagé sous le père du capitaine Harry Smith ; comment il avait échappé au naufrage du Great-America ; comment il avait supporté la terrible épreuve du silence de sa fiancée, les idées noires qui l'avaient assailli et la joie qu'il avait ressenti en croyant que l'amnistie était générale.

De son côté Jeanne raconta les ruses incroyables dont Charles Gagnon s'était servi dans ses amours, comment elle n'avait jamais oublié complètement son premier fiancé, et le bonheur qu'elle éprouvait de voir les projets de l'infâme traître déjoués à temps.

Il se faisait tard quand le patriote termina son récit et chacun se retira dans sa chambre pour essayer de dormir – après des

émotions aussi fortes le sommeil ne vient pas facilement –. Le proscrit était devenu l'hôte d'Albert, d'ailleurs on le regardait comme faisant partie de la famille.

Le jour pointait à l'horizon quand les soldats de Montréal passèrent devant l'église de Saint-Denis. À cette heure matinale tout était plongé dans le sommeil.

Cependant au bruit du piaffement des chevaux, un habitant muni d'un fanal apparut sur le chemin du Roi. Il salua les militaires selon l'usage du pays et dit à Gagnon :

— Paul Turcotte est chez la veuve… il est au lit depuis deux heures… du succès.

Guillet s'était entendu avec le traître de 1837 pour livrer le patriote.

Les soldats arrivèrent sans encombre à un arpent de la résidence de la veuve Duval. Ils mirent leurs montures au pas, et le traître qui tenait les devants dit en montrant une maison entourée d'arbres :

— Nous voici rendus ; c'est là que l'oiseau se cache.

Le chef de la petite troupe qui marchait à l'arrière s'avança et les autres cavaliers firent cercle.

— Un homme à chaque coin de la maison, leur dit-il, Walker et Gould vont entrer avec moi. Sam, tu tiendras nos chevaux.

— Il faut le ramener mort ou vif, dit Charles.

— Mort ou vif ! répétèrent les soldats.

Chacun ayant pris son poste, Field descendit de selle et frappa à la porte.

Le jeune Duval vint ouvrir. Le lieutenant fonça dans l'intérieur sans prononcer un mot. Albert devina le motif de cette visite. Au lieu de se laisser intimider il envisagea les militaires et leur demanda ce qu'ils voulaient.

Ceux-ci ne répondaient pas mais cherchaient à pénétrer du regard les chambres dont les portes étaient entrouvertes.

Field dit enfin :

— Vous n'êtes pas seul ici, je suppose, jeune homme.

Albert répondit sur un ton très élevé afin d'être entendu du proscrit.

— Non, je ne suis pas seul, des maisons comme la nôtre sont faites pour plusieurs.

— Elle est grande en effet votre maison pour cacher les criminels.

— Pour cacher les criminels, fit Albert toujours très fort, dites donc de suite ce que vous voulez.

— Et vous, dites de suite dans quelle chambre est Paul Turcotte, le chef patriote.

— Dans quelle chambre est Paul Tur…

À ce point de la conversation, on entendit deux détonations au dehors. Les militaires se retournèrent. Jeanne qui écoutait tout se précipita dans la chambre de son fiancé. Il n'y était plus et le châssis était ouvert.

Elle poussa un cri et s'évanouit dans les bras de sa sœur.

q

Chapitre 20 Deux vols audacieux

Un petit homme maigre, nerveux, à la figure énergique mais sournoise fumait son cigare, assis sur le péristyle de l'hôtel Albion, à Montréal, par une avant-midi de mai 1842.
Si l'on eut examiné cet homme avec attention, on eut vu que sa chevelure châtain assez longue n'était pas exactement de la même couleur que sa moustache et ses sourcils, et qu'il portait fréquemment la main à sa tête, comme pour enfoncer son chapeau ou autre chose.

C'était une de ces figures qui ne se laissent pas donner d'âge. Le regard perçant de cet homme nous disait qu'il était accoutumé à embrasser les grands horizons ; et ses poses énergiques qu'il s'exerçait à être imposant.

Son costume n'avait rien de canadien. Il se composait d'un pantalon jaune gris, très large du bas, d'une veste blanche, d'un habit de velours noir et d'un chapeau gris à grands bords. Le devant de sa chemise était orné d'un diamant étincelant, et à sa chaîne de montre en or, pendait un lingot d'argent à l'état brut.

Ce petit homme n'était pas seul sur le péristyle de l'hôtel : mais il ne connaissait pas ses voisins et semblait vouloir lier connaissance avec eux. Lorsque ceux-ci, des sports américains qui se rendaient à la chasse ou des financiers en voyage d'affaire, disaient un bon mot, il leur souriait.

Harry McLean, – l'un des Américains – parla de jouer au billard avant le dîner. Ses compagnons n'acceptèrent pas tous ; il s'en trouva seulement deux : John Webb de Burlington et Cornelius Perkins de Chicago. Alors McLean se tournant vers le petit homme maigre lui lança un regard qui signifiait : « Voulez-vous être de la partie ? »

— J'accepte volontiers, monsieur, répondit l'invité.

Les quatre joueurs se levèrent de leurs sièges. McLean poussa alors un cri de surprise. La poche droite de son pantalon était déchirée, et son portefeuille contenant sept mille piastres était disparu.

À cette exclamation le petit homme maigre resta impassible.

— Mon portefeuille ! continua l'Américain avec stupeur et montrant son pantalon déchiré ; on me l'a volé.

Ses compagnons regardèrent à terre d'abord et ensuite le voisin de droite de McLean qui était le petit homme maigre. Pas un muscle de sa figure ne bougea.

La victime du vol tournait autour de sa chaise sans avancer à rien.

— Prévenez la police, lui dit Webb.

Le petit homme s'était levé lui aussi :

— Votre portefeuille contenait beaucoup ? demanda-t-il.

— Mais sept mille piastres ; c'est beaucoup.

— C'est beaucoup en effet ; répéta le petit homme en haussant les épaules.

McLean, Webb et Perkins entrèrent dans l'hôtel pour faire des perquisitions.

L'Albion a été depuis sa fondation un établissement fashionable et les officiers de milice en garnison dans la ville s'y donnaient souvent rendez-vous dans les premiers temps, et plus d'une fois ses parquets de marbre ont résonnés sous les pas de nos gouverneurs anglais. C'était là que logeait tout ce que Montréal recevait de visiteurs distingués.

L'hôtel Albion n'a rien perdu de son ancien bon nom. Aujourd'hui encore durant les longues soirées d'hiver, lorsque la ville dort sous son manteau de neige, un orchestre choisi se fait entendre dans ses salons, tandis qu'une foule brillante danse ou la danse ronde ou quelque lancier difficile.

Cet établissement, étant de première classe reçoit souvent des malfaiteurs et des défalcataires fuyant leurs pays. Aussi on a vu plus d'une fois un individu souper un soir à l'Albion et le lendemain dans la prison de la ville.

Le petit homme n'était pas entré dans l'hôtel avec les Américains et Webb était resté pour lui tenir compagnie.

Le gérant de l'hôtel fit quérir le détective Michaud, le plus fin limier d'alors.

C'était un Canadien-Français que son flair avait mis en vue. Il s'était distingué dans des affaires ténébreuses, et les banques et d'autres établissements importants l'employaient. Il ne portait ni barbe, ni moustache, avait les cheveux courts pour se déguiser à volonté, approchait la cinquantaine et n'était ni grand, ni petit, ni gros ni maigre.

Quand il arriva à l'Albion le petit homme entra derrière lui, et McLean le mit au courant de l'affaire.

— Nous étions assis en avant, dit-il, j'avais pour voisin ce monsieur, et il désigna le petit homme.

— Et quand vous vous êtes assis, aviez-vous votre portefeuille ? demanda Michaud.

— Je crois que oui, car je ne me suis pas aperçu ni mes compagnons, que mon pantalon était déchiré.

— Combien de temps êtes-vous resté sur le péristyle ?

— Environ une demi-heure.

— Y a-t-il quelqu'un qui s'est approché de vous ?

— Oui, les personnes qui sortaient de l'hôtel passaient derrière moi.

— Quel était votre voisin, du côté du pantalon déchiré ?

— Ce petit monsieur qui regarde dans les registres.

— Vous le connaissez bien ?

— Pardon, c'est la première fois que je le vois. Je venais de lui proposer une partie de billard et c'est en me levant que j'ai constaté le vol.

Alors le détective demanda aux amis de McLean.

— Et vous autres le connaissez-vous ?

Ils répondirent qu'il leur était parfaitement inconnu.

Michaud examina d'un œil rapide ce petit homme au chapeau gris.

— Il était près de vous ? fit-il.

— Oh oui, assez pour mettre la main dans mon gousset…

— Chut ! chut ! il peut vous entendre.

Le détective demanda au gérant de l'Albion s'il connaissait cet individu.

Blumfield répondit que non ; que cet individu était venu à l'hôtel pour la première fois la veille au soir, lire les journaux et qu'il était revenu ce matin ; qu'il ne lui avait pas parlé et que pas un employé ne le connaissait ; qu'il avait acheté à la barre un paquet de cigares Flores de Cuba et pris un verre de brandy avec vermouth.

Sur cette réponse du gérant, McLean ordonna au détective de questionner cet inconnu et de le fouiller s'il ne donnait pas de réponses satisfaisantes, qu'il en prenait la responsabilité.

Fouiller un gentleman qui éblouit par ses diamants, c'est encourir une forte censure. Mais Michaud procédait sur les ordres de la victime.

Il s'avança vers l'inconnu et lui dit avec bonhomie :

— Monsieur, vous vous trouvez dans une circonstance où les innocents sont confondus avec les coupables. Le portefeuille de monsieur McLean vient d'être enlevé : comme vous avez été longtemps à ses côtés, je suppose que vous n'avez pas d'objection à ce que je fasse des perquisitions sur votre personne.

Le petit homme s'était retourné aux premières paroles du détective et le regardait d'un air de mépris.

— Oh non, répondit-il en souriant dédaigneusement, je n'ai point d'objections. Sachez cependant que je suis le Señor Carvalho de Topez, le plus riche planteur de la Louisiane. Je ne saurais que faire des sept mille piastres de monsieur. Chacune de mes poches de veste en contient autant.

En même temps il retourna ses poches à l'envers, faisant tomber sur les registres de l'hôtel, deux liasses de billets de banque ainsi qu'une quantité de pièces d'or et d'argent.

Puis il ajouta :

— Maintenant, monsieur, passons dans l'autre chambre, mais avant, comme vous ne me connaissez pas, lisez ceci.

— Ah, monsieur, quand même je vous connaîtrais, je vous fouillerais pareil : c'est mon devoir et mon droit.

— Votre devoir, c'est possible : votre droit, hum ! Tenez, lisez.

Le détective, moitié par curiosité, moitié par prudence – il voulait savoir à qui il avait réellement affaire – lut la lettre que lui tendait le petit homme et contenant ce qui suit :

« Nouvelle-Orléans, 19 mars 1842. À monsieur Benjamin Oliver. Juge de le Cour Supérieure à New-York.

« Mon cher ami,

« J'ai l'honneur de vous présenter par cette lettre monsieur Carvalho de Topez, le riche négociant dont je vous ai souvent parlé.

« Vous vous rappelez que c'est ce monsieur qui était maire il y a deux ans, lors de votre voyage dans le Sud, et qu'il a profité de son temps de mairie pour frayer la voie à Francis Hunt, le gouverneur actuel de la Louisiane.

« Il vous apporte des nouvelles de la famille et vous dira comment les affaires vont par ici.

« Inutile d'en ajouter davantage, puisque monsieur Cavalho de Topez vous apprendra tout ce que vous voudrez, et vous saluera bien pour nous. Bien à vous, Votre ami Henri Lacaillade, Chef de police à la Nouvelle-Orléans. »

Le petit homme, que nous appellerons maintenant Carvalho de Topez voulut faire lire d'autres papiers, mais le détective lui en montra l'inutilité et lui dit qu'il fallait se soumettre.

Tous deux passèrent alors dans une chambre voisine et Michaud ne trouva rien de suspect sur la personne de Topez.

— Si nous étions en Louisiane, dit ce dernier après que les perquisitions sur sa personne furent faites, je vous souffletterais !

Et il continua à feuilleter le registre.

Le détective et l'Américain ne répliquèrent pas, contents de se tirer à si bon marché de l'insulte faite à un pacha.

Ils s'éloignèrent. Michaud demanda à McLean.

— Où sont payables vos billets, monsieur ?

— Mais à la Banque de Montréal.

— Je suppose que vous avez les noms des signataires.

— Dame oui, je les ai dans mon… dans mon portefeuille ; mais je ne l'ai plus mon portefeuille : cela ne fais rien je m'en souviens.

— Alors prenez une voiture immédiatement et allez donner ordre à la Banque de Montréal d'arrêter quiconque présentera au guichet des billets portant ces signatures.

— Tenez, vous avez bien raison ; j'étais trop bouleversé pour y penser. Venez avec moi, vous m'aiderez encore.

— Pardonnez, j'aime mieux rester ici pour…

Le détective n'acheva pas sa phrase. Il fut interrompu par le gérant de l'hôtel qui venait de constater la disparition de onze mille piastres et quelque chose en valeur et en argent.

Le voleur avait opéré avec une audace et une habileté incroyable. Il avait dû prendre la somme en moins de quatre secondes, en allongeant le bras par-dessus le comptoir, et cela en présence d'une vingtaine de personnes, pendant que le gérant additionnait un compte.

On conçoit l'ébahissement du détective Michaud en présence de cet autre vol, cependant il se contenta de dire bas à Blumfield :

— N'en parlez pas… avertissez les banques…

— Oui, mais il y a deux mille piastres en or.

— Allez toujours.

Pendant ce temps-là, McLean avait appelé un cocher, stationné devant la porte et lui avait dit :

— Banque de Montréal : fouettez.

À peine était-il sorti qu'un homme grand de six pieds, vêtu d'un pardessus léger de toile gris qui descendait sur la mi-jambe et coiffé d'une casquette dont la visière lui tombait sur les yeux, entra dans l'hôtel.

Cet homme était bien bâti et portait une barbe d'un beau noir. Sa figure était douce mais triste à en faire la remarque. Ses poses énergiques, ses pas cadencés faisaient reconnaître un militaire ou un marin. Son teint basané, deux rides qui couraient parallèles sur son front, les quelques cheveux gris qui apparaissaient au milieu de sa chevelure – bien qu'il ne parut pas avoir atteint la trentaine, – étaient autant de témoignages qu'il était né ou du moins qu'il avait vécu longtemps sous le soleil brûlant des tropiques et qu'il avait rencontré dans la carrière aventureuse qu'il avait embrassée des inquiétudes fortes, vives, et des périls imminents.

Sur son passage un employé de l'hôtel lève la tête et dit :

— Bonjour, capitaine Turcotte !

À ces mots, de Topez qui regarde toujours dans le registre, mû comme par un ressort électrique, se retourne en disant comme un homme qui rêve :

— Turcotte ! Turcotte ! qui parle ici du capitaine Turcotte ?…

En même temps il s'éloigne du comptoir, s'avance vers le milieu de la salle et regarde le capitaine Turcotte qui, n'ayant pas entendu, continue dans le corridor.

Le petit homme était très excité. Il regarda si on l'observait ; le détective avait le dos tourné, les voyageurs ne s'en occupaient point.

Alors il se laissa tomber sur un divan et plongea sa tête dans ses mains. Il ne resta pas longtemps dans cette position, il se leva, ses yeux lançaient des éclairs. Il alla trouver l'employé qui avait dit : « Bonjour, capitaine Turcotte ! »

— Quel est cet homme qui vient d'entrer, celui que vous avez salué ? lui demanda-t-il.

— C'est le capitaine Turcotte, Paul Turcotte, du Marie-Céleste.

— Le connaissez-vous très bien ?

— Je le connais comme cela.

— Et savez-vous ce qu'il fait ?

— Mais, monsieur, il est capitaine du navire le Marie-Céleste.

— Oui… mais… mais… encore… ?

Carvalho de Topez parlait comme un homme qui veut tout savoir sans rien demander. L'employé ne devinait pas sa pensée.

— Le capitaine Turcotte, répondit-il encore une fois, est capitaine d'un brick qui s'appelle le Marie-Céleste. Il vient ici rencontrer ses armateurs.

— Ah bon, et le Marie-Céleste est dans le port ?

— Aujourd'hui il y est encore.

— Il va donc partir bientôt ?

— Il devrait l'être.

De Topez s'en alla et revint après avoir fait deux ou trois pas.

— Est-il marié ? demanda-t-il vivement.

— Qui ? le Marie-Céleste ?

— Non, non, Turcotte.

— Je ne sais pas. Dans tous les cas, il y a une femme à bord : qu'elle soit la sienne ou celle d'un autre, elle n'est pas laide.

— Il y a une femme à bord. Comment est-elle, cette femme ?

— Elle a l'air très distingué.

— Et comment encore ?… Quel âge ?… Trente ans ?…

— Oh non ! pas tant que cela.

— Les cheveux noirs, châtains ?

— Oh ! je ne sais pas au juste : elle n'a fait que passer ici. Je l'ai trouvé très jolie.

À ce moment McLean, rouge comme un apoplectique, rentrait dans l'hôtel.

— Avez-vous des nouvelles ? lui demanda le détective en allant à sa rencontre.

— Des mauvaises, répondit l'Américain. Les sept mille piastres ont été payées à un inconnu qui sortait de la banque comme j'y entrais.

Carvalho de Topez qui prêtait l'oreille poussa un soupir de soulagement.

Le détective Michaud apprenait presque en même temps que les chèques volés dans le coffre-fort de l'Albion avaient été payés

dans les différentes banques à un inconnu.

— Cinq cents piastres pour vous, et les dépenses à part, lui dit McLean, si vous pincez mon voleur.

— Oh, monsieur McLean, je ferai mon possible, soyez certain, pas tant pour les cinq cents piastres que pour avoir le plaisir de pincer cet adroit filou. Je vais transporter mes pièces sur un autre terrain. Il est maintenant onze heures, je viendrai vous voir à une heure.

Le limier eut encore un entretien avec le gérant Blumfield, écrivit quelques notes sur son calepin, et sortit pour aller exercer son flair. Il avait une belle occasion.

Carvalho de Topez ne fut pas longtemps sans sortir lui aussi.

Il prit la direction de l'ouest et descendit au bord de l'eau. Il marcha longtemps sur les quais, regardant le nom des navires.

À la hauteur de l'église Bonsecours, il s'arrêta devant un voilier peint en noir et sur l'avant duquel était écrit en lettres blanches les mots Marie-Céleste.

Carvalho de Topez s'était appuyé sur un tas de pierre puis examinait.

Une grande activité régnait sur le Marie-Céleste et sur son quai. Les matelots aidés des ouvriers du bord, chargeaient des barriques et charroyaient des madriers qu'ils clouaient. On faisait les derniers préparatifs de départ.

Le petit homme examina longtemps ce navire. La vue d'une femme encore jeune qui se promenait dans l'intérieur, sembla surtout l'intriguer.

Il s'approchait autant que possible pour distinguer les traits de cette femme sans être remarqué. Cependant il le pouvait difficilement, le quai était encombré de marchandises. Voyant cela il entra au bureau de la compagnie Hearn & Scott et eut avec le teneur de livre la conversation suivante :

— Quand part le Marie-Céleste, s'il vous plaît, monsieur ? demanda de Topez.

— Demain matin au jour, répondit le teneur de livres.

— Pouvez-vous me dire pour où ?

— Pour Gènes, en Italie.

— Ah !

— Oui, monsieur.

— Et de combien d'hommes se compose l'équipage ?

— De neuf.

— Pas de passagers, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors le capitaine et son équipage seulement ?

— Plus une dame et un enfant, j'oubliais.

— Et pouvez-vous me dire si c'est la femme du capitaine ? demanda de Topez en se penchant vers son interlocuteur.

L'employé répondit en souriant :

— Depuis quand les capitaines de la compagnie Hearn & Scott amènent-ils en mer les femmes des autres ?

Le teneur de livres s'impatientait, il eut envoyé cet intrus au diable si ses regards n'étaient pas tombés sur les diamants du petit homme. Il vit qu'il avait affaire à un richard et patienta.

De Topez demanda :

— Vous m'avez dit que le Marie-Céleste allait à Gênes ; y va-t-il directement ?

— Sa cargaison est complète, et s'il arrête quelque part ce sera à Gibraltar.

— Vous en êtes certain, monsieur ?

— Positif même.

— C'est bien, monsieur, je vous remercie beaucoup, mais je vous ai dérangé, je crois.

— Cela ne fait rien du tout. Vous êtes étranger, je pense ?

— Tiens, comme on me reconnaît partout. Je viens de la Louisiane, voyez-vous, et par-là on porte l'habit de velours et la veste blanche.

— Ah oui…

— Merci encore une fois.

Le petit homme salua et sortit.

Il erra pendant quelque temps sur les quais, la tête basse, et l'air pensif comme quelqu'un qui cherche à résoudre un problème difficile.

Puis il arrêta le premier cocher libre qu'il rencontra et lui dit :

— Rue Sanguinet, numéro 38.

q

Chapitre 21 Le no 38 rue Sanguinet

La maison qui porte le no 38 rue Sanguinet est en brique et d'assez belle apparence. Elle est la dernière d'un bloc comprenant quatre logements. Sur la porte d'entrée est une plaque en marbre avec l'inscription : Pension privée.

Inutile de lire cette inscription pour savoir que c'est là une maison de pension. Il suffit d'y voir entrer le gens à toute heure du jour et de la nuit.

Dans le quartier cette maison a bon nom. Elle est tenue par un couple assez vieux et sans enfants, qui prend des pensionnaires à l'année, au mois ou à la semaine.

Là établissent leurs quartiers des étudiants ou d'autres personnes que leurs occupations retiennent à Montréal. Souvent aussi un touriste, venu pour quelque temps dans la métropole et fatigué du brouhaha qui se rencontre ordinairement dans les hôtels, loge la maison dont nous parlons.

Cinq minutes après la conversation à laquelle nous avons assisté sur le quai Bonsecours, une voiture déboucha sur la rue Sanguinet et s'arrêta devant le no 38. De Topez en descendit. Il paya le cocher qui partit en fouettant sa bête, tandis que le nouvel arrivé se dirigeait vers la porte d'entrée.

Distrait sans doute il tira sur la sonnette contre la coutume des habitués de la maison. Mais avant qu'on ouvrit, le petit homme maigre poussa dans la porte et monta à sa chambre au second étage.

— Cette damnée perruque, fit-il en entrant, j'ai failli la perdre et elle a failli me perdre !

Puis il enleva sa perruque qu'il jeta sur le chiffonnier. Il apparut alors un tout autre homme.

Au bruit qu'il fit dans la chambre, un pensionnaire, couché sur un canapé, la figure contre le mur, se retourna.

Cet individu était le type parfait de l'alcoolisé. L'histoire de sa vie était écrite sur son nez d'un rouge écarlate, dans ses yeux vitreux et cernés et sur sa physionomie abrutie. Il avait dû s'adonner beaucoup à la débauche. Les phrénologistes vous l'auraient dit en examinant la conformation de son crâne, qui sans être tout à fait pointu, avait la forme d'un cône, ayant le sommet à la partie supérieure de la cervelle.

Ce pensionnaire se leva sur son séant et dit au nouvel arrivant :

— Nous avons fait un coup de maître !

Le petit homme maigre répondit en souriant :

— La police est sur les dents ; les gares et les quais sont surveillés ; on télégraphie partout.

— Ah ! ah ! moi qui ai demandé le chemin à un constable !

— Sans les papiers de ce señor Carvalho de Topez, on me filait.

— Vous avez trouvé moyen de les montrer ?

— Ah oui ! Mais tiens, j'ai bien crains quand je t'ai jeté le portefeuille de ce gros papa McLean… Imagine-toi que j'ai fait une scène dans l'hôtel et si ce n'eut été de cette damnée perruque qui ne tient pas je me serais pris avec le détective.

— Et moi j'ai voulu me prendre avec le caissier de la Banque de Montréal, parce qu'il m'a demandé qui j'étais ; je lui ai répondu qu'il m'insultait et qu'il m'en rendrait compte devant les directeurs de la banque.

— Écoute, Jos, il faut laisser la ville au plus tôt, tu le sais comme moi. Les limiers de Montréal sont fins et si nous restons ici, nous serons pris, toi surtout. Je t'ai trouvé une bonne occasion de sortir de la ville ; non seulement tu y trouveras ton salut, mais tu me rendras un grand service : tu acquitteras ta dette de reconnaissance envers moi.

En prononçant ces paroles le petit homme devint grave. Il alla au fond de la chambre puis revint vers la porte dont il poussa le verrou. Alors s'appuyant sur le chiffonnier, il continua ainsi en regardant son compagnon assis devant lui :

— Si aujourd'hui, Jos, tu es libre ; si heureux sans tracasseries, tu mènes l'existence des favoris de la fortune ; si tu peux sans contrainte donner libre cours à tes passions, marcher la tête haute dans la rue, avoir à ta disposition les boissons les plus délicieuses, à qui dois-tu tout cela ? Réponds franchement, Jos, à qui dois-tu cela ?

— Mais c'est à vous, Buscapié, à vous seul.

Mais il avait donc un autre nom, que celui qu'il s'était donné à l'Albion, le petit homme maigre.

— Eh bien je le répète, il se présente aujourd'hui une occasion unique de solder ta dette envers moi. En même temps tu échapperas aux poursuites de la police.

— Cette occasion, je ne la connais pas, capitaine Buscapié.

— Je vais te l'apprendre. Tu ne connais pas non plus mon histoire – et personne sur le Solitaire ne la connaît –. Quand je te l'aurai racontée tu comprendras la portée du service que je te demande.

C'est à la suite d'une affaire malheureuse, que je me suis fait marin, d'abord ; pirate, ensuite… Je suis né, dans un petit village qu'il y a en ligne droite avec Montréal en gagnant les États-Unis. J'y suis presque toujours resté jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. À cette époque, j'aimais une jeune fille : j'avais même conquis son amour quand un rival a surgi et m'a supplanté par des moyens bas… Jusqu'alors ce jeune homme avait été mon ami : depuis je le regardai comme un traître, indigne de la confiance de ses compagnons… Un soir que malgré tout cela je luttais de galanterie, j'eus avec ce rival un petit démêlé et je lui dis qu'il m'avait supplanté mais qu'il le payerait cher… Peu après, ne pouvant épouser celle que j'aimais, je quittai mon village, mais le souvenir de cette jeune fille ne m'a jamais laissé bien que je sus qu'elle m'eut oublié… Souvent au milieu des brillantes fêtes du bord, j'ai pu paraître joyeux, cependant je souffre continuellement…

Le petit homme s'arrêta comme affecté par un souvenir lointain.

— Eh bien, Jos, continua-t-il après un instant de silence, la personne que j'ai tant aimée, à qui je pense sans cesse est aujourd'hui sur le Marie-Céleste… Ce navire est dans le port de Montréal prêt à lever l'ancre demain pour l'Italie… Fille ou femme il me la faut !

En même temps le petit homme donna du poing sur le chiffonnier puis continua :

— Tu n'es pas connu du capitaine du Marie-Céleste.

— Pas plus que du gouverneur du Canada.

— Nous enlèverons cette femme… Pendant que je me rendrai appareiller pour guetter le Marie-Céleste en mer, toi tu t'engageras sur ce navire.

— M'embarquer sur le Marie-Céleste !

— Oui, comme matelot. Tu vas mettre de vieux habits. On te prendra pour un pauvre diable… Tu demanderas à être engagé pour la traversée ; tu parles espagnol, tu diras que tu veux aller retrouver tes parents en Espagne et que tu n'as pas d'argent… Enfin tu peux en inventer beaucoup…

— Mais, Buscapié, on va se douter de quelque chose.

— On ne se doutera de rien, si tu agis comme toujours, avec habilité, avec audace. C'est la manière la plus simple d'écarter la police qui est sur ta piste.

— Moi qui m'étais déjà essayer la soutane qu'il y a dans la valise…

— Ah, Jos, tu as l'air de regimber, ce n'est pas bien. Est-ce ainsi que je me suis conduit envers toi, l'année dernière, lorsqu'au prix de ma vie, j'ai racheté ta liberté ? Sans moi tu moisirais au fond d'un bagne. Je n'ai qu'à dire un mot, qu'à te retirer ma protection et tu vas terminer ta vie dans un cachot.

Le petit homme maigre faisait allusion à l'événement suivant.

Le 13 août 1841, étant à la hauteur de l'île Sandy-Hook dans l'état du New-Jersey, il avait vu un individu portant le costume des détenus du pénitencier de Sing-Sing, se jeter à la nage et se diriger vers la terre ferme. Le nageur ayant aperçu un gardien sur la rive changea de direction, mais le gardien avait reconnu le prisonnier. Aussitôt il sauta dans une chaloupe et se mit à sa poursuite. Alors commença sur la rivière une chasse à l'homme. Le prisonnier luttant pour sa liberté nageait avec une rapidité étonnante ; le constable dans l'espoir d'une récompense faisait tous ses efforts pour s'emparer de l'évadé. Le forçat commençait à perdre ses forces, et le gardien l'atteignait, mais au moment où il allait le saisir par ses vêtements, une balle lancée par un homme qui doublait la pointe de Sandy Hook, en canot, le coucha dans son embarcation et en même temps l'inconnu, qui montait le canot, saisit le détenu, à bout de forces, le hissa dans son esquif et fit force de rames vers un formidable quatre-mâts qui se balançait au large.

Le détenu déclara qu'il avait fait une tentative désespérée pour s'évader de Sing-Sing où il était enfermé pour la vie et raconta ainsi ses aventures.

Il s'appelait John O'Connors. Commis dans une banque de la rue Wall à New-York, il nourrissait depuis longtemps l'idée de vi-

der la caisse et de lever le pied. Un jour, se trouvant seul avec un autre employé dans la banque, il ouvrit le coffre-fort et mit des valeurs dans ses poches. Sur le point de s'élancer dans la rue son compagnon eut connaissance du vol et se précipita pour arrêter le voleur. Ce dernier sortant un pistolet lui fit sauter la cervelle. On accourut au bruit de la détonation et O'Connors, trouvé un pistolet encore fumant à la main, et des valeurs sur lui, fut arrêté. Sa victime fut relevée agonisant. On fit le procès de l'employé meurtrier, qui fut condamné à mort. Mais ayant fait casser le premier jugement, il fut condamné à aller terminer sa vie à Sing-Sing.

Il y était depuis deux ans quand il fut délivré par Buscapié, alias de Topez. Depuis ce jour John O'Connors devint Jos Matson et vécut sur le navire de son sauveur le Solitaire menant la vie de pirate.

Le petit homme maigre avait rencontré dans O'Connors un homme de taille à seconder ses hardis projets.

Maintenant que nous connaissons l'histoire de ce nouveau personnage, retournons dans la chambre du no 38 rue Sanguinet. Nous apprendrons plus tard celle de Buscapié.

Le petit homme avait prononcé ses dernières phrases dans un état voisin de la colère.

— Capitaine, répondit Jos Matson d'un air résolu après avoir réfléchi, après s'être passé la main dans les cheveux, je m'embarquerai sur le Marie-Céleste et quelques soient les circonstances, vous aurez la femme qui est à bord.

— Brave Jos, tu n'es pas ingrat.

— Mais je n'ai pas de vieux habits, capitaine Buscapié.

— J'ai pensé à tout. Tu en auras. Un vieux Juif qui tient magasin sur la rue Craig, en a d'aussi vieux que lui.

Et le petit homme sourit :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, continua-t-il, je vais courir chez le Juif et nous ferons les conventions à mon retour.

Montréal de 1842 comptait parmi ses marchants de bric-à-brac Isaac Aronberg, juif des plus rabougris, établi sur la rue Craig, à l'endroit où s'élève maintenant le Drill-Hall.

Aronberg achetait et vendait des articles de deuxième main et même de troisième.

Il était assis à la porte de son magasin quand il vit un homme y entrer sans dire un mot.

Le juif le suivit à l'intérieur.

— Mon cher ami, fit-il en s'inclinant devant le nouveau venu, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

Le nouveau venu ne répondit pas. Il examinait les habits accrochés à la cloison. Le propriétaire regardait cet homme vêtu avec élégance, avec recherche même et se disait qu'il n'avait pas affaire à un client ordinaire mais peut-être à un agent de police.

Buscapié venait de décrocher une paire de pantalon brun d'apparence pauvre, un habit noir dont le dos était rougi par une trop longue exposition au soleil et une chemise de flanelle grise.

— Combien ces trois morceaux ? demanda-t-il.

— Bien bon marché, mon ami, mais est-ce pour vous-même ?

— Cela ne fait rien à la chose. Répondez donc à ma question.

— Si c'était pour vous-même, je vous en montrerais d'autres plus beaux.

— Ceux-ci font, le prix s'il vous plaît.

Le juif calcula :

— C'est huit piastres pour vous, monsieur, répondit-il.

— Je ne demande pas le prix du magasin, répondit Buscapié en jetant les trois articles sur le comptoir.

Le juif ne comprit pas.

— Ce n'est pas trop cher, continua-t-il. Ailleurs vous n'aurez pas cela à moins de dix piastres.

— Moi je n'en donnerais pas sept.

— Tenez, je vous laisserai le tout pour six piastres et demie.

— Je le prendrai à cinq et demie.

— Ah ! mon ami, je ne suis pas en peine de trouver neuf piastres pour les trois morceaux.

— Trouvez-les alors, répondit le petit homme en se dirigeant vers la porte.

Il fallait y aller doucement ou c'était le client qui s'en allait doucement.

— Voyons, reprit Aronberg, puisque vous trouvez cela trop cher, nous pouvons nous arranger… Je crois que vous ne connaissez pas le prix de ces marchandises… Songez que ce pantalon est pure laine, et cet habit bien cousu, il a une bonne doublure sans parler qu'il est en tweed écossais. Et cette chemise, je trouverai bien deux piastres pour…

— Tant mieux pour vous. Moi je ne payerai pas ce prix.

— Tenez, voulez-vous le lot à six piastres ?

— À ce prix enveloppez-le moi.

Le juif ramassa derrière le comptoir un papier sale et dit en enveloppant les trois morceaux :

— J'y perd beaucoup, mon cher ami, mais il faut écouler le stock, l'argent est si rare. Tenez, voici, sept piastres que nous avons dit, n'est-ce pas ?

— J'avais compris six et je prenais les effets à ce prix.

— Alors c'est bien, six, six.

L'acheteur plongea la main dans sa poche dont il retira une poignée d'écus. Les yeux du juif brillèrent. Il tendit sa main crochue et reçut douze écus bien comptés.

Cinq minutes après, Buscapié était de retour dans la chambre du no 38 rue Sanguinet, et faisait des conventions avec Jos Matson.

— Comprends-moi, lui disait-il entre deux tons : quelques soient les circonstances, il me faut cette femme qui est à bord du Marie-Céleste… Je pourrais faire comme je fais ordinairement,

fondre sur le navire, massacrer l'équipage et m'emparer de la femme… Mais non, le Marie-Céleste voyage sous le pavillon américain… Cette nation est à bout de mes tours d'audace… Cependant n'épargne rien… Adresse-toi de préférence aux gens non mariés – que rien n'attire vers le pays – leur représentant l'avenir aventureux, plein de plaisir qui les attend… dès que tu auras deux ou trois hommes pour toi, cela suffira… Cette fiole et cette poudre feront le reste : ce sont des narcotiques puissants qui plongent dans un profond sommeil celui qui les respire quelques secondes… Il faut que les marins du Marie-Céleste – ceux que tu n'auras pu gagner – n'aient pas connaissance de ce qui se passera à bord… En un mot il ne faut laisser aucune trace de notre passage sur le Marie-Céleste… autrement c'en est fait de nous…

Le petit homme tendit à son compagnon une petite fiole soigneusement cachetée et contenant un liquide incolore. De plus il lui remit un paquet pouvant contenir trois onces d'une poudre blanche.

Puis, il continua toujours sur le même ton :

— Ne tue qu'en dernier ressort mais tue s'il le faut : je te guetterai avec le Solitaire… J'attirerai l'attention du Marie-Céleste par des signaux de détresse et il viendra de lui-même se jeter dans nos filets… Nous enlèverons la femme et nous laisserons le navire continuer sa marche… Et un bon matin les matelots qui n'auront pas voulu t'écouter, s'éveilleront d'un long sommeil sans savoir ce qui s'est passé… Quant à toi, Jos, je me suis aperçu que tu voulais supplanter mon second, tu as là une belle occasion… Ainsi, n'oublie pas ce que je viens de te dire… Patience ; tu ne porteras pas longtemps ces vieux habits…

Jos Matson examinait les habits en faisant une grimace de dégoût. Il lui répugnait de changer son costume fashionable contre celui d'un struggle for life.

Cependant c'était difficile contrarier le petit homme maigre. Il nourrissait ses plans avant d'en faire part. Et lorsqu'il en faisait part, c'est qu'ils étaient praticables. Parfois ils offraient des difficultés, demandaient de l'énergie, de l'audace, mais ils pouvaient toujours s'exécuter.

L'ancien détenu de Sing-Sing n'était pas homme à reculer devant les difficultés ni devant l'audace que demandait le plan proposé par Buscapié.

Il en avait bien fait des coups, il était sorti de bien des impasses ; il avait joué d'audace bien des fois depuis sa tentative de vol à New-York. De nouveau il allait se lancer dans une entreprise qui n'était pas la moins hasardée ni la plus facile. Il ne parlait pas mais pensait. Il dit seulement en changeant d'habits.

— Capitaine, je ne demande qu'une chose, si je survis à cette entreprise hasardée, si je retourne sur le Solitaire rappelez-vous que j'aurai risqué pour vous ma liberté, ma vie…

— J'ai risqué ma vie pour toi, Matson, tu t'en es souvenu, tu risques ta liberté pour moi, je m'en souviendrai… La prochaine fois que je te serrerai la main je la serrerai au second du Solitaire.

Alors Jos Matson rabattit son chapeau sur ses yeux, sortit de la maison sans être remarqué, descendit la rue Sanguinet jusqu'à la rue Craig en marchant le long des maisons, traversa le Champ-de-Mars, descendit la Place Jacques Cartier et arriva au quai Bonsecours.

Jos vit, comme son maître le lui avait dit, qu'on mettait la dernière main au chargement du Marie-Céleste.

S'étant approché des travaillants, il demanda à voir le capitaine. Un matelot l'introduisit à bord et le conduisit à une cabine.

— Vous êtes le capitaine ? fit Matson en se décoiffant devant un homme qui écrivait sur une petite table.

— Oui, répondit l'interrogé, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je viens vous demander de m'engager pour le temps de la traversée… Ma famille habite Barcelone. J'ai quitté le pays il y a six mois pour venir tenter fortune en Amérique… Mais aujourd'hui je suis plus pauvre qu'au moment de mon départ… Je suis obligé de mendier mon passage…

— Ce n'est pas en Espagne que nous allons, répondit le capitaine en regardant cet homme ; d'ailleurs les règlements de la compagnie défendent de prendre des passagers, à moins d'une autorisation spéciale.

Jos Matson répondit en retournant le bord de son chapeau :

— Vous n'allez pas en Espagne, mais rendu en Italie il me sera facile de gagner le pays… Je ne demande pas à m'embarquer comme passager ; je connais le métier et je vous aiderai comme matelot… Un homme de plus ne nuit pas…

Le capitaine qui continuait d'écrire reprit :

— Nous n'avons besoin de personne, mon ami. Cela ne se fait jamais sur le Marie-Céleste.

— Mais, capitaine, je n'ai que cette occasion de regagner mon pays, de revoir ma famille. C'est une charité que je vous demande au nom de Dieu et au nom de ce qui vous est le plus cher après lui…

À ces mots le capitaine du Marie-Céleste, le proscrit de 37, veut faire un acte de charité, et il ne veut pas refuser cet homme qui demande au nom de Dieu et au nom de ce que lui, Paul Turcotte, a de plus cher après Dieu. Il connaît trop ce que c'est que d'être séparé des siens.

Il se leva pour aller échanger quelques mots avec son second puis il revint en demandant à l'ancien forçat :

— Quel est votre nom ?

— Riberda, Petro.

— Et vous voulez faire la traversée ?

— Oui : je vous assure que je vous aiderai.

— C'est bien ; vous ferez partie de l'équipage jusqu'à Gênes… En attendant le souper allez aider au chargement… Vous avez votre bagage avec vous ?…

— C'est tout ce que je possède, répondit Matson en montrant ses vêtements… J'ai vendu tout ce que je possédais pour m'acheter de quoi manger.

Le lendemain matin à cinq heures le Marie-Céleste levait l'ancre après avoir rempli les formalités d'usage. Et comme un bon vent gonflait ses voiles, il disparaissait bientôt dans les détours du Saint-Laurent.

Le détective Michaud avait employé l'après-midi du jour précédent à chercher l'habile filou qui avait pillé le coffre-fort de l'Albion et le gousset de monsieur McLean.

Il avait fait surveiller les gares et les vaisseaux des lignes régulières en partance. Il avait mis sur la route les plus fins limiers, et le soir après avoir arrêté trois innocents, après avoir visité les lieux suspectes ; après avoir télégraphié dans vingt-deux villes et villages, et interrogé cinquante cochers de place, après être retourné quatre fois à la Banque de Montréal et après avoir questionné tous les employés depuis le caissier jusqu'au balayeur, il était revenu aux quartiers généraux de la police en disant au chef Hood.

— Il n'y a que le diable pour arrêter ce voleur !

Le chef de police tenait alors un papier à la main.

— Prenez courage, dit-il au détective, le Louisianais que vous avez soupçonné à l'Albion se nommait ?…

— Carvalho de Topez.

— Alors écoutez le télégramme que je reçois à l'instant de Pittsburg, état de Pennsylvanie.

« Pittsburg 1 heure p. m. 13 mai 1842.

« Arrêtez un individu qui voyage sous le nom de Carvalho de Topez. Son signalement est comme suit : Entre vingt-cinq et trente cinq ans ; taille : cinq pieds et demi, maigre, figure osseuse, teint bronzé, pommettes des joues très saillantes, yeux bleus, cheveux châtains, petite moustache, est habillé ordinairement en bleu marin, porte chapeau panama. Est français d'ori-

gine, a une voix gutturale, un parler bref. Articule bien ; parle français et anglais mais en mêlant des mots espagnols. Fume beaucoup. On ne sait pas son vrai nom, s'appelait ici Lorge. Plusieurs pensent que c'est Buscapié, le pirate.

« Est accompagné de son complice. Signalement : Entre cinquante et cinquante-cinq ans ; plus grand que l'autre, figure rougie, cheveux noirs. Américain de naissance, ne parle pas français, mais anglais et espagnol. »

« Lorge a assassiné et volé – dans la nuit du 2 au 3 courant – de complice avec l'Américain qui l'accompagne Carvalho de Topez millionnaire Louisianais, se rendant à New-York avec $3800 sur lui. On les croit à Montréal. Peuvent être trouvés dans quelque hôtel tranquille ou dans une maison de pension fashionable. Récompense $1000 pour l'arrestation de chacun d'eux. Toute information sera payée raisonnablement. Pennsylvania Detective Agency, Pittsburg, Penn. »

À la lecture de cette dépêche M. Michaud bondit sur son siège et dit au chef de police :

— Je m'en doutais ; ces deux individus ont encore agi ensemble ce matin. Donnez-moi vite trois hommes vigoureux et s'il n'est pas trop tard je vous amènerai ces deux coquins vivants ou morts.

Michaud sauta en voiture avec trois policiers.

Il était sept heures et demie du soir. L'angélus sonnait dans toutes les églises. Les journaux venaient de sortir et consacraient la quatrième page aux audacieux et inexplicables vols dont Mont-

réal avait été le théâtre. On parlait surtout de l'adresse incroyable des opérateurs.

À neuf heures le détective Michaud apprenait d'un cocher de la rue Saint-Paul que vers midi un individu, répondant au signalement donné, l'avait engagé pour une course dans le bas de la rue Sanguinet.

Aussitôt le limier se rend à la maison indiquée. Il descend de voiture et entre suivi de deux constables. Là une femme lui dit que les deux pensionnaires sont partis – l'un sans qu'elle en ait eu connaissance, l'autre, le petit homme maigre, depuis trois quarts d'heure environ – qu'ils avaient payé et laissé une petite valise dans la chambre.

Le détective monte en haut. Il ne trouve rien, si ce n'est une perruque entortillée dans des habits de toile.

Il se sent plus proche des voleurs, court à la gare du Grand-Tronc, toujours accompagné de ses policiers.

Après avoir interrogé les gardiens, il acquiert la certitude que le petit homme maigre a pris passage à bord de l'express de Boston, partie depuis trente-cinq minutes. Alors il lance à toutes les stations la dépêche suivante :

« À bord de l'express de Boston, petit homme maigre : yeux bleus, pommettes des joues saillantes ; veste blanche, habit de velours noir ; pantalon gris bleu, arrêtez-le sans faute. $1500 de récompense. »

Et on lui répond sur toute la ligne :

« Personne à bord n'a ce signalement. »

Chapitre 22 Le roi des pirates

Buscapié ! ce nom est une légende pour les habitants des côtes de la Caroline, de la Georgie, de la Floride, du Venezuela et de plusieurs îles des Antilles. Aujourd'hui même que celui qui le portait est disparu de ce monde, on n'a qu'à le prononcer pour rappeler des scènes de piraterie effrayantes, dont les côtes nommées ont été le théâtre de 1840 à 1845.

À cette époque un pirate redoutable, du nom de Buscapié, sans prédécesseurs dignes de lui être comparés, hantait l'Atlantique. La ruine des marchands, la terreur des voyageurs, le désespoir de la gendarmerie maritime, cet écumeur de mer, poursuivi, traqué comme une bête fauve, bravait aujourd'hui les autorités à force ouverte pour les déjouer demain par des ruses dont il était difficile de triompher.

Aussi avait-on mis à prix la tête de Buscapié et la coque de son navire le Solitaire.

Voici l'histoire de ce fameux pirate telle qu'on la raconte.

Vers la fin de mai 1840, le trois-mâts le Franc-Breton, ayant à son bord quarante-deux matelots sous les ordres du capitaine Helpin, et portant le pavillon français, laissa Saint-Malo pour les mers du Sud avec une mission du gouvernement français, d'étudier différentes colonies peu connues jusqu'alors. Le navire devait d'abord mouiller aux îles Saint-Pierre et Miquelon et à la Martinique, puis, doublant le Cap Horn, se rendre aux îles Mar-

quises, à la Nouvelle-Calédonie, et de là en France faire son rapport.

Outre le lieutenant de la Haye, assistant ministre des affaires étrangères, il y avait à bord : MM. Limbreux, de Paris, Chambert, de Brest, et Nisbet de Marseille, riches négociants qui allaient aux colonies dans l'intérêt de leur commerce.

La traversée de l'Atlantique fut heureuse, mais à peine le Franc-Breton était-il sorti du port de la Grande-Miquelon qu'une violente tempête s'éleva, balaya le pont emportant à la mer cinq matelots.

On arrêta à Halifax pour réparer les avaries et engager cinq nouveaux matelots. L'un de ces derniers se donna le nom de Pierre Mallette. Arrivé à Halifax à bord d'un navire venant de Montréal, il désirait continuer son voyage jusque dans les pays lointains. Il fut donc engagé avec quatre autres, et le Franc-Breton continua vers le sud.

Déjà il était rendu aux trois quarts de son voyage quand une mutinerie s'éleva. Yves Theuriet, ancien gabier du Havre, gars de mauvaise réputation mais populaire parmi ses compagnons, vexé par quelques paroles dures du capitaine, excita en un clin d'œil l'équipage à la révolte. Pierre Mallette avait secondé Theuriet dans ses projets et tous deux étaient l'âme de la mutinerie.

Une après-midi, les mutins saisirent dans le faux pont le capitaine Helpin, le lieutenant de la Haye, les trois négociants, les officiers et neuf matelots restés fidèles au devoir, les garrottèrent tous et les mirent dans une chaloupe qu'ils lancèrent à la mer. On était alors dans le Pacifique à la hauteur du Chili.

La dissension ne tarda pas à éclater parmi les mutins devenus maîtres du Franc-Breton, les uns reconnaissant comme chef Mallette, les autres – les mutins nombreux – Theuriet. Mais celui-ci, un jour qu'il était au fond de la cale, reçut, par accident, sans doute, un cabestan sur les reins. On le releva mort et Mallette fut reconnu comme capitaine, sur le cadavre de Theuriet qu'on jeta à la mer.

Cette mutinerie audacieuse et la fin tragique d'un si grand nombre de braves officiers eut un grand retentissement dans tous les pays et en France surtout.

Durant un an on n'entendit plus parler du Franc-Breton et on était sous l'impression que le vaisseau, mal manœuvré, avait fait naufrage sur un de ces récifs si communs dans les mers du Sud aux environs des îles de la Polynésie, lorsque le 8 août 1841 le Shanectady de la malle des États-Unis, faisant le trajet de la Havane à New-York, fut assailli par un corsaire qui commençait à faire du bruit.

Le capitaine Swift du Shanectady reconnut en ce corsaire le Franc Breton qui avait accosté à New-York un an auparavant. Swift lui-même sur une invitation du capitaine Helpin s'était rendu à bord du vaisseau français, trinquer à la santé de la France. Maintenant était écrit en avant en grosses lettres blanches le mot lugubre : Solitaire. Et on appelait le commandant : Buscapié.

C'était l'ancien Pierre Mallette. À son manque de connaissances maritimes suppléaient l'énergie et l'audace. Et aujourd'hui il avait un tel ascendant sur ses compagnons de crime, que d'un geste, d'un regard, il les fascinait et leur faisait exécuter ses ordres.

Néanmoins on l'estimait, on l'aimait, ce jeune homme dont on avait été témoin de l'avènement, avec sa fermeté de caractère, avec son intrépidité dans les actes, poussée parfois jusqu'à la témérité, avec son parfait sang-froid.

À cinq milles des côtes du Maryland se trouve une petite île que les géographes omettent mais que les habitants du pays ont baptisée du nom de Jones. Elle semble avoir pris naissance à la suite d'un affreux cataclysme qui l'a séparée du continent pour la lancer au large où elle lui tourne le dos comme un enfant rancuneux.

C'est bien l'air qu'elle a avec sa forme de demi-circonférence dont les deux extrémités regardent la mer. Ses côtes sont taillées à pic, de sorte qu'un navire de gros tonnage s'en approche facilement sans être aperçu des gens de la terre ferme.

L'île Jones est fournie de la plus luxuriante végétation. Les peupliers, les trembles, les cèdres entrelacent leurs branches dans une amitié fraternelle, et rivalisent pour élancer vers les nues leurs cimes altières.

Elle fut pendant longtemps un repaire de pirates. Située sur le passage des vaisseaux du Sud qui se rendent à New-York, on s'y cachait pour fondre subitement sur eux et faire l'abordage, tandis qu'à terre on n'avait connaissance de rien.

La journée où les deux vols audacieux se commettaient à Montréal, un navire était ancré dans la baie de l'île Jones. C'était le Solitaire. Le capitaine était absent depuis une semaine. Parti avec son caissier Jos Matson pour un voyage de deux jours à Washington, il n'était pas revenu et aucune nouvelle le touchant n'était parvenue à bord.

Le soin du navire était resté à Hermienk, un fier second, gaillard résolu, ancien charpentier de navire qui avait échangé la hache d'équarrissage contre celle de l'abordage.

— Si l'un de nos hommes n'est pas revenu après-demain, dit-il aux pirates, nous irons à Washington, humer l'air…

Là-dessus les pirates descendirent dans leurs cadres pour la nuit.

C'était un curieux vaisseau que le Solitaire. Construit pour être une frégate et non un corsaire, il avait la solidité du premier sans la vitesse du second. Aussi Buscapié avait-il cru nécessaire de lui ajouter un quatrième mât, ce qui lui donnait un air cocasse.

Ses proportions étaient colossales : deux cents pieds de la poupe à la proue, et quarante dans son extrême largeur. Il avait quatre étages et deux ponts : le grand mât mesurait soixante pieds de hauteur et à sa base il fallait trois hommes se tenant par la main pour lui faire une ceinture.

La cabine du capitaine Helpin était devenue celle de Buscapié. Au lieu d'étendards français, de tableaux historiques représentant des combats navals, de permis de naviguer, de brevets de capitaine qui la tapissaient autrefois, c'était maintenant des drapeaux noirs avec des têtes de morts et des tibias, des tableaux représentant des orgies où il y avait des femmes dévergondées, des coutelas, des revolvers chargés et des haches d'abordage.

Avant la fin des deux jours accordés par Hermienk, Buscapié arriva sur le navire. Son accoutrement était celui d'un prêtre américain.

À son arrivée sur le Solitaire, une cinquantaine d'individus à mine rébarbative, et dont on n'eut jamais soupçonné la présence à bord, débordèrent sur le pont par toutes les issues et serrèrent la main au capitaine.

L'un d'entre eux lui dit :

— Il me semblait, capitaine, que vous étiez parti pour deux jours seulement.

— Avez-vous été contrarié ? demanda un autre.

— Et Matson ? fit un troisième.

— En effet, j'étais parti pour deux jours seulement, répondit le chef pirate, mais il est survenu un incident qui a changé l'itinéraire de mon retour, et qui m'a séparé de Jos… Tenez, écoutez, que je vous raconte cela.

Et il raconta comment il avait rencontré à Washington le Louisianais Carvalho de Topez ; comment il l'avait poignardé jusqu'à la mort, en dehors de la ville pour lui enlever son argent ; comment il avait été reconnu comme étant Buscapié ; comment on avait surveiller les routes conduisant à la mer ; comment, suivi de près, il s'était sauvé en Canada avec son compagnon et ce qu'il avait fait à Montréal ; pourquoi Matson n'était pas revenu avec lui ; comment il avait résolu d'enlever la femme à bord du Marie-Céleste, qui était, selon la probabilité celle qu'il aimait tant.

Puis il termina en disant :

— Or çà les gars, nous mettrons à la voile après dîner pour aller guetter le Brig à sa sortie du golfe Saint-Laurent… Il y a

quinze jours que vous flânez, et vous aurez encore du bon temps jusqu'à l'attaque… Mais je vous le dis et vous le répéterai, il ne s'agit pas de faire du massacre, mais de l'ouvrage propre… Sans cela j'eus ramené Jos avec moi…

— Oui, oui, répondirent les matelots, nous nous en souviendrons !

Pendant ce temps-là Watson alias Riberdo accomplissait sa mission sur le Marie-Céleste, qui consistait à corrompre l'équipage composé de cinq jeunes Canadiens-Français des environs de Québec, de deux Danois, d'un Norvégien et d'un Allemand.

Les Canadiens-Français étaient très attachés à Paul Turcotte, surtout depuis qu'il leur avait raconté dans le port de Saint-Jean de Terre-Neuve ses aventures de 37-38. Ils appartenaient à des familles pauvres mais honnêtes.

Matson vit qu'il serait difficile de semer la discorde parmi eux. Quant aux matelots étrangers, ils appartenaient à cette classe de vagabonds qui n'ont ni patrie ni famille, qui font tous les métiers, qui s'engagent sur un navire si l'on veut les engager, sans souci du pavillon sous lequel ils voguent ; braves gens du reste mais sans religion et sans morale.

Ce fut l'opinion que Matson eut de ses compagnons. Peu d'espoir du côté des Canadiens-Français, si ce n'est dans le narcotique : quant aux étrangers, avec des promesses et de l'argent on en viendrait à bout.

À bord on était satisfait de la conduite du nouveau compagnon, et le capitaine disait que c'était un bon matelot.

Le soir du cinquième jour après le départ de Montréal, le Marie-Céleste perdait de vue les côtes de Terre-Neuve. L'équipage était resté sur le pont à regarder les lumières des phares qui disparaissaient les unes après les autres comme des cierges qu'un enfant de chœur éteint après le salut du soir.

Auger appuyé sur le bastingage chantait d'une voix plaintive et harmonieuse les couplets suivants que le vent emportait à une grande distance :

— Chère Virginie, les larmes aux yeux,

Je viens te faire mes adieux ;

Je vais partir pour l'Amérique

Déjà c'est le soleil couchant, voilà mon brick,

La voile est mise au vent.

Elle disait ! Beau matelot,

Toi qui navigue sur les eaux,

Il arrivera un naufrage,

Qui fera périr ton équipage ;

Et moi qui reste ici maintenant,

Je vivrai seule, sans amant.

— Chère Virginie, ne crains donc rien ;

Je suis le premier marin,

Ah ! je connais le pilotage,

Je suis sûr de mon vaisseau.

Il n'arrivera aucun naufrage,

Quand je serai sur les eaux.

Ces chansons-là si canadiennes impressionnaient vivement le capitaine Turcotte qui les avait chantées lui-même ou entendu chanter autrefois à Saint-Denis.

— Tu chantes bien, dit-il à Auger, et c'est comme cela qu'on les chante là-bas.

Le capitaine était ému par l'obsession d'un souvenir datant de 37-38.

Puis tout-à-coup il dit à Longpré, un autre de ses matelots :

— Et toi, raconte-nous donc une de tes histoires de revenant, nous allons nous croire en plein Bas-Canada.

Longpré était un ancien trappeur qui avait parcouru les forêts canadiennes à la poursuite du caribou et navigué dans le golfe, en pêchant la morue.

Il donnait une couleur locale pleine d'intérêt à ses récits effrayants, où les revenants, les loups-garous et les feux-follets ne jouaient pas le moindre rôle.

Il se rendait volontiers aux demandes de l'équipage, et à la fin de ses narrations il était invariablement entouré par tous les matelots.

Longpré s'assit donc sur le banc de quart et, ayant allumé sa pipe, il s'exprima en ces termes :

Chapitre 23 Une histoire de revenant !

Il y a de cela quinze ans mais c'était tout comme ce soir, excepté que nous étions à deux cents lieues en bas de Québec. L'étoile polaire brillait du côté de Natasquan, et là-bas la petite Ourse était à son poste. Le vent soufflait aussi, moins fort que ce soir, plus froid cependant, car nous étions à la Sainte-Catherine et l'automne était dur…

Nous remontions à Tadoussac à bord du Découvreur – un brick de 160 tonneaux qui a péri corps et bien, l'année dernière sur le Rocher Percé, – de retour de la pêche au hareng sur le banc de la Grande Miquelon. Ayant vendu la cargaison à un commerçant américain nous n'avions gardé à bord que deux barils, juste de quoi manger en remontant.

Notre capitaine s'appelait Jean Thibault, un Canadien-Français, mais une espèce de brute, ne craignant ni Dieu, ni diable, qui avait parcouru toutes les parties du monde et qui était venu échouer capitaine du Découvreur.

Il ne voulait pas s'embarrasser d'une femme, pour mieux faire la cour aux jolies filles de la côte, quand le vent faisait défaut.

Il profitait de ces circonstances pour bambocher. Règle générale, on le ramenait à la grève à l'état de masse inerte. On l'embarquait à bord avec les sacs de fleur et on le jetait dans sa cabine où il se dégrisait comme il pouvait.

D'un autre côté Thibault était brave, très brave, téméraire même… À ce compte il faisait l'affaire des armateurs, parce qu'il trouvait toujours moyen de faire la plus belle pêche, de la vendre chère, de descendre le premier à son poste et d'en partir le dernier.

Aussi, lorsque le printemps, on voyait Thibault sortir de l'anse de Tadoussac, on disait : « La navigation est ouverte », et quand on le voyait revenir l'automne, on pouvait dire sans crainte de se tromper : « La navigation est fermée. » Aucun navire ne laissait les quartiers d'hiver avant le sien, aucun n'y entrait après.

Le second du Découvreur n'était pas peureux non plus, mais il ne valait guère mieux que son capitaine : un sans religion lui aussi qui riait de l'église et de ses saints et qui avait la manie de blasphémer. Dans les ports du bas du fleuve, on l'avait surnommé le sacreur.

Les autres hommes de l'équipage – il y en avait sept – étaient de bons catholiques et ils n'en étaient pas plus mauvais matelots.

Moi, j'étais mousse et on me traitait en conséquence… Y avait-il un perroquet difficile à arranger ?… Voulait-on jouer une farce ?… On appelait Longpré, on jouait la farce au dépens de Longpré. Longpré c'était moi.

J'étais habitué et n'en faisais plus de cas…

Donc, dans la soirée de la Ste-Catherine, il y a quinze ans, le Découvreur était à deux cents lieues en bas de Québec ; Thibault se promenait sur le pont en lorgnant l'horizon, il dit de sa voix sèche :

— Mes vieux, il va geler cette nuit… Demain nous serons pris dans les glaces, obligés d'aller chasser l'ours sur la côte, puisque ce matin, nous avons ouvert le dernier baril de hareng…

Les prévisions du capitaine se réalisèrent.

Le lendemain un champ de glace immense entourait le navire.

Au nord, la côte se dessinait aride et déserte au point qu'il eut fallu faire vingt lieues avant de rencontrer la première habitation ; au sud, un mille de glace et quatre-vingt dix de golfe… Nous étions cantonnés pour l'hiver !

Thibault ne prit pas la chose du bon côté.

— C'est choquant, fit-il, passer l'hiver ici !

Et je l'entendis grommeler en se retournant.

— Vis-à-vis cette côte encore… le diable s'en mêle…

Je remarquai ces paroles passées inaperçues aux autres.

Thibault eut beau faire, il eut beau hisser toutes les voiles, depuis le foc du beaupré jusqu'au hunier d'artimon, le navire ne bougea pas d'un pouce.

Il fallut aller explorer la côte. Naturellement ce fut le mousse qu'on choisit pour cet ouvrage qui n'avait d'attrait pour personne.

M'étant donc rendu à terre pour examiner les lieux, je montai sur une colline et rien ne me parut habité. Nous étions bien dans le pays de la solitude !

Lorsque je laissai la côte pour retourner au navire, il faisait brun, cependant, je reconnus mon chemin, en me guidant sur une lumière placée dans le grand mât, au cas où un vaisseau passerait au large – mais cette précaution fut inutile, le Découvreur était le dernier qui remontait le fleuve.

En arrivant à bord j'aperçus un étranger dans la cabine du capitaine. Pourtant les neuf marins du Découvreur étaient bien les seuls être vivants dans ces parages.

Cet étranger était un colosse et il avait l'air abattu ; son costume était celui d'un chef sauvage. Il cachait sa figure dans ses mains, ou, pour parler franchement, je ne la voyais pas.

La présence de cet homme à bord, seul dans la cabine du capitaine, me surprit, et il me vint à l'idée d'aller lui demander comment il se trouvait là. Cependant je continuai dans la cambuse, où se tenait ordinairement l'équipage.

On m'accueillit par des interrogations sur la côte auxquelles je ne répondis pas immédiatement. Je demandai au capitaine :

— Quel est donc cet homme qui est dans votre cabine ?

— Quelqu'un dans ma cabine ? répondit-il en levant la tête.

— Oui, capitaine, un homme dans votre cabine…

— Eh ! nous sommes tous ici, mon jeune… regarde donc, tu rêves…

— Pierre, viens avec moi, nous verrons si je rêve, fis-je, un peu vexé, et je sortis suivi de Pierre Hamel et du capitaine.

J'en fus pour ma courte honte. Il n'y avait plus personne dans la cabine. Thibault avait la clef sur lui et rien n'était dérangé.

Il me prit par le bras et dit en me secouant :

— Allons, Longpré, réveille-toi, l'air de la côte t'a endormi.

Je répondis en donnant du poing sur la table, comme un matelot de trente ans.

— Je vous jure, capitaine Thibault, que nous sommes dix à bord !...

— Es-tu sérieux ?

— À moins que vous ne m'ayez joué un tour, aussi vrai que vous êtes là, il y avait sur cette chaise, il n'y a pas une minute, un sauvage. – Et j'ajoutai – que le diable m'emporte s'il avait une tête...

— Que dis-tu ?... un sauvage sans tête !.. exclama Thibault.

En même temps il jeta un coup d'œil sur une petite boîte en cuir, d'un pied cube, placée dans un coin de la cabine.

Cette boîte, nous n'avions jamais pu savoir ce qu'elle contenait, jamais elle n'avait été ouverte en notre présence. Elle était pesante et contenait autre chose qu'un chapeau, quoiqu'elle eut la forme d'une boîte à chapeau.

Une avant-midi que je l'époussetais, le capitaine m'avait dit :

— Tiens, tu ferais mieux de ne pas toucher à cela..

Nous nous étions souvent demandé ce qu'elle pouvait bien contenir. Mais Thibault la fermait toujours à clef et portait la clef

sur lui.

Pourquoi venait-il de la regarder aux mots un sauvage sans tête ? Que pouvait-elle donc contenir ?

Un soir que nous veillions dans la cambuse, Thibault nous dit :

— Or çà, mes gars, il n'y a pas moyen de passer l'hiver ainsi… Cinq longs mois s'écouleront avant la débâcle, et nous sommes sans nourriture… Les ours ne viennent pas sur la côte et si nous n'allons pas les chercher chez eux, nous mourrons de faim avant Noël… Comme je vous l'ai dit, je connais le pays ; à vingt lieues d'ici est Natasquan, où la Compagnie de la Baie d'Hudson à un poste où l'on fait la chasse… Là on est sûr de trouver sinon du monde, de l'ours du moins… Si vous voulez dire comme moi, nous y irons, vingt lieues, on fait cela en quatre jours… Vaut mieux commencer à se remuer avant d'avoir avalé la dernière bouchée…

Les matelots répondirent successivement qu'en effet il valait mieux aller chercher de la nourriture, fût-ce à vingt lieues plutôt que de rester à bord à mourir de faim.

Alors le capitaine regardant le second :

— Toi, Bérubé, tu garderas avec le mousse, n'est-ce pas ? lui dit-il.

À ces paroles, un frisson me passa sur le corps… Moi rester seul avec cet homme, j'eus autant aimé rester avec le diable.

— Cela te donnera du nerf, me dit Thibault, et au printemps tu seras un homme…

Je ne voulus rien dire ; après tout Bérubé ne mangeait pas le monde. Quant au sauvage que j'avais vu dans la cabine je n'y pensais plus, étant sous l'impression qu'on avait voulu m'effrayer.

Le lendemain se passa à faire les préparatifs du voyage.

On ne part pas pour faire vingt lieues en hiver et dans un pays inhabité, sans prendre beaucoup de précautions.

Il fallut remettre en ordre une vieille tente ensevelie dans la cale depuis le milieu de l'été, nettoyer les fusils, dérouiller les grands couteaux et séparer les provisions. Chaque matelot fit un paquet qu'il mit sur son dos et dans lequel il y avait une couverte pour se couvrir la nuit, ainsi que plusieurs autres choses. En outre l'expédition emporta une boussole, des vivres pour une semaine, et de la poudre et des balles en quantité suffisante. Puis le matin du 10 décembre 1827, elle se mit en route pour Natasquan, comptant y arriver en quatre jours.

Je restais seul avec Bérubé. Tous deux nous regardâmes aller l'équipage aussi loin que possible sans prononcer une parole.

Quand il fut disparu, nous rentrâmes dans la cambuse. Bérubé s'assit sur un banc, moi vis-à-vis lui.

— Je ne sais combien d'ours ils vont remporter, fis-je.

— Sais pas, répondit-il sèchement.

Comme il voyait que je ne le laissais pas de loin, il dit avec un épouvantable juron qui ébranla le brick :

— Si tu ne t'ôtes pas de dessus mes talons, mon c… de mousse, je te fend la tête sur la glace !

Je devinai son intention : la petite boîte de cuir le taquinait, et je le gênais en ne le laissant pas seul car il voulait l'ouvrir.

Un soir qu'il bâillait dans la cabine de Thibault, je lui dis pour me rendre agréable.

— Tenez, je gagerais que cette boîte-là vous taquine vous aussi.

Il esquissa un sourire.

— Sais-tu ce qu'il y a dedans ? demanda-t-il.

— Non, et vous ?

— Moi, non plus…

— Si nous avions la clef…

— Puisque tu veux l'ouvrir toi aussi, nous n'avons pas besoin de clef. Je puis dévisser la serrure avec mon canif et la reposer ensuite sans que personne n'en ait connaissance, si tu ne vas pas le dire…

— Bérubé, vous me connaissez, vous savez que je ne suis pas un bavard.

Le second ne fut pas lent à commencer son ouvrage.

À mesure qu'il avançait, il se dégageait de la boîte une odeur fétide de cadavre putréfié.

Bérubé put bientôt soulever le couvercle…

Nous reculâmes : moi épouvanté, mon compagnon surpris.

Une tête humaine, tombant en décomposition, s'offrait à nos regards : elle avait les yeux ouverts et braqués sur nous qui la dérangions dans son sommeil. On reconnaissait la tête d'un chef montagnais du Labrador… d'un homme dans la force de l'âge…

Alors je me rappelai ce personnage mystérieux, cet inconnu que j'avais vu deux semaines auparavant dans cette même cabine. Non je n'avais pas rêvé et on ne m'avait pas joué un tour.

Je devins glacé et je fis part de ce souvenir à Bérubé.

— Tais-toi, fit-il, avec tes histoires de grand-mère, ce n'est pas le temps de conter cela.

Il prit la tête par les cheveux et la sortit complètement. Elle était bien effrayante à voir. Elle avait été coupée au milieu du cou par un instrument tranchant et tout le sang en était sorti, ce qui faisait qu'elle était d'une pâleur jaune.

Le second me demanda comment elle se trouvait là. Je répondis que je n'en savais rien mais que lui qui accompagnait le capitaine Thibault depuis quatre ans sur le Découvreur devait le savoir.

— Oh ! je ne l'ai pas suivi partout, répondit-il stupéfait.

Il voulut remettre la tête du Montagnais dans la boîte, mais en exécutant ce mouvement il heurta la lampe avec son coude. Elle roula à terre et s'éteignit…

Nous fûmes dans une obscurité complète.

Le second essaya en vain d'allumer la lampe.

— Le diable s'en mêle, dit-il, aide-moi donc, remue-toi, s…

Il n'eut pas le temps d'achever son juron. Il se fit un vacarme épouvantable sur le pont qui parut en feu.

Instinctivement nous nous précipitâmes vers la porte.

— Le feu ! m'écriai-je.

Aussitôt la porte s'ouvrit devant nous, et un sauvage entra. Je reconnus avec effroi celui que j'avais vu dans cette même cabine quelques semaines auparavant.

Il n'avait point de tête et était affreux à voir. Sa taille était au-dessus de la moyenne et il était habillé en peaux d'ours.

Bérubé commençait à craindre, mais il faisait encore le brave :

— Qui es-tu ? demanda-t-il au fantôme – car il n'y avait pas à en douter, c'en était un – en accompagnant cette demande d'un autre de ses terribles jurons.

Alors je remarquai que la tête qu'on avait trouvée dans la petite boîte se plaçait sur les épaules du sauvage et que les yeux s'animaient.

— Tu vas parler, continua Bérubé, en s'armant d'une barre de fer. Apprends que Luc Bérubé, le second du Découvreur n'a jamais eu peur de personne…

Et il s'élança pour assener un coup sur la tête du fantôme. Sans témoigner aucun effort, celui-ci lui arracha la barre de fer et l'ayant cassé en trois morceaux, lui jeta à la figure.

— Maudit Montagnais ! vociféra Bérubé, en déchargeant sa carabine sur le revenant.

Celui-ci – comme si c'eût été une affaire bien ordinaire – prit les balles les unes après les autres et les renvoya à la figure de son antagoniste. Bérubé devint livide et les bras lui tombèrent.

Alors le fantôme s'avançant vers lui, dit d'une voix sépulcrale qui vibre encore à mes oreilles, après quinze ans.

— Si tu ne fais pas attention à toi, horrible blasphémateur, il t'arrivera la même chose qu'à ton capitaine.

Et il disparut.

Terrifiés par ce que nous venions de voir dans la cabine, sans lumière – parfaitement éclairée cependant – nous étions muets. Bérubé tremblait comme une feuille et moi aussi.

Mais une scène plus saisissante nous attendait.

Là, devant nous, pâle et triste, venait d'apparaître le capitaine Thibault, adossé à un poteau, dans la position que je l'avais souvent vu au pied du grand mât quand le Découvreur filait, par une bonne brise…

— Comment, capitaine, vous ici cette nuit, par quel hasard ? fis-je en m'avançant vers lui.

Au lieu de répondre, mon capitaine se voila les yeux avec sa main et soupira douloureusement.

— Capitaine, lui demandai-je une deuxième fois, que signifie cela ? Est-il arrivé un malheur ?…

Même réponse.

— Capitaine Thibault ! repris-je une troisième fois, vous m'effrayez… s'il est arrivé malheur, avez-vous quelque chose à nous

reprocher ?…

Thibault était toujours dans la même position, il ne répondait pas… Je ne remuais pas d'un pouce… j'étais cloué sur place…

Le fantôme de tantôt revint dans la cabine, accompagné cette fois-ci d'une cinquantaine d'autres semblables à lui et de tout l'équipage du Découvreur.

Les sauvages attachèrent Thibault au poteau et le capitaine tendait les bras à ses matelots dans l'impossibilité de le secourir…

Au-dessus du poteau jouait un être fantastique, épouvantable, noir, qui riait d'un rire sinistre, qui faisait des grimaces et qui cherchait par tous les moyens possibles à saisir Thibault avec ses griffes pointues…

Soudain un nuage enveloppa tout ce groupe…

Je reculai saisi d'horreur… La tête de Thibault suspendu à un fil invisible se balançait au-dessus de moi…

Bérubé avait poussé un cri et s'était évanoui… À deux pas de lui l'être fantastique gambadait comme un diable enragé qui n'a pas réussi à mettre la main sur sa proie… Mon capitaine lui avait-il échappé ?

Pour se venger sans doute, il allait empoigner Bérubé. Alors rassemblant le peu d'énergie qui me restait, je dis en imposant la main vers lui :

— Si tu es de la part de Dieu, dis ce que tu viens faire ; si tu es de la part du diable, je t'ordonne de disparaître au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

À ces paroles le fantôme s'évanouit en laissant derrière lui une odeur de souffre.

Tout cela m'apparaissait comme un affreux cauchemar, pourtant je ne rêvais pas, j'étais bien éveillé, mais j'étais plus mort que vif et ma poitrine était comme prise dans un étau.

Des histoires terribles de revenants se heurtaient en foule dans mon esprit et augmentaient l'horreur de cette nuit d'apparitions. La cabine était redevenue obscure et je n'avais aucune connaissance de ce qui se passait autour de moi…

Combien de temps fus-je dans cet état de prostration ? Je l'ignore…

La venue du jour me donna de la hardiesse. Je jetai un coup d'œil autour de moi, j'étais encore dans la cabine du capitaine, près de cette boîte dont nous avions enlevé la serrure la veille au soir. Et la tête du Montagnais était encore à côté avec ses grands yeux ouverts.

Et Bérubé, qu'était-il devenu ? Je sortis sur le pont ; je passai dans la cambuse, je descendis dans la cale, aucune trace du second. Je remontai sur le pont, je courus partout. J'examinai l'horizon en appelant :

— Bérubé ! Bérubé…

Et voilà que le cri du hibou me perce les oreilles. Je lève la tête et j'aperçois mon compagnon, juché comme un oiseau sur la hune la plus haute du mât de misaine.

— Descendez donc de là ! lui criai-je.

Aussitôt il m'écoute avec l'instinct de la bête, il dégringole de vergue en vergue, imitant toujours le cri du hibou…

Il était devenu fou !…

Durant cette nuit, il se passa à Natasquan une scène non moins tragique.

En laissant le Découvreur, Thibault avait dit à son équipage :

— Vous savez que j'ai déjà fait le trafic par ici… et j'ai joué plusieurs bons petits tours… Cela est la cause que j'ai mauvais nom chez les sauvages – ces gens-là sont si rancuneux. – Vous feriez mieux, je crois de ne pas m'appeler capitaine Thibault mais… capitaine Blanchard, mettons, et d'appeler le Découvreur, le Jean-Baptiste… Cela vous va-t-il ?

— Convenu ! répondirent les matelots.

Après quatre jours de marche en longeant la côte du golfe Saint-Laurent, la petite caravane atteignit Natasquan.

Natasquan, à l'embouchure de la rivière du même nom et au pied d'une montagne appelée Nabésippi qui signifie en montagnais, où l'on voit beaucoup de monde, est le rendez-vous des tribus qui font le trafic des pelleteries avec la compagnie de la Baie d'Hudson, sur la côte du Labrador.

En été, c'est un endroit mort, habité seulement par un agent et sa famille, mais en hiver, quand les sauvages descendent le long de la rivière avec leurs pelleteries, Natasquan forme une bourgade d'une couple de cents tentes groupées autour du magasin de la compagnie de la Baie d'Hudson. Il règne alors une grande activité.

Tel était Natasquan quand les marins du Découvreur y arrivèrent.

Thibault alias Blanchard se rendit auprès de M. Raleigh, l'agent de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui le reçut avec bienveillance et qui lui offrit ainsi qu'à son équipage d'hiverner dans sa maison. Le capitaine refusa.

Dès la première journée de son arrivée au poste, à la nouvelle que la tribu des Agwanus, une des plus féroces du Labrador, était du nombre de celles campées sur les flancs de la montagne Nabésippi, il s'était trouvé dans une inquiétude mal dissimulée et avait eu soin de se tenir à l'écart.

Un jour, un Agwanus s'approcha de lui… il était jeune encore et paraissait aussi agile que les cerfs qu'il chassait. Aux plumes variées qu'il portait autour de sa tête on reconnaissait un chef. Il était calme ; on lui avait appris dès son enfance qu'un véritable Agwanus sait dissimuler sa pensée. Mais sous ce calme apparent se cachait la colère et la soif de la vengeance.

— Pasheeboo, fils du défunt grand chef Wapigun, salue en toi un chef blanc, dit-il au capitaine.

Au nom de Wapigun, Thibault trembla.

— Un chef blanc, continua le sauvage, plus lâche que le hibou, plus traître que l'ours et plus hypocrite que le renard… Pourquoi viens-tu ici cet hiver, sous le nom d'un autre blanc ?… Crois-tu que l'Agwanus ait oublié ta figure ?…

— Tu me prends pour un autre, interrompit le capitaine, car c'est la première fois que je viens ici.

— Tu mens ! fit Pasheeboo en s'élançant comme pour enlacer Thibault dans ses bras musculeux ; tu mens comme un chien : tu es le blanc Thibault… Pasheeboo a vu ta figure il y a deux ans, il l'a reconnaîtrait dans cent ans. Tu as assassiné mon père Wapigun, l'hiver du grand vol…

En effet, deux ans auparavant, le capitaine Thibault avait commis chez les Agwanus un acte de brigandage révoltant. Afin d'enlever une quantité considérable de peaux de renard, il avait tranché la tête au grand chef Wapigun.

La nuit qui suivit la rencontre de Thibault et de Pasheeboo, la maison de Raleigh fut entourée par toutes les tribus campées à Natasquan, demandant à grands cris et par des danses de guerre le meurtrier du grand chef.

Raleigh fut impuissant à maîtriser cette foule. L'indignation était trop forte au souvenir de l'hiver du grand vol.

Le capitaine fut traîné devant la tente du chef alors régnant des Agwanus. Elle s'élevait dans un espace circulaire, au milieu de toutes les autres dont elle était séparée par une distance de cinquante pieds environ.

Là, le capitaine du Découvreur fut solidement attaché à un poteau et Pasheeboo parla lentement en ces termes :

— Le Manitou de nos wigwams crie vengeance… Depuis que Wapigun a été tué, l'hiver du grand vol, l'Agwanus marchait la tête basse, la rage dans le cœur… Il n'osait regarder en face la splendeur du firmament, car le meurtrier de son grand chef lui avait échappé !… Maintenant il marchera la tête haute, il regardera en face la splendeur du firmament, car le meurtrier de Wa-

pigun va rejoindre sa victime ce soir même dans le pays des chasses éternelles… Pasheeboo a veillé ; il a épié sans cesse, il a humé l'air ; il a appris des robes noires que l'homme qui se cache dans les ténèbres, qui ne regarde pas son frère en face est coupable… C'est pourquoi il peut maintenant venger son vieux père !…

Les sauvages firent entendre des cris de joie et brandirent leurs tomahawks. Puis ils commencèrent une danse guerrière. Chacun passait devant le capitaine et, avec cette adresse propre aux Montagnais, faisait tournoyer son arme au-dessus de la tête du condamné. C'était un supplice pire que mille morts.

Pasheeboo, qui avait laissé le groupe des danseurs revint en portant un énorme coutelas encore teint de sang. C'était ce même coutelas, qui, deux ans auparavant, avait servi à Thibault pour trancher la tête de Wapigun.

Les Agwanus l'avaient conservé précieusement parmi les reliques de la nation, pour qu'un jour, disaient-ils, le sang de Wapigun, fut mêlé sur la même lame à celui de Thibault, dans l'œuvre de la vengeance…

La cérémonie ne fut pas longue, il faisait trop froid. Le jeune chef Agwanus trancha d'un coup de son coutelas la tête du meurtrier de son père qui roula sur la neige.

Les deux mille sauvages réunis là poussèrent un cri de triomphe sans pareil qui se répercuta dans la montagne.

C'était à cette scène que j'avais assisté de la cabine du Découvreur.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette affreuse nuit de décembre et personne n'était revenu à bord. Je veillais constamment sur Bérubé qui était réellement fou et qui répondait à mes sollicitudes par des cris de bête sauvage ou par des paroles incohérentes…

Que signifiait tout cela ? Tous ces affreux fantômes que j'avais vus ? L'équipage avait-il été tout massacré ou seulement le capitaine ? Quant à ce dernier j'en étais presque certain.

Chaque jour je montais dans les mâts pour voir si quelqu'un venait. Enfin une après-midi, celle du 23 décembre, à la tombée de la nuit, je vis venir mes compagnons.

Ils n'étaient que six de sept qu'ils étaient au départ. Jacques Laliberté et Donat Sentenne marchaient les premiers et portaient les provisions, tandis que Boilard et Verronneau portaient sur une litière quelque chose qui n'était pas de l'ours.

C'était le cadavre de mon infortuné capitaine…

Boilard me raconta sa mort. Je l'interrompis plusieurs fois pour montrer que moi aussi j'avais eu connaissance de cet épouvantable drame.

Quatre mois après arriva la débâcle. Ce matin-là Bérubé apparut au milieu de nous, il avait retrouvé la raison.

— Fuyons, dit-il, fuyons au plus vite ! Nous sommes ici, sur une côte maudite, la côte du diable… Thibault a eu le temps de sauver son âme ; l'aurais-je moi ?…

Le lendemain le Découvreur voguait à pleines voiles vers Tadoussac.

q

Chapitre 24 En mer

La nuit était tombée complètement, très obscure, et les phares de Terre-Neuve avaient disparus, quand Longpré eut terminé son histoire.
Le capitaine avait la tête basse ; sa pensée était ailleurs. Elle était là-bas sur les bords du Richelieu à cinq ans en arrière.

Les matelots entrèrent dans la cuisine, excepté Auger et Morin, le premier faisant son quart et l'autre agissant comme timonier.

Madame Alvirez se montrait rarement sur le pont, passant le temps dans sa cabine avec son jeune enfant. Après le souper elle était venue respirer le grand air sur la passerelle, avait parlé au capitaine qui lui avait demandé si elle était confortable dans sa cabine, si elle avait besoin de quelque chose, de ne pas se gêner, et elle s'était retirée de bonne heure pour la nuit.

Les matelots se retirèrent successivement dans leurs cabines. Riberda ne se coucha pas, il sortit en disant :

— Moi, je ne m'endors pas et je vais aller causer avec Auger et Morin.

Il raconta à ces deux hommes une histoire dans laquelle des matelots partis de la baie de Campêche à bord d'un navire chargé de bois précieux, avaient jeté le capitaine à l'eau et vendu la cargaison et le navire à leur bénéfice.

— Si cela arrivait sur le Marie-Céleste, fit-il en riant et en observant ses interlocuteurs, quelle bonne aubaine ce serait pour nous, nous aurions de quoi vivre comme de grands seigneurs.

— Vous voudriez qu'il y eut une mutinerie à bord ? demanda Auger sur un ton qui signifiait : « Vous parlez curieusement, vous. »

Le pirate comprit que ces deux hommes ne deviendraient pas ses adeptes.

— Non, répondit-il, une simple supposition. Je pensais à ces pauvres diables, comme nous tous et qui se sont mis riches par leur audace.

— Leur audace, reprit Morin, dites plutôt leur lâcheté.

— Comment ?

— Vous appelez cela de l'audace, vous, quand tout un équipage se range contre son capitaine pour le faire mourir. Vous confondez les mots.

Les trois marins se mirent à rire et Auger ajouta :

— Ne parlez plus comme cela, vous vous ferez du tort.

Si les deux Canadiens eussent vu à travers les ténèbres la figure que faisait Riberda, ils eussent compris qu'il parlait sérieusement.

Le pirate fronçait les sourcils, se mordait la lèvre inférieure et cherchait à combattre un accès de colère.

Cette petite morale le piquait au vif et il voulait se venger, jeter ces deux hommes à l'eau s'il eut été capable et il répétait en lui-

même : « Vous me le paierez cher ! »

Embarqué sur le Marie-Céleste depuis dix jours, l'émissaire du capitaine Buscapié n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Il avait étudié le caractère de ses compagnons et appris leur histoire.

Il pensa avoir trouvé son homme en la personne du Norvégien Geubb. Cet homme peu communicatif, très sournois, lui paraissait propre au genre d'ouvrage qu'il voulait exécuter.

Journalier à Christiania, il avait failli être tué dans une explosion de mine ; il s'était alors embarqué pour l'Amérique. Ses tentatives de fortune dans le nouveau monde ayant échoué, il s'était engagé sur le Marie-Céleste.

Il existait une grande amitié entre les deux Norvégiens Geubb et Vogt, soit à cause de leur origine commune, soit à cause d'une similitude de goût.

Si le pirate gagnait Geubb, Geubb gagnerait son compatriote Vogt.

Comme Matson alias Riberda travaillait dans la cale à remettre en place des barils dérangés par le tangage, avec Longpré, Geubb et l'Allemand Hochfolden, et que tous ensemble ils suaient à grosses gouttes, le pirate mit sa lanterne à terre et dit :

— Ma foi, nous sommes gauches de travailler comme des mercenaires, tandis que nous pourrions vivre comme des princes à rien faire.

— Comme des princes ? firent les trois autres marins en suspendant leur ouvrage.

— Oui, mes amis, comme des princes. C'est incroyable, mais c'est vrai, je connais un moyen par lequel nous pouvons en moins de huit jours nous amasser une fortune respectable.

— Quel est donc ce moyen ? demanda l'Allemand Hochfolden, de grâce dites-nous-le, nous voulons tous devenir riches, vivre de nos rentes…

— C'est un moyen que certains scrupuleux n'aiment pas à employer, répondit le pirate en s'assoyant sur une barrique et en faisant signe à ses compagnons de l'imiter.

— Dites-le toujours, reprit Longpré, si nous ne voulons pas l'employer, vous n'en serez pas plus mal.

— Oui, mais…

— Dites-le donc, firent ensemble les trois marins.

— Eh bien, puisque vous le voulez, voici : Il y a dans cette pièce 350 barriques, dedans chacune des trois autres pièces il y en a autant ; en tout 1400… Chaque barrique vaut dix piastres, cela fait $14 000… De plus, il y a à bord cinquante caisses de fourrures… chacune vaut de $300 à $500, mettons $400 en moyenne… 400 multiplié par 50 donne 20 000, soit autant de piastres… Ajoutez cela à 14 000, ce qui donne 34 000… n'est-ce pas ?

Les matelots répondaient toujours oui, sans savoir où leur compagnon voulait en venir.

— Ce n'est pas tout, continua-t-il, le navire avec son gréement et les bagatelles qu'il y a à bord vaut $15 000 ou pas une cent, cela fait en tout $49 000… Maintenant à quoi va nous servir de

conduire cette cargaison aux consignataires, qui sont des millionnaires qui boivent du champagne pendant que nous buvons de l'eau et encore quelle eau ! Bref, si le capitaine était de notre avis, nous vendrions le Marie-Céleste et sa cargaison au premier marchand venu.

Pas un ne répondait. Le Canadien parla le premier.

— Oui, mais le capitaine ne chante pas comme cela, dit-il.

— Oh, reprit le pirate, il pourrait chanter comme cela.

— Oh, je vous assure que non. Cette cargaison lui est confiée et il la rendra à Gênes.

— Nous pourrions le forcer poliment à être de notre avis.

— Le forcer ? reprit le Canadien.

— Une mutinerie alors, acheva l'Allemand.

— Eh non, pas une mutinerie, allons donc. Tenez, je suppose que le capitaine Turcotte ne veut pas, alors nous lui disons : Puisque vous n'êtes pas de notre parti, nous vous prions, monsieur, de vous tenir bien tranquille, sinon il y a des chaînes en bas.

Matson racontait tout cela sur un ton qui ne permettait pas de voir s'il était sérieux ou non. Néanmoins il observait ses compagnons, tâchant de découvrir quelles impressions ces suggestions faisaient sur chacun d'eux.

Longpré avait chaud et s'essuyait le front sans s'occuper de rien, mais Geubb et Hochfolden réfléchissaient en regardant le

pirate, comme s'ils eussent voulu lui demander : « Parlez-vous sérieusement ? »

Le Canadien les gênait, car ils savaient qu'il ne voulait rien faire pour déplaire au capitaine.

Turcotte et Longpré se connaissaient bien et souvent au cours de leurs voyages ils avaient fait preuve d'un dévouement mutuel non équivoque.

— Cela s'appelle une mutinerie, fit le Canadien qui ne prenait pas cela sérieusement, en attendant, je vais boire, et il monta sur le pont par l'écoutille.

Après son départ les trois hommes restés dans la cale, échangèrent un regard rapide et interrogateur.

Matson se rapprocha des deux matelots et leur dit sur un ton moins badin :

— Vous oseriez ?

Geubb répondit par un clin d'œil à Hochfolden.

— Est-ce sérieux, Riberda ?

Quant à l'Allemand, il n'osait parler craignant un piège. Le pirate devina son intention et dit :

— Vous autres, tenez, je vois que vous êtes fatigués aussi de travailler pour rien… Écoutez, mes amis, il n'y a pas moyen de faire quoi que ce soit avec ces Canadiens-là… Ils ne sont pas assez entreprenants… Vous deux je vous ai remarqués tout de suite… Un Norvégien et un Allemand n'ont jamais reculé devant un moyen de s'enrichir au dépens des gros bourgeois… Je vois que

vous autres, vous êtes capables de frapper un grand coup, pour vous enrichir… Tenez, partagez-vous cela et vous répondrez ensuite…

Riberda ouvrit le devant de sa chemise et détacha d'une ceinture de cuire qui entourait son corps, plusieurs banknotes qu'il tendit à Geubb.

Le Norvégien et l'Allemand ouvrirent de grands yeux et s'approchèrent l'un de l'autre.

— Il doit y avoir cinquante piastres, continua le pirate, vingt-cinq pour chacun de vous. Mais n'en soufflez pas un mot !

Riberda leva la main comme pour imposer silence.

— J'ai besoin de vous autres, fit-il, donnez-moi un coup de main, et vous aurez non pas cinquante piastres, non pas la cargaison du brick, mais une somme qui ne s'épuisera jamais.

— Et tout cela pour un coup de main ? demandèrent les deux matelots.

— Oui, je vous dirai tout, à vous deux, mais malheur si l'un me trahit… Ce poignard ou un autre me vengera.

En même temps Riberda fit briller aux yeux des matelots, un poignard d'acier, dissimulé jusqu'alors sous ses vêtements.

Au moment où il allait continuer, il entendit du bruit dans l'écoutille : c'était Longpré qui revenait de boire.

Les trois hommes se remirent à l'ouvrage comme si rien n'eut été, pendant que Matson disait à Geubb et à Hochfolden :

— Je vous en reparlerai.

Au souper Longpré et Morin entrèrent ensemble dans la cuisine. Riberda marchait à trois pas en avant d'eux.

— Je redoute cet homme, dit Longpré.

— Moi aussi, répondit Morin, il a l'air hypocrite.

— Tu m'aides à le surveiller ?

— De tout cœur.

q

Chapitre 25 L'abordage

Auger et Morin surveillèrent et Riberda se tint sur ses gardes. Les soupçons des deux premiers s'en allèrent comme ils étaient venus.
Selon les calculs du pirate, le Solitaire était en retard et s'il n'était pas en vue le lendemain, il ne le serait jamais.

L'émissaire de Buscapié travaillait toujours son œuvre, lentement, sourdement mais habilement.

Avec des promesses et des donations d'argent il avait gagné Geubb, Hochfolden et Vogt. Cela suffisait. Les autres, grâce au narcotique, seraient mis dans l'impossibilité de nuire.

Ce n'était plus la cargaison du Marie-Céleste qu'il promettait aux traîtres mais c'était les trésors fabuleux du capitaine Buscapié. Et il avait décidé ses complices à ne pas enlever la valeur d'une épingle sur le navire leur disant qu'il ne perdraient rien pour attendre.

Dans l'après-midi du vingtième jour après son départ le Marie-Céleste était par le travers des îles Açores. La mer était calme comme une nappe de cristal et elle n'avait pas cessé de l'être depuis le commencement du voyage. On espérait toucher à Gibraltar en moins de six jours.

Cette après-midi-là Longpré qui était de vigie, signala une voile.

— Dans quelle direction navigue-t-elle ? demanda le capitaine.

— Elle est encore trop loin pour distinguer, capitaine, cependant je crois reconnaître un formidable trois-mâts sinon un quatre.

Ces trois dernières paroles passées inaperçues pour les Canadiens du Marie-Céleste furent vivement remarquées par les autres matelots et surtout par Riberda.

Cette voile devait être le Solitaire.

Les complices du pirate se regardèrent.

— Enfin, se dit Riberda et il s'approcha du bastingage du tribord mais il ne put rien distinguer.

Une demi-heure après, le matelot de quart monta de nouveau sur la hune du grand mât. Quand il descendit Riberda se porta à sa rencontre et dit :

— Eh bien ?

— Quoi ? eh bien, demanda Longpré, qui ne comprenait rien à cette interrogation.

— Ce navire que vous avez vu tantôt, le voit-on encore ?

— Si, il navigue sud-sud-ouest.

Ce soir-là à la réunion ordinaire sous le gaillard d'avant, le pirate semblait préoccupé et sortait fréquemment sur le pont pour interroger les ténèbres et prêter l'oreille au moindre bruit.

Ayant tiré Vogt à part, il lui demanda :

— Qui veille cette nuit ?

— Morin…

— Ah !… Qui tient la barre ?…

— Hochfolden.

— Bon, nous aurons plus de chance de ce côté-là… Je crois que nous allons agir cette nuit… Le navire en vue est le Solitaire.

Avant de se retirer pour la nuit le capitaine Turcotte remarqua fort à propos que le navire qu'on avait signalé tantôt avait changé de direction puisqu'on ne voyait pas ses feux.

Quand tout fut plongé dans le silence et le sommeil, Matson qui s'était jeté sur sa couche, en ayant soin de ne pas s'endormir, se leva sur la pointe des pieds et marcha jusqu'à la couche de Saint-Amour. Ce dernier par ses ronflements indiquait l'état de sommeil où il se trouvait.

Ensuite le pirate alla vers Auger, toujours à pas de loup, il dormait lui aussi.

Matson se rend près de Geubb et lui dit en le poussant par le bras :

— C'est le temps, lève-toi tranquillement et va avertir Vogt.

Alors il ouvrit la bouteille de narcotique remise à lui par le capitaine Buscapié, et en ayant imbibé deux mouchoirs les mit sous le nez des deux Canadiens. Et pour que l'effet en fut plus certain il ferma toutes les ouvertures de la cabine.

En ce moment il rencontra Geubb et Vogt qui lui apprirent qu'ils avaient fait la même chose pour le Canadien couché dans l'autre cabine, et que ce narcotique était tellement fort qu'eux mêmes avaient failli tomber à la renverse en le respirant.

Restaient le capitaine et le matelot de quart. La lutte fut courte entre eux et les traîtres.

— Occupons-nous d'abord du capitaine, fit le pirate avec un sang-froid qui montrait qu'il était habitué à ce genre d'ouvrage. Ne bougez pas d'ici vous autres, attendez-moi…

Et Jos Matson, cet homme souple malgré ses quarante-cinq ans et les misères qu'il avait endurées, partit avec l'agilité d'un jeune sauvage qui veut surprendre son ennemi.

Paul Turcotte dormait… Matson écouta par la porte entrouverte de la cabine… Le capitaine dormait bien… Alors l'émissaire de Buscapié fit pour lui ce qu'il avait fait pour les autres.

Les traîtres se ruèrent ensuite sur Morin qui était de quart, le bâillonnèrent et le laissèrent étendu sur le gaillard d'avant.

Cette trahison s'était faite rapidement, avec ordre et sans effusion de sang.

Matson alias Riberda poussa un soupir de contentement.

— Ne vous éloignez pas encore des cabines, dit-il.

Il monta sur la plus haute hune du grand mât et fit tournoyer une lanterne autour de son bras, de manière à décrire un cercle.

C'était le signal convenu.

Aussitôt on eut dit qu'un navire surgissait de l'eau à un mille de là. Des lumières apparurent les unes après les autres et les traîtres du Marie-Céleste distinguèrent la coque d'un navire colossal qui lofait.

— Bâbord la barre ! commanda Matson en descendant du mât en souriant et en prenant le commandement du brick.

— Bâbord la barre ! répéta Vogt, qui fit signe à Hochfolden, devenu le timonier.

— Voilà, vous ai-je trompé mes amis ? continua l'émissaire de Buscapié.

Les matelots regardaient avec un ébahissement mêlé de crainte ce vaisseau formidable qui venait en ligne droite sur le Marie-Céleste. Si l'on allait leur faire un mauvais parti. Ils craignaient presque. Aussi tout se prêtait à la crainte. La nuit était silencieuse et noire. Pas une étoile dans le ciel mais de gros nuages qui moutonnaient sans interruption, poussés par un fort vent nord-est.

Les deux navires venaient de coller leurs flancs l'un à l'autre.

— Tout est-il correct ? demanda une voix venant du Solitaire.

— All right ! répondit Matson en se servant de ses mains en guise de porte-voix.

En même temps des matelots lancèrent un câble qui vint tomber sur le Marie-Céleste et que Vogt enroula sur un cabestan.

Un petit homme du corsaire enjamba les deux bastingages d'un mouvement alerte. C'était le capitaine Buscapié.

Il était excité et demanda à son associé, en lui serrant la main sans lui dire bonsoir.

— Où sont-ils tous ?

— Sept dorment ; voilà les autres, répondit Matson.

— Et la femme ?

— Dans sa cabine…

— Le narcotique ?

— Il a agi…

— C'est bien, agissons nous aussi.

Buscapié poussa un cri de rage quand madame Alvirez à demi évanouie fut amenée sur le pont. Il venait de reconnaître en elle une autre femme que celle qu'il espérait revoir.

Il fit un pas vers Matson et lui cria en le menaçant de la crosse de son revolver !

— Tu t'es trompé, misérable ! ce n'est pas elle !…

Matson recula en faisant un geste de défense.

— Comment ? pas elle ? demanda-t-il.

— Non ! Non !

— Vous m'avez dit, capitaine Buscapié : « Quel que soient les circonstances, il me faut cette femme qui est à bord du Marie-Céleste. » Vous l'avez…

— Oui… oui, je l'ai, mais je la prenais pour une autre.

— Ah !

— Ah oui, c'est toujours comme cela…

Il se promena longtemps sans pouvoir maîtriser son extrême colère.

— Prenez cette femme et cet enfant, dit-il à ses gens, et transportez-les à mon bord. Prenez ce capitaine, prenez tous ceux qui dorment dans les cabines, mettez-les dans cette vieille chaloupe et qu'on n'en entende plus parler.

Cet ordre cruel et sans réplique effraya les traîtres du Marie-Céleste.

Geubb murmura :

— Il y va carrément le maître !

Ils étaient encore debout sur le pont attendant l'invitation de passer sur le corsaire.

Buscapié leur dit pendant qu'on exécutait son ordre :

— Passez de ce côté.

Les traîtres ne se le firent pas dire deux fois et passèrent sous le pavillon pirate, laissant sans regret le pavillon américain qu'ils avaient trahi, ainsi qu'un capitaine et des camarades à qui ils n'avaient rien à reprocher.

Cependant Hochfolden se sentit mal à l'aise quand il vit madame Alvirez évanouie, près d'elle son jeune enfant qui criait, le capitaine Turcotte et ses quatre matelots, tous sous l'effet du narcotique, ignorant le malheur qui les frappait.

Et pendant ce temps-là on mettait une chaloupe à la mer.

Pour se distraire il pénétra dans l'intérieur du Solitaire. Mais il sentit un froid dans le dos en voyant des coutelas nus qui tapissaient les cabines.

Hochfolden revint sur le pont et regarda à bâbord : une chaloupe remplie de personnes endormies allait à la dérive ; à tribord le Marie-Céleste abandonné tournait sur lui-même.

Il entendit le capitaine du Solitaire murmurer :

— Tant mieux, Jeanne Duval n'est pas mariée… Et je n'ai plus à craindre Paul Turcotte, la côte la plus voisine est à deux cents lieues !…

q

Chapitre 26 Le banquier de Courval

Dans la soirée du 19 octobre 1845 deux hommes assis dans le bureau privé du chef de police à Montréal – qui aurait dû être fermé depuis trois heures – se regardaient sans parler. L'un était le chef de police Hood, l'autre le détective Michaud.

Une affaire mystérieuse les préoccupait.

La nuit précédente un inconnu avait été ramassé mort sous les fenêtres du London Club rue Notre-Dame. Chose singulière : les membres de ce club alors en pleine séance, n'avait eu connaissance de rien.

On avait d'abord cru à une attaque d'apoplexie foudroyante, mais en examinant le cadavre transporté à la morgue, le médecin avait découvert, sur la nuque, une marque faite par une garcette, ou un autre instrument semblable, coup qui avait causé la mort immédiatement, reçu à un endroit aussi sensible.

Le coup avait été appliqué par une main habile pour porter si juste, et l'auteur de ce crime connaissait le métier.

Ce meurtre perpétré avec une audace incroyable remettait dans la mémoire du détective Michaud les vols du 14 mai 1842, commis à l'hôtel Albion. Il reconnaissait la même main mystérieuse, imprenable. Cette fois-ci cependant le motif du crime n'avait pas été le vol, la victime selon les apparences, étant un pauvre diable.

Jamais le public de Montréal n'avait enregistré dans ses annales un crime si mystérieux.

— Et personne n'a reconnu la victime ? demanda Michaud.

— Personne, répondit Hood.

— Le maire ?

— Ce n'est pas cette personne qui lui a demandé de l'ouvrage… Comme je vous l'ai dit tout à l'heure le seul renseignement que nous ayons est celui-ci : Le constable no. 5 a cru reconnaître dans

la victime, une personne qui lui a demandé en mauvais français où était la rue Bonaventure.

— La rue Bonaventure, fit Michaud pensivement.

Après un moment de silence, il demanda.

— Le détective Baxter est-il revenu ?

— Oui !

— Et ?

— Il a marché pour rien.

— Mais cet Américain ?

— Bah !… qu'il filait ?

— Oui.

— C'est une fausse piste.

Le détective relut pour la vingtième fois peut-être la fin du procès-verbal dressé à la morgue :

« D'après ce qu'il appert, la victime ne parlait pas bien la langue française, n'était à Montréal que depuis une journée, ne connaissait pas la ville et n'a pas été identifiée par personne. »

— Le jury est unanime à rendre un verdict de mort d'un coup de garcette ou d'un autre instrument semblable donné pour un motif inconnu, par une main inconnue.

— Une main inconnue, répéta Michaud en mettant le document sur la table. C'est une main inconnue aussi qui a commis le

vol de dix-huit mille piastres à l'hôtel Albion en 1842. Vous n'avez pas oublié ce vol ?

— Oh non, des coups comme celui-là ne s'oublient pas.

— Surtout quand on sait le coupable encore au large… fit Michaud en voulant narguer le chef de police, à qui il avait reproché dans le temps, l'inactivité de certains officiers du corps de police.

— Ou qu'on a perdu à cause de cela, interrompit Hood, la place de détective de la Banque de Montréal.

— C'est choquant pour nous deux, tenez… Et cette fois-ci, pour avoir la conscience en paix, je serais tenté d'arrêter une de vos connaissances… Cet homme serait même sous les verrous, s'il n'était pas un personnage haut placé dans la métropole.

— Oui-dà !

— C'est la vérité.

— Qui ? fit Michaud, comme s'il eut craint de le dire.

— Oui, qui ça ?

Le détective regarda autour de lui pour voir s'il était bien seul avec son interlocuteur, il s'approcha et dit à voix basse :

— Le banquier de Courval.

— Le banquier de Courval !

— Lui-même.

— Allons donc !

— Comme vous voudrez, mais si j'avais écouté mon flair… ah…

— Mais vous n'y pensez pas.

— J'y pense beaucoup.

Hubert de Courval sur qui planaient les soupçons du détective Michaud, était un financier canadien-français en vue, de Montréal, et dont le nom était attaché à toutes les spéculations importantes. Arrivé en ville depuis un an seulement, il occupait une position enviable dans le monde des affaires et valait deux à trois cent mille piastres, fortune qu'il possédait à son arrivée à Montréal.

Questionné souvent sur la manière dont il l'avait acquise, il répondait avec un petit sourire malin qu'il avait fait d'heureuses spéculations dans les mines de diamant du Brésil et que, par prudence, il avait quitté ce pays à la veille d'une crise financière. Ses milliers augmentaient rapidement.

C'était un petit homme maigre, avec une figure énergique et qui portait élégamment un lorgnon d'or.

Il était célibataire, bien qu'il eut quelque chose comme trente-cinq ans, et demeurait rue Bonaventure.

On voyait sur cette rue, entre les rues de la Montagne et Richmond, une maison de pierre à deux étages, un peu retirée de la rue, entourée d'arbres qui la cachaient à demi et connue sous le nom de Kildenny Hall.

Depuis que de Courval avait fait l'acquisition de Kildenny Hall cette résidence avait revêtu un air triste, ou plutôt, comme on disait dans le quartier, un air mystérieux.

Mystérieux était bien le mot pour qualifier cette maison dont les volets étaient constamment fermés et dont la porte principale ne s'ouvrait que le matin, à la sortie du maître et tard le soir à son entrée.

Le banquier était servi par deux domestiques canadiens-français, avec qui il était de la plus grande discrétion. Il avait une belle écurie, de beaux chevaux, de splendides voitures, et lorsqu'il se promenait dans les rues, on s'arrêtait pour le regarder passer.

Quelquefois le banquier réunissait chez lui des intimes haut placés comme lui, des Anglais de préférence, car il allait beaucoup plus avec ces derniers qu'avec les Canadiens-Français. C'était pour faire la partie de poker ou de billard. On y jouait de grosses sommes et Kildenny Hall se transformait en club. La maison s'illuminait comme au temps de son ancien propriétaire et les orgies se prolongeaient jusqu'au jour, au bruit du choc des verres.

Lorsque le banquier ne passait pas ses soirées chez lui – ce qui arrivait ordinairement, – il les passait au London Club, le rendez-vous des notables qui aimaient à jouer.

Si de Courval perdait quelquefois des sommes considérables au club, il en gagnait de plus considérables encore et passait pour fort habile au jeu. Les habitués le comptaient parmi leurs meilleurs.

Tel était l'homme que le détective Michaud soupçonnait du crime mystérieux commis sur la rue Notre-Dame.

L'arrêter sous soupçon eut indigné l'aristocratie montréalaise, aussi il laissa faire.

Un soir vers cette époque, le banquier Hubert de Courval, selon son habitude, était à jouer aux cartes dans une des salles du London Club, ayant comme vis-à-vis monsieur George Braun, ingénieur civil et un habile financier qu'il connaissait depuis deux ou trois jours au plus.

Les deux hommes qui complétaient le quatuor se nommaient Verreau et Mackenzie, l'un avocat, l'autre courtier en douane.

Tous quatre poursuivaient avec acharnement une partie commencée à huit heures, il était alors onze heures et quart.

Emporté par la passion du jeu, Mackenzie perdait, perdait. Son portefeuille contenant $278 au commencement de la veillée était vide, et le courtier faisait maintenant des billets. Il était comme cloué à la table et espérait voir arriver la bonne fortune d'un coup à l'autre.

Braun et Verreau se tenaient dans un niveau constant.

Le gagnant était de Courval. Les bank-notes s'entassaient à côté de lui. S'il eut voulu il eut arraché à Mackenzie plusieurs centaines de piastres, mais en gentilhomme il mit fin au jeu.

— Vous n'êtes pas chanceux ce soir, lui dit-il : si ces messieurs sont consentants, nous continuerons la partie demain soir.

Mackenzie parut sortir d'un rêve. Il regarda son portefeuille encore ouvert et vide.

— Oui, dit-il en le refermant, je ne suis pas disposé ce soir.

— Passons dans le boudoir, fit Braun, il fait chaud ici.

Les quatre joueurs passèrent dans la pièce voisine.

— Nous avons joué un peu rudement, fit de Courval.

— En effet, répondit Mackenzie, tout de même vous êtes un fier joueur, je voudrais avoir pris des leçons du même maître que vous.

— Allons donc, c'est le pur hasard qui fait tout.

— Ce hasard vous aime diablement, répliqua Mackenzie.

De Courval, en sa qualité de gagnant, offrit du champagne et une soupe aux huîtres à ses compagnons de jeu.

Il appela le garçon qui stationnait dans le corridor et ordonna quatre soupes aux huîtres et quatre bouteilles de champagne.

— Dans cinq minutes vous serez servis, monsieur, répondit le garçon.

Il ne fit pas attendre les clients au-delà de cinq minutes, sachant à qui il avait affaire et que le banquier, s'il payait bien, tenait à être bien servi et promptement.

Il apporta dans le boudoir une table d'où émanaient des vapeurs propres à flatter l'odorat des quatre membres du club, pendant qu'à côté doucement couché dans un panier étaient quatre bouteilles d'un champagne vieux dont les étiquettes étaient couvertes de poussière.

— Buvons d'abord à la santé de l'heureux gagnant de ce soir, dit George Braun en faisant sauter le bouchon de sa bouteille.

— Le premier toast lui revient de droit, reprit Verreau.

Mackenzie dit alors :

— Je vous ferai un souhait, monsieur de Courval, celui d'être toujours aussi chanceux que ce soir. Et si ce souhait se réalise, je m'en ferai un autre à moi : celui de ne jamais tomber entre vos mains.

Après avoir bu en l'honneur du banquier, on se mit à table et Verreau dit :

— Moi, je vais manger à la santé de la charmante belle-sœur de monsieur Braun.

— Comment, fit ce dernier en souriant, son souvenir vous suit-il jusqu'ici ?

— Ah, comment m'abandonnerait-il ! Depuis que j'ai vu mademoiselle, que je lui ai parlé, je l'ai toujours présente à l'esprit.

— Elle est donc bien charmante cette demoiselle, fit de Courval.

— Charmante n'est pas assez, reprit Verreau.

— Est-elle jolie ?

— Jolie !... ah... un visage angélique, des yeux de madone...

— Tiens, vous me la présenterez, je suppose, monsieur Braun.

— Certainement.

— Si nous devenions rivaux, fit de Courval. Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-cinq ans.

— Et pas encore mariée avec tous ses charmes, avec son visage angélique, avec ses yeux de madone.

— Elle le serait depuis longtemps, répondit Braun, si elle n'avait pas dans la tête des chimères qui la conduiront tôt ou tard dans une de ces institutions où l'on soigne les maladies du cerveau.

Braun accompagna sa phrase d'un geste qui laissait entendre que la personne dont il parlait était monomane.

— Des peines d'amour, sans doute, reprit de Courval en commençant à manger.

— Oui et seulement à y penser, j'enrage… Tenez, figurez-vous qu'elle aime un individu qu'elle ne reverra jamais.

— Qu'elle ne reverra jamais ?

— Non, un navigateur qui est disparu dans une affaire borgne, en traversant l'Atlantique.

— Tiens.

— Oui, dans cette affaire du brigantin le Marie-Céleste, dont il était le capitaine.

À ces paroles de Courval devint soudainement pâle et à travers son verre qu'il tenait d'une main tremblante, il regarda Braun avec des yeux de feu.

— Dans l'affaire du Marie-Céleste ! s'exclama-t-il sourdement.

— Oui ; vous connaissez cette histoire ?

— Si… un peu… pour en avoir entendu parler… Cette jeune fille si charmante, comment s'appelle-t-elle ?

— Jeanne Duval.

— Jeanne Duval ! Et vous êtes marié avec sa sœur ?

Braun fit un signe de tête affirmatif.

— Tiens, tiens, allons donc, je ne savais pas que vous fussiez marié à une demoiselle Duval, continua le banquier.

— Les connaissez-vous ?

— Non… Mais…

Le banquier était évidemment sous l'empire d'une forte émotion et il essayait de dissimuler son trouble. Il mangeait, il buvait : la soupe aux huîtres s'arrêtait dans son gosier, le vin dans son larynx. Il s'imaginait que tous les yeux étaient braqués sur lui et qu'on allait découvrir dans la pâleur de ses traits la cause de ce bouleversement.

Il voulut prévenir les coups, jouer d'audace. Échappant sa cuillère à dessein, il regarda les trois convives en face et leur demanda :

— Cette soupe… Comment la trouvez-vous ?

— Excellente ! répondit l'un.

— Délicieuse, mais pas assez forte en huîtres, répliqua un deuxième.

— Elle ne peut être meilleure, fit le troisième des convives.

— Eh bien moi, c'est comme si je mangeais du feu : elle me brûle, elle m'étouffe !

En prononçant ces paroles, le banquier s'envoya la tête en arrière. On s'aperçut qu'il était pâle.

— Elle m'étouffe, continua-t-il, on dirait un poison violent.

Mackenzie prit la bouteille de champagne de son voisin et la regarda en la mettant entre lui et la lumière.

— C'est peut-être dans le vin, dit-il.

De Courval avait la tête basse et pensait. Il dit alors à ses compagnons :

— Que ce soit dans le vin ou dans la soupe, j'ai fini de manger pour ce soir… Cependant, que cela ne vous empêche pas de continuer… Mais, pardon de vous avoir interrompu, monsieur Braun, nous étions à parler de votre belle-sœur qui ne veut pas se marier.

— Si elle ne veut pas se marier de bon gré, elle se mariera de force, répondit Braun. Laissez faire, viendra un jour où je lui imposerai un candidat de mon choix et elle n'aura pas à le refuser.

— Puis-je être ce candidat ! murmura Verreau.

— Je vous ai dit tantôt, monsieur Braun, que je connaissais cette histoire du Marie-Céleste. Je n'aurais pas dû dire cela ; j'ai entendu prononcer ce nom bien souvent, mais je n'ai pas l'histoire présente à la mémoire, fit de Courval.

— La voici en deux mots. Il y a trois ans le Marie-Céleste partait de Montréal en route pour l'Italie. Un mois après, ce navire a été rencontré en mer allant à la dérive. L'équipage manquait, ainsi qu'une dame espagnole et son fils de six ans qui avaient pris passage à bord du navire. Fait mystérieux ; rien n'était dérangé ni ne manquait à bord, pas même une des chaloupes ordinaires du

brick… Depuis on n'a pas entendu parler de l'équipage… qu'est-il devenu ?…

En entendant cette question posée sans dessein, l'émotion du banquier parut être à son paroxysme.

— Excusez-moi une minute, fit-il, je ne serai pas longtemps.

Il se leva en tournant le visage de manière à dissimuler ses traits ; puis il disparut dans l'encadrure de la porte, en prononçant ces paroles assez bas pour ne pas être entendu :

— Seigneur ! seigneur ! Quelle affreuse coïncidence.

Les trois convives restés autour de la table se regardèrent pendant que les pas de leur camarade s'éteignaient dans le corridor.

— Il est empoisonné, dit Verreau.

Cela n'était pas invraisemblable. Monsieur de Courval était une personne assez importante pour qu'on attentât à ses jours.

Braun proposa d'aller le trouver.

— Allons-y, firent les trois hommes en se levant.

Ils trouvèrent le banquier à se promener en gesticulant avec animation sur la véranda du club, bien que la soirée fut froide.

— Une indisposition, fit-il en allant à leur rencontre, j'avais d'abord attribué cela au maître d'hôtel, mais je m'aperçois maintenant que c'est un coup de sang. Il y a deux ans que je ne m'en étais pas aperçu et je croyais ces attaques disparues pour toujours.

Et de Courval raconta une longue histoire ; il dit qu'il avait fait une longue maladie aux tropiques et que c'était les suites qui se faisaient sentir, puis il finit en disant :

— Je suis mieux à présent ; retournons à notre lunch.

Il se remit à table comme les autres, mais ne mangea pas et, bien qu'il se dit mieux, ses airs ne confirmaient point ses paroles.

Il cherchait à faire revenir la conversation sur la belle-sœur de Braun.

— Je crois qu'elle ne vous irait pas mal du tout, dit celui-ci, d'autant plus que vous devez commencer à trouver la vie de célibataire ennuyante.

— Vous avez raison, c'est bon pour un certain temps, vivre seul, mais lorsqu'on devient mûr, qu'on commence à comprendre ce qu'est la vie, qu'on voit ses amis d'enfance avec des femmes et des enfants, on est content de trouver, le soir en arrivant chez soi, une compagne gentille qui vous sourit encore plus gentiment. Vous lui faites part de vos projets, vous lui confiez vos amertumes, et la soirée se passe au coin du feu dans un charmant tête-à-tête où vous oubliez les milles misères de la vie.

— Mademoiselle Duval vous irait certainement, reprit Verreau, et il ajouta en souriant : mais peut-être que vous ne lui iriez pas aussi bien… C'est ce qui m'est arrivé…

— Que monsieur de Courval essaie toujours, fit Braun, qui sait s'il ne sera pas plus heureux.

— J'en doute fort, répondit le banquier. En attendant, allons, garçon, ici, que va-t-on vous servir, messieurs ?

Chacun donna son goût. De Courval demanda des cigares et il continua à parler, avec Braun surtout.

— Ce marin, fit-il, dont vous parliez tantôt devait être âgé à l'époque de sa disparition ; pourquoi votre belle-sœur ne l'avait-elle pas épousé avant ce jour ?

— Bah ! deux fois elle avait été sur le point de l'épouser.

— Mais enfin qui l'empêchait !

— La première fois le fiancé a été obligé de mettre la frontière entre lui et la police canadienne.

— Et la seconde ?

— La même chose.

— Il avait fait une coche ?

— Un délit politique… Vous savez, il était à la tête des patriotes en 1837-38. Il se battait comme un brave et aurait gagné sa cause, à ce qu'on dit, si un de ses covillageois – un rival en amour – n'avait eu l'indélicatesse de lui tendre une embûche où plusieurs des siens ont rencontré la mort… Aussi Jeanne en veut bien à ce traître.

— Comment se nommait-il, ce traître ? demanda le banquier, pâle comme du marbre.

— Son nom ?

— Oui, oui.

— Ah, Jeanne l'a prononcé bien souvent en le maudissant comme la cause des maux qui ont frappé sa famille et elle en par-

ticulier… Attendez donc, c'est quelque chose comme Turgeon… Gendron… Gagnon, Gagnon, c'est cela.

— Gagnon ! fit nerveusement le banquier, en serrant le bras de son ami, mais buvez donc, vous ne buvez pas.

Et il lui versa un énorme verre de champagne qu'il lui fit avaler ! Ensuite il demanda :

— Mais comment diable avez-vous pu épouser la sœur de cette fille-là, vous ?

— C'est encore toute une histoire. L'année dernière je m'en vais à Saint-Denis comme ingénieur de la Compagnie Donalson de New-York. Je rencontre les deux demoiselles Duval. Je balance entre Jeanne et Marie. Refusé par la première, j'entre en amour avec la seconde. Quatre mois après elle était ma femme.

— Mais c'est un vrai roman que vous me contez au sujet de cette Jeanne… Elle est jolie, a de l'esprit, son fiancé disparaît, elle ne le croit pas mort et l'attend toujours.

Mackenzie qu'on eut cru inattentif à cette conversation regarda Braun et dit :

— Il manque un chapitre à ce roman.

— Lequel ?

— Ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Non.

— C'est que la fiancée, l'héroïne du roman, n'est pas encore mariée.

— Ah ! ah ! dans ce cas, peut-être le roman sera-t-il fini sous peu, dit de Courval.

— Je l'espère, murmura Braun.

On demanda encore un champagne, et quand une heure du matin sonna, Mackenzie, ivre comme un Polonais, avait roulé sous la table.

Un laquais le ramassa et le fit conduire à son domicile.

Verreau ne valait guère mieux ; il dormait dans son fauteuil.

Si Braun ne dormait pas, c'est qu'il en était empêché par les questions pressantes que ne cessait de lui adresser de Courval.

Ce dernier était le plus sobre des trois, mais en retour il était très impressionné.

Avant de sortir du club, Braun lui demanda :

— Puisque vous tenez tant à faire sa connaissance, quand viendrez-vous à la maison ?

— Dans le temps qu'il vous conviendra le mieux.

— C'est aujourd'hui…

— Vendredi, ou plutôt samedi matin.

— Samedi… Pourquoi ne venez-vous pas dîner avec moi, dimanche ?

— Oh non… c'est trop pour commencer.

— Non, je vous attendrai.

— Vous êtes bien aimable. Alors je me rendrai à votre invitation.

q

Chapitre 27 Un survivant

— Tiens, une lumière là-bas.

— Une lumière ? répondit le capitaine Hawthorne du Scotland.

— Oui ; regardez, capitaine.

En effet il y avait une lumière par le travers de bâbord. Elle pouvait être à quatre milles.

Le Scotland était à 230 lieues des côtes de la Sénégambie et sur le chemin d'aucuns navires qui vont soit au Brésil, soit au cap de Bonne-Espérance. Il s'était détourné de sa route ordinaire pour aller faire de l'eau à l'embouchure d'un petit fleuve.

— Je ne vois pas où cela peut être, dit le capitaine, cette lumière n'est pas celle d'un vaisseau qui navigue ou qui brûle. Il faut qu'elle soit sur une île.

— Nous avons passé ce matin l'île Mahu, et la carte n'en mentionne pas d'autre qui soit habitée dans ces parages.

— C'est peut-être un naufragé qui nous fait des signaux.

— Si nous louvoyions dans cette direction, fit le contremaître.

— Nous sommes dans un endroit trop dangereux, répondit le capitaine. Ces îles doivent être entourées de récifs ; nous briserions notre coque. Au jour si nous voyons que nous n'avons pas affaire à des cannibales, nous enverrons une chaloupe ; en attendant nous allons mettre en panne.

Le capitaine entra dans sa cabine, et après avoir de nouveau consulté ses cartes les plus complètes il acquit la certitude qu'il n'y avait pas d'îles habitées en cet endroit. Peut-être un des petits îlots que la carte mentionnait l'était-il par hasard.

La lumière ne s'éteignit pas de la nuit.

Au jour une petite île était en vue mais elle paraissait très loin, on ne distinguait que son contour. Le capitaine fit jeter la sonde et comprit qu'il n'était pas prudent de naviguer dans cette direction. Alors ayant fait mettre une chaloupe à la mer, il ordonna à son second d'y descendre et d'approcher assez près de terre pour savoir ce qui en était.

Lorsque les marins furent près de l'île, ils distinguèrent un homme qui les invitait par des signes à venir le trouver. Il allait et venait sur la grève comme un fou. Sa chevelure et sa barbe étaient longues, et pour tout vêtement il n'avait qu'un morceau de toile déchiré, enroulé autour du corps.

Comme la chaloupe touchait l'île, il alla au devant du second et, le serrant dans ses bras, lui dit :

— Enfin !... Comme vous êtes bons de venir me délivrer.

Il avait reconnu la nationalité des marins et leur adressait la parole en anglais.

— Qui êtes-vous, lui demanda le second, et comment êtes-vous ici ?

— Je suis un capitaine de navire, et je ne sais pas plus que vous comment je suis ici.

— Quel était le nom de votre navire ?

— Le Marie-Céleste.

— Le Marie-Céleste ! Vous êtes le capitaine du Marie-Céleste.

— Oui, monsieur, ah ! parlez-m'en donc, dites-moi ce qu'il est devenu ; comment cela est arrivé.

— Mais ne le savez-vous pas vous-même ? Pourquoi l'avez-vous abandonné avec tout votre équipage ?

— Abandonné avec tout mon équipage !

— Oui, on a rencontré le Marie-Céleste absolument seul : il allait à la dérive.

— Et la cargaison ?

— Autant que je m'en souviens, elle était en ordre.

— Rien ne manquait ?

— Rien.

— Quel mystère !

— Pour vous aussi ?

— Oui, monsieur ; je me demande souvent si je rêve.

— Mais vous allez nous raconter votre histoire.

— Elle est bien singulière et ce n'est pas le temps de la raconter.

Les matelots pensèrent que cet homme était détraqué. On en voit tant de malheureux marins qui perdent la tête à la suite d'un naufrage ou de quelque autre drame de la mer.

Mais l'ancien capitaine du Marie-Céleste n'était pas détraqué et ce qu'il disait était vrai.

Paul Turcotte, grâce à son énergie et à sa force physique avait échappé aux menées lâches de son rival. Depuis deux ans il était confiné dans cette île, exclu de la société des hommes. Un hasard longtemps attendu le tirait de sa solitude.

Le survivant du Marie-Céleste ne trouvait pas de mot pour exprimer sa joie. Il était ému au point de pouvoir à peine parler.

Il dit à ses sauveteurs.

— Avant de retourner à bord, vous me permettrez de vous montrer comment j'ai vécu durant deux ans et comment je pensais vivre le reste de ma vie.

Ayant entraîné les marins sur une petite colline, non loin du rivage, il leur montra une hutte de forme carrée, construite en bambou et appuyé à un quartier de rocher. Elle avait quinze pieds carré et l'intérieur était proprement garni de nattes. Il n'y avait que deux petites ouvertures, l'une – la porte – donnant sur la mer, l'autre – le châssis – sur l'intérieur de l'île.

— Et que mangez-vous ? lui demanda un matelot.

Le Canadien répondit :

— Les premiers jours de mon arrivée je crus que je mourrais de faim. Étant sans fusil je ne pouvais pas chasser, quoique le gibier abondât. La Providence vint à mon secours. Comme je me promenais sur la grève, je vis des tortues qui venaient y déposer leurs œufs. J'en tuai et cela me fournit une nourriture excellente. Quelques jours plus tard je me mis à creuser des trous dans la terre, je les recouvrais de branches et le lendemain j'étais sûr d'y trouver des chacals… Tenez, venez avec moi examiner mes trois trappes. Il doit y avoir une demi-douzaine de victimes. Cela fera de la viande fraîche pour emporter à bord.

Les marins suivirent le survivant du Marie-Céleste dans la forêt. Arrivés à un petit sentier, ils examinèrent les trois trappes et trouvèrent dans la première, deux chacals, dans la deuxième, un, et dans la troisième, deux.

— Vous voyez, fit le naufragé en assommant les chacals à coups de massue, que je ne vous ai point trompés en vous promettant de la viande fraîche. Nous en aurons pour six repas au moins.

Deux heures après, Paul Turcotte ayant pris avec lui un plan de son île fait sur de l'écorce et quelques cannes de bambou, et fait transporter à la grève les chacals, s'embarqua dans la chaloupe qui revint à bord du Scotland.

Le capitaine Hawthorne reçut son nouveau passager avec bienveillance. Turcotte lui ayant demandé sur quelle île il avait vécu, le capitaine lui répondit qu'il ne le savait pas et qu'aucune carte en faisait mention.

Alors Turcotte, dressant un acte, en prit possession au nom du gouvernement anglais et la nomma Inconnue.

Lorsqu'on sut que cet homme était l'ancien capitaine du Marie-Céleste qui avait disparu mystérieusement avec tous ses matelots, on ne cessait de lui adresser des questions comme celles-ci :

— Pourquoi avez-vous abandonné votre navire ?

— Qu'est devenu votre équipage ?

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

Turcotte répondait à ces questions par d'autres questions et en disant :

— Je ne le sais pas plus que vous, mes chers amis… Mais ce Marie-Céleste a donc fait bien du bruit.

— Oui, répondait-on, car le fait de rencontrer un navire complètement abandonné et sur lequel il ne manque rien, pas même les chaloupes de sauvetage est assez singulier.

Comme on demandait au naufragé de raconter son histoire depuis son dernier départ de Montréal, il se rendit de bonne grâce au désir de l'équipage et des passagers du Scotland, et les ayant réunis le soir sur le pont il leur parla ainsi :

— Dans le mois de mai 1842, j'étais donc capitaine du Marie-Céleste et j'avais à mon bord huit hommes d'équipage, tous de braves gens bien disciplinés. J'étais dans le port de Montréal me préparant à lever l'ancre pour l'Italie. Un matin je reçus une lettre d'un marchand d'Ottawa, me demandant de prendre à mon bord madame Alvirez et son enfant âgé de six ans, femme et fils d'un armateur de Gibraltar, et de bien vouloir les débarquer en cette ville à mon passage. Une affaire pressante rappelait ma-

dame Alvirez auprès de son mari. Je me rendis à la demande du marchand parce que je connaissais l'armateur Alvirez. La veille de notre départ de Montréal, si ma mémoire ne me fait pas défaut, un individu parlant le français, l'espagnol et l'anglais est venu me demander de l'engager comme matelot pour faire la traversée, disant qu'il voulait revoir sa famille qui habitait aux environs de Barcelone. Comme un homme de plus ne me nuisait pas, je l'engageai. Ce fut ainsi que nous levâmes l'ancre. Je ne remarquai rien de singulier à bord. Le soir du 31 mai – la quinzième journée de la traversée – je me couchai comme d'habitude. Eussé-je un songe ou était-ce la vérité ? Je ne le sais pas, toujours est-il que je vis un homme qui se penchait sur moi. J'essayais de l'envoyer et il ne partait pas… Quand je m'éveillai, au lieu d'être dans ma cabine, j'étais dans une chaloupe en pleine mer avec cinq de mes matelots. Ils semblaient sommeiller, j'en pousse un, je lui parle… il ne remue pas… Il était mort et son voisin rendait le dernier soupir. Je réussis à réveiller les trois autres, plus robustes et plus forts… Leur ayant demandé ce que cela signifiait, ils me répondirent qu'ils ne le savaient pas plus que moi. Ils ne pensaient qu'à dormir… Le surlendemain le vent poussa notre chaloupe sur l'île, où vous m'avez recueilli. Les trois compagnons qu'il me restait moururent les uns après les autres dans l'espace de huit jours… Pendant deux ans j'ai vécu seul dans cette île… J'espérais toujours qu'un navire passerait en vue et qu'il me tirerait de ma retraite.

« Environ six mois après j'en vis un qui passait bien loin. Je montai sur le plus haut rocher et je lui fis des signaux. Hélas, ils ne furent pas aperçus. Et au coucher du soleil j'eus la douleur de le voir disparaître complètement. Je rentrai dans ma hutte plus triste qu'auparavant…

« Aucun autre navire, excepté le vôtre, ne vint dans ces parages ; d'où j'en conclus que mon île n'était pas située sur le chemin des vaisseaux qui sillonnent l'Atlantique, et qu'à moins d'un hasard j'y resterais toute ma vie… Par prudence j'allumais chaque nuit un feu sur un rocher et j'interrogeais l'océan pour tâcher de découvrir une autre lumière… Ah, capitaine, quand j'ai vu votre navire, comme j'ai tremblé de crainte de n'être pas aperçu. Mais quand je l'ai vu modérer sa course, comme j'ai été content, et avec quelle impatience, j'ai attendu le lever du jour ! Comment pourrais-je vous rendre ce que vous avez fait pour moi !

— Ne parlons pas de cela, fit le capitaine, je suis aussi content que vous de vous avoir tiré de cette affreuse solitude. Dites-nous seulement, monsieur, ce que vous pensez du Marie-Céleste.

— Je me perds en conjectures et je donnerais dix ans de ma vie pour éclaircir ce mystère. Qu'en a-t-on dit ?

— Bien des choses, allez, mais l'opinion qui a prévalu est celle-ci : qu'il était survenu une panique et que l'équipage s'était jeté à la mer dans une chaloupe ne faisant pas partie des chaloupes ordinaires du bord, puisque pas une de celles-ci ne manquait.

— Et qu'a dit l'armateur Alvirez, de Gibraltar ?

— Je ne saurais vous le dire, car j'étais à Liverpool dans le temps.

— Je me propose de demander une nouvelle enquête sur ce sujet.

Mais le Scotland voguait rapidement vers les côtes d'Amérique. N'ayant pas été retardé par les vents alizés, il avait traversé l'équateur depuis dix jours et la vigie avait signalé la terre à

l'ouest. Le capitaine Hawthorne s'entretenait souvent avec Paul Turcotte en qui il trouvait un marin consommé.

Un soir le soleil venait de disparaître à l'occident ; Hawthorne prenant Turcotte à part lui demanda en montrant l'horizon.

— Que pensez-vous de ce nuage qui vient là-bas ?

— Il vient bien vite, répondit le Canadien en regardant le capitaine du Scotland.

Ces points noirs qui apparaissaient dans le ciel après le coucher du soleil sont l'effroi des marins car ils annoncent un orage qui se fait sentir rudement.

— Je fais carguer les voiles à l'instant, dit le capitaine.

— C'est plus prudent.

Le point noir, comme un troupeau de bisons que le chasseur voit venir de loin, grossissait à vue d'œil.

L'équipage le craignait. Les passagers cherchaient à découvrir quelque chose sur la figure grave de ces marins qui sillonnaient le pont à la course et qui se bousculaient pour monter dans les mâts.

Hawthorne était sur le gaillard d'avant, donnant des ordres d'une voix brève ; Turcotte faisait la même chose sur le gaillard d'arrière.

Les matelots déclaraient n'avoir jamais eu une chaleur aussi suffocante. Ils respiraient dans une atmosphère de souffre.

La mer était calme comme de l'huile : pas une petite brise n'en ridait la surface.

Vingt minutes s'écoulèrent dans ce calme inquiétant.

Tout à coup il s'éleva un vent qui fit craquer le navire et faillit le renverser sur son tribord. Le nuage creva et il en tomba une nappe d'eau.

En moins d'une minute la mer fut terrible. Des montagnes d'eau portaient le Scotland jusqu'aux nuées et le rejetaient ensuite dans des abîmes sans fonds. L'équipage et les passagers se cramponnaient aux bastingages pour ne pas être emportés par les vagues qui balayaient le pont.

— Amenez les haubans ! cria le capitaine.

— Amenez les haubans ! répéta Turcotte.

On n'eut pas le temps d'exécuter cet ordre.

Un craquement épouvantable se fit entendre… Le navire venait de toucher et sombrait.

On distinguait la côte à deux milles, mais elle était inhabitée et il n'y avait personne pour porter secours aux naufragés.

Turcotte s'était accroché à un quartier de dunette. Ayant regardé autour de lui, il ne vit aucune trace du navire si ce n'est une multitude de morceaux de bois qui dansaient sur le crête des vagues.

À cette vue son cœur se gonfla. Le vent le poussait vers la côte et une demi-heure après il abordait sur une terre aride et désolée.

Chapitre 28 Le dîner

Comme George Braun l'avait dit au banquier de Courval, Jeanne Duval habitait Montréal avec sa sœur.
Depuis que nous l'avons vue, à Saint-Denis, tomber évanouie dans les bras de sa sœur, en voyant les Habits-Rouges cerner la maison pour arrêter son fiancé, il s'était passé bien des événements.

Madame Duval ne survécut point longtemps à son mari. La maladie – le chagrin – qui la minait, l'emporta dans l'automne de 1841. Avec la chute des feuilles elle alla rejoindre dans le cimetière de Saint-Denis le compagnon fidèle qu'elle pleurait.

Ils sont là tous les deux couchés dans leurs froids tombeaux, à l'ombre de l'église.

Jeanne, Marie et Albert leur ont élevé un monument. Sur l'une des façades on lit ces mots plus éloquents que les jérémiades des poètes :

Ici repose le notaire Matthieu Duval

homme de bien tué à Montréal

par le despotisme des Anglais

le 20 décembre 1838…

Vous qui avez combattu à ses côtés

priez pour lui !

Plus bas :

Auprès de lui repose son épouse Anna Bibeau,

morte à Saint-Denis le 2 décembre 1840.

Unis dans la vie, ils ne sauraient être séparés

dans la mort.

Les trois orphelins restèrent seuls dans la maison avec leurs souvenirs lugubres, chaque objet leur rappelant avec une ironie cruelle les joyeux jours d'autrefois.

En dehors de la maison, c'était la même chose. Les enfants du notaire Duval étaient témoins de ces luttes mesquines que se livraient entre eux quelques habitants de Saint-Denis.

Ces jours de paix où les habitants de ce village marchaient la main dans la main unis dans le même sentiment – conserver leur religion et leur nationalité – étaient disparus, et cette paroisse, si elle lisait dans ses annales rouges de sang les noms de grands patriotes, lisait aussi ceux de grands traîtres, qui avaient échangé l'honneur de l'ancienne colonie française contre l'or de Colborne.

Aussi comme il était pénible pour les patriotes de voir l'état où la guerre de 1837-38 avait laissé le pays traversé par le Richelieu.

Quatre ans s'étaient écoulés, depuis la nuit où Gore, conduit par la main d'un traître, avait promené sa torche incendiaire sur Saint-Denis. Un germe de guerre était resté dans le pays. Il s'était développé et rongeait maintenant des comtés entiers.

À quelles scènes auraient assisté les martyrs de 37-38 s'il leur eut été donné de sortir du tombeau et de venir à Saint-Denis à cette époque de 1841 ? À des combats de fanatisme soulevés par les vainqueurs aux vaincus ? Non, les Canadiens-Français avaient

forcé le pouvoir à les respecter. Ils auraient assisté à des combats fratricides, déloyaux, œuvre de quelques-uns de leurs compatriotes, se dévorant mesquinement, sourdement.

Telle était la situation à Saint-Denis à la mort de madame Duval. Que de soirées les trois orphelins passèrent à sangloter assis dans le boudoir.

Dans le printemps de 1844 un jeune ingénieur civil de Montréal, – nommé George Braun – chargé par la compagnie industrielle Donalson de New-York d'étudier les pouvoirs d'eau de la rivière Richelieu, vint à Saint-Denis.

Il vit Jeanne et Marie et fut frappé de leur beauté. Il se fit présenter à elles et devint amoureux de Marie.

L'ayant courtisée tout l'été, il l'épousa à l'automne au milieu d'un faste en rapport avec sa position.

Comme les affaires de monsieur Braun exigeaient souvent sa présence à New-York, on alla demeurer en cette dernière ville et Jeanne fit partie de la maison.

Peu après Braun ayant été nommé représentant en Canada de la compagnie Donalson qui faisait beaucoup d'affaires en ce pays, il abandonna la pratique du génie civil pour se consacrer entièrement aux intérêts de la maison qu'il représentait. Il vint résider à Montréal et se fit un beau traitement dans cette nouvelle branche d'affaires.

Il établit sa résidence dans le bas de la rue des Allemands et la monta avec luxe. Il menait un gros train de vie et dépensait tous ses revenus.

Cependant il ne rendit pas sa femme heureuse. Quelque temps après le mariage, quand les premiers feux de l'amour furent éteints, la jeune femme s'aperçut que son mari n'était plus le même. Il rentrait tard le soir, passant une partie de ses nuits au club ou au théâtre. Il devint renfermé en lui-même, grondeur et menait la maison rondement. Il ne fallait pas attribuer ce changement à ses affaires puisqu'elles étaient très prospères.

Souvent, il voulait faire épouser à Jeanne des candidats de son choix à lui, mais la jeune fille refusait toujours quoi qu'elle fut sans nouvelles de son fiancé de 1837, depuis deux ans.

Jeanne recevait peu et sortait encore moins. C'était par exception et pour faire plaisir à son beau-frère qu'on la voyait à de rares intervalles assister aux fêtes données dans l'aristocratie montréalaise. Pourtant elle était intelligente, instruite, jolie, avait des manières et figurait avec avantage dans un salon.

Les jours de réception, la maison de monsieur Braun était assiégée non seulement par une foule de jeunes élégants, qui n'ont pour eux que le nom de leurs pères – comme il y en a tant à Montréal – mais encore par des partis sérieux, assez âgés et avantageux qui reconnaissaient en Jeanne Duval des qualités précieuses.

La fiancée de 37 écoutait avec indifférence les protestations d'amour qu'on ne cessait de lui répéter.

Pour réponse elle n'avait qu'une parole qui consistait en un refus formel de donner sa main à qui que ce fut.

Cette formule aigrit d'abord George Braun, puis finit par le fâcher. Il usa de douceur, représenta à la jeune fille les avantages

qu'elle retirerait en s'unissant à un homme distingué et qu'elle n'était pas faite pour rester célibataire.

Comme cela ne produisait aucun effet, le beau-frère changea de ton et dit que si elle ne voulait pas se marier de bon gré, il lui imposerait un homme qu'elle serait forcée d'épouser, l'aimerait-elle ou non.

C'était donc de cette jeune fille qu'avait parlé Braun au souper du London Club. C'était en entendant parler d'elle que de Courval avait paru mal à l'aise. C'était à elle qu'il devait être présenté en allant prendre le dîner le dimanche suivant chez son ami.

Le surlendemain, ce dernier annonça la nouvelle à Jeanne, qui était dans le boudoir, attendant l'heure de la grand-messe.

— Connaissez-vous le banquier Hubert de Courval ? lui demanda-t-il.

— Monsieur de Courval, j'en aie entendu parler, répondit la jeune fille…

— Eh bien, il dînera avec nous ce midi.

— Ah, viendra-t-il seul ?

— Absolument seul. C'est un intime en affaire, que je tiens à vous présenter.

— À me présenter, dites-vous ?

— Oui, il est si riche ; vingt mille piastres de revenu par année.

— C'est en effet un riche banquier.

— Et sa fortune ne peut qu'augmenter… Il est si habile, si prudent… Il ne s'engage jamais dans une spéculation sans l'avoir étudiée à fond.

— Alors avant longtemps, il sera un des Crésus de Montréal.

— Avant trois ans il contrôlera une grande partie des affaires en cette ville.

— Ces célibataires ne pensent qu'à l'argent.

— Pardon, pardon, ils pensent aussi au mariage, et le représentant de la maison Donalson ajouta sur un ton plus bas et en souriant : Et c'est un peu – c'est-à-dire beaucoup – pour vous que celui dont je vous parle vient dîner ici…

— Mais je ne pense pas qu'il me connaisse…

— De vue ? Non : de renommée ? Oui. On lui a parlé de vous et on ne lui en a pas dit trop de mal.

— Allons, quelqu'un se serait-il mis dans la tête de lui faire mon éloge ?

— Quelques-uns serait plus exact, car vous savez comme moi, ma chère belle sœur, que plusieurs messieurs prétendent à votre main, que vous les faites rêver et qu'ils emploient toutes leurs ressources à vous plaire et tâchent de se faire remarquer par vous.

— Je m'en suis aperçu bien des fois, allez, peinée que je suis de ne pouvoir porter le nom d'un de ces messieurs qui me font tant de galanteries.

— Si vous le vouliez, vous le pourriez.

— Non, monsieur George, ces messieurs possèdent mon estime, non mon amour.

— Toujours la même chose… Encore une fois, c'est fatiguant pour vous d'entendre répéter souvent les mêmes paroles, mais de grâce, au nom de votre avenir, de votre bonheur, donnez donc à un autre cette place que s'est conquis dans votre cœur, cet homme que vous ne reverrez jamais…

— Que je ne reverrai jamais, dit douloureusement Jeanne en laissant tomber sur ses genoux le mouchoir qu'elle tenait.

— Oui, que vous ne reverrez jamais, puisqu'il est mort.

— Mort ! En avez vous des preuves ?

— Pauvre jeune fille, voulez-vous que la mer rende ses victimes ?

— Dussé-je attendre ce jour, je l'attendrai.

— Vous ne l'attendrez pas, reprit Braun qui s'impatientait, en frappant sur la bibliothèque ; je saurai faire tomber vos caprices de fillette.

La jeune fille ne répondit pas. Elle baissa les yeux, sachant combien terribles étaient les colères de son beau-frère et ne voulant pas l'exciter davantage.

— Jeanne, reprit le membre du London Club dont la voix commençait à trembler, le banquier sera ici ce midi ; je ne prétend pas qu'on lui fasse des grossièretés…

— Je n'en ai jamais fait à personne, reprit la fiancée du patriote, et je n'ai pas l'intention de déroger à mes habitudes.

— Alors ne manquez pas d'étudier le banquier. De Courval est un beau nom : vingt mille piastres à dépenser par année, avec la perspective d'en avoir deux fois plus avant longtemps, est magnifique, séduisant…

Sur ce le beau-frère sortit du boudoir. La fiancée de 1837 resta seule, malgré son énergie elle éclata en sanglots.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, soutenez-moi jusqu'à la fin de cette lutte si âpre. Si Paul Turcotte est encore vivant, faites que je meure plutôt que d'en épouser un autre.

Jeanne Duval n'avait jamais désespéré. On était venu lui apprendre la disparition de son fiancé ; on essayait de lui prouver par des arguments irréfutables qu'elle ne le reverrait point. Il y avait quelque chose qui lui disait de ne pas croire.

Elle passa son mouchoir sur ses yeux et sortit du boudoir.

C'était l'heure de le grand-messe. Elle monta à sa chambre et s'habilla pour aller à l'église, sa sœur l'attendait au bas de l'escalier.

Hubert de Courval, en homme courtois, fut fidèle au rendez-vous.

À midi moins le quart il faisait son entrée dans le salon de madame Braun, au bras de son compagnon de club.

Il salua madame Braun et lui donna la main. Celle-ci se retourna du côté de Jeanne et dit :

— Monsieur de Courval, je vous présente ma sœur Jeanne.

Le banquier s'inclina, gauchement, fit une espèce de faux pas et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un divan placé dans l'angle du salon.

Les deux femmes échangèrent un regard furtif qui signifiait : « Quelle gaucherie ! »

Il balbutia des mots inintelligibles et finit en disant à la jeune fille :

— Lorsque j'acceptai l'invitation de monsieur Braun de prendre le dîner avec lui, je ne m'attendais pas au plaisir d'être présenté à vous. Votre nom avait déjà frappé mes oreilles et sans vous connaître, je brûlais de vous rencontrer.

— Je puis dire la même chose, répondit Jeanne en lançant un gentil sourire à l'hôte de son beau-frère, je vous connaissais de nom depuis votre arrivée à Montréal, et je ne pensais pas avoir l'honneur de converser, un jour, avec celui qu'on dit un des plus habiles financiers de la ville.

— Oh ! mademoiselle, ce sont des flatteurs ceux qui disent cela !

— À ce compte les flatteurs sont nombreux à Montréal.

On se fit des compliments tour à tour, mais de Courval n'avait pas l'air d'un homme à l'aise dans ce qu'il disait. Il y avait dans ses manières, dans son parler quelque chose de curieux, d'exagéré.

— Monsieur, lui dit Jeanne, ce n'est pas le propre d'un financier d'être aussi complimenteur.

— En effet je ne suis pas né financier, répondit de Courval, et on ne m'aurait jamais vu à la bourse épiant comme un forcené la hausse ou la baisse, si j'avais été laissé à moi-même.

— Cette vie d'émotions ne vous va-t-elle pas ? demanda madame Braun.

— Bien peu, madame, aussi j'ai souvent pensé à liquider mes affaires. Mais voyez-vous on attend la fin d'une spéculation, pendant ce temps on en commence une autre, et comme cela, on finance toujours. On ambitionne de devenir plus riche et on abandonne seulement quand on est mort… ou ruiné…

— C'est un peu l'histoire de tous les hommes de nos jours. Ils passent leur vie à amasser des richesses et ils meurent sans en jouir.

— Si au moins ils en faisaient jouir les autres.

— Je crois, monsieur de Courval, qu'on aura rien à vous reprocher sous ce rapport-là, dit Jeanne Duval.

— Vous pensez ?

— Oui, car on dit que vous êtes un de ceux qui répandez le plus d'argent dans la métropole.

— Je voudrais que cela fut, répondit le banquier. Un de mes plus grands plaisirs est d'être utile à ces déshérités de la fortune, à ces pauvres hères qui croupissent dans la misère.

— Cela est une belle et grande œuvre, dit madame Braun, et celui-là seul sait vivre qui sait se rendre utile à ses semblables.

— Pour être riche, on n'a que plus d'obligations à remplir envers les malheureux, continua le banquier.

— La richesse est une arme dangereuse entre les mains de qui ne sait pas s'en servir. Si les riches comprenaient tous le rôle qui leur est dévolu, la terre serait presqu'un paradis.

On annonça que le dîner était servi. Pendant que madame Braun prenait le bras de son mari, de Courval offrait le sien à Jeanne. Ce fut ainsi qu'on prit place autour d'une table magnifiquement servie.

Madame Braun et sa sœur firent gentiment les honneurs de la maison. Jeanne se montra charmante : son beau-frère en fut ravi. Il pensa un instant que le banquier de la rue Bonaventure était tombé dans ses goûts.

Madame Braun ne manqua point de l'inviter à revenir.

— Soyez certaine, répondit-il en sortant, que je n'oublierai pas la maison dont vous et votre sœur faites les honneurs avec tant d'amabilité.

Le représentant de la maison Donalson ne fut rien moins que charmé de la réception dont son ami avait été l'objet.

Il dit à Jeanne :

— Vous vous êtes montrée bien aimable, et je vous en remercie. J'ai cru m'apercevoir que le banquier ne restait pas indifférent à vos beaux yeux. Je l'ai surpris plusieurs fois vous dévorant à la dérobée avec un œil de convoitise.

— Oui à la dérobée ! balbutia Jeanne entre ses dents.

— Comment le trouvez-vous ? continua Braun en marchant dans le salon.

— Charmant, et je suis surprise de voir que nos jolies montréalaises ne se le disputent pas.

— Il sort si peu, voyez-vous… néanmoins il observe, il étudie… Et un bon jour, il arrivera près d'une demoiselle, qu'il semble à peine connaître, et lui demandera sa main.

« Pourvu que ce ne soit pas la mienne », pensa la fiancée du patriote, puis elle continua tout haut :

— Il est temps qu'il fasse son choix car il doit être assez âgé !

— Il a l'air plus vieux qu'il l'est réellement, répondit Braun ; il a eu tant d'inquiétudes avec sa fortune. Et l'inquiétude est pire que la maladie pour faire vieillir… Il a dit qu'il reviendrait, si je ne me trompe.

— Oui, il a promis de venir veiller sans cérémonie.

— C'est un honneur qu'il nous fait.

Braun après avoir ainsi plaidé la cause de son ami laissa les deux femmes seules.

Jeanne demanda alors à sa sœur :

— Connaissais-tu cet homme avant aujourd'hui ?

— Oui ; c'est la seconde fois que je lui parle.

— Et qu'en penses-tu ?

— Il m'a l'air comme il faut, et toi ?

— Moi je ne le connais pas assez pour le juger ; cependant n'as-tu pas remarqué qu'il a certaines manières curieuses ; qu'il ne regarde pas en face et qu'il semble embarrassé pour répondre à certaines questions ?

— S'il ne regarde pas en face, c'est qu'il est timide. Les amoureux sont comme cela : tu dois t'en être aperçu…

— Il peut arriver qu'un jeune homme agisse ainsi ; mais un homme de trente ans, un banquier posé…

— Dans tous les cas nous aurons occasion de l'examiner. Il va revenir. George veut l'avoir pour beau-frère.

— Je le sais : il me l'a dit.

— Et tu as répondu ?

— Qu'il n'a pas besoin d'y penser.

— Jeanne, tu es libre. Reste fidèle, si tu veux, à ton serment de 37, mais je t'en prie, conduis-toi de manière à ne pas trop froisser George… Tu le connais… Espérons que Dieu arrangera tout pour le mieux…

— Oui, je l'espère, car il y aurait longtemps que j'aurais mis les murs d'un couvent entre le monde et moi…

Les deux sœurs se turent, l'une ne voulant rien dire contre celui qu'elle avait épousé, l'autre craignant de faire allusion à un passé dont chaque souvenir rouvrait des plaies mal fermées.

Chapitre 29 La vie sauve

En mettant le pied sur la plage, Paul Turcotte se jeta à genoux et remercia le ciel de l'avoir sauvé d'une mort si imminente. Revenu de sa première joie, il se demanda si Dieu ne lui réservait pas une mort plus affreuse sur cette côte aride et désolée.

Durant un instant il se prit à regretter sa petite île où il avait vécu pendant les deux dernières années.

Il regarda autour de lui mais n'aperçut aucune trace d'être humain. À quelques arpents de là il y avait une petite colline, y étant monté, il vit qu'il était bien dans un pays inhabité. De tous côtés, des déserts.

D'après ses calculs géographiques, il était loin de Rio-de-Janeiro. Mais peut-être qu'en longeant la côte il arriverait à un poste habité.

Comme la nuit venait rapidement, il résolut d'attendre au lendemain.

La mer s'était apaisée et rejetait sur le rivage les débris informes du malheureux navire. Et parmi les cadavres gonflés d'eau, il reconnut celui de son infortuné capitaine. Paul Turcotte était bien le seul survivant de cette affreuse catastrophe.

Le lendemain, s'acheminant bravement vers le sud, il marcha toute la journée sans rien apercevoir.

Vers le milieu du deuxième jour, il vit un nuage de poussière à l'horizon. S'étant avancé dans cette direction il reconnut une tribu de sauvages.

Ceux-ci, de leur côté, avaient vu le naufragé et piquèrent leurs chevaux pour arriver plus vite sur lui, en lançant des cris furieux d'anthropophage.

Cependant quand ils furent assez près pour distinguer ses vêtements, ils abaissèrent leurs lances, modérèrent leur course et semblèrent se consulter.

Turcotte attendait avec impatience la fin de cette consultation d'où dépendait sa vie. Enfin un sauvage qui était évidemment le chef de la tribu s'avança vers lui.

Il montait avec dignité un superbe cheval noir dont la tête ornée de panaches rouges écarlates se balançait gracieusement.

Le chef descendit de cheval et ayant fait deux fois le tour du Canadien, en dansant, il adressa une harangue dans une langue inconnue au naufragé. Cependant il vit qu'on lui adressait des paroles amicales et qu'on l'invitait à suivre la tribu.

Le Canadien, ayant fait signe qu'il acceptait l'invitation, tous les sauvages sautèrent sur le sable, comme un seul homme, et sur un geste du chef, commencèrent à danser en faisant retentir le désert de leurs cris gutturaux.

Turcotte se demanda si ce n'était pas là le prélude d'un festin où il serait servi en nourriture.

Ceux qui semblaient être les plus haut placés de la tribu ne passaient pas devant lui sans lui baiser les mains tandis que les moins haut placés se contentaient de lui baiser les pieds.

Cela rassura le Canadien qui comprit que c'était autant de marques d'amitié. Il fut rassuré davantage quand il vit les sau-

vages détacher les sellettes de leurs chevaux et en faire une espèce de palanquin.

Ayant mis Paul Turcotte sur ce palanquin, toute la tribu se mit en marche en poussant des cris de joie. Les chefs de la bande se disputaient l'honneur d'être au nombre des porteurs.

Après quatre jours de marche à travers un pays tantôt désert, tantôt couvert de forêts, la tribu arriva sur les bords d'un immense fleuve dont les eaux, en cet endroit, coulaient entre deux montagnes.

Le chef fit comprendre au Canadien qu'ils étaient arrivés au terme du voyage, et qu'il s'agissait maintenant de traverser sur l'île qu'il y avait au milieu du cours d'eau.

Paul Turcotte, pour montrer qu'il était aussi bon nageur que les sauvages, se jeta à l'eau et aborda le premier dans l'île.

C'était une île magnifique, de forme ovale et qui pouvait avoir deux lieues de tour. Ses côtes escarpées à certains endroits présentaient des sites d'où l'on pouvait observer la contrée d'alentour.

L'arbre à quinquina, le nopal et le palmier croissaient en abondance. Au milieu de ces touffes d'arbres et au pied d'un rocher, on voyait cent huttes alignées sur quatre rangs.

C'était un village sauvage, celui de la tribu des Guaranis qui avait recueilli le survivant du Scotland.

Les Guaranis viennent des bords du fleuve Parana et ont émigré vers le nord à la suite d'un événement connu dans l'histoire.

Au seizième siècle, lorsque les Jésuites vinrent établir leurs missions dans le Paraguay, ce pays appartenait à l'Espagne. Les fils de Loyola, avec cette ardeur et ce dévouement qu'ils mettent dans leurs actions, réussirent à faire abandonner aux Guaranis la vie vagabonde qu'ils menaient pour s'établir tous ensemble sur les bords du Parana.

On vit au centre de l'Amérique du Sud un peuple civilisé connaissant les mystères de la religion catholique et vivant dans la crainte de Dieu. Les Guaranis avaient abandonné leur vie errante pour se livrer à l'agriculture. Chaque soir, au son de l'angélus, ils se réunissaient sur la place publique et tous ensemble faisaient la prière.

Mais cette vie champêtre idéale, où tous les habitants étaient contents de leur sort, ne dura pas longtemps.

Un jour on apprit sur les bords du fleuve Parana que les Jésuites étaient rappelés en Espagne.

On les remplaça par des gouverneurs égoïstes et sans religion qui ne cherchaient qu'à amasser des trésors aux dépens de ceux qui étaient sous leur juridiction.

On conduisit les Guaranis avec dureté, on les força à travailler comme des bêtes de somme et à payer des impôts trop onéreux.

Pendant longtemps les enfants des pampas obéirent à ces gouverneurs inhumains. Ils patientèrent car les Jésuites leur avaient dit : « Nous reviendrons dans quelques mois. »

Mais un soir que les Guaranis rentraient dans leurs réductions devenues ennuyantes, un subalterne du gouverneur leur engagea chicane.

La patience des sauvages était à bout. Ils se soulevèrent comme un seul homme, massacrèrent plusieurs Espagnols, brûlèrent leurs réductions et s'enfuirent vers le nord.

Depuis ce temps ils ont repris la vie nomade qu'ils menaient avant l'arrivée des Jésuites au Paraguay.

Aujourd'hui le voyageur, assez audacieux pour pénétrer dans les régions inexplorées du haut Amazone, les distingue encore des autres tribus de l'Amérique du Sud.

Par les idées assez précises qu'ils ont d'un Dieu, il est facile de voir que leurs ancêtres ont eu des rapports suivis avec les blancs.

Cependant plus ils vont, plus ils retombent dans leur ancien état de barbarie, et dans un demi-siècle il est probable qu'on ne les distinguera pas des autres sauvages qui errent comme des loups féroces dans les contrées brûlantes du Sud.

C'était entre les mains de cette tribu que Paul Turcotte était tombé.

Lorsque les voyageurs furent dans l'île, un vieillard s'avança au devant d'eux.

En voyant un blanc il parut intimidé puis, ayant parlé au chef, il prit les mains du Canadien et les baisa avec respect. Et il lui adressa la parole, lui montrant tour à tour le ciel, la terre et l'eau.

Ensuite il l'amena à une hutte située au milieu du village et l'y ayant fait entrer, il lui présenta un fusil, une boîte de cartouches et tous les autres outils d'un chasseur.

À la vue de ces objets de fabrique européenne, Paul Turcotte fut très étonné. Comment se trouvaient-ils en cet endroit si retiré

du monde civilisé ?

En même temps le vieux sauvage lui présenta une écorce de nopal sur laquelle étaient écrites en langue française les lignes suivantes :

« Île des Guaranis, rivière Tapajos, 15 mars 1831.

« Sur le point de mourir loin de mon pays, je veux laisser des notes qui seront utiles aux blancs, si les hasards en amènent jamais dans cette partie reculée du monde.

« Mon nom est Yves Lamirande. Je suis Français et natif de Brest. En 1829, je vins à Bahia pour tenter fortune dans les mines de diamants. Après un mois de séjour dans cette ville, je me joignis à un parti de mineurs qui allaient dans l'intérieur du pays, à la recherche de nouvelles mines.

« Nous marchions depuis quarante et un jours, quand un matin je laissai mes compagnons pour aller faire la chasse. Le soir, je fus dans l'impossibilité de retrouver mon chemin. Depuis ce jour je ne les ai plus revus.

« Je continuai à marcher devant moi, chassant pour ne pas mourir de faim.

« Un soir j'arrivai à un cours d'eau. Non loin de la rive il y avait une île où campaient des sauvages. M'ayant vu, ils s'élancèrent sur moi en poussant des cris terribles. Je compris qu'avant le lever du soleil je leur aurais servi de nourriture. Cependant un hasard miraculeux me sauva.

« J'étais à peine parmi ces barbares qu'ils furent attaqués par une tribu ennemie et plus puissante. Ils allaient tous être massa-

crés quand je saisis mon fusil et mis les assaillants en déroute.

« Depuis cet exploit, les Guaranis m'ont considéré comme un demi-dieu. Je les ai conduits à la bataille et ils sont toujours revenus victorieux, chargés de dépouilles, grâce à mon fusil, grâce à la terreur qu'il inspirait aux indigènes.

« Je n'ai pas voulu enseigner aux Guaranis comment tirer du fusil, dans la crainte de voir diminuer mon prestige et de voir tourner leur savoir contre moi.

« Si jamais ces lignes tombent entre les mains d'un blanc, je lui conseillerais d'user du même procédé que moi. La tribu des Guaranis n'a pas besoin de l'arme à feu. Que chacune de ces tribus sauvages combattent à armes égales.

« C'est pourquoi j'ai séparé mon fusil en plusieurs morceaux. Celui qui voudra s'en servir n'aura qu'à les assembler par ordre de numéros. Ainsi les sauvages n'en comprendront jamais le mécanisme.

« Sur une autre écorce que je roule avec celle-ci est un petit dictionnaire de la langue des Guaranis. Puisse-t-il être utile !

« Je voudrais que ce billet fut remis comme souvenir à ma famille, à mon père, Jules Lamirande, maître ébéniste à Brest, ou à ses enfants, mes frères et sœurs.

« Quant à mon fusil, qu'on le laisse ici, si c'est possible, dans les mêmes conditions que je le laisse.

« Cette arme m'a conservé la vie durant deux ans, que ne me la conserve-t-elle encore en ce moment suprême où je sens la mort s'avancer vers moi à grand pas.

« J'ai été mordu la nuit dernière par une vipère venimeuse et je sens son venin envahir tous mes membres. Je vais mourir d'une mort affreuse, loin de mes compatriotes. J'ai fait un effort surhumain pour écrire ces lignes, je n'en peux plus… Que Dieu ait pitié de mon âme…

Yves Lamirande. »

Après la lecture de ce document, Turcotte comprit l'histoire de son ovation. Il examina le fusil et en comprit aussitôt le mécanisme. Il assembla les morceaux, et, en ayant tiré un coup, il fit comprendre aux sauvages que tout était correct.

Les chants et les danses se prolongèrent fort avant dans la nuit, autour de la hutte du Canadien. Ce ne fut qu'à l'aurore qu'il put goûter un peu de repos.

Grâce au petit dictionnaire, laissé par l'infortuné voyageur français, il apprit quelque peu la langue des Guaranis.

Un soir, le soleil venait de disparaître brillant et radieux derrière les hautes cimes des Cordillères, et le crépuscule commençait à donner une teinte d'incertitude aux objets qui tantôt se dessinaient clairement sur l'horizon.

Dans le camp des Guaranis, les huttes étaient ornées de bouquets rouges, signes de force chez ces sauvages.

Une était décorée plus magnifiquement que les autres. C'était celle de Ratraca, le grand chef dont la suprématie est reconnue par tous les Guaranis. D'un côté elle regardait les cimes altières des montagnes qui longent la rivière Tapajos, et de l'autre le cours fougueux de cette rivière et les plaines qui s'étendent à perte de vue.

À la porte – si l'on eut pu donner ce nom à une ouverture irrégulière pratiquée dans la hutte – était un poteau auquel était attaché un jeune homme.

Une bataille avait eu lieu le matin entre les Guaranis et les Outeiros. Le Canadien avait répandu la terreur parmi ces derniers ; en se servant de son fusil, qui leur rappelait de si terribles souvenirs. Depuis la mort du voyageur français, ils avaient toujours vaincu les Guaranis, et l'apparition de ce nouveau blanc, qui marchait au premier rang, en vomissant un plomb meurtrier, venait encore une fois changer les choses.

Le fils du chef des Outeiros avait été fait prisonnier.

C'est lui qui le lendemain, au lever du soleil, rassasiera de sa chair les instincts de cannibale des Guaranis.

Son nez aquilin, ses yeux vifs, ses membres mal développés et sa stature petite nous disaient qu'il appartenait bien à la nation des Outeiros, qui, de temps immémoriaux, est en guerre avec les Guaranis.

Malheur à lui, car un destin fatal l'attend. Aussi il a été trop téméraire dans la dernière rencontre. Il payera pour toute sa nation.

Il connaît la mort horrible qu'on lui réserve. Pâle et défaillant, il regarde souvent dans le lointain, pour voir si sa tribu ne vient pas à son secours.

On danse en ronde autour du fils du chef des Outeiros. Les chants guerriers des Guaranis, retentissant à ses oreilles, lui font endurer des souffrances semblables à celles qui doivent lui enlever la vie.

Ratraca, le vieux rancuneux, regarde sa proie avec satisfaction. Un sourire cruel fait plisser ses lèvres épaisses. Il va pouvoir assouvir sa haine en buvant le sang et en mangeant la chair du fils de son plus mortel ennemi.

— Le Grand-Esprit, répète-t-il en se promenant au milieu de sa tribu, aime ses enfants les Guaranis, il fait tomber entre leurs mains des hommes blancs qui écrasent les ennemis… Dansons joyeusement autour du fils d'Itaka… C'est lui qui devait être le chef des Outeiros… Il devait s'abreuver de notre sang, se rassasier de notre chair, faisons-lui ce qu'il nous aurait fait… Toi, Kaposa, n'oublies pas la manière dont Itaka t'a enlevé l'auteur de tes jours…

À ces paroles un sauvage haut de six pieds, à l'œil noir, à la prunelle ardente, couché sur l'herbe, se leva avec l'agilité de la couleuvre. Il s'avança près du prisonnier et s'adressant à Ratraca :

— Grand chef, dit-il, si tu veux je donnerai le premier coup à ce vaurien.

Le vieux Guaranis parut réfléchir un instant, puis il dit en accentuant ses paroles :

— Kaposa, je connais ton dévouement à la tribu… Bien souvent tu nous a amené des Outeiros… C'est à moi qu'il appartient de donner le premier coup à tout ennemi de la nation, cependant je te cède ma place…

Kaposa fit un geste en signe de remerciement et jeta un regard sur l'espèce de poignard qui pendait à son côté.

— Qui donnera le deuxième coup ? demanda un jeune sauvage, qui depuis le commencement de cette scène était plongé dans une grande rêverie, qui donnera le deuxième coup ?

— Moi ! lui fit réponse le chef.

— Alors je donnerai le troisième.

— Et pour quelle raison passerais-tu avant les vieux de la nation.

— Ratraca a donc oublié l'injure sanglante que reçut mon père, quelque temps avant sa mort. Il n'a pas pu la venger, mais en mourant, il m'a fait promettre de donner le premier coup – si possible – au premier Outeiro qui tomberait entre nos mains. Si je ne puis donner ni le premier ni le second, que je donne le troisième.

— La volonté d'un père mourant est quelque chose qu'il faut respecter, répondit le vieux chef. Savanchez, ton père, était un brave. Souvent il rentrait au camp avec quatre chevelures à sa ceinture. Si tu lui as fait une telle promesse, accomplis-la.

— Mais le premier coup est promis.

— Peut-être que Kaposa te céderait sa place.

— Puisque nous avons tous deux des droits à cette place, si nous bandions nos arcs.

De tout temps, chez les sauvages de l'intérieur de l'Amérique du Sud, on a réglé les difficultés en tirant de l'arc. Celui qui vise le mieux a raison.

Le jeune Guaranis était un bon tireur. Il se faisait un jeu de tuer au vol les oiseaux les plus rapides. C'est pourquoi il venait de proposer ce moyen. Kaposa avait l'œil juste lui aussi mais il tirait comme le commun des sauvages.

— Kaposa, fit le vieux chef, voici un frère qui veut te disputer le premier coup de poignard… Tous deux méritez de faire couler la première goutte de sang de ce chien d'Outeiro… Je t'ai promis la place d'honneur parce que tu me l'as demandé le premier. Acceptes-tu le défi d'Ivanko ?

Refuser eut été un signe de peur d'être vaincu. Jamais un Guaranis, même le plus lâche, n'a reculé devant un défi. Plusieurs sachant que la mort les attendait en acceptant, n'ont pas décliné l'honneur de se battre. Ils sont morts mais ils n'ont pas dérogé à la coutume de leurs ancêtres.

Kaposa accepta le défi.

On coupa une branche de nopal ; on y attacha un minerai brillant, et on planta le tout au sommet d'une hutte.

— À vingt pas ! dit Ivanko.

— À vingt pas ! répéta Kaposa.

En comptant la distance convenue on banda les arcs.

Le plus âgé tira le premier. La flèche de Kaposa siffla dans les airs et passa au-dessus de la hutte sans atteindre la branche de nopal.

Ivanko tira à son tour, après qu'il eût selon son habitude visé durant quelques secondes.

Toute la tribu fit entendre un hourra formidable : le minerai venait de tomber à terre.

Kaposa avait bandé son arc pour tirer une seconde fois, ne pensant pas que son adversaire triompherait au premier coup. Il la brisa de dépit sur son genoux et la jeta dans les buissons, puis il s'éloigna pour aller passer sa déception sur la grève de l'île.

La nation continua ses danses et ses chansons.

Il était onze heures quand les sauvages, après avoir jeté un dernier coup d'œil à leur prisonnier, se retirèrent dans leurs huttes pour prendre un peu de repos, afin d'être mieux disposés pour le repas du lendemain matin.

Les cris des Guaranis s'éteignirent peu à peu et le village rentra dans le calme de la nuit.

Un gardien se promenait auprès du poteau où était attaché l'Outeiro. Celui-ci était au désespoir. Que faisaient donc son père et ses guerriers qu'ils ne venaient pas à son secours ? L'homme blanc leur avait donc fait bien peur.

Il regardait son gardien avec des yeux suppliants et celui-ci répondait par des sourires moqueurs.

Trois heures se passèrent ainsi. Dans une heure le soleil se lèvera pour assister à la fête de ces anthropophages. Ils sont tous couchés qui rêvent à ce festin.

Cependant si l'on eut examiné toutes les huttes avec attention, on eut vu que dans l'une, située près de celle du grand chef, un homme au lieu de dormir prêtait l'oreille au moindre bruit.

De temps en temps il se sortait la tête par la porte de sa hutte.

Tout à coup il sort de son abri et s'avance sur la pointe des pieds derrière le gardien, et avant que celui-ci ait le temps de se retourner, il lui assène un violent coup de massue sur la tête.

Le gardien tomba baignant dans son sang, sans pouvoir prononcer une parole. Alors l'auteur du coup de massue coupa les liens du prisonnier.

L'Outeiro crut que son dernier moment était arrivé. Avant qu'il fut revenu de sa crainte extrême, l'homme qui avait coupé ses liens lui dit :

— Sauve-toi, tu n'as pas une minute à perdre !

Le sauvage crut que ses oreilles le trompaient.

— Qui es-tu, demanda-t-il en tremblant, et pourquoi fais-tu cela ?

— Je suis Turcotte. Et toi, ton nom ?

— Irisko, fils du grand chef Olitara !

— C'est bien, souviens-toi de mon nom et regarde-moi comme il faut, afin de me reconnaître, si tu me rencontres un jour.

— Je te reconnaîtrai… Et je suis libre ?

— Oui. Fuis.

— Je me souviendrai de toi.

Et Irisko partit avec l'agilité du chevreuil.

Son libérateur regagna sa tente.

Un quart d'heure après, le gardien évanoui reprit ses sens ; il poussa un cri formidable et toute la tribu fut sur pied.

On s'approcha du poteau. Le prisonnier n'y était plus. Comme des chiens enragés les Guaranis s'élancèrent à sa poursuite.

q

Chapitre 30 Deux anciens camarades

S'il y avait à Montréal des maisons où l'on s'amusait sur un haut ton, il y avait par contre de vilaines bicoques où l'on s'abrutissait. Le cabaret du Cheval Blanc situé au coin des rues Claude et Saint-Paul était fameux parmi les estaminets de bas étage. Il y a toujours des gens qui ont le don de rendre leurs établissements populaires pendant que leurs voisins font faillite.

Au nom du Cheval Blanc s'en rattachait un autre non moins fameux, celui du propriétaire, gérant et seul commis, Bibi Saint-Michel, qui faisait cent pour cent de profit, en faisant boire à ses clients du rye au lieu du brandy. Sans compter qu'il baptisait son vin et faisait la multiplication des cinq pains.

Chaque soir, depuis bien des années, à la brunante, Bibi accrochait à la porte de sa buvette un fanal rouge qui invitait les passants.

Là on pouvait tramer les plus affreux complots sans craindre les oreilles indiscrètes. Bibi les connaissait et avertissait à temps.

En franchissant le seuil du Cheval Blanc on se trouvait dans une vaste salle, basse, percée de deux fenêtres seulement et en-

tourée de bancs. Au fond était le comptoir où Bibi servait la pratique.

Par une sombre après-midi de novembre 1845, un pâle soleil d'automne jetait, avant de disparaître entièrement, un demi-jour dans cette salle.

Un individu assoupi sur un banc semblait insensible au brouhaha qui se faisait autour de lui. Il fallait qu'il fut bien fatigué pour dormir au milieu de cette réunion d'hommes qui se chamaillaient à propos de rien et qui n'ouvraient pas la bouche sans crier à tue-tête.

Le dormeur était mal vêtu. Quoiqu'on fut en novembre et qu'il y eut de la neige, il n'avait pas de paletot et sa coiffure était une méchante casquette de matelot.

Il sommeilla ainsi plusieurs heures et eut peut-être prolongé son sommeil jusqu'au lendemain, si un client de Bibi ne l'eut pas éveillé, en lui touchant par mégarde.

Il s'assit sur son banc, se frotta les yeux et, quand la nuit fut tombée complètement, il sortit du Cheval Blanc.

Il sentit qu'il faisait froid, releva le collet de son habit et passa la main sur ses chaussures percées qui se laissaient pénétrer par la neige et enfonça sa casquette sur ses oreilles.

Il monta sur la rue Notre-Dame, tourna à gauche et alla tomber dans la rue Bonaventure. Il se dirigea encore vers l'ouest en répétant en lui-même, comme s'il eut craint de l'oublier.

— No. 127, 127.

Au premier coin qu'il rencontra, s'étant arrêté, il regarda quel numéro portait la maison dont la façade était éclairée par un réverbère.

— 111, dit-il, bah, j'arrive…

Il se remit en marche d'un pas alerte, en sifflant entre ses dents qui claquaient, transies par le froid, un air inconnu dans le pays. C'était donc un étranger.

En 1845, sur la rue Bonaventure, les maisons étaient plus éloignées les unes des autres qu'aujourd'hui. La distance entre les numéros 111 et 127 était de deux arpents dans le moins. La rue était boueuse et ce n'était qu'avec précaution et en tâtant du pied qu'on avançait sur les trottoirs étroits, faits avec des planches mal jointes et pourries par un long service.

À chaque maison que l'étranger rencontrait il s'arrêtait et cherchait le numéro.

Après avoir traversé la rue de la Montagne il arriva en face du numéro 125.

— C'est l'autre maison, dit-il.

En effet deux minutes après, il se trouvait sur le perron de la magnifique résidence de celui qu'on appelait du nom pompeux de banquier de Courval.

Ayant tiré sur la sonnette il entendit un tintamarre résonner en dedans de la maison, et un domestique vint ouvrir.

— Le banquier de Courval est-il ici ? demanda l'homme mal vêtu.

— Oui, mais vous ne pouvez pas le voir, répondit le domestique, en voyant à qui il avait affaire.

— Ta, ta, ta, pas de ces histoires-là, dites-lui qu'on le demande immédiatement.

— Quel est votre nom ?

— Inutile de le dire. Je veux voir le banquier et je monte à sa chambre s'il ne descend pas.

Le domestique hocha la tête et disparut dans un escalier conduisant à l'étage supérieur.

L'étranger fit le tour du boudoir où on l'avait fait entrer et examina les cadres suspendus au mur.

Meublé avec richesse, l'appartement présentait un coup d'œil chic. Çà et là une chaise de crin, de velours, placée avec une négligence étudiée. Près de la fenêtre qui donnait sur le jardin, un sofa était adossé au mur, à côté un secrétaire en noyer noir sur lequel gisaient des paperasses de toutes sortes ; au milieu de la chambre, une étagère où s'étalait la plus variée des collections de bibelots. Jamais on n'eut deviné que ce fut là le boudoir d'un vieux garçon.

L'étranger examinait tout. Arrivé en face du portrait du banquier de Courval, il s'arrêta et plissa les lèvres en balbutiant à mi-voix :

— C'est bien toi, lâche ! voleur ! assassin !

Il se retourna. Le banquier apparaissait dans le cadre de la porte.

Les deux hommes se trouvèrent face à face, et deux cris, l'un poussé par l'ami de George Braun, l'autre par l'homme mal habillé, s'échappèrent en même temps de leurs poitrines oppressées.

— Matson !

— Buscapié !

Oui, l'homme qui vivait dans cette maison de la rue Bonaventure, qui éblouissait par son luxe, qui intriguait par son air mystérieux, qui évitait de parler de son passé, qui s'était trouvé mal à l'aise en entendant parler de Jeanne Duval au London Club et qui avait fait de George Braun son meilleur ami, était l'ancien capitaine du Solitaire, le traître de 1837, Charles Gagnon enfin, l'enfant maudit par son père.

Nous avons vu comment de simple matelot d'un honnête voilier, il était devenu capitaine de corsaire ; nous verrons comment de capitaine de corsaire, il était devenu banquier.

Les deux exclamations que nous avons entendues quoique sorties en même temps de deux poitrines différentes n'exprimaient pas les mêmes sentiments. La première exprimait la surprise ; la seconde, la satisfaction qu'éprouve quelqu'un en face d'un adversaire terrassé.

Les deux hommes se regardèrent d'abord sans prononcer d'autre parole.

Quand l'ancien chef de pirates fut un peu revenu de l'étonnement où le plongeait cette visite inattendue, il ferma la porte du boudoir et poussa le verrou, puis revenant vers Matson qui s'était

élancé pour le retenir, croyant qu'il voulait se sauver, il demanda à voix basse et tremblante :

— Par quel hasard es-tu ici ce soir ?… Tu me surprends…

— C'est par un hasard heureux que j'ai retrouvé tes traces après trois années de séparation.

— Je te croyais mort au fond des mines des bords de l'Orénoque.

— Tu te trompais : je ne suis point mort, comme tu vois.

— Évadé ?

— Non, non, point d'évasion… Si j'ai ma liberté je l'ai obtenue au prix de ma vie… Tiens, vois…

L'ancien camarade du banquier tira de sa poche un journal froissé et le lui passa. Celui-ci lut avec précipitation :

« Un drame dans la région des mines. Caracas – Venezuela – 10 juillet 1844. Un courrier arrivé ce matin des bords de l'Orénoque raconte ce qui suit.

« Le passage du maire de Caracas à Angostura a été marqué par un incident émouvant qui a failli lui coûter la vie.

« En compagnie de son confrère d'Angostura, il était sorti de la ville et visitait, en voiture à deux chevaux, les mines du gouvernement, transformées en colonie pénitentiaire, en côtoyant les rives si escarpées de l'Orénoque, quand les chevaux effrayés, par nous ne savons quoi, ont pris le mors aux dents. Pour comble de malheur le cocher a été précipité en bas de son siège et grièvement blessé. La position des deux distingués visiteurs était extrê-

mement périlleuse. Ils étaient sur le bord d'un précipice de cent cinquante pieds, que tous ceux qui ont visité cet endroit, connaissent.

« Tout à coup on a vu un forçat saisir une barre de fer et s'élancer au devant des chevaux au risque de sa vie. L'excitation était à son comble : cet homme s'exposait à une mort presque certaine.

« Quand les chevaux arrivèrent sur lui, il en abattit un avec sa barre de fer et saisissant l'autre à la bride, le força à s'arrêter.

« C'est à ce brave détenu que notre maire et celui d'Angostura doivent leurs vies. Ils s'en souviendront longtemps.

« Une requête demandant la grâce du sauveteur a été signée sur-le-champ.

« C'est le courrier qui nous a donné ces détails qui l'a apportée au président Perriez. Et nous pouvons ajouter que celui-ci y a fait droit.

« Demain le même courrier repartira pour l'Orénoque, où il remettra au forçat un papier lui accordant sa liberté. Ce dernier se nomme Jos Matson et a été condamné aux mines à perpétuité, l'année dernière. Il faisait partie de la fameuse bande de pirates qui montaient le corsaire le Solitaire – capitaine Buscapié – capturé par le cotre Joaquin du gouvernement. »

— Tu vois, reprit l'ancien forçat quand le banquier eut fini de lire. Je suis redevenu un homme libre… Mais j'ai une commission pour toi… Lorsque j'ai quitté mes compagnons qui ont survécu aux horreurs du climat des bords de l'Orénoque, ils m'ont chargé d'une mission sacrée. « Si jamais, m'ont-ils dit en me serrant la

main, tu revois Buscapié le traître, venge-nous ! Demande-lui pourquoi il nous a abandonnés comme un lâche, en emportant avec lui le trésor commun, quand il pouvait nous racheter avec. » Et tu te rappelles Salante, ce mousse qui grimpait si bien dans les mâts, s'avançant vers moi, il me dit avec des larmes dans la voix : « Je te sais assez habile pour retrouver le capitaine Buscapié, quelque soit l'endroit où il vive. Dis-lui de ma part qu'il est aussi méprisable qu'un serpent… Si tu peux, plonge-lui ton poignard dans le cœur ! »

Terrifié par ces paroles prononcées lentement, avec rage, le banquier sentit sa figure blêmir et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Il jeta un regard autour de son fauteuil pour s'assurer une seconde fois que la porte et les châssis étaient bien fermés.

Matson continua, toujours sur le même ton. Ses phrases devenaient saccadées :

— Durant un an je t'ai cherché par tout le monde… Venu à New-York comme matelot, j'avais pour ainsi dire renoncé à mes recherches, te croyant mort, quand j'ai entendu parler du crime mystérieux commis sur la rue Notre-Dame… J'ai tout deviné : cet homme trouvé mort sous les fenêtres du London Club c'est Garafalo, ce matelot espagnol qui s'est sauvé avec toi, lors de la capture du Solitaire… Tu l'as assassiné parce que tu craignais de ne pouvoir acheter son silence… C'est bien cela, n'est-ce pas ?…

L'ex-caissier du Solitaire se tut. Il lança un œil de mépris à son ancien capitaine qui n'osait le regarder en face et qui était dans des transes indescriptibles.

Ces deux individus, l'un à la figure sinistre, vêtu de haillons ; l'autre à la figure bouleversée, vêtu avec élégance, s'entretenant à voix basse, seuls dans une chambre, à la lueur vacillante des bougies, à cette heure du soir, avaient quelque chose d'impressionnant, de saisissant.

Le boudoir du prétendu de Courval, l'élégant Montréalais, n'était pas fait pour ces scènes dramatiques, qu'on voit plutôt sur les théâtres que dans la vie réelle.

Le banquier leva la tête et s'adressant à Matson :

— Dans quel dessein viens-tu ici ce soir ? demanda-t-il.

— J'ai besoin d'argent. Je n'ai pas mangé depuis le matin… Je n'ai rien à me mettre sous la dent et j'ai faim… Pour ce soir donne-moi dix piastres mais demain il m'en faut vingt-cinq mille, cinquante mille, je veux devenir grand seigneur, vivre comme toi, mettre fin à cette existence de struggle for life.

— Vingt-cinq mille piastres ! Tu me demandes vingt-cinq mille piastres ?

— Cinquante mille et je les aurai.

— Tu penses ? Oublies-tu donc ton passé, Matson ? Oublies-tu que je n'ai qu'à dire un mot et tu retournes à Sing-Sing y terminer tes jours ?

Matson s'envoya en arrière sur sa chaise et se mit à rire.

— Sing-Sing, dit-il. Ce pénitencier n'existe plus pour moi. James Polk, à l'occasion de son avènement à la présidence des États-Unis et de sa visite à Sing-Sing a accordé la liberté à quatre condamnés à mort et mon nom est parmi ceux-là… Moi par

exemple je n'ai qu'à dire un mot et tu montes sur l'échafaud… N'essaie pas de mal agir avec un homme de qui tu dépends… J'ai la mission de venger mes camarades et je puis le faire d'une manière terrible… Allons, de l'argent, que je m'en aille… Je te reverrai plus longtemps demain…

— Je n'en ai pas sur moi, répondit le banquier d'une voix atterrée.

— Point de comédie ! il me faut immédiatement dix piastres !

— Alors je vais t'en chercher.

— Non, reste ici.

— Je te le répète : j'ai à peine deux piastres sur moi. Tu vois bien que je suis en robe de chambre.

— Qu'on t'en emporte.

Le banquier allongea le bras, fit résonner un timbre et se leva pour tirer le verrou de la porte.

Le domestique recula en apercevant les traits bouleversés de son maître.

— Jérôme, prends cette clef, lui dit le banquier, monte à mon bureau, ouvre le tiroir du secrétaire, le troisième à gauche, et tu me descendras la bourse qu'il y a dans le coin.

Le domestique prit la clef et partit.

Il revint aussitôt en tenant une bourse richement travaillée qu'il tendit au banquier. Celui-ci le congédia en lui disant de tirer la porte.

Les deux anciens écumeurs de mer se trouvèrent de nouveau seul à seul.

Le traître de 1837 ouvrit la bourse et donna vingt écus à son visiteur inattendu.

Celui-ci se leva pour partir.

— À demain, dit-il, puis en descendant les degrés du perron il grogna assez fort pour être entendu :

— Au revoir, vil traître : je te tiens maintenant. Cela n'est que le prélude de ton supplice.

La porte poussée par une main en colère se referma avec fracas sur ces paroles.

Le banquier resta calme sur le palier de l'escalier, sans avoir le courage de monter au deuxième étage.

Son domestique, Jérôme, avait entendu refermer la porte depuis une dizaine de minutes quand son maître se décida à monter.

Celui-ci se regarda en passant devant la glace et vit avec horreur ses traits encore bouleversés refléter une inquiétude indicible.

Il évita d'être vu par Jérôme et lui dit qu'il pouvait se retirer.

Entré dans son bureau privé il se laissa choir dans un fauteuil et balbutia en serrant les poings :

— Malédiction ! cent fois malédiction !... Ah ! cet Américain, que n'est-il mort au fond des mines de l'Orénoque ou du moins

que n'y est-il resté avec les autres, lui qui tient entre ses mains, mon bonheur, ma vie.

Le membre du London Club se laissa aller la tête sur un des bras du fauteuil, comme s'il se fut évanoui. Il perdit son binocle, qui roula à terre, et n'eût pas même le force de le ramasser. Il continua presqu'à haute voix ses réflexions qui lui faisaient dresser les cheveux sur la tête :

— Cet homme… ce tramp n'a qu'à dire un mot et tout est fini… Il est dans la misère et la misère est mauvaise conseillère… Ah ! si l'on apprenait qui je suis… que ma tête a été mise à prix… Et pourtant on l'apprendra. Matson peut garder ce secret pendant un certain temps, mais toujours, c'est impossible.

Le traître d'autrefois cessa de balbutier durant quelques instants. Sa pâleur était celle d'un spectre qui sort du tombeau. Ses mains crispées, sa tête échevelée le faisaient ressembler à un maniaque.

— Je me croyais plus courageux que cela, continua-t-il… Où est donc cette énergie qui fit de Charles Gagnon, l'obscure marchand d'autrefois, un capitaine redoutable ?… J'ai vu la mort bien des fois sur le Solitaire mais je n'ai jamais craint comme maintenant… Et dire que cela arrive au moment où je revois Jeanne Duval, plus belle, plus libre que jamais.

L'ancien marchand de Saint-Denis quitta son fauteuil, prit un trousseau de clefs et ouvrit un coffre-fort minusculaire, sellé dans la muraille, d'où il tira une liasse de journaux jaunis par le temps.

C'étaient ceux qui racontaient comment vingt-cinq mois auparavant, le fameux corsaire le Solitaire avait été surpris par un

cotre vénézuélien, durant une nuit sombre d'octobre, à l'embouchure de l'Orénoque où il guettait un galion en partance pour l'Europe, et comment le capitaine du corsaire, par un acte d'audace qui tenait du prodige, s'était lancé à la mer avec un de ses matelots, avait gagné la côte d'où il s'était embarqué pour une destination inconnue, après avoir déterré le trésor commun de l'équipage, consistant en diamants, et en dorures, évalué à $30 000 et enfoui dans une grotte.

« On a offert, ajoutait le journal, de remettre en liberté les pirates du Solitaire moyennant $500 de rançon chacun, mais Buscapié, leur capitaine, n'a donné aucun signe de vie. »

Charles Gagnon, le Hubert de Courval d'aujourd'hui, relut les journaux plusieurs fois et les remit dans le coffre-fort dont il referma soigneusement la porte à clef.

— Si je savais, pensa-t-il, qu'en donnant vingt-cinq mille piastres, cinquante mille même à Matson, je le réduirais au silence pour toujours, je lui donnerais, quoique le fait de donner une telle somme à une personne inconnue, à un voyou, paraîtrait peut-être curieux… Mais il ne me laissera pas tranquille et m'en demandera toujours… Non ! non ! je ne lui donnerai pas d'argent, et si j'ai encore l'énergie du capitaine Buscapié, avant longtemps Matson sera un homme mort !…

Une heure du matin sonna dans la chambre voisine. Le coup retentit solennel et vint frapper les oreilles de l'ancien pirate qu'il tira de sa rêverie.

Il eut un cauchemar effrayant. Matson dévoilait le secret et lui, on venait l'arrêter dans sa magnifique résidence.

Ce fut à cet endroit du cauchemar, qu'étouffé par les émotions, il s'éveilla en poussant un cri diabolique qui retentit par toute la maison et, se levant debout, il sauta sur son revolver.

Avant qu'il eut pu se rendre compte de sa situation, Jérôme, éveillé par ce cri, enfonçait la porte, et trouvant son maître un revolver à la main, lui demanda tout tremblant :

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

— Rien, tranquillise-toi, Jérôme, je me suis endormi sur le canapé et j'ai eu un affreux cauchemar. On m'assassinait.

— Vous m'avez fait bien peur… Mais tenez, voilà Lafleur qui monte. Il vous a entendu lui aussi ; jugez quels poumons vous avez.

En effet, l'autre domestique du banquier entrait dans le bureau.

— Qu'avez-vous donc ? Monsieur de Courval, qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Son maître le rassura en contant l'affaire en deux mots.

Le banquier ne ferma point l'œil de la nuit. Mais au jour il avait pris une résolution : celle de faire disparaître son ancien complice. Autant valait tenter cela que d'être à sa merci : l'un n'était pas plus dangereux que l'autre.

q

Chapitre 31 Irisko !

Les sauvages battirent l'île dans tous les sens. Plusieurs traversèrent le fleuve et fouillèrent les rives. Cependant ils ne voulurent pas s'aventurer trop loin, dans la crainte de quelque piège.

Ils rentrèrent au village les uns après les autres, la tête basse et la figure empreinte d'un désappointement extrême.

— Rage ! cria le vieux chef quand tous ses guerriers furent de nouveau réunis autour de lui, le Grand-Esprit nous en veut… Depuis la dernière lune trois prisonniers nous ont échappé… Y aurait-il quelqu'un ici qui protège ces chiens d'Outeiros ?…

Les guerriers grincèrent des dents. Pourtant Ratraca avait raison de demander cela. Quinze jours auparavant, au cours d'une excursion dans l'intérieur du pays, il avait fait deux prisonniers qui étaient disparus comme par enchantement, pendant qu'on les emmenait dans l'île. Comment s'étaient-ils évadés ? On ne le savait pas.

— Qu'on amène celui qui faisait la garde cette nuit ! fit le vieux chef.

Le gardien, encore souffrant, était couché dans sa hutte. On alla le chercher. Il fit son apparition, la tête enveloppée d'une peau de lama.

Les guerriers le regardèrent en tâchant de surprendre sur sa figure quelque chose qui put leur faire deviner les émotions qu'il éprouvait alors. Mais il avait un visage calme.

— Ramos, lui dit le grand chef, avec des yeux farouches, tu n'es pas capable de garder un ennemi qu'on te confie.

Ramos lui répondit :

— L'ennemi s'est glissé dans ton camp comme une couleuvre, et, comme un lâche, il m'a frappé en arrière…

— Tu n'as pas entendu ses pas.

— Non, mais tes guerriers auraient dû l'entendre près de leurs huttes. Car le traître n'est pas arrivé au poteau sans traverser le village.

En entendant ces paroles, le grand chef se demanda si Kaposa, vexé d'avoir été mis au second rang, n'était pas pour quelque chose dans cette disparition. À la dérobée il jeta un coup d'œil mais ne remarqua rien de suspect dans son sujet. Il regarda ensuite le jeune Yvanko. Celui-ci avait eu la même pensée que son chef, car il avait regardé le sauvage soupçonné et il regardait maintenant Ratraca.

Les regards des deux sauvages se rencontrèrent : cela ne fit qu'augmenter les soupçons du vieux chef. Il fut sur le point d'interroger Kaposa. Mais avant il consulta un homme qui, pour lui, était un demi-dieu. C'était Ticondar ; c'est-à-dire, l'homme blanc.

Ratraca lui parla en ces termes :

— Toi qui sait tout ; dis ce qu'est devenu l'Outeiro.

— Le Grand-Esprit l'a fait fuir, répondit le Canadien ; tu l'aurais mangé et cela n'est pas bien. Tant que tu mangeras tes frères, les sauvages – qu'ils soient tes ennemis ou non – le Grand-Esprit te poursuivra sans cesse de sa colère et son bras viendra couper les liens de tes prisonniers.

— Mais que veut-il que nous fassions de nos prisonniers ?

— Que tu ne leur donnes pas la mort et que tu ne les fasses pas souffrir.

— Allons donc, reprit le grand chef, tous les autres sauvages, les Outeiros, les Macuros font souffrir et mangent leurs prisonniers.

— Oui, et regarde comme ces nations tombent en lambeaux. Si elles continuent dans ces festins horrible, avant longtemps il viendra des hommes blancs qui les feront toutes disparaître. Et après leur mort ces sauvages seront dévorés par un feu plus torturant que les couteaux de leurs ennemis… Toi-même, grand chef Ratraca, tu verras tes guerriers repoussés dans le désert, mourir de faim. Ils se mangeront entre eux… Eh bien, tu me demandais pourquoi tes prisonniers s'échappaient, le sais-tu maintenant ?

Le grand chef ne répondit point. Il était pensif. Se retournant vers ses guerriers il leur dit :

— C'est le Grand-Esprit qui a fait fuir l'Outeiro.

Les sauvages poussèrent un cri de rage et se retirent dans leurs huttes.

Turcotte – surnommé Ticondar – vivait ainsi depuis deux mois sans espoir de retourner parmi les peuples civilisés. Il avait fallu faire cinq cents lieues à travers le désert avant de rencontrer un blanc. De plus il était gardé à vue par les Guaranis, qui voyaient en lui un être puissant, qui les faisait triompher dans les batailles.

Depuis quelques jours cependant il songeait à s'évader.

Une après-midi, il apprit par un sauvage que la tribu des Outeiros était campée à une journée de marche de la rivière Tabajos. Il ne laissa rien voir, mais il se dit en lui-même que s'il parvenait à se rendre chez les Outeiros, Irisko, qu'il avait délivré d'une mort affreuse, lui fournirait les moyens de retourner dans son pays.

Cette idée l'obséda toute l'après-midi. Il retourna auprès du sauvage qui lui avait appris cette nouvelle et l'interrogea sur l'endroit précis où étaient campés les Outeiros.

Le soir venu, il trouva un prétexte pour laisser son cheval sur la rive du fleuve, au lieu de le traverser dans l'île.

Quand la tribu fut plongée dans le sommeil, le Canadien se leva et ayant pris des vivres pour trois jours, il traversa le Tabajos, sella son cheval et partit ventre à terre dans la direction du camp des Outeiros.

Il traversa d'abord un désert des plus arides, puis, ayant rencontré une petite rivière, il en remonta le cours.

Vers le milieu du deuxième jour, il vit à sa droite un grand nombre de tentes. C'était le camp des Outeiros.

Les Outeiros sont comptés parmi les sauvages les plus anthropophages de l'Amérique du Sud. Au besoin ils sont même géophages.

Ils sont d'une haute stature, se tatouent hommes et femmes, ce qui leur donne un aspect repoussant. Ils sont très superstitieux, plus nomades que les Guaranis, vivent sous des tentes en peau de lama et ont un costume tout à fait primitif. Ils parlent à

peu près le même dialecte que les Guaranis avec qui ils sont en guerre perpétuelle.

En entrant dans leur camp, l'étranger fut désarçonné et terrassé.

— Est-ce ainsi, leur demanda-t-il, que vous traitez l'ami de votre nation, le protecteur de vos chefs ?

— Tu mens, lui cria-t-on, tu es un Guaranis. Tu en portes le costume et tu vas mourir comme un chien.

Les sauvages le chargèrent de courroies et le traînèrent au milieu du camp, comme on traîne un bœuf à la boucherie.

Le prisonnier cherchait le jeune chef qu'il avait autrefois délivré. Ne le voyant pas il dit :

— Demandez à votre jeune chef Irisko, qui je suis, et il vous le dira.

— Irisko ! Irisko ! répondit-on, ah ! sans doute qu'il doit bien te connaître lui qui a passé une journée dans ta tribu. Mais tu t'adonnes mal, il n'est pas ici… Vois-tu cette montagne bien loin là-bas ?… C'est là que tu aurais dû aller…

Et les sauvages commencèrent à rire.

À cette réponse, le Canadien vit disparaître sa dernière planche de salut. Personne ne le connaissait dans ce camp et on lui réservait le sort qui avait été autrefois réservé à Irisko.

— Je ne viens pas ici pour faire du mal à Irisko, reprit-il, je lui ai sauvé la vie il y a quelque temps…

Mais les sauvages ne l'écoutaient pas. Leurs cris barbares dominaient sa voix atterrée. Ils dansaient autour de lui et commençaient déjà à aiguiser leurs grands coutelas pour le festin.

Ils parlaient ainsi entre eux :

— Le grand chef Olitara doit être ici ce soir. Il arrivera à temps pour le festin.

— Son fils Irisko sera content de pouvoir se venger de ces chiens de Guaranis. Il se rappelle que s'ils ne l'ont pas mangé, c'est qu'ils n'ont pas pu…

— Penses-tu qu'Olitara et son fils mangeraient de ce chien ? Il est trop maigre… Nous ne les attendrons pas un instant, nous commencerons au coucher du soleil…

Les préparatifs avançaient toujours. Le soleil baissait rapidement. L'infortuné Canadien interrogeait en vain l'horizon ; il n'apercevait que la plaine et quelques arbres qui agitaient leurs cimes courbées par le vent.

Enfin le soleil disparut entièrement.

Sans attendre plus longtemps les sauvages s'approchèrent davantage du prisonnier et brandirent leurs coutelas.

Le patriote de 37 comprit que sa dernière heure était arrivée. Il recommanda son âme à Dieu, en demandant pardon de ses fautes. Il revit dans une idée rapide sa vie orageuse : son enfance à Saint-Denis, les troubles, la mort de son père, ses fiançailles, ses naufrages, son séjour dans l'île, seul au milieu de l'Atlantique, sa délivrance. Et jamais il n'avait été aussi près de la mort.

Un Outeiro jouait sous son nez avec un poignard à la main. Tout à coup il lui vit lever le bras et s'élancer pour le frapper. Il ferma les yeux et sentit le poignard lui entrer dans les chairs.

En ce moment deux cavaliers débouchaient dans le camp à bride abattue. L'un était Olitara, l'autre Irisko.

Alors le Canadien rassemblant toute son énergie, cria de toutes ses forces :

— Irisko, je suis Turcotte, ton sauveteur !

À ces mots le jeune sauvage bondit comme un tigre au milieu de ses guerriers.

— Arrière, fit-il en les renversant, vous tuez mon sauveteur…

Et il se jeta au cou du prisonnier. Celui-ci était inanimé et le sang coulait à flot par une blessure à l'épaule. . . .

Quand le Canadien revint à lui, il était couché dans une grande tente. Un sauvage encore jeune pleurait à son chevet et un vieillard se promenait non loin.

— Irisko ! murmura-t-il faiblement.

— Pardonne au coupables Outeiros, lui répondit le jeune sauvage ; ils ne te connaissaient pas… Sois désormais le bienvenu sous ces tentes… Tu seras traité comme notre meilleur ami.

Le vieillard s'avançant vers la couche du blessé lui dit à son tour :

— L'ingratitude n'a jamais trouvé de place dans le cœur d'Irisko ni dans celui de son père Olitara. Tu m'as rendu mon fils, que je croyais perdu pour toujours, et tu as ramené la joie dans la na-

tion des Outeiros. Nos guerriers ne te croyaient pas, sois en certain.

Le vieillard parlait avec émotion et s'efforçait de faire oublier à l'étranger la manière dont il avait été reçu.

Il fit venir le guérisseur de la tribu pour panser la blessure.

C'était un petit vieux rabougri, qu'on avait en haute estime. Il se retirait souvent dans la forêt pour s'entretenir avec les esprits. Il connaissait les propriétés qu'ont les feuilles et les racines de chaque arbre en particulier. Ainsi il savait que les feuilles de nopal guérissent la toux et les autres affections des poumons et que l'écorce du quinquina combat efficacement les fièvres. Il avait reçu en naissant un don cher à tout médecin : celui d'inspirer la confiance à ses patients.

Comme les chefs de la tribu, il avait la tête entourée de plumes rouges, blanches, noires et jaunes. En outre il traînait avec lui un carquois dans lequel il mettait ses remèdes qui consistaient en racinages.

Ce ne fut qu'avec le plus grand respect qu'il examina la blessure du sauveteur d'Irisko et qu'il y appliqua une feuille.

Ce pansement fait, il adressa une invocation à des êtres imaginaires et assura au patient qu'avant cinq jours il serait parfaitement rétabli.

Fût-ce pour cela que le malheureux blessé gémit sur sa couche pendant trois semaines, à se demander si la gangrène se mettrait oui ou non dans sa plaie, qui ne se fermait pas.

Enfin un matin il se sentit la force de marcher et de sortir respirer l'air bienfaisant de la plaine.

Ce fut un jour de réjouissance universelle pour la tribu.

Le Canadien fut témoin du jeu favori des Outeiros. C'est un jeu extrêmement dangereux qui laisse souvent après lui de nombreuses victimes. Il consiste à lancer un cheval au galop et à l'arrêter en le saisissant par la gueule ou la crinière.

Les Outeiros sont très habiles à ce genre d'exercice et quelques-uns se font forts d'arrêter un cheval qui passe avec une vitesse de trente milles à l'heure.

Dans une plaine, en dehors du camp, plusieurs sauvages étaient échelonnés çà et là.

Un autre amena un cheval indompté et fougueux, puis il le laissa aller.

Le premier qui tenta de l'arrêter reçut un coup de sabot qui lui déchira la figure, mais le second, ayant été assez habile pour lui saisir la crinière, sauta en croupe et se rendit maître du cheval au milieu des hourras de la foule.

Il le ramena au camp puis le lâcha de nouveau et ainsi de suite. La même scène se répéta plusieurs fois. Et chaque fois qu'un sauvage arrêtait le cheval, le chef lui donnait une petite pierre brillante.

Paul Turcotte, ayant examiné ces petites pierres, reconnut des diamants de la plus pure espèce. Les Outeiros paraissaient n'y attacher aucune importance et, quand il en tombait à terre, ils ne se donnaient pas la peine de les ramasser.

— Tu as bien l'air de mépriser ces pierres, dit le Canadien au chef Olitara, sais-tu que dans mon pays en en donnant une seule, je pourrais vivre un an à rien faire.

— Un an ! pourquoi donc ?

— Ah ! grand chef, tu ignores le faste des hommes blancs. On ne comprend point comment ils s'évertuent à posséder de ces brillants. Ces petites pierres, que tu jettes, sont extrêmement rares chez eux et ils travaillent des mois pour en avoir une.

— Mais tu seras donc riche quand tu retourneras par là, puisque je peux t'en donner plus que tu es capable d'en emporter.

— Serait-ce possible, Olitara !

— Il ne tient qu'à toi d'en emporter. L'Outeiro ne sait que faire de cela ; c'est de la nourriture qu'il lui faut.

« Ironie singulière, pensa Paul Turcotte, Dieu a jeté à foison ces diamants dans un pays où les habitants n'en veulent pas, tandis qu'il n'en a pas mis dans ceux où les habitants en raffolent ! »

La fête terminée, les vainqueurs au jeu défilèrent en montrant combien de pierres ils avaient gagnées et les jetèrent ensuite sans s'occuper où.

Le Canadien en ramassa quelques-unes malgré lui.

Olitara lui dit :

— Pourquoi en ramasser ? Puisque tu en veux, je te conduirai demain dans un endroit où je t'en montrerai qui te feront dédaigner celle-ci.

Chapitre 32 Angoisse

Un œil au beurre, une marque rouge sur le nez, un habit plus déchiré que d'habitude, tels étaient les indices qui montraient que Matson avait eu de l'argent à dépenser, quand, à dix heures du matin, il entra dans le bureau du banquier de Courval, rue Saint-Gabriel.

Ce dernier ne put retenir une grimace en le voyant. Il lui apparaissait encore plus repoussant que la veille avec ses haillons et son air de pochard indépendant.

Il alla droit au pupitre de son ancien capitaine, en répandant derrière lui une odeur prononcée d'alcool.

La banquier le reçut froidement et pendant que Matson, redevenu pour un instant l'ex-caissier du Solitaire, fouillait l'appartement en cherchant un endroit pour parler à l'aise, son camarade lui dit :

— Par ici.

Les deux hommes passèrent dans la chambre voisine.

— Eh bien, Buscapié ?

— Eh bien, Matson ?

— Cette somme dont nous avons parlé, hier au soir, il me la faut ce matin.

— Tu ne l'auras pas, mon pauvre diable, répondit le banquier avec un sourire narquois.

— Comment, je n'aurai pas cinquante mille piastres ?

— Tu n'auras pas un sou.

— Ne me tente pas. J'ai envie de parler ce matin. Prends garde, Buscapié, prends garde.

— On ne te croira pas.

— Lâche, j'ai des preuves.

— Elles ne valent rien.

— Ah ! tu pousses l'insolence trop loin, capitaine.

— Toi, tu es chanceux que je ne t'assassine pas devant ce coffre-fort, quitte à faire croire que tu as voulu voler.

— Ah ! c'est trop fort… tu ne joueras pas avec moi comme tu as joué avec tant d'autres.

— Donne-moi des garanties que, si je te donne le montant demandé, tu ne reparaîtras jamais en Canada.

— Des garanties ! C'est toi qui en demande, toi qui jurait de mourir à nos côtés sur le Solitaire ?… Des garanties !… Comme si j'étais ton obligé… Tu me pousses à bout…

Jusqu'ici la conversation s'était tenue sur un ton modéré, mais l'ancien caissier du Solitaire s'excitait. Il se leva et commença à gesticuler sous le nez du banquier. Celui-ci lui dit :

— Attention, on t'entend…

— Je veux qu'on m'entende, moi, et je parlerai encore plus fort.

— Assis-toi, Matson, ou je te montrerai que j'ai encore du nerf…

— Moi aussi j'en ai encore…

Et l'Américain s'avança pour saisir le banquier à la gorge.

Celui-ci recula de deux pas et, avançant de nouveau, assena un violent coup de poing à Matson.

Charles Gagnon avait encore du nerf, comme il venait de le dire. Matson tomba en arrière et dans sa chute il se heurta la tête contre un des coins en fer du coffre-fort.

Le banquier se précipita pour le ramasser. Son ancien camarade gisait sans connaissance, une blessure à la tête, et le sang commençait à couler.

De Courval crut qu'il l'avait assassiné. Il devint pâle et se pencha sur sa victime.

Au bruit de cette chicane, le commis et le petit messager du banquier ouvrirent la porte pour voir ce qu'il avait.

— Ce n'est rien, leur dit l'ancien traître de 37, puis en montrant l'homme étendu par terre, il ajouta : il s'est fait mal à la tête contre le coffre-fort… Aidez-moi donc à le mettre sur ce banc…

Il se fit apporter de l'eau froide. Il en imbiba une serviette et lava Matson. Il ne reprenait pas sa connaissance et le sang coulait de plus en plus.

— Harvy, dit de Courval à son messager, cours chercher le docteur Bissonnette, c'est le plus proche… prends une voiture et dépêche-toi… Vous, Arthur, vous pouvez vous retirer, mais ne parlez pas de cela à personne, s'il vous plaît…

Harvy ne fut pas longtemps à son voyage. Il héla le premier cocher libre, lui donna l'adresse du docteur Bissonnette et revint, avec ce dernier, en moins de dix minutes.

Le docteur Bissonnette était un médecin grand, maigre, que de Courval ne connaissait pas, ayant seulement vu son enseigne en se rendant au bureau.

Comme le docteur questionnait beaucoup pour savoir comment le blessé avait fait pour tomber sur le coffre-fort, le banquier haussa les épaules et lui dit brusquement :

— S'il vous plaît, docteur, pansez donc cet homme au plus vite et vous serez bien payé.

La blessure n'était pas grave. L'évanouissement était dû à la force du choc plutôt qu'à sa gravité.

Quand le médecin eut appliqué un bandage sur la tête du blessé et qu'il lui eut fait respirer divers sels, celui-ci ouvrit les yeux.

Le financier attendait avec angoisse la première parole du blessé. Il fit signe au docteur de se retirer en lui disant :

— Si j'ai encore besoin de vos services, je sais où vous prendre.

Il était temps. Le blessé ouvrait la bouche.

— Tu m'as manqué encore une fois, murmura-t-il… Je ne te donnerai pas la chance de te reprendre : ce soir tu coucheras dans la grande prison de Montréal…

Que fit le traître de 37 dans cette situation critique ? Se découragea-t-il ? Pensa-t-il à s'enfuir ? Non. Il en avait vu bien

d'autres. Le jour où il avait échappé aux autorités du Venezuela la situation était pire.

Il dit simplement à son compagnon de crime :

— Tu auras tes cinquante mille piastres, Matson. Sois certain que je ne voulais pas te faire cela.

— Cinquante mille. C'est soixante mille qu'il me faut maintenant.

— Tu auras ce que tu voudras. Mais de grâce, tais-toi, ne souffle pas un mot. Tu comprends que nous y gagnons tous deux… Écoute, on vient de me demander qui tu es…

— Qu'as-tu répondu, lâche ?

— Que tu es un de mes anciens amis de l'Amérique du Sud et que je ne t'ai pas reconnu d'abord. Je vais te traiter comme tel : je vais te faire transporter dans ma maison ; tu en disposeras comme tu voudras… Et quand tu seras parfaitement rétabli, je te donnerai tes cinquante mille piastres, tes soixante mille piastres, et tu disparaîtras pour ne plus reparaître… Est-ce convenu ?

— C'est convenu, répondit le blessé après avoir réfléchi, mais si je m'aperçois de quelque chose, c'en est fini de toi.

— C'est cela. Soyons amis comme autrefois.

Les deux hommes se tendirent la main. Mais le banquier tendait encore une main traîtresse. Il avait un autre plan dans la tête.

À quelques jours de là, celui qu'on appelait Hubert de Courval était dans son cabinet de travail dans sa résidence de la rue

Bonaventure.

La nuit était venue depuis quelques heures et le banquier, au lieu de se préparer au sommeil se préparait à sortir. Il avait endossé son paletot et coiffé son chapeau de laine.

Il descendit dans le soubassement de sa maison et frappa à la porte de chambre de son homme de cour.

— Lafleur, fit-il, habille-toi à la hâte et viens me trouver dans mon bureau.

Le banquier remonta et attendit.

Son homme de cour s'appelait Pierre Lafleur et venait d'un comté en bas de Québec. Il avait vingt-cinq ans. Le banquier avait trouvé en lui un homme discret et c'était en partie pour cela qu'il l'avait pris à son service. Car il n'aimait pas que les choses qui se passaient chez lui fussent répétées au dehors.

Lafleur arriva dans le bureau de son maître en se frottant les yeux.

— Assis-toi, lui dit ce dernier, en lui indiquant un fauteuil.

Il fut surpris de cette marque de courtoisie de la part d'un homme qui le traitait habituellement avec hauteur.

— Assis-toi, répéta le banquier, en approchant le siège, j'ai besoin de toi cette nuit… Comme tu es gelé, verse-toi d'abord un bon verre, et s'il ne te réchauffe pas tu en prendras un autre.

Quand Lafleur eut avalé une première rasade, son maître lui demanda :

— Es-tu capable d'un grand secret, Lafleur ?

Au lieu de répondre catégoriquement, le domestique commença à défiler des périphrases, – effets de sa rasade.

— Comment pouvez-vous me faire cette question ? répondit-il, ne me connaissez-vous pas encore monsieur ? Avez-vous eu connaissance que j'aie ouvert la bouche au dehors pour raconter ce qui se passe dans votre maison ?

— Non, mon Lafleur, je n'ai pas de reproche à te faire : je suis content de tes services. Puis-je encore compter sur toi pour cette nuit ?

— Vous pouvez compter sur moi pour cette nuit et pour toujours, tant que vous ne me remercierez pas de mes services.

— Eh bien, Lafleur, ta réponse me satisfait… verse-toi encore un autre verre… Peux-tu me jurer maintenant que tu ne dévoileras rien de ce qui va se passer cette nuit ?

Quoique le domestique fut sur le chemin de l'ivresse il comprit l'importance de cette question.

— Pourquoi exiger de moi un tel serment, répondit-il. Vous savez bien qu'il n'est pas dans mes habitudes d'aller faire des commentaires sur ce que je vois ici.

Le banquier vit qu'il pouvait parler sans danger. Il posa la même question une seconde fois.

— Je te demande si tu peux jurer que tu ne diras pas un mot de ce qui va se passer cette nuit. Réponds : oui ou non.

— Oui.

— Jure-le ; répète mes paroles.

Le banquier dit alors d'une voix solennelle :

— Je jure.

— Je jure, répéta Lafleur.

— Devant Dieu.

— Devant Dieu.

— De ne rien dévoiler.

— De ne rien dévoiler.

— De ce qui va se passer cette nuit.

— De ce qui va se passer cette nuit.

— C'est bien, Lafleur, donne-moi la main et souviens-toi que tu ne verras pas la fin du jour où tu auras trahi ton serment.

Lafleur fit signe qu'il comprenait.

— Maintenant, continua l'ancien marchand de Saint-Denis, tu vas atteler mon bai brun sur le landau ; tu rabattras les stores, puis tu entreras m'avertir… Travaille sans bruit, qu'on n'ait connaissance de rien…

Tout en remplissant les ordres de son maître, le domestique se demandait ce que signifiait ce serment et cet ordre de sortir le plus bel équipage, à onze heures du soir, dans ces mauvais chemins d'automne, où la neige mêlée à la terre faisait de la boue.

S'il n'eut pas été sous l'influence de la boisson, il aurait eu peur, surtout après cette promesse solennelle car il était superstitieux. Mais la tête lui tournait trop pour s'arrêter à ces considérations.

Il vint avertir son maître que tout était prêt. Celui-ci, le prenant nerveusement par le bras, l'entraîna dans la salle à dîner.

Cette chambre était faiblement éclairée. Sur la table, au milieu des argenteries, étaient plusieurs bouteilles et deux verres, l'un complètement vide, l'autre à demi.

Un individu, que Lafleur reconnut comme Matson, qui était depuis quelques jour l'hôte du banquier, dormait profondément, assis dans un grand fauteuil.

Son sommeil était si profond, si tranquille, que Lafleur se crut en face d'un cadavre. Où fallait-il chercher la cause de cet état léthargique ? Assurément ce n'était pas dans les liqueurs étalées sur la table ; ou bien on y avait mêlé un narcotique puissant.

— Nous allons le transporter dans la voiture, dit le banquier, en désignant cet homme à son domestique. Prends-lui les pieds : je me charge de la tête.

Lafleur obéit sans comprendre ce qu'il faisait.

Il aida de Courval à entrer l'homme endormi dans la voiture et lui demanda, en montant sur le devant du landau, de quel coté il fallait aller.

— Monte sur la rue Sainte-Catherine jusqu'au chemin neuf. Là, tu descendras sur les quais.

On eut dit que l'ancien capitaine du Solitaire choisissait à dessein les rues obscures et peu fréquentées. Car à cette époque, ce qui est aujourd'hui la rue Sainte-Catherine, n'était qu'un chemin tortueux et sans nom fixe, que les passants évitaient le soir pour

ne pas se casser le cou dans les ornières qu'il y avait à chaque arpent.

Le banquier, outre qu'il allongeait son chemin, en passant par là, le rendait plus difficile.

Ce ne fut qu'une heure et demie après que sa voiture déboucha au pied du courant.

La grève était déserte et on entendait que le clapotement des vagues qui venaient se heurter sur les galets. En regardant vers le centre de la ville, on distinguait les lumières d'une dizaine de navires qui se préparaient à lever l'ancre, avant d'être pris dans les glaces.

Tout était solitaire et aucun œil n'était à craindre. Le lieu était propice pour un crime.

Ce fut l'idée qu'eut Lafleur, qui, dégrisé par cette longue promenade au froid, commençait à soupçonner que son maître voulait faire de lui un complice, sur qui il se déchargerait au besoin. Car, que venait faire son maître en cet endroit ? à cette heure ? avec cet homme sans connaissance, qu'il cachait dans le fond du landau ?

Le banquier, se passant la tête par la portière, lui dit d'arrêter. En même temps il mit pied à terre.

— C'est ici le meilleur endroit, fit-il, descends.

Lafleur sauta à terre.

— Attache le cheval, continua le banquier, nous serons longtemps ici, et viens m'aider à transporter cet homme dans la chaloupe.

Matson était encore dans le même état léthargique et se laissait traîner comme une masse inerte.

Quand il fut couché dans le fond de la chaloupe, le banquier dit à son domestique de s'asseoir en arrière et de gouverner au large, en même temps que lui tirait l'ancre de la chaloupe et prenait les rames.

Il ramait fort habilement et en quelques coups fut à deux arpents de la grève.

Alors cessant de ramer, il se leva pour prendre son ancien camarade à bras le corps.

Lafleur poussa un cri et commença à comprendre. Jusqu'ici il n'avait pas dit un mot, pas adressé une question. En laissant la maison il avait cru qu'on allait mener cet homme endormi à Hochelaga. Arrivé en cet endroit, il avait pensé qu'on le traversait à Longueuil. Ce n'était pas cela.

— Mais cet homme n'est pas mort ! fit-il.

— Je sais mieux que toi s'il est mort, répondit le banquier, en continuant son ouvrage.

— Vous voulez le noyer !

Le traître de 37 soulevait toujours l'endormi.

— Vous ne l'assassinerez pas, dit Lafleur, en essayant de lui faire lâcher prise. Vous l'avez endormi exprès et vous voulez faire de moi votre complice… C'est indigne… Je vous dénoncerai…

— Rappelle-toi ton serment…

— Je vous dénoncerai quand même !…

Et le domestique se leva pour saisir son maître à la gorge.

Une lutte terrible s'engagea dans la chaloupe, au-dessus des flots. Les deux hommes se tenaient à la gorge, l'un cherchant, avec ses pieds, à jeter par-dessus bord le corps du dormeur, l'autre à le retenir.

Lafleur appelait au secours, mais ses cris s'éteignaient dans sa gorge serrée entre les doigts crochus de l'ancien chef de pirates.

La chaloupe menaçait de chavirer à chaque mouvement des combattants.

Enfin, le banquier fit un suprême effort pour jeter à l'eau son ancien compagnon…

Trois cris se firent entendre en même temps. La chaloupe avait chaviré, précipitant ses occupants dans les eaux glaciales du fleuve.

Le premier qui revint à la surface fut Lafleur. Il saisit avec désespoir le bord de l'embarcation et se maintint la tête hors de l'eau. Ayant regardé autour de lui il ne vit point ses compagnons.

Dix minutes après, la chaloupe, conduite par le courant, touchait de nouveau la rive nord.

Alors seulement, Lafleur s'aperçut qu'il était à un demi-mille de la voiture.

Éperdu, il court sur la grève comme un fou. Il n'est plus ivre ; il a peur et il est transi de froid.

Soudain il se trouve en face d'un autre homme. Il regarde comme il faut : c'est son maître.

— Vous l'avez tué ! lui dit-il.

— Tais-toi ou tu auras le même sort ! répondit le banquier.

Lafleur oubliait que ce n'était pas à lui de donner des ordres.

— Embarquons et partons ! dit-il.

Pendant que le landau s'ébranla, le banquier dit en lui-même : « Pauvre Lafleur, tu viens de t'assassiner toi-même. Un homme qui possède un tel secret ne saurait vivre longtemps. »

Deux heures du matin sonnaient à la manufacture Lescarbeau.

Les deux hommes n'avaient pas aperçu un brick à l'ancre dans l'anse d'Hochelaga.

q

Chapitre 33 Un nouveau refus

Un mois s'était écoulé, depuis que le traître de 1837, caché sous le nom d'Hubert de Courval, avait retrouvé au milieu de l'aristocratie montréalaise la personne qu'il aimait si ardemment. Et deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait fait disparaître son ancien caissier, qui en savait trop long sur son compte.

Au moment où il désespérait de revoir Jeanne Duval, et où, sous le coup des années, son souvenir s'effaçait de sa mémoire, il la retrouvait plus belle, plus charmante qu'autrefois. Les impasses difficiles, remplies d'inquiétudes, d'épreuves, de misères, par où la jeune fille était passée, avaient jeté à sa figure un cachet de mélancolie qui ajoutait à ses charmes.

À sa vue, les cendres de son ancien amour mal éteint remuèrent dans le cœur du célibataire. Charles Gagnon sentit se réveiller en lui sa passion d'autrefois.

Maintenant que Paul Turcotte était écarté du champ de bataille, la lutte devenait plus facile.

Ainsi pensait l'ancien émissaire de Colborne, en gravissant le perron qui donnait accès à la demeure de son ami Braun, qu'il cultivait étrangement depuis quelques semaines.

Huit ans auparavant, ce même homme s'était aussi dirigé vers la demeure de Jeanne Duval, avec la même intention.

Les circonstances ne l'ayant pas favorisé, il avait subi un échec : incident lointain – devenu un événement dans sa vie – qu'il se rappelait comme hier, avec ses moindres détails.

Il fallait conquérir ce château-fort. Peu importait le plan de campagne.

Charles Gagnon s'était déguisé adroitement ; aussi il faut dire qu'il avait bien changé durant ces dernières années. La vie sur mer, et le poste qu'il avait occupé, avaient donné plus d'énergie à ses traits et en avait fait un homme musculeux. Pour plus de sûreté, il teignait en noir sa chevelure châtain, laissait croître sa barbe et portait un lorgnon. À force de parler fort et au grand air, tour à tour en Espagnol et en Anglais, sa voix et sa prononciation étaient devenues autres.

Il avait confiance en pensant à la cordiale réception faite à lui par Jeanne, à ses sourires gracieux et à ses regards bienveillants.

Ce fut le cœur rempli d'émotion qu'il entra dans le salon de madame Braun. Celle-ci le reçut avec sa courtoisie habituelle. En même temps elle invita sa sœur à descendre ; elle savait bien pour qui l'ami de son mari venait à la maison.

Monsieur Braun, n'étant pas encore rentré du club qu'il fréquentait toujours assidûment, les deux femmes se trouvaient seules pour recevoir.

— Ne trouvez-vous pas, dit madame Braun, que l'hiver approche et que l'automne, avec ses temps désagréables, nous laisse comme à regret.

— C'est vrai et bientôt il n'y aura plus de traces de l'été. Il a passé bien vite.

— Pourtant nous n'avons pas à nous plaindre, il y en a de moins favorisés que nous.

— Ainsi, madame, dans les pays où j'ai vécu durant ces dernières années, nous avons un été si chaud que celui du Canada nous semblerait un doux printemps, et là, ce que nous appelons l'hiver, n'est qu'une suite de jours humides et pluvieux. Nous n'avons pas cet atmosphère sec et pur des pays du Nord.

Jeanne entrait dans le salon. Elle fit un gracieux salut au banquier et s'assit à côté de sa sœur.

— Nous étions à dire, fit Charles Gagnon alias Hubert de Courval, que l'hiver avance à grands pas.

— Je voudrais toujours être en été, moi, dit Jeanne.

— Vous êtes du goût de plusieurs et je suis de ceux-là.

— Mais vous n'avez pas hâte que la saison des bals s'ouvre ? demanda la jeune fille.

— Les bals m'occupent fort peu, cependant je ne déteste pas ce genre d'amusement.

En effet le banquier sortait rarement dans le monde.

Le rencontrait-on dans un salon, c'était dans celui d'un intime, d'un financier avec qui il spéculait. Alors il faisait fureur avec sa moustache en crocs et ses regards pénétrants jusqu'au fond de l'âme. Les jeunes jolies misses se disputaient l'honneur de valser avec lui et son nom volait de bouche en bouche.

On continua encore la conversation sur ce ton, discourant, comme dans tous les salons, sur des banalités, sur des riens, le banquier guettant l'occasion de faire sa demande. Il était mal à l'aise, madame Braun gênait.

Il pria Jeanne de se mettre au piano et lui offrit son bras ; alors on eut pu remarquer un tressaillement involontaire chez lui.

La fiancée de 1837 s'exécuta de bonne grâce et, en même temps que ses doigts couraient alertes sur le clavier, elle chanta :

Ton souvenir est toujours là,

Oh toi qui ne peut plus m'entendre,

Toi que j'aimais d'amour si tendre,

Jamais mon cœur ne t'oubliera.

Toujours présent à ma pensée,

Ton souvenir est toujours là.

Je les ai vu ces mêmes lieux

Où nous livrant à l'espérance,

Aux simples jeux de notre enfance,

D'amour succédèrent les feux.

J'ai retrouvé l'ombre discrète,

Que notre amour souvent chanta :

Charme si doux que je regrette tant

Ton souvenir est toujours là.

En vain je vois autour de moi,

Des plaisirs la troupe légère,

Chaque jour chercher à distraire

Un cœur qui ne vit que pour toi.

Tout m'importune et m'inquiète :

L'amour aux douleurs me livre.

C'est le passé que je regrette.

Ton souvenir est toujours là.

Ce fut surtout en prononçant les mots ton souvenir est toujours là que Jeanne mit le plus d'âme.

Ces mots impressionnèrent Charles Gagnon. Ils éveillèrent en lui un passé criminel, rouge de sang. Et quand Jeanne se leva du

piano, l'esprit du jeune marchand – comme on l'appelait là-bas – était retourné à huit ans en arrière et remontait, comme dans une échelle, les années agitées de sa jeunesse.

Il prononçait un nom, il évoquait une date qui faisaient vibrer les fibres les plus intimes de son cœur : ce nom, cette date, c'était Jeanne Duval, c'était 1837.

— Avez-vous déjà entendu cette chanson ? demanda la jeune fille.

— Si, mais jamais avec autant d'expression.

Jeanne rougit et baissa la tête.

— N'est-ce pas, fit-elle, que les mots sont bien beaux… je ne puis m'empêcher d'être émue quand je les chante. Vous ne sauriez croire tous les souvenirs qu'ils éveillent en moi.

Les yeux du banquier se voilèrent et secouant la tête avec amertume, il répondit :

— Je le sais par expérience, hélas !

La fiancée du patriote était trop préoccupée de ses propres pensées pour remarquer les émotions auxquelles l'ami de son beau-frère était en proie.

Un silence suivit la dernière phrase du banquier.

Madame Braun était sortie du salon et les deux personnes étaient seules, ne sachant pas que la cause de leur trouble était le même passé.

Charles Gagnon pensa que le temps était propice pour faire sa demande.

S'approchant de Jeanne, il lui dit d'un air jovial :

— Je ne vous surprendrai pas, mademoiselle, en disant que je suis venu ce soir pour demander votre main.

— Ma main ! répondit la jeune fille sur le même ton, et en se redressant, ma main !

— Oui, mademoiselle… vous m'avez plu : mes visites assidues le prouvent… Je vous aime d'un amour qui…

— Monsieur de Courval, interrompit froidement Jeanne, en changeant subitement de ton, ignorez-vous que je suis engagée ?

— Les fiançailles ne s'étendent pas au-delà du tombeau.

— Vous voulez dire…

— Que celui que vous avez juré d'épouser n'est plus au nombre des vivants.

— Et qui vous le dit ?

— À vous comme à moi, mademoiselle, le bon sens.

— Dans ce cas-ci, permettez-moi de vous le dire, le bon sens n'est pas en accord avec l'expérience. N'arrive-t-il pas souvent que des voyageurs passent pour morts, durant cinq, dix, quinze ans, et qu'ils reviennent un beau matin, gaillards comme avant, prendre le déjeuner en famille.

— Cela s'est vu, néanmoins, croyez-moi, le capitaine du Marie-Céleste n'est pas de ceux-là. Avant de demander votre main, j'ai étudié à fond son cas ; et sans vouloir vous affliger, humainement parlant, il est impossible que l'équipage de ce brick soit ailleurs qu'au fond de l'Atlantique…

Et il eut pu ajouter : « C'est moi-même qui ai fait jeter le capitaine à la mer, dans une mauvaise chaloupe, à deux cents lieues de toute côte. »

— Vous m'affligez profondément, répondit Jeanne, cependant vous n'affaiblissez pas l'espoir que je garde de revoir mon fiancé.

Elle s'arrêta un instant, puis continua d'une voix où se devinait l'émotion.

— N'insistez pas davantage. Il m'est cruel de vous refuser. Mais que diriez-vous d'une personne, qui, après s'être fiancée à vous, en épouserait une autre pour la simple raison qu'elle vous supposerait mort ? N'auriez-vous pas du mépris pour cette personne ?

— Si elle me pensait réellement mort, je lui pardonnerais.

— Je ne crois pas à la mort de Paul Turcotte. J'ai peut-être tort mais que voulez-vous, il est des voix intérieures qu'il est difficile de combattre.

— De grâce, mademoiselle Duval, ne brisez pas votre avenir !... Pourquoi vous condamner à vivre seule, avec le souvenir d'un homme, qui, je veux bien croire, fut charmant mais qui n'est plus ?... Vous regretterez cela tôt ou tard...

— Quand j'aurai acquis la certitude que Paul Turcotte, le capitaine du Marie-Céleste, n'est plus ; s'il est trop tard pour me marier, je mettrai les murs d'un couvent entre le monde et moi, emportant dans le cloître un cœur brisé par la perversité d'un homme qui s'est fait le meurtrier de mon père, de ma mère, de mon fiancé, et de plusieurs autres personnes, dans le dessein de m'épouser, mais qui ne m'épousera jamais.

Le banquier eut une crispation de nerfs affreuse qu'il dissimula en plongeant la tête dans ses mains.

Quand il sortit de cet état de prostration, son œil, d'ordinaire si brillant, si vif, était morne, abattu, semblable au fougueux coursier qui, ayant parcouru une longue route, arrive épuisé au terme.

Il prêta l'oreille.

On marchait dans le passage. S'éloignant de la jeune fille dont il s'était approché, dans l'excitation du moment, il lui dit d'une voix suppliante :

— Voici votre sœur qui rentre, un mot d'espérance, Jeanne.

Elle répondit sur un ton bas mais énergique.

— Je ne puis, monsieur.

George Braun et sa femme entraient au salon.

Il était dix heures moins le quart. Braun sorti du London Club vers neuf heures, s'était dirigé vers sa demeure, pour avoir le plaisir d'échanger quelques mots avec son ami, – qu'il tenait à conserver, à cause de sa puissante fortune – et un peu par convenance.

Tous les jeudis, jours où Charles Gagnon venait veiller avec Jeanne, le représentant de la compagnie Donalson, rentrait de bonne heure.

La veillée se terminait en famille, en faisant de la musique dans le salon, où une partie de cartes dans le boudoir.

On était dans l'intimité et un sans-gêne agréable prédisait à ces petites réunions hebdomadaires, où, chacun, par un bon mot lancé à point, par une plaisanterie faite à propos, entretenait l'entrain et la gaieté.

Braun serra la main à son ami et vit, à sa mine, qu'il avait subi un échec. Il lança à sa belle-sœur une paire d'yeux farouches qui signifiait.

— Attention, ma fille, pas de folies, réparez votre faute s'il est encore temps.

— Je vous ai encore précédé ce soir, fit le banquier de la rue Bonaventure, en souriant forcément.

— Vous avez bien fait et je vous félicite.

La fin de la soirée à laquelle nous assistons fit cependant exception à la règle générale des soirées intimes de Braun. Il manquait quelque chose de cette franche gaieté qui délasse et on voyait sur les visages des sourires forcés.

Après le départ de l'ancien bureaucrate de Saint-Denis, madame Braun s'approchant de sa sœur lui demanda :

— Que s'est-il donc passé entre vous deux ce soir ; le banquier m'a paru mal à l'aise et toi-même, tu m'as l'air pensif.

— Je vais te dire, Marie, monsieur de Courval m'a demandé ma main et je lui ai refusée.

— Tu as bien fait, dit madame Braun, en embrassant sa sœur.

q

Chapitre 34 La catastrophe de la bourse

— Refusé, monsieur Braun. Elle m'a refusé catégoriquement !

— Jeanne Duval vous a refusé ?

— Eh oui.

— Cela me choque, de Courval.

— Moi encore plus.

— Peut-être trouverons-nous un moyen d'améliorer la situation… Vous ne désespérez pas ?…

— Oh non ; j'ai pour principe de ne jamais désespérer.

— Qu'allez-vous faire ?

— Laisser faire. Cependant, je compte beaucoup sur votre influence.

— Mais si elle ne veut pas vous épouser, si elle refuse catégoriquement, je ne puis rien.

De Courval hocha la tête, comme s'il eût voulu dire : « Il y a toujours moyen de faire quelque chose, de forcer les circonstances. »

Puis il dit à haute voix :

— Si vous le vouliez, vous pourriez forcer votre belle-sœur à répondre à mes avances.

— Voyons donc, monsieur de Courval.

— Je suis sérieux… Jeanne Duval a mis sa part d'héritage entre vos mains… N'est-ce pas ?…

— C'est vrai.

— Elle vous a donné, il y a un an, plein pouvoir de faire profiter cet héritage comme bon vous semblerait..

— C'est encore vrai.

— Elle avait confiance en vous… Et vu son inexpérience de jeune fille, cela s'est fait sans papiers.

— Sans papiers, répéta Braun, qui ne savait pas où son ami voulait en venir.

— Alors dites simplement à votre belle-sœur que vous avez perdu son argent dans une malheureuse spéculation, et que, si elle persiste dans ses refus, vous ne lui rembourserez pas un centin… Elle sera obligée de se marier… Je me charge du reste.

— C'est un peu dur, agir ainsi avec sa belle-sœur.

— Comme vous voudrez, mais…

Le banquier trouvait que son compagnon ne plaidait pas assez sa cause, auprès des dames. Il se dit qu'il arriverait une circonstance où Braun se verrait forcé de faire même l'impossible pour obliger sa belle-sœur à l'épouser.

Cette circonstance arriva. Se présenta-t-elle d'elle-même ou l'ancien pirate la fit-il arriver exprès ? Nous ne saurions le dire.

Le représentant de la maison Donalson jouait extrêmement à la Bourse, dont il était un des membres. Ayant de grosses sommes à disposer, puisqu'il jouait avec l'argent de la maison

dont il était l'agent, il trouvait moyen d'augmenter son capital personnel.

Au début, il fut prudent, risqua de petites sommes ; il s'enhardit et risqua de gros montants, au point qu'un jour il se trouva à avoir à la Bourse, spécialement destinée à la spéculation, une somme de $45 000 représentant sa fortune à lui, et $15 000 de la maison Donalson.

Il passait la journée sur les dents, à guetter la hausse ou la baisse. Il faisait peu de pertes et beaucoup de profits.

Un jour, cependant, il fit une perte considérable.

À onze heures du matin, il acheta à New-York plusieurs cent mille minots de blé. Il crut que la bourse monterait ; elle monta en effet, mais il attendit encore. À quatre heures du soir, la valeur de son blé avait augmenté considérablement. Il attendit au lendemain pour le vendre, mais durant la nuit, il y eut une baisse soudaine.

Braun attendait toujours. On le vit, les yeux en feu, dévorer d'un regard fiévreux les bulletins du comptoir d'escompte. Le blé, au lieu d'augmenter, baissa toujours.

Le beau-frère de Jeanne perdit $62 000. Il paya $45 000 dans les vingt-quatre heures, mais faillit devenir fou.

En retournant chez lui, hébété, abruti, il rencontra de Courval, qui connaissait la catastrophe.

— Ruiné ! fit Braun au désespoir, ruiné !

— Comment ? demanda de Courval.

— Eh bien oui : je jouais avec les fonds de la maison Donalson et j'ai tout perdu. Il ne me reste plus qu'à prendre le train de demain matin pour les États-Unis.

— Ne faites pas cela…

— Mes propriétés seront vendues… Je n'ai pas cent piastres… Pas seulement capable d'amener ma femme et ma belle-sœur.

Ces derniers mots semblèrent faire effet sur le banquier de Courval.

— Ignorez-vous, dit-il, que dans le malheur, comme dans la prospérité, vous avez des amis ?

— Je l'ignore en effet, car tantôt, en sortant de la Bourse, on s'est sauvé de moi, comme d'un lépreux.

— Ne faites point de blagues, ne rendez pas l'affaire publique. Passez à mon bureau demain. Nous arrangerons cela.

— Mais il me faudrait plusieurs mille piastres.

— J'en ai deux cent mille.

— Et vous oseriez ?

— J'oserai.

— En quoi vous ai-je donc obligé ?… Ah non ! ce n'est pas possible !

— Ce n'est point là la question.

Braun serra avec effusion les mains du banquier.

— Merci, dit-il, merci !

— Je suis fâché de ne pouvoir vous accompagner chez vous, fit de Courval, en s'en allant. On m'attend au club… Je vous souhaite donc le bonsoir. Mes respects à Madame et rappelez-moi à la mémoire de Mademoiselle. Et, vous, n'oubliez pas de passer au bureau.

Braun rentra chez lui d'un pas nerveux, chancelant. Il dit machinalement en tendant son chapeau à Jeanne, qui vint à sa rencontre :

— Monsieur de Courval m'a chargé de le rappeler à votre mémoire. Il présente aussi ses respects à votre sœur.

— Merci beaucoup, répondit la fiancée du patriote. Le banquier nous honore en pensant à nous.

L'homme ruiné passa dans son cabinet de travail et revit, les uns après les autres, ses contrats avec la maison Donalson.

Sa figure devenait pâle comme du marbre pour être une seconde après rouge écarlate. Sur cette physionomie troublée on eut pu étudier les angoisses qui tourmentaient la malheureuse victime de la Bourse.

Au milieu de ce naufrage une planche de salut s'offrait à lui. Ce bon monsieur de Courval lui tendait la main. Grâce à sa fortune, il pouvait le tirer de ce mauvais pas.

Braun passa une nuit très agitée.

Le lendemain matin il se rendit au bureau de son ami.

— Vous avez bien perdu, fit ce dernier, en le voyant entrer.

— Je suis ruiné !…

— Ce sont là les hasards de la bourse, mon ami.

— Oui… et hier John Saunders, de New-York, doit s'être réjoui… À l'heure où l'on me fuyait, à la sortie de la Bourse, on devait boire à sa santé…

— Votre tour viendra encore.

— Pardon, je ne rentre plus à la bourse. Mon siège, que j'ai remis hier, a été accepté… J'en suis content… Je referai, dans des spéculations moins dangereuses, la somme perdue, heureux si avant de mourir, je vois la fin de ma dette.

— Vous la reverrez et avant longtemps.

Charles Gagnon alias Hubert de Courval était né industrieux, intriguant, et s'il eut employé ses talents à de bonnes œuvres, il eût été d'une grande utilité à son pays, surtout à l'époque scabreuse qu'il traversait. Mais ce fut pour en faire un mauvais usage que Charles Gagnon développa chez lui les germes dont la providence l'avait doué.

Il réussissait dans ses projets infâmes, et ses affaires prospéraient. Il revoyait Jeanne, machinait de nouveaux plans pour la posséder, pour en faire sa femme. Le dernier mot de la fiancée de Paul Turcotte ne l'avait pas découragé.

Ne dirait-on pas que le ciel encourage ces malfaiteurs tandis qu'il poursuit opiniâtrement les observateurs des lois saintes ? Pourtant la vérité est dans le contraire. À ces impies qui se jouent de la religion, à ces immoraux qui se font fi de la loi naturelle, Dieu réserve dans l'autre monde une vie qui sera le contraire de celle qu'ils auront menée sur la terre. Puisque ces hommes par leurs actions mauvaises, qu'ils ne cessent de commettre, se pré-

parent des souffrances éternelles, Dieu veut qu'ils jouissent quelque peu ici-bas. Dans l'autre monde, le temps des jouissances sera passé pour eux.

Les affaires de Charles Gagnon marchaient donc rapidement dans la voie du progrès. Le traître ne savait pas à quoi attribuer ses succès, si ce n'est à son esprit d'initiative et à son énergie qu'il s'appliquait toujours à perfectionner.

Même dans le désastre qui frappa son prétendu ami Braun, il trouva moyen d'améliorer sa situation personnelle, dont l'idéal était de posséder Jeanne Duval.

Jeanne Duval, voilà le nom qui courait dans sa tête et qu'il murmurait tout bas, depuis l'âge de vingt ans. Il l'avait murmuré à Saint-Denis, sous le toit paternel ; sur mer, entouré de sang, au milieu des batailles, il l'avait répété, et aujourd'hui il le murmurait encore en signant ses importants contrats. C'était plus fort que lui, il revenait involontairement à son amour de 1837.

En réponse à l'homme ruiné, qui demandait comment il pourrait le remercier de tant de bonté, il dit :

— Faites que je devienne votre beau-frère.

— Ah ! mon cher de Courval, si cela dépendait de moi, vous le seriez depuis longtemps… Mais Jeanne est majeure, elle n'est plus sous ma tutelle.

— Les caprices de la jeune fille ne tomberont jamais ?

— Je le crains.

— Écoutez… Avec votre concours, je puis forcer votre belle-sœur à devenir ma femme.

— Et vous le feriez ?…

— Oui, mais ce n'est pas de la manière que vous pensez. Ainsi je puis, par ruse ou par force, lui faire signer un contrat comme celui-ci : « Les soussignés s'engagent solennellement à s'épouser dans l'espace d'un mois. »

— Jeanne Duval ne consentirait pas à vivre avec vous, après une telle affaire.

— Je la forcerais.

— Elle porterait plainte devant les tribunaux.

— J'aurais les témoins pour moi.

Et le banquier fit sonner une poignée d'écus dans sa poche.

— Mais avez-vous calculé les suites funestes qui pourraient en résulter ? demanda Braun.

— Je m'occupe fort peu des suites… Comme je vous l'ai souvent dit, j'aime votre belle-sœur à la folie, avec passion, et je donnerais la moitié de ma vie pour la posséder… Écoutez, Braun, je vais faire un marché avec vous… Je vais vous ouvrir un crédit jusqu'à concurrence de soixante et dix mille piastres… Et si vous travaillez bien pour moi, si je suis content de vous, le jour où je deviendrai votre beau-frère, je vous dirai : « Vous me rembourserez le montant quand vous pourrez. » Autrement vous n'aurez qu'un an pour rentrer dans vos finances.

Braun ne répondit pas. Mais il regarda le banquier, avec un air qui signifiait : J'y penserai et j'essaierai encore.

De retour chez lui, Braun fit mander Jeanne et lui parla ainsi :

— J'ai appris avec peine que vous aviez refusé la main de monsieur de Courval… Pourquoi avez-vous agi de la sorte, Jeanne ?… Vous savez bien que le banquier est un gentilhomme… Ce refus de votre part me fait d'autant plus de peine, que, sans monsieur de Courval, nous serions dans le chemin à l'heure qu'il est… Vous ignorez, Jeanne, que je suis ruiné… Hier une baisse soudaine, à la bourse, m'a fait perdre soixante et deux mille piastres… J'ai eu l'idée de m'enfuir : ma maison aurait été vendue si le banquier n'était pas venu à mon secours. Ce matin il m'a ouvert un crédit immense chez lui, me donnant ainsi l'avantage de rentrer dans mes finances, un jour ou l'autre… Et il m'a dit : « Travaillez pour moi auprès de votre belle-sœur »… J'ai cru, Jeanne, qu'en vous confiant ce secret, que pas même votre sœur ne connaît, vous reviendriez sur votre décision… Nous étions perdus sans ressource quand le banquier nous a tendu la main ; tendez-lui la vôtre.

Il s'arrêta, attendant la réponse.

La jeune fille était muette, il lui coûtait de toujours répondre la même chose.

— Vous savez bien, monsieur Braun, dit-elle, après un instant de silence, que je ne suis pas libre d'épouser le banquier. Je suis fiancée à Paul Turcotte et il n'y a rien qui m'assure que ce dernier soit mort.

— Je suppose que Paul Turcotte n'est point mort – supposition absurde – cela ne fait rien à la chose, reprit Braun. Écoutez, Jeanne, ce que je vais vous dire… Monsieur de Courval est atteint d'une maladie mortelle qui l'emportera avant six mois…

— Monsieur de Courval !

— Oui, il est sujet aux syncopes de cœur et il est rendu au bout… Il y a quelques semaines, au club, il a failli nous rester dans les bras… Il ferait son testament en votre faveur, et vous seriez la plus riche veuve de Montréal… Alors, si Paul Turcotte revenait du fond de l'Atlantique, il vous retrouverait libre comme avant… Comprenez-vous l'avantage de cette union ?…

— Il y aurait un grand avantage mais il y aurait un désavantage plus grand encore, si je brisais le serment que j'ai fait en 1837… D'ailleurs, ajouta Jeanne, je n'aime pas monsieur de Courval et je ne veux pas me marier…

Son beau-frère se leva ; il était plus qu'impatienté :

— Folle, dit-il, folle, je vous ferai interner dans un asile d'aliénés si vous persistez dans vos idées… Vous êtes à ma merci… Votre héritage que vous m'avez confié, il y a un an, a été englouti dans la catastrophe d'hier… Désormais vous serez sans le sou.

— Vous avez dépensé mon héritage ! fit la jeune fille, en se précipitant vers son beau-frère.

— Je l'ai perdu, répondit-il.

— Vous me le rendrez et j'irai vivre ailleurs. Je vous laisserai pour toujours.

— Vous avez été bien imprudente, fit Braun, avec ironie ; puisque vous étiez pour tenir cette ligne de conduite, vous auriez dû faire des papiers.

Et il prit la jeune fille par le bras et la mit à la porte de son cabinet.

— Ah ! j'ai été volée ! dit-elle.

Démonstrations, douceurs, menaces, rien ne put faire changer les idées de Jeanne Duval.

Quand Braun raconta cette scène à son ami, ce dernier dit simplement :

— Nous allons changer de tactique. Je forcerai Jeanne à me signer un papier par lequel elle s'engagera à devenir ma femme… Vous êtes avec moi, n'est-ce pas ?…

— Je veux que nous gagnions, et, nous gagnerons.

— C'est bien, ne lui parlez plus de rien… Faites comme si vous aviez jeté un voile sur cette affaire…

q

Chapitre 35 La guerre

En 1845, vivait aux environs de Veracruz, dans la république du Mexique, un homme puissamment riche. On le disait quatre fois millionnaire.
Il était très charitable et pratiquait la philanthropie sur un haut pied, dépensant ses immenses revenus à faire l'aumône. On bénissait sa main, comme celle d'un bon père.

Cependant cet homme ne paraissait pas heureux. Les hasards d'une vie de malheurs semblaient l'avoir vivement affecté. Pendant que la population bruyante de Veracruz se promenait sur la piazza, lui se promenait, seul et rêveur, sur les bords déserts du golfe du Mexique.

Cet homme était Paul Turcotte.

Le roi des Outeiros l'avait fait riche à foison. Il lui avait chargé de diamants, un vaisseau que le Canadien était venu vendre au Mexique, réalisant un bénéfice immense. Aussitôt il était parti pour le Canada.

Il s'était rendu à Saint-Denis. Là il avait appris le départ des orphelines pour New-York.

Il y était allé, il avait fouillé cette grande ville, il avait visité tous les lieux publics, pour voir s'il ne verrait pas parmi les personnes qui s'y rendaient, celles qu'il cherchait, il avait interrogé la masse des passants, il avait battu comme un fou le pavé du grand New-York, et tout cela en vain.

Le malheureux fiancé de 1837, sans parents au Canada, était retourné au Mexique, attendre l'heure où il reverrait ses parents et sa fiancée dans un monde meilleur.

Le suicide lui répugnait, mais il recherchait toutes les occasions de donner sa vie. Il se lançait dans les périls de toute espèce. Un jour, on le vit dans un incendie se jeter dans les flammes pour en retirer un vieillard qui n'avait qu'un instant à vivre. On ne connaissait plus Turcotte que sous le nom de l'intrépide millionnaire. Mais le souverain maître ne voulait pas de la vie de ce malheureux proscrit.

Une guerre survint dans le pays : Turcotte s'enrôla.

Un matin, étant sorti de chez lui, il y rentra aussitôt, et, ayant appelé son domestique, lui dit :

— José, fais mes malles cet avant-midi même. Je dois prendre la diligence qui part ce soir pour Mexico.

— Monsieur part ?

— Oui… le Mexique a été insulté… Je vais me mettre à la disposition de notre vaillant président, señor Escobar… Va prévenir Labadie que j'ai à lui parler…

Un quart d'heure après, un homme dans la trentaine, entrait dans la chambre du millionnaire. Il avait une longue chevelure châtain qui flottait sur ses épaules et une barbe de la même couleur, qui cachait la partie inférieure de sa figure. Sa stature était plus petite que celle du Canadien mais elle était bonne pour la lutte. C'était Alfred Labadie, le seul intime qu'eut Paul Turcotte à Veracruz.

Une suite de malheurs à peu près semblables avait lié ces deux hommes.

Labadie était fils d'un négociant en coton de la Nouvelle-Orléans. À la mort de ce dernier, survenue un an avant les événements que nous racontons, un banquier sans honneur s'était emparé frauduleusement de l'héritage de la famille Labadie, évalué à $30 000, et s'était enfui en Canada. Après beaucoup de difficultés, Alfred Labadie avait mis la main sur une lettre, écrite par le banquier lui-même, et dans laquelle il complotait le vol. Avec cette lettre, Labadie eut pu se faire réintégrer ainsi que sa mère et sa sœur dans les biens de son père. Mais il eut fallu beaucoup d'argent pour cela et le jeune homme n'en avait point. Il avait du quitter sa famille, s'exiler de sa chère Louisiane, pour aller tenter fortune au Mexique.

C'est là qu'il avait fait la rencontre du Canadien.

Ces deux hommes à peu près du même âge, frappés tous deux au début de leurs carrières par la main du malheur, s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre. Et la langue française qu'ils parlaient, au milieu des Mexicains, les avait uni davantage.

Ils s'entretenaient souvent de leurs pays ; l'un parlait du Saint-Laurent, l'autre du Mississipi ; l'un de sa fiancée qu'il n'oubliait pas, l'autre de sa mère et de sa sœur qu'il espérait revoir bientôt ; l'un enfin des institutions démocratiques d'un pavillon, à l'ombre duquel tous les hommes se considèrent des égaux, des frères, et marchent ensemble dans la voix du progrès ; l'autre d'un gouvernement colonial monarchique, où il existe des préjugés de caste, et qui profite de sa force pour opprimer le faible, sans s'occuper de la justice.

Le Canadien trouva dans le Louisianais un ami sincère et un confident, et Labadie trouva en Turcotte un consolateur et un puissant protecteur.

Tel était l'homme que Turcotte avait fait mander chez lui, en apprenant la déclaration de la guerre avec le Guatémala.

— Tu sais, lui dit-il, que la guerre est déclarée… Notre pays d'adoption a été insulté sans raison…

— Je le sais, répondit Labadie.

— Eh bien, si tu es de mon opinion, nous irons guerroyer pour le compte du Mexique, reprit le Canadien. Tu connais la bonté, dont le président Escobar a toujours fait preuve envers les étrangers, montrons lui notre reconnaissance… Tu étais officier dans le régiment de la Nouvelle-Orléans, tu seras dans l'état-major

ici… Si tu t'enrôles avec moi, je te donnerai la somme que tu aurais gagnée durant les prochains six mois… Si tu venais à mourir durant la campagne, je te promets que ta famille sera à l'abri de la misère… Et si nous survivons tous les deux à cette guerre, nous irons au Canada surprendre ton coquin de banquier qui s'est réfugié là… Cela te va-t-il ?…

Labadie accepta, et le soir même les deux amis étaient en route pour la ville de Mexico. . . . . .

Le Mexique était en pleine guerre avec le Guatémala. La vaste plaine dite la Sierra de Monterez, située sur la côte du Pacifique et sur la frontière des deux pays, était la cause des troubles. Là, sur une étendue de quatre-vingt-dix milles, gisaient des plaines dont on retirait des pépites de deux, trois et quatre onces.

Le gouvernement guatémalien avait construit à grands frais des chemins qui lui permettaient d'exploiter ces mines à son profit, quand le gouvernement mexicain, dont les oreilles avaient été frappées par la richesse fabuleuse de ce territoire, sortit de sa torpeur, fit venir des arpenteurs et constata, document en main, que la Sierra de Monterez était bel et bien à lui.

Il signifia à la république voisine d'avoir à cesser toute exploitation sur ce territoire.

Le Guatémala fut hautain et refusa d'obéir. N'était-ce pas lui qui avait colonisé cette région en vidant un cinquième du trésor. Le Mexique offrit alors une indemnité. Même refus.

Fort de ses droits, le Mexique refusa de céder la Sierra de Monterez. Cette plaine, enfermée dans les limites de l'état, appartenait à lui seul. Tant pis pour le Guatémala, si sans prendre

les précautions nécessaires, il avait jeté là une partie de son trésor.

Au règlement de cette question internationale restée pendante durant trois ans, et réglée définitivement en 1844 par les États-Unis d'Amérique, choisis comme arbitres, le Guatémala avait répondu par le massacre d'un ambassadeur du président Escobar.

Ces deux bouillants peuples des tropiques, fils d'une mère commune, l'Espagne, pâlirent en brandissant l'un contre l'autre, sur le champ de bataille, leurs poignards aiguisés à la même meule.

Le Mexique avait sur pied un ramassis de quatre-vingt-dix mille hommes, soldats de toutes nations, volontaires ou mercenaires, les uns disciplinés, les autres non disciplinés, formant une troupe lente à obéir, lourde à exécuter les manœuvres. Seul l'état-major valait quelque chose.

Si le Guatémala était secondé, dans sa tentative de résistance, par le Nicaragua, le Costa-Rica et le Honduras, son armée ne valait guère mieux.

En outre, les deux puissances en conflit entretenaient chacune, une petite flotte qui croisait sur l'océan Pacifique à la hauteur de la Sierra de Monterez et qui faisait autant de tapage, sinon plus, que les armées de terre.

Comment trouver dans ces contrées ou l'amour de l'or et des aventures prime tous les autres, un nombre considérable d'hommes habiles dans l'art de guerroyer. Pour être bon tireur, on l'est ; pour être cavalier difficile à désarçonner, on l'est aussi,

mais s'agit-il de combattre à la militaire, en bataille rangée, on est faible, à cause du manque d'exercice.

Cependant le président du Mexique, comme ceux des autres puissances, avait groupé autour de lui, une centaine d'hommes, qui, fidèles aux vieilles traditions nationales, avaient étudié l'art des premiers conquérants du pays.

Escobar, généralissime des troupes mexicaines, avait établi son camp sur le versant nord de la plaine en litige, et Nunez, du Guatémala, sur le versant sud, de sorte que les soldats formaient un cordon autour de la Sierra de Monterez, ayant pour champ de bataille un immense plateau situé à neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Sorti des rangs du peuple, Escobar s'était élevé par son énergie et ses talents au poste important de président du Mexique. Trois ans auparavant, il avait été porté en triomphe par toute la contrée, à l'occasion de son heureux avènement. Il était l'âme de ce pays si républicain, qu'on nomme le Mexique.

C'était un homme de quarante-cinq ans, de stature moyenne, à la chevelure noire et forte, au teint bronzé et aux yeux vifs.

Aux premières rumeurs de guerre, il sortit de sa capitale, qu'il confia aux soins d'un lieutenant, et accourut sur le théâtre des troubles prêcher d'exemple, laissant derrière lui, sans broncher, Mexico avec ses fêtes, ses bals énervants, ses promenades au clair de la lune sur le lac Texcoco, pour aller vivre à l'aventure, sous des tentes dressées à la hâte au milieu des mitrailles.

La journée avait été rude pour les Mexicains. L'infanterie refoulée au fond d'un ravin avait dû battre en retraite et retourner

au camp toute débraillée. Cent dix-sept morts et trois cent cinquante-deux blessés.

Du côté de la mer, un désastre aussi. Le pont du Castillo – le seul vaisseau en fer et de douze cents tonneaux – balayé à net ; le capitaine Juncos et neuf matelots restés sur le carreau. Quelle perte ! Juncos, un des meilleurs marins de la flotte ! Par qui le remplacer ?

C'est ce que se demandait Escobar, en se promenant dans sa tente, soucieux et le front sombre.

Quatre officiers supérieurs l'entouraient.

L'un d'eux, le général Homera, avait une carte topographique déployée devant lui et étudiait les positions.

Il demanda au président.

— Et bien, généralissime, avez-vous trouvé un successeur au malheureux Juncos ?

— Je suis à y penser, répondit le président, je me demande qui je nommerais avec avantage.

— Je ferais une promotion sur le Castillo, dit le général Belavon.

— Une promotion ? fit le président en s'arrêtant, pour regarder son officier.

— Oui, généralissime, Balmadés est sur le Castillo depuis trois ans. C'est un homme instruit, intelligent et actif.

— Pour obéir au commandement et transmettre les ordres, il est bon, mais il ne fera jamais un commandant.

— C'est un bon lieutenant… laissons-le là ; suggéra Lavimont, un des officiers.

La suggestion fut écoutée, Balmadés ne fut point promu.

Escobar continua à se promener lentement, cherchant toujours, pendant que ses officiers feuilletaient des documents.

Tout en marchant, il lisait un grand registre, narrateur fidèle des faits qui s'étaient passés dans les petites luttes que le Mexique avait soutenues contre ses voisins durant ces dernières années.

Tout à coup s'arrêtant au milieu de sa tente :

— Un instant, s'il vous plaît, fit-il.

Les quatre officiers levèrent la tête.

— Que pensez-vous de cet homme ? demanda Escobar en lisant ce qui suit :

« Turcotte (Joseph Paul). Six pieds et un pouce, ancien capitaine de vaisseau au long cours dans la marine marchande américaine, né au Canada en 1816, venu au Mexique en 1844, entré dans l'armée comme volontaire pour faire la guerre aux Pacahabas, blessé dans l'engagement de Jora et laissé pour mort sur le champ de bataille ; promu le lendemain au grade de capitaine de la 2e compagnie du 9e bataillon ; caractère tranquille, grande bravoure, dévouement proverbiale, conduite toujours excellente. »

— Et l'on a oublié d'écrire, ajouta le président en écrivant :

« Cet homme a donné de sa poche le 7 août 1845, la somme de $200 000 pour être distribuée aux familles qui seront privées de leurs chefs durant la guerre avec le Guatémala. »

Les quatre officiers se regardèrent ébahis.

— Deux cent mille piastres ! s'exclamèrent-ils, Turcotte a donné deux cent mille piastres !

— Oui, répondit le président, vous n'ignorez pas que ce capitaine modeste et vertueux a assez de dollars pour en inonder le camp ; qu'il vaut quatre millions.

— Nous savons qu'il est riche, mais qu'il ait donné deux cent mille piastres, nous l'ignorions.

— Il fait ces générosités à la cachette, reprit Escobar en fermant le registre… Encore une fois, que pensez vous de cet homme, comme remplaçant de Juncos ?

Les officiers parurent se consulter entre eux.

Belavon parla le premier.

— Le capitaine Turcotte n'est au Mexique que depuis un an, savez-vous, généralissime, si son passé garantit son avenir ?

— Non, mais je connais cet homme assez pour le juger.

— De quelle manière a-t-il acquis son immense fortune de quatre millions de piastres ?

— Comment, avez-vous oublié le jour où il est arrivé dans le port de Veracruz, avec un galion chargé de diamants ?

— En effet, j'oubliais… Et vous le feriez commandant du Castillo ?

— Oui, je n'en vois point d'autre en qui j'aie autant de confiance.

— Asbetos.

— L'expérience lui manque.

— Kimber.

— Il a été mis à la retraite et ne rentrerait plus dans l'armée active.

— Dans ce cas là, dit Homera, je crois que le Canadien est notre homme.

— Si vous n'avez pas d'objections, continua le président, le capitaine Turcotte sera à bord du Castillo ce soir même, vu que nous n'avons pas une minute à perdre.

— Nous sommes entièrement de votre avis, excellence.

Escobar appela un soldat qui alla prévenir le capitaine de la 2e compagnie du 9e bataillon qu'on le demandait aux quartiers généraux du président.

Turcotte ne se fit pas attendre.

En entrant il salua à la militaire. Les officiers lui rendirent son salut, ce qui est un haut témoignage d'honneur.

— Capitaine Turcotte, dit Escobar, le commandant Juncos du Castillo est tombé hier à son poste, les jambes fracassées par un boulet… J'ai pensé à vous comme son successeur.

— Cette confiance en moi m'honore beaucoup, président Escobar.

— Êtes-vous notre homme ?

— Si j'étais certain d'avoir l'occasion de mourir comme le brave Juncos, après avoir été utile à mon pays d'adoption, je dirais : oui.

— Il ne tient qu'à vous de verser votre sang à l'ombre du drapeau mexicain… Les occasions ne sont pas rares par ce temps-ci.

— Alors généralissime, donnez-moi le poste le plus périlleux, je l'accepterai avec remerciement.

— Dans ce cas, je vous nomme capitaine du Castillo. Vous devez être à votre poste avant la brunante, avec neuf hommes pour remplacer les mutilés d'hier… Je vais vous donner vos papiers…

Le président du Mexique écrivit quelques mots qu'il tendit à Turcotte en lui disant :

— L'amiral Landez vous donnera ses ordres… Bonne chance et vive le Mexique !

— Vive le Mexique ! répétèrent les officiers qui étaient dans la tente.

On serra la main au nouveau et brave commandant du Castillo.

Il laissa la tente pour aller choisir les neuf plus vigoureux gars de sa compagnie. Il n'y avait pas de temps à perdre, vingt lieues séparant les quartiers généraux d'Escobar des côtes du Pacifique.

Après que Turcotte eut laissé la tente, le général Homera dit :

— Voilà un homme qui ne craint pas la mort.

Escobar répondit :

— Si nous avions un bataillon composé de militaires comme celui-là, nous aurions vite fini avec ces chenapans de Guatémaliens.

— Le Canadien paraît même rechercher la mort. En le voyant dans l'engagement de Jora, s'exposer au premier rang, je lui demandais pourquoi il s'exposait ainsi aux balles de l'ennemi, il me répondit avec indifférence qu'il aurait été heureux de mourir en combattant pour une bonne cause.

— Je ne comprend point cet homme-là.

— Moi non plus, reprit Homera… Il a laissé son château de Veracruz et ses millions pour venir au devant des balles ennemies.

— Si vous saviez, dit Escobar, comme il y a des cœurs ulcérés… Le suicide leur répugne, cependant ils ne fuient pas les occasions de mourir… Si le bonheur s'achetait avec des sacs d'or le capitaine Turcotte serait heureux.

— Et peut-être le Mexique serait-il privé d'un bras puissant… Tenez, le voilà qui part…

Turcotte à la tête de neuf vigoureux militaires sortait du camp, et s'élançait à cheval, ventre à terre vers l'ouest.

On le regarda aller jusqu'au détour de la montagne, et quand il eut disparu, Escobar s'écria :

— Vive le Mexique ! Vive Turcotte !

Le soir de ce jour, le Canadien et ses hommes, du haut de la Sierra Leone, virent se dérouler dans le lointain les eaux bleues de l'océan Pacifique.

Turcotte, ayant montré ses papiers à l'amiral Landez, celui-ci lui dit cordialement :

— C'est bien capitaine, je vous conduis à l'instant à bord du Castillo.

Le Canadien descendit dans une chaloupe avec ces neuf hommes et prit place à côté de l'amiral.

Long de 400 pieds, large de 40 ; 14 pieds de tirage : 2 ponts et charpente en fer, 1000 tonneaux, 20 canons à chaque sabord ; 150 hommes d'équipage ; tel était le Castillo, le second navire de la flotte mexicaine, tant en capacité qu'en grosseur.

Il faut une certaine tête pour commander une frégate de cette espèce, et malheur au commandant à qui l'art de la stratégie, le courage ou le sang-froid manque. Il fera le malheur de son équipage et des intérêts qu'il représente.

Toutes les qualités requises pour occuper ce poste dangereux, Escobar les avait trouvées réunies chez le capitaine du 9e bataillon.

Le lendemain, l'amiral Landez se rendit sur le Castillo et dit au nouveau commandant.

— Levez l'ancre immédiatement : vous devez partir sans tarder… Pino, notre espion, arrive de Loambuc Il a appris que deux mille confédérés doivent débarquer dans la baie d'Esclona… Vous irez croiser à l'entrée de la baie. Il ne faut pas qu'un seul ennemi

débarque à terre… Le Madrid vous accompagnera. Ces ordres sont-ils suffisants ?

— Ils le sont, amiral, et si un ennemi débarque à la baie d'Esclona, c'est qu'il aura passé sur mon cadavre.

— Je vous en tiendrai compte, vaillant capitaine ; j'ai confiance dans l'issu de l'engagement.

L'amiral redescendit dans sa chaloupe et regagna son navire.

L'engagement fut dur, mais l'avantage resta aux Mexicains. Pas un confédéré ne mit pied à terre.

Cette victoire, due au capitaine Canadien, ranima le courage des troupes d'Escobar ; elle fut acclamée par tout le pays et l'espoir renaquit. Ceux qui entretenaient des doutes sur la capacité de Turcotte n'en entretinrent plus. Tous burent à la santé de l'étranger, et Escobar dit :

— Dieu merci, je suis fier de mon choix !

L'amiral Landez félicita Turcotte. Il s'informa de son origine, de sa jeunesse, lui demanda comment il avait laissé son pays, comment il était venu au Mexique.

À toutes ces questions, le commandant répondit avec la plus grande franchise. Il raconta en quelques phrases les maux qui avaient fondu sur lui, et comment fatigué de la vie, il cherchait une occasion de se sacrifier pour une bonne cause.

Puis il termina en disant :

— Plusieurs de mes ancêtres se sont battus pour des causes équivoques, pour ne pas dire injustes. En retour, on les a vilipen-

dés, puis abandonnés dans le danger… J'ai cru que c'était bêtise de tirer l'épée pour un individu dont le seul droit – et ce n'en est pas un – à notre dévouement est la naissance, surtout quand il engage des luttes pour satisfaire ses caprices… Que cet individu soit comte, duc, roi, bien imbéciles sont ceux qui marchent à la boucherie sous prétexte d'être loyaux.

La campagne était dans toute sa vigueur. Qui vaincrait ? C'était douteux. Aujourd'hui un bataillon mexicain remportait une victoire éclatante, demain ce même bataillon était écrasé.

Enrôlé dans les plis du drapeau, chacun des deux côtés, stimulé par une prime, soutenait vaillamment l'honneur du nom. On voyait dans les montagnes de l'Amérique Centrale et dans la baie d'Esclona des prodiges de valeur sur lesquels l'histoire est muette, mais que les chanteurs populaires de ces pays célèbrent dans leurs ballades.

La guerre, dévastatrice et ruineuse, menaçait de se prolonger jusqu'à la mort du dernier soldat, comme les dragons à sept têtes de la fable, qui se dévorent entre eux jusqu'à ce que l'un ait croqué la dernière tête de l'autre, si le général Nunez, du Guatémala, n'eût adopté un plan de campagne, excellent en lui-même, mais qui lui fut funeste, l'ennemi l'ayant deviné.

Voici quel était ce plan.

Anéantir l'armée mexicaine du côté de la terre, il ne fallait pas y penser. Escobar, logé sur les hauteurs, ne se laissait pas déloger par les boulets de la première mitraille venue. Les confédérés tournaient les yeux du côté de la mer. Cependant leur récente tentative de débarquement avait échoué d'une façon si crâne qu'on fut quelques semaines sans penser à la renouveler.

Nunez pensa à bon droit qu'en amusant Escobar par de petites attaques, il pourrait sans être découvert, amener le gros de son armée vers la mer, et l'embarquer secrètement sur les navires, pour aller la débarquer sur les côtes même de la Sierra de Monterez.

L'idée était ingénieuse et deux choses étaient requises, ne pas être remarqué par Escobar ni vu par Landez.

Ce ne fut qu'à la dernière minute qu'Escobar découvrit le stratagème. Il fit un coup de maître. En un clin d'œil, pour ainsi dire, il rassembla plusieurs centaines de chevaux devant son camp, fit monter à cheval l'élite de ses troupes et se dirigea vers la côte.

Plusieurs bêtes restèrent sur la route, incapables de suivre le galop vertigineux de la majeure partie de la troupe.

Les confédérés devaient mettre leur projet à exécution durant la nuit.

L'amiral Landez, qui avait une grande confiance en Paul Turcotte, et sachant qu'il ne craignait pas la mort, lui confia le poste le plus dangereux.

— Nous éteindrons tous les feux, dit Landez, nous formerons deux lignes de vaisseaux : l'une près de la côte, l'autre à trois milles… La flotte des confédérés ne nous verra pas et viendra se jeter entre ces deux lignes… Alors elle sera en notre pouvoir.

Cet engagement s'annonçait comme décisif. C'était la mort de l'un des deux partis.

La nuit vint sombre, opaque. C'était précisément le temps qu'il fallait pour essayer à se prendre au piège mutuellement.

Deux frégates mexicaines, le Madrid et la Aurora se placèrent à quelques encablures du rivage ; le Castillo et le Guadalajara tinrent la haute mer.

Cette nuit faillit être funeste aux Mexicains.

L'amiral Landez avait ordonné d'éteindre tous les feux. La flotte guatémalienne approchait à toutes voiles. Mais on la vit soudainement ralentir sa course. L'amiral, ayant cherché la cause de cela vit qu'un des fanaux du Castillo venait d'être allumé.

Les Mexicains étaient trahis par un des leurs.

À cette vue, Paul Turcotte, pour montrer que cette trahison était faite à son insu, se met à la poursuite de la flotte ennemie, qui rebroussait chemin. En voyant cet acte de hardiesse, les trois autres frégates le suivirent.

La lutte fut terrible au milieu des ténèbres. Cinq frégates guatémaliennes, contenant chacune plus de sept cents hommes furent coulées à fond, et deux autres furent amenées prisonnières. Mais en retour, Turcotte, le vaillant capitaine du Castillo fut étendu sur le pont de son navire, la jambe gauche fracturée par un obus.

La guerre entre le Mexique et le Guatémala se termina par ce désastre. Le trésor des vaincus était vide, et les soldats menaçaient de se révolter si l'on continuait les hostilités.

Le Guatémala capitula et le Mexique resta en possession de la Sierra de Monterez.

Le Canadien fut trouvé inanimé sur le pont du Castillo. D'une main il tenait le pavillon enlevé à l'amiral Nunez, de l'autre son

porte-voix.

Transporté à l'hôpital de la côte, il fut longtemps entre la vie et la mort, ayant reçu deux blessures, la plus grave à la jambe gauche, l'autre moins grave à la joue droite, où un éclat d'obus avait failli lui séparer la tête du tronc.

Cependant il se rétablit assez promptement. Il entrevoyait déjà la sortie de l'hôpital quand sa faiblesse lui fit contracter les fièvres jaunes, qui règnent toujours aux environs des tropiques.

Ce fut une nouvelle rechute. Impossible de le transporter à Mexico où il aurait été mieux soigné. Un voyage de vingt lieues dans les montagnes, il ne fallait pas y penser.

Le président Escobar s'intéressa à cet homme qui avait si puissamment contribué à la victoire. Il fit deux voyages à la côte, amenant avec lui son médecin attitré.

Bien que l'époque la plus dangereuse de la maladie fut passée, on craignait encore pour la vie du convalescent. Et Escobar, redoutant sa mort, voulut le récompenser en le décorant de l'ordre des Chevaliers du Mexique.

Les officiers des troupes en garnison dans la baie d'Esclona, s'étant rassemblés dans la grande salle de l'hôpital, et ayant formé le carré d'usage, le président Escobar présenta une croix d'or au convalescent et lui adressa les paroles suivantes :

— Vous avez fait honorablement la campagne. À peine dans notre armée, vous avez été blessé à Jora, vous trouvant au premier rang. Vous avez travaillé sans relâche au triomphe de notre cause. Plus tard vous avez répondu encore à notre appel. Vous avez laissé les délices d'un château, pour venir vivre dans nos

montagnes sauvages… Trahi dans la baie d'Esclona, vous avez gardé votre sang-froid ; vous avez poursuivi l'ennemi qui échappait, saisi de vos mains le drapeau de l'amiral Azton, et coulé à fond une partie de sa flotte. Alors vous êtes tombé inanimé… Au nom du peuple mexicain, au nom du gouvernement mexicain, je vous remets cette croix des Chevaliers du Mexique. Personne n'a de titre plus glorieux à cette récompense, car la vaillance et le dévouement résument votre séjour dans notre camp. Vous avez été à la patrie par la vaillance et au prochain par le dévouement.

La convalescence fut longue. Elle se fit cependant, lente, douloureuse, risquée. Les blessures et les fièvres jaunes, de plus, un autre mal que les médecins ne pouvaient découvrir, exerçaient des ravages dans la personne de l'intrépide capitaine.

Un jour, il quitta l'hôpital et rentra à Mexico couvert de gloire. Sur sa poitrine, décorée au champ d'honneur, brillait la croix des Chevaliers du Mexique ; sur sa figure balafrée, amaigrie par les souffrances, rayonnait le contentement du devoir accompli.

On le reçut aux accords de la musique guerrière, et madame Escobar lui ouvrit ses salons où il fut présenté à l'aristocratie de Mexico.

Paul Turcotte avait hâte d'être débarrassé de ces fêtes. Il quitta la capitale aussitôt qu'il put et se rendit à Veracruz. Il revit son ami. Lui aussi avait bien souffert durant la guerre. S'il n'en était pas revenu couvert de gloire, il n'en avait pas moins noblement fait son devoir.

Quinze jours plus tard, les deux amis partaient pour le Canada, l'un pour reconquérir un héritage, l'autre pour revoir les lieux

où il avait passé son enfance, et pour prier sur la tombe de ses parents.

q

Chapitre 36 Le voleur

Les deux survivants de la campagne du Mexique arrivèrent à Montréal deux mois après leur départ de Veracruz, c'est-à-dire en plein hiver.
Une voiture les conduisit à l'hôtel Rasco.

Pendant le trajet, Paul Turcotte dit à son compagnon :

— Tu ne saurais croire tout ce que cette neige me rappelle… C'est elle qui m'a redonné la vie et la liberté quand je me suis évadé de la prison de Montréal, à la veille d'être pendu… Il y en avait durant le mois d'angoisse que j'ai passé à Rouse's Point, en compagnie du notaire Duval et du docteur Nelson… Il y en avait aussi à Terre-Neuve quand j'ai écrit ma dernière lettre à ma fiancée, lettre dont je n'ai jamais reçu de réponse… C'est la première fois depuis longtemps que je vois de la neige et, à cette vue, les souvenirs viennent se heurter en foule dans mon esprit…

Le Rasco était une grande bâtisse en pierre à trois étages avec une mansarde percée de lucarnes. C'était une des plus hautes de la rue Saint-Paul. Sa façade avait soixante pieds. C'était le second hôtel de Montréal. Il était surtout patronisé par les Canadiens-Français et pouvait recevoir deux cents pensionnaires.

Turcotte eut pu descendre au meilleur hôtel de Montréal, mais il avait pour principe d'encourager les établissements canadiens-français et de donner aux Anglais le moins d'argent possible.

En passant à New-York, les voyageurs avaient changé leurs vêtements légers contre des vêtements chauds et convenables à la zone sous laquelle ils allaient séjourner. Ils étaient habillés en noir et portait chacun un feutre gris mou. Sans leurs traits bronzés on les eut pris pour de vrais New-Yorkais.

À leur entrée dans l'hôtel, un employé voyant qu'il avait affaire à des clients distingués, alla au devant d'eux et leur ayant enlevé leurs sacs de voyage, leur demanda en anglais s'ils désiraient des chambres immédiatement.

Paul Turcotte, voyant que cet employé n'était pas Anglais, lui répondit en français.

— Nous en voulons une double, fit-il, deux bons lits, ce qu'il y a de mieux.

L'employé le regarda avec un air qui signifiait : « Tiens, mais il aime donc bien le français, celui-là, pourtant il n'a pas l'air d'un Canadien, ni d'un Français. » Cependant il répondit en français :

— Nous en avons pour tous les goûts, messieurs, c'est toujours le Rasco vous savez.

Les trois hommes montèrent au second étage et ouvrirent la porte de la chambre no 11.

C'était sans contredit la meilleure de l'établissement. Elle avait 22 pieds sur 12 et donnait sur la rue Saint-Paul. L'ameublement était bien confortable, consistant en deux lits situés l'un à chaque

extrémité de la chambre, deux bureaux de toilette en noyer noir, surmontés d'une glace où l'on se voyait presque de pied en cape, deux lave-mains, six chaises, et une grande table où il y avait du papier, de l'encre et des plumes.

— N'est-ce pas que je t'ai amené dans un bon hôtel ? dit Turcotte à son compagnon.

— On voit que tu connais bien la ville, lui répondit le Louisianais.

Turcotte et Labadie réparèrent un peu leur toilette et le premier dit :

— Maintenant il serait peut-être bon que nous prenions une bouchée.

— L'idée n'est pas mauvaise, répondit le deuxième.

— Allons-nous descendre ou va-t-on nous monter cela ?

— Je descendrai.

— Alors descendons.

Pendant que les voyageurs prenaient leur souper, un homme mal vêtu se chauffait dans l'appartement voisin. Il prêtait une attention furtive à ces deux étrangers qui lui paraissaient très riches.

Turcotte lui tournait le dos et l'individu en haillons ne distinguait ses traits qu'imparfaitement. Il s'informa à quelle chambre logeaient les nouveaux arrivés et sortit de l'hôtel.

Les voyageurs montèrent à leur chambre, à bonne heure. Harassés par les fatigues d'un long voyage, à neuf heures ils dor-

maient déjà d'un profond sommeil.

Au milieu de la nuit, Turcotte fut réveillé en sursaut par un bruit dans la porte de sa chambre. Il prêta l'oreille et vit que la porte s'ouvrait petit à petit. Puis il distingua la silhouette d'un homme qui pénétrait à pas de loup. C'était un voleur et il se prépara à l'empoigner.

Ce dernier, en apercevant deux lits, parut indécis. On ne le distinguait pas très bien mais assez pour deviner son intention.

Il se dirigea vers le lit de Labadie et, au moment où il mettait la main sur l'habit du Louisianais, Paul Turcotte s'élança d'un bond hors du lit et tomba près du voleur qu'il empoigna à la gorge :

— Voleur ! lui cria-t-il.

Pour réponse, l'intrus essaya de se dégager mais il avait affaire à un poignet solide.

Cette petite lutte réveilla Labadie.

Son compagnon lui dit en riant :

— Mon ami, nous avons de la visite, donne-nous donc de la lumière.

À peine la lumière s'était-elle faite dans la chambre que le voleur poussa une exclamation :

— Ciel, le capitaine du Marie-Céleste !

Le bras de Turcotte, mû comme par un ressort électrique, envoya rouler le voleur à six pas.

— Tu me connais, lui dit-il, qui es-tu pour prononcer ce nom ?

Le voleur regardait avec des yeux hagards et tremblait.

— Parle ! parle ! comment as-tu nommé le Marie-Céleste ?

Le héros de la baie d'Esclona attendait une réponse. Il ne pensait plus à tenir cet homme qui venait de prononcer un nom qui l'avait électrisé.

— Tu as nommé le Marie-Céleste, fit-il, comment cela se fait-il ?

— Je vous croyais mort depuis longtemps, répondit le voleur, en reculant toujours comme s'il se fut trouvé en face d'un revenant.

— Qui es-tu pour me croire mort ? demanda le fiancé de 1837.

Le voleur ne répondit pas.

Tout à coup le Canadien poussa un cri.

— Ah ! je te reconnais, fit-il, tu es Riberda !

Paul Turcotte venait de reconnaître l'homme qu'il avait engagé à Montréal, trois ans auparavant, pour faire la traversée de l'Atlantique. C'était ce même homme que Charles Gagnon avait précipité dans les eaux froides du Saint-Laurent, sept semaines auparavant, et qu'il croyait disparu à jamais.

Paul Turcotte ignorait le rôle ingrat qu'avait joué cet homme sur le Marie-Céleste ; aussi lui demanda-t-il :

— Qu'as-tu fait sur le Marie-Céleste ?... Que signifie ce mystère ?...

L'ancien émissaire du capitaine Buscapié n'osait répondre.

— Grâce, dit-il enfin, et je vous livrerai votre plus grand ennemi, Buscapié.

— Buscapié ? fit Turcotte.

— Lui-même. Vous ignorez qu'il est la cause des malheurs qui ont fondu sur vous… Il est ici à Montréal, vivant sous un nom d'emprunt. Il est riche et respecté…

— Quel est ce nom d'emprunt ?

— Le banquier de Courval.

— Grand Dieu, fit le Louisianais, c'est celui qui a volé notre héritage !

Si le tonnerre fut tombé au milieu de l'appartement par ce temps d'hiver, il n'eut pas produit autant de surprise.

— Le banquier de Courval ! répéta Paul Turcotte.

— Oui et plus que cela, capitaine, il se propose d'épouser de force dans quelques jours une personne que vous avez aimée.

— Qui ça ? demanda vivement le balafré du Mexique.

— Jeanne Duval.

— Jeanne Duval ! Tu mens !

— Je vous jure que non, le banquier essaie de l'enlacer dans ses filets.

— C'est faux ! c'est impossible ! dit Turcotte.

Une crise de nerfs faillit s'emparer de lui, mais il était plus homme que cela.

Il saisit le voleur à la gorge et lui cria encore une fois :

— Tu mens ! Elle est morte !

— Grâce ! grâce ! répétait l'ancien pirate ; j'ai dit vrai.

— Comment sais-tu cela ? demanda le proscrit de 37 en le lâchant.

— Ce serait trop long à raconter. Sachez seulement que j'ai intérêt à me venger du banquier… Il y a sept semaines, je suis venu à Montréal dans ce dessein… Le banquier m'a amené chez lui et, après m'avoir endormi, est allé me jeter dans les eaux froides du fleuve… Il me croit mort, mais heureusement j'ai été sauvé par un voilier en partance pour Halifax et ce n'est que hier que j'ai pu revenir à Montréal… Et je veux tirer une vengeance éclatante de cette canaille…

— Ce que tu dis là est-il vrai ? demanda Turcotte.

— Je te le jure ! répondit l'ancien pirate.

Il était deux heures du matin.

Cette scène avait réveillé les voisins des deux voyageurs. Quelques-uns se promenaient dans le corridor pour tâcher de découvrir ce qu'il y avait.

Le proscrit de 37 ouvrit la porte qu'il avait refermé par dessus le voleur et appela monsieur Rasco.

Celui-ci s'était levé au bruit de la conversation et se tenait dans le corridor.

— Monsieur, lui dit Paul Turcotte, voici un homme qui s'est introduit dans notre chambre.

— Un voleur ?

— Peu importe… Avez-vous un endroit où nous pouvons l'enfermer en sûreté.

Turcotte ne voulait pas donner la liberté au voleur pour deux raisons, la première, c'est qu'il en aurait peut-être profité pour aller avertir le prétendu banquier de Courval ; l'autre, c'est que cet homme serait d'une grande valeur dans la poursuite qui serait intentée avant longtemps à l'ancien bureaucrate de Saint-Denis.

L'hôtelier répondit qu'il avait une chambre où l'on pouvait enfermer le prisonnier en toute sûreté.

On le transporta dans une chambre noire qui n'avait d'autre ouverture que la porte. Par prudence Paul Turcotte engagea un homme pour monter la garde.

Il retourna à sa chambre mais ne put clore la paupière de la nuit.

Il pensait à la révélation extraordinaire que venait de lui faire son ancien matelot. Jeanne Duval est-elle bien à Montréal ? se demandait-il. Et toute l'odyssée de sa vie repassait devant ses yeux. Il revoyait sa fiancée aux jours de 37, puis le soir où il l'avait vue pour la dernière fois, au milieu des Habits-Rouges, conduits encore une fois par le traître Charles Gagnon. Elle lui apparaissait sortant victorieuse de toutes les luttes mesquines qu'on lui avait suscitées, et cette fois-ci il la conduisait au pied des autels pour ne plus la laisser tant qu'elle vivrait. Il la rendrait

heureuse, mettrait ses quatre millions à ses pieds et la ferait vivre comme une princesse.

Quand le jour fut venu, il descendit trouver monsieur Rasco et lui demanda s'il connaissait le banquier de Courval.

— Certainement, répondit-il, c'est un homme très riche.

— Quel espèce d'homme est-ce ? demanda le patriote de 37.

— Il est petit, porte des lorgnons et on dit qu'il se teint les cheveux.

— Depuis quand est-il à Montréal ?

— Depuis au-delà d'un an.

— Il n'est pas marié ?

— Non, mais tenez, il va justement donner un bal ce soir, et je crois, moi, que c'est pour enterrer sa vie de garçon.

— Sa vie de garçon ! riposta vivement le héros du Mexique, avec qui doit-il se marier ?

— On dit qu'il courtise la belle-sœur de monsieur Braun, une demoiselle Duval, si je ne me trompe, une orpheline qui m'a l'air bien à plaindre.

— Bien à plaindre, dites-vous ?

— Oui, toujours triste, toujours seule. On dirait qu'elle a perdu quelque chose… Malgré cette mélancolie, elle est bien jolie.

Le patriote de 37 fut ému en entendant parler l'hôtelier.

— Et vous pensez qu'elle va se marier avec celui qu'on appelle le banquier de Courval ? dit-il en appuyant sur les mots : qu'on appelle.

— Dame, je dis cela, mais vous savez, je n'en suis pas certain… Ce qui me fait parler ainsi, c'est que de Courval et Braun – qui est marié à la sœur de mademoiselle Jeanne Duval…

— Quel espèce d'homme est-ce ce monsieur Braun ? interrompit le patriote.

— On dit que c'est un homme qui fait des scènes à sa femme.

— Pauvre orpheline ! murmura Turcotte… mais pardon ; vous disiez que de Courval et ce Braun…

— Viennent ici quelquefois et, un jour, j'ai entendu le banquier dire à son ami : « Nous allons donc devenir beaux-frères » et Braun répondre : « Je l'espère, si nos projets réussissent. »

— Quels projets ? demanda Turcotte.

— Je ne sais pas, répondit l'hôtelier, mais ils parlaient bas, comme des comploteurs.

— Et vous êtes certain que mademoiselle Jeanne Duval n'est pas mariée ?

— Ah oui, pour cela.

L'ancien lieutenant du notaire Duval s'arrêta un instant et parut pensif, puis il demanda à Rasco, sans songer à qui il s'adressait :

— Est-elle bien changée ?

— Je ne sais pas comment elle était auparavant, mais depuis qu'elle est à Montréal, je la trouve toujours la même.

— Je m'intéresse tant à ces gens-là, voyez-vous, reprit le patriote. Et je vous suis reconnaissant pour tous ces renseignements.

— Ce n'est rien du tout, monsieur.

Paul Turcotte salua et remonta à sa chambre.

q

Chapitre 37 Un bal interrompu

Celui qu'on appelait banquier de Courval, avait réuni dans son vaste salon de la rue Bonaventure tout ce que Montréal comptait de distingué et de fashionable.
L'élite de la société canadienne-française et canadienne-anglaise s'y était donné rendez-vous, et plusieurs familles profitaient de cette occasion pour renouer entre elles des relations longtemps interrompues à la suite des événements de 37-38.

Quel luxe dans le salon de ce célibataire ! L'éclat des bougies éblouit les yeux des invités. Et les décorations ! Comme elles sont arrangées avec goût, avec art !

On se regarde à la clarté des lumières, dans cet appartement, rempli d'un frémissement d'éventails et d'émanations de parfums qui caressent les narines.

Le banquier a demandé à Jeanne Duval pour faire les honneurs de la maison, avec lui. Elle n'a pas voulu refuser. Elle est bien jolie avec sa robe de soie couleur crème ; et son air modeste fait un contraste avec celui des dames coquettes qu'il y a dans le salon. Elle a un bon mot et un sourire pour tous ; cependant il lui répugne de marcher au bras de cet homme, que son beau-frère veut lui imposer comme mari. Si elle a accepté, c'est pour ne pas déplaire à monsieur Braun.

Le banquier paraissait calme, mais on eut pu remarquer qu'il jetait de temps en temps un coup d'œil à son ami Braun qui voulait dire : « Ne manquons pas notre coup. »

Le bal commence : l'orchestre prélude en sourdine avec des intonations mélodieuses qui enivrent. Tous se saluent et la soirée est ouverte.

Chaque classe aisée de la société y est représentée. Ici, un avocat, là un médecin, sur cette causeuse un financier ; sur l'autre un marchand.

Le banquier tenait à n'avoir chez lui que des gens choisies, aussi, aux fêtes qu'il donnait, se disputait-on ses invitations.

Pendant que les uns dansent et que les autres se content fleurette, le banquier dit à Jeanne :

— Venez, nous allons nous asseoir.

Il prend une chaise et s'assit à ses côtés. Il la regarde longtemps sans parler. C'est là, qu'avec le poète, il voudrait vivre et mourir.

Enfin il lui dit :

— Regardez donc ces jeunes gens, comme ils sont heureux, dans leurs tête-à-tête, où leurs cœurs s'épanchent les uns dans les autres. Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose, nous aussi, Jeanne… ? Vous savez bien que je vous aime à la folie.

Jeanne répondit :

— Monsieur de Courval, vous savez bien, vous aussi, à quelle condition j'ai consenti à faire avec vous les honneurs de votre maison, à vous servir de sœur. Vous m'avez promis que vous ne me diriez pas un mot d'amour.

— Ah ! mademoiselle, soyez donc indulgente, reprit le banquier.

— Monsieur, tenez donc votre promesse, répondit Jeanne en détournant la tête, vous savez bien ce que je vous ai dit il y a un mois.

Un instant après, le banquier laissa la fiancée de 37 et alla trouver son ami Braun.

L'ayant pris à part, il lui dit :

— Nous allons être obligés de mettre notre projet à exécution… Je viens de perdre ma dernière planche de salut.

— C'est bien, répondit Braun, d'un ton mécontent. Tout est prêt ; venez voir.

Les deux hommes sortirent du salon et montèrent dans une chambre au deuxième étage.

Cette chambre était éclairée par deux lampes. Sur une table il y avait plusieurs papiers.

Braun, en prenant deux, enfouis sous les autres, et écrits de la main du banquier, lui dit :

— Tenez, voilà vos papiers.

Sur l'un étaient écrits les mots suivants :

« Les soussignés s'engagent solennellement à s'épouser avant le quinze février mil huit cent quarante-six. »

Sur l'autre :

« Les soussignés s'engagent à fournir les montants suivants en faveur des incendiés de la rue Craig. »

— Ces papiers, ajouta Charles Gagnon, sont absolument de la même dimension, ils présentent absolument le même aspect, ayant le même nombre de lignes, le même nombre de mots… Nous avons arrêté notre plan et vous m'avez bien compris, je suppose… Nous présenterons le second papier à Jeanne ; je lui dirai que je veux voir son nom figurer le premier sur cette liste et que je paierai pour elle le montant qu'elle souscrira… Au moment précis où elle ira pour signer, le petit paquet que voici tombera à terre, à ses pieds… Elle croira que c'est elle qui l'a fait tomber, et comme nous ne le ramasserons pas, elle se penchera pour le ramasser… Alors je substituerai le second papier au premier.

— C'est vous qui changerez les papiers ?

— C'est moi, mais lorsqu'elle signera, vous aurez soin, vous, sous prétexte de tenir le papier, de mettre quelque chose sur l'écriture, soit votre main, soit une feuille de papier buvard. Et aussitôt qu'elle aura signé je plierai le papier en l'étanchant.

— Si elle s'apercevait du truc ?

— Nous userions de moyens extrêmes ; nous la ferions signer bon gré mal gré.

— Quand nous ferez-vous monter ici ? demanda Braun, comme les deux complices redescendaient au salon, pensant que leur absence aurait pu être remarquée.

— Vers la fin du bal, répondit à voix basse le traître de 37, en entrant au salon.

Le fauteuil à côté de Jeanne Duval n'était pas resté vide. Le docteur Monceaux, un de ces jeunes gens qui promettent de faire leur marque, s'était approché de la fiancée du patriote.

— Vraiment, lui disait-il, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ce soir. Causer avec vous deux fois dans la même semaine, me semblait un plaisir impossible. Aussi je bénis le hasard qui nous a réuni… Pour certaines personnes, il est fort heureux.

— Ah ! quelles sont donc ces personnes ? demanda Jeanne Duval.

— Vous n'ignorez pas sans doute que depuis le jour où vous êtes arrivée en ville, où vous avez fait votre entrée dans notre société, pour prendre part à nos fêtes, que plusieurs jeunes gens se disputent vos paroles, vos sourires et même vos regards.

La fiancée de 1837 baissa la tête, et après un moment de silence, elle regarda le docteur Monceaux.

— J'en doute, lui dit-elle.

— Vous êtes bien incrédule, reprit le jeune homme, et on dit même que sous peu vous serez la châtelaine d'un des plus beaux châteaux de la ville.

— Ah ! interrompit vivement l'orpheline.

— Oui, et savez-vous ce qu'on disait tantôt ?

— Non, répondit-elle en riant.

— Que dans un instant, continua le docteur, un monsieur vous passera au doigt l'anneau des fiançailles, et que ce bal est donné à l'occasion de cette cérémonie…

Jeanne Duval ne put s'empêcher de rire davantage.

— Oh ! docteur, fit-elle, vous êtes surprenant ! Qui a bien pu inventer cela et de quel monsieur voulez-vous parler ?

— Tenez, le voilà justement qui vient reprendre sa place à vos côtés ; il est juste que je la lui rende, n'est-ce pas ?

Jeanne regarda. Le banquier s'avançait vers elle et le docteur disparaissait en saluant.

Comme ce dernier venait de le dire, beaucoup de personnes pensaient que le banquier donnait cette fête à l'occasion de ses fiançailles qui, selon eux, devaient avoir lieu vers la fin du bal.

Il est bientôt onze heures.

Le bal est dans tout son entrain. Couples brillants, et beaux valseurs habiles, jeunes filles, adolescents, hommes mûrs, tous se laissent aller à la mélodie entraînante de la valse : heure où la jeune débutante, hors d'elle-même, rêve, devant les enivrantes images d'une grande soirée. C'est le temps de dire avec le poète :

C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes,

Elle est en blanc ; elle a, dans les tresses défaites

De ses cheveux, un brin délicat de lilas,

Elle accueille d'abord, d'un sourire un peu las,

Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite,

Et rougit vaguement et se lève bien vite,

Quand, parmi la clarté joyeuse des salons,

Ont préludé la flûte et les deux violons,

Et ce bal lui-même paraît étincelant, immense.

C'est le premier ! Avant que la valse commence,

Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant,

Au bras de son valseur, s'appuyer son gant blanc.

La voilà donc parmi les grandes demoiselles,

Oiselet tout surpris de l'émoi de ses ailes !

C'est le bal avec ses attraits énervants. On s'amuse comme on s'amuse dans le grand monde.

Mais ce plaisir – on était loin de s'en douter – touchait à sa fin.

Onze heures sonnaient, quand une des portes du salon s'ouvrit toute grande, et livra passage à quatre hommes. Au premier rang était le détective Michaud.

Il s'avança vers le banquier, d'un pas résolu, et dit en lui mettant la main sur l'épaule, et en exhibant un mandat :

— Je vous constitue mon prisonnier !

Le banquier recule de deux pas pour regarder en pâlissant ce cortège inattendu. Une pensée affreuse traverse son cerveau… Il s'efforce de sourire… le sourire ne vient pas… Il veut répondre… la parole lui manque… Il veut reconnaître ces quatre hommes… il voit tout embrouillé… Cependant il reconnaît le détective et, à côté, une figure qui ne lui est pas inconnue… Il veut s'empêcher de pâlir, et il sent qu'il pâlit davantage… Mais il veut payer d'audace jusqu'à la fin.

— Que voulez-vous, messieurs ? demanda-t-il.

— J'ai ordre de vous amener au poste de police, répondit le détective.

Le traître de 37 reprit sur un ton qui trahissait ses émotions :

— De quoi m'accuse-t-on ? Qui a porté plainte contre moi ?

— Moi ! répondit un des arrivés, je t'accuse d'avoir pratiqué la piraterie ; d'avoir commis plus de cent meurtres, d'avoir volé, et de bien d'autres choses. Enfin Charles Gagnon, nous nous rencontrons face à face, ce soir !

Un frémissement parcourut le salon. Le banquier grinça des dents, et d'une voix toujours faiblissante, balbutia :

— Vous faites erreur, et je vous conseillerais d'aller frapper ailleurs : je ne suis point celui que vous cherchez.

Le détective Michaud répondit :

— J'ai un mandat contre celui qu'on nomme Hubert de Corval, banquier… Vous vous expliquerez au poste, monsieur.

En parlant ainsi, le détective mettait les menottes à son prisonnier.

— C'est indigne, vous voyez bien qu'il y a erreur, murmuraient quelques personnes.

— Soyez sans inquiétude, leur répondit Michaud, nous savons ce que nous avons à faire.

Et les portes de la maison se refermèrent sur le banquier et sur ceux qui l'amenaient. On entendit le bruit de deux voitures qui glissaient sur la neige. Ce bruit se perdit peu à peu et tout rentra dans le calme de la nuit.

La réunion resta ébahie, stupéfiée. Seuls, quelques hommes mirent leurs paletots pour suivre leur hôte et lui prêter secours au besoin.

Plusieurs croyaient à une mystification ; d'autres appréhendaient la vérité.

Tout à coup, un cri se fit entendre dans le salon : Jeanne Duval glissait évanouie dans son fauteuil.

Les invités pâlirent et s'approchèrent effrayés.

Quand la jeune fille reprit ses sens, elle balbutia :

— Je comprends, maintenant ; nous sommes dans la maison d'un assassin, d'un ancien pirate, qui vit sous un nom d'emprunt.

Et regardant sa sœur Marie elle continua :

— C'est Charles Gagnon. Et c'est Paul Turcotte qui est venu le faire arrêter… Je savais bien que le patriote vivait encore…

— Je m'en doutais, soupira madame Braun.

Par ces paroles échangées entre les deux sœurs, les invités comprirent qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux et qu'une affaire intéressante allait se dérouler.

Quelqu'un ayant demandé à Jeanne de raconter ce que signifiait cet incident dramatique, la fiancée de 37 raconta en deux mots l'histoire que nous savons.

Des exclamations de toute espèce accueillirent cette révélation. On y croyait, ou bien il y avait une mystification terrible.

Les personnes qui étaient sorties tantôt pour accompagner l'accusé rentrèrent à cet instant.

Ils dirent que cela ne semblait pas être une erreur, d'autant plus que le banquier avait tenté de s'évader par un châssis du poste de police et de s'empoisonner en avalant une pilule d'arsenic, qu'il portait sur lui.

Un brouhaha extrême régnait dans le salon, brouhaha différent de celui de tantôt. Au lieu de physionomies souriantes, des physionomies surprises ; au lieu de groupes de valseurs, se saluant les uns les autres, des groupes de personnes discutant avec animation et se posant des questions ; au lieu de l'harmonie caressante de l'orchestre, du pas cadencé du danseur, de l'aveu détourné de l'amoureux, le chuchotement intriguant des réunis, le pas précipité d'un homme allant aux informations, et l'opinion franche de tous les invités de cette fête.

On foulait au pied, distrait, intrigué, les fleurs encore fraîches tombées du corsage des femmes, et celles-ci, au milieu des frous-frous de leurs robes, se pâmaient de surprise.

Braun, parti en même temps que Charles Gagnon, n'était pas revenu. Ami intime du pirate, – on donnait déjà ce nom à celui qu'on appelait tantôt le banquier – on crut qu'il était resté au poste de police.

Sa femme, ayant envoyé voir, appris qu'il n'était pas là, et, que de plus, il n'y avait pas mis le pied. Il n'en fallut pas davantage pour le faire soupçonner de complicité.

Quand madame Braun et sa sœur retournèrent chez elles, elles trouvèrent la boîte à argent ouverte et vide, et les quelques bijoux, que les deux femmes possédaient, manquaient.

q

Chapitre 38 Le procès

Au jour on se répétait dans les rues une nouvelle surprenante. Bien qu'on fut en janvier et qu'il fit un froid de loup, on s'arrêtait pour parler.
On entendait des dialogues comme celui-ci :

— Vous connaissez la nouvelle ?

— Non.

— Vous savez ce banquier de Courval ?

— Oui ; eh bien ?

— Arrêté chez lui cette nuit, accusé d'être un meurtrier de première force, doublé d'un voleur, d'un ancien pirate et de tout ce que vous voudrez.

— Vous badinez.

— Je m'en garde bien. Mais écoutez, ce n'est pas tout.

— Quoi encore ?

— De Courval n'avait pas l'air mystérieux pour rien.

— Non ?

— C'est un ancien bureaucrate de Saint-Denis, nommé Charles Gagnon, qui s'est fait le valet de Colborne en 1837, en trahissant les patriotes.

— Allons donc… Vous me surprenez vraiment.

— Et vous rappelez-vous ce jeune patriote, Paul Turcotte ?

— Celui qui a sauté du quatrième étage de la prison ?

— Tout juste.

— Et qui a disparu en mer, etc, etc ?

— Le voilà reparu. C'est lui qui a fait arrêter de Courval. On dit qu'il est immensément riche et qu'il est venu chercher, à Montréal, sa fiancée de 1837 qu'il avait perdue de vue, mais non pas oubliée. Enfin on raconte un tas d'histoires comme on en lit dans les romans.

— Alors le banquier n'est qu'un…

— Adroit filou.

Le détective Michaud qui soupçonnait cet homme depuis longtemps, l'avait fait interner dans la plus solide cellule du poste de police et, d'après ce qu'il dit au juge, celui-ci refusa de mettre

l'accusé en liberté sous un cautionnement personnel de $20 000 et même de $40 000. Et l'élégant montréalais, encore hier l'âme d'une fête bruyante et joyeuse, dut se résoudre à vivre parmi les gens de sa véritable espèce, avec la perspective d'un avenir encore plus sombre.

Il n'était question dans la ville que de l'événement de la nuit précédente.

Presque en même temps, la nouvelle d'une catastrophe épouvantable se répandait dans Montréal. Le train de Buffalo, parti le matin à six heures et quart, était tombé en bas d'un remblai près de Lachine et vingt-neuf personnes avaient perdu la vie : de ce nombre était George Braun.

On sait pourquoi il avait pris passage à bord de ce train : son ami arrêté, lui se trouvait ruiné et plus que cela déshonoré.

Paul Turcotte s'occupait peu des commentaires que son coup de théâtre suscitait. Ce qu'il lui importait, était de retrouver Jeanne Duval.

Il la retrouva facilement.

Les deux fiancés de Saint-Denis se revirent fidèles au vieux serment de 1837. Les années parsemées d'écueils n'avaient rien changé à leurs sentiments. Ils avaient vieilli, chacun de sept ans, mais leur amour était encore dans toute sa jeunesse.

Depuis la scène du bal, ils se revirent souvent, et un soir, que, selon leur habitude, ils s'entretenaient sur le passé, dont chaque événement était vivace dans leurs mémoires, Paul dit à Jeanne :

— Pourquoi rappeler ces tristes souvenirs, ils nous percent le cœur pour rien, occupons-nous donc du présent… À quand le grand, l'heureux jour ?

La jeune fille rougit et baissa la tête, comme en ce soir lointain de 37, quand le même jeune homme lui avait posé la même question sur les bords du Richelieu.

— Quand il plaira à Dieu, répondit-elle dans un sourire langoureux. Remettons tout entre ses mains ; nous avons proposé souvent, il a toujours disposé.

— Oh, notre temps d'épreuves doit être fini… reprit le patriote. N'avons-nous pas suffisamment éprouvé notre amour au creuset de l'adversité ?… Cependant, si tu es de mon opinion, nous attendrons après le procès de ce misérable Charles… La cour criminelle s'ouvrira le 25 de ce mois et nous sommes au 14… Je veux attendre que tout cela soit fini et que le sort de cet être dangereux soit fixé… Alors, Jeanne, nous commencerons une vie nouvelle, exempte d'orages, je l'espère… Nous nous marierons à la Cathédrale.

— Ou plutôt non, interrompit Jeanne, nous nous marierons à Saint-Denis, c'est là qu'a commencé notre roman de misère, c'est là qu'il doit se terminer.

La cour criminelle s'ouvrit le 25 janvier sous la présidence du juge Paquet.

Jamais, depuis le procès retentissant des condamnés politiques de 37-38 on n'avait vu une foule aussi nombreuse aux abords du Palais de Justice. Tous se pressaient pour assister à ce procès qui promettait d'être intéressant et célèbre.

Il était dix heures et demie quand le banquier de la rue Bonaventure fit son apparition en cour. Il marchait entre quatre constables, était très pâle, mais affectait son sourire cynique d'habitude. Il était vêtu de noir et portait avec élégance son petit lorgnon d'or dont il tortillait la chaîne entre ses doigts.

Plusieurs spectateurs se demandaient si les accusations portées contre ce gentleman étaient bien fondées.

Il plaidait non coupable et avait retenu les services de deux éminents avocats : Wilfrid Daveluy et Charles Hénault.

Laurent Brousseau était l'avocat de la Couronne.

L'acte d'accusation qu'il formula ne fut pas un banal procès verbal, comme on en voit ordinairement, mais une pièce de maître qui relatait les crimes de l'accusé et qui montrait sa perversité.

« Dans l'après-midi du onze janvier courant, commença-t-il, trois hommes, disant se nommer respectivement Paul Turcotte, Alfred Labadie et John O'Connors, les deux premiers paraissant appartenir à la classe aisée, et l'autre à la classe pauvre et dégradée, se présentaient au bureau de police de Montréal et déclaraient sous serment que le banquier de la rue Bonaventure, connu sous le nom de Hubert de Courval, était un ancien pirate, recherché par plusieurs cours de justice, tant au Canada qu'à l'étranger, et qui avait commis plusieurs meurtres, faux, vols, etc., etc.

« Les sieurs Turcotte et O'Connors, l'accusèrent d'avoir commis à Montréal, un homicide volontaire sur un nommé Pedro Garafalo, trouvé mort dans la dite ville sous les fenêtres du London

Club, et sur la personne de son propre domestique Pierre Lafleur, mort mystérieusement au commencement de décembre (1845) et d'avoir, à plusieurs reprises tenter de les assassiner eux-mêmes.

« Le sieur Labadie l'accusait d'avoir soustrait frauduleusement à sa mère, madame veuve Oscar Labadie, de la Nouvelle-Orléans, état de la Louisiane, la somme de $90 000, argent que le dit accusé avait apporté au Canada.

« En vertu de quoi, les trois hommes prirent un mandat d'arrestation contre le dit banquier.

« Durant la nuit suivante l'accusé était amené au poste central de police. Arrêté au milieu d'un bal, il portait encore un costume de soirée. Il était dans un état de grande surexcitation nerveuse et plusieurs citoyens notables l'accompagnaient.

« Peu de minutes après, il fut pris de vomissements étranges. Le docteur Vincelette, mandé, constata que le prisonnier avait tenté de s'empoisonner en avalant une pilule d'arsenic. La dose de poison, prise trop forte, n'eut pas l'effet attendu. »

Plus loin il disait :

« Je ne m'attacherai pas à montrer la vie de cet homme à l'étranger. Cela regarde les lois d'autres pays. Je vous montrerai cet être méchant qui, pendant le temps qu'il a habité le Canada a, à plusieurs reprises, délibérément conçu le crime et qui, avec un sang-froid repoussant, en préparait la réalisation. »

Et dans un récit fidèle l'avocat de la Couronne, fit voir la carrière criminelle du traître de 37, de celui qui avait été maudit par son père.

« La perversité de cet homme est telle, fit-il en terminant, qu'elle surpasse de beaucoup celle de n'importe quel criminel jamais amené devant ce tribunal. Elle est telle, qu'on s'est crû en présence d'un de ces êtres malheureux, tourmentés de la manie de faire le mal. Mais les médecins spécialistes, après l'avoir examiné, ont certifié qu'il jouit de la plénitude de ses facultés.

« En conséquence Charles Gagnon alias Buscapié, alias Hubert de Courval est accusé :

« 1. D'avoir, dans le mois de mai mil huit cent quarante-deux, causé la mort de neuf personnes, les abandonnant en pleine mer dans une mauvaise embarcation, après les avoir mises ou fait mettre à cette fin sous l'influence du chloroforme ;

« 2. D'avoir dans la soirée du 18 ou 19 octobre mil huit cent quarante-cinq (1845), commis un homicide volontaire et prémédité sur la personne d'un nommé Pedro Garofalo.

« 3. D'avoir le sept décembre mil huit cent quarante-cinq (1845), commis un deuxième homicide volontaire et prémédité sur la personne de son domestique Pierre Lafleur.

« 4. D'avoir le deux juillet mil huit cent quarante-cinq apporté au Canada cent cinquante mille piastres ($150 000) d'argent volé.

« 5. D'avoir le treize mai mil huit cent quarante-quatre soustrait frauduleusement à l'hôtel Albion de Montréal, la somme de $18 000.

« 6. D'avoir dans la nuit du vingt-trois au vingt-quatre novembre mil huit cent quarante-cinq, tenté de faire disparaître le

nommé John O'Connors, en le jetant, sous l'influence de la morphine, dans les eaux du Saint-Laurent.

« 7. D'avoir tenté de s'enlever la vie, lors de son arrestation.

« Crimes prévus par les articles 13, 29, 1307, 930, 485, 672 et 178 du code pénal. »

Paul Turcotte eut pu accuser Charles Gagnon de beaucoup d'autres crimes, de ceux qu'il avait commis à Saint-Denis, par exemple. Mais il ne voulut mentionner aucun événement de cette époque qui eut ramené sur le tapis la question de patriotes et bureaucrates.

Il dit au cours du procès.

— Ne cherchez pas dans ce procès une haine personnelle ; je veux seulement me mettre à l'abri de cet homme dangereux et je demande que la société en soit purgée à jamais.

La charge contre Charles Gagnon était forte, aussi les avocats de l'accusé ripostèrent-ils fortement.

Mais leurs plaidoyers ne firent rien contre l'évidence.

Le procès sur le premier chef d'accusation dura trois jours. Les jurés se retirèrent pour délibérer mais ce ne fut que pour la forme. Ils revinrent aussitôt et leur chef cria :

— Coupable !

Le prisonnier à la barre conserva l'attitude cynique qu'il montrait depuis le commencement du procès.

Ce fut la même chose quand le juge prononça de sa voix grave ces paroles terribles :

— … où vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le banquier fut interdit, et sa fortune de $200 000 fut divisée entre quelques-unes des personnes à qui elle avait été volée.

Madame Labadie reçut par son fils $95 000, McLean vint réclamer ses $7000 avec intérêt à 6%, l'hôtel Albion réclama $11 000 avec le même intérêt, et la compagnie Donalson, de New-York, se fit payer $45 000, étant la somme des billets de Braun, endossés par Hubert de Courval.

Quand toutes les différentes réclamations furent faites, il ne resta plus qu'un faible montant qui fut envoyé à la famille de Charles Gagnon, qui était allé cacher aux États-Unis la honte d'avoir un tel membre.

Celui-ci, réintégré dans la prison de Montréal, n'attendit pas qu'on lui infligea le châtiment dû à ses crimes. Il avança par sa faute l'heure de sa mort.

Durant une nuit obscure de février, un gardien de la prison distingua la silhouette d'un homme qui essayait d'escalader le mur à l'intérieur. Il lui ordonna de rebrousser chemin. Pour toute réponse, le prisonnier fit un suprême effort pour atteindre le sommet du mur. Alors le gardien, l'ayant couché en joue, lui tira une balle dans la tête. Lorsqu'on se précipita pour ramasser le prisonnier, on se trouva en face d'un cadavre. C'était celui du condamné à mort.

q

Épilogue

Deux mois plus tard, par une belle matinée d'avril les cloches de la petite église de Saint-Denis battaient à toute volée. Le temple était décoré comme aux jours de fête et le village était en liesse : on célébrait le mariage de Jeanne Duval et de Paul Turcotte.

L'année suivante la sœur de Jeanne convolait en secondes noces avec Alfred Labadie…

Près d'un demi-siècle s'est écoulé depuis les événements relatés dans ce livre.

Aujourd'hui, si vous allez de Saint-Denis à Saint-Charles en longeant le Richelieu, vous remarquez une villa princière. C'est là que vivent dans une heureuse vieillesse, respectés, aimés de tous, Paul Turcotte et sa femme. Dieu a béni leur union. On voit leurs enfants, nombreux et beaux, intelligents et pieux, réaliser la parole de la Sainte Écriture : « Sa postérité sera grande sur la terre ; la race des justes sera bénie. »

Paul Turcotte est aujourd'hui septuagénaire. C'est encore un patriote ardent et un vaillant défenseur de la religion catholique et de la nationalité canadienne-française. Grâce à Dieu, il n'est pas de ceux qui bénissent maintenant la main qui les a châtiés en 1837-38.

On raconte souvent l'histoire de ces deux fiancés, dans les chaumières des bords du Richelieu. Les jeunesses y trouvent une grande leçon : les jeunes filles apprennent à être constantes dans leurs amours, et les jeunes garçons, que le dévouement à la religion et à la nationalité ne reste jamais sans récompense.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/fortier_auguste_-_les_mysteres_de_-montreal/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.